N° 782 42e Année Tome CCXXV 15 Janvier 1931

MERCVRE

DE

FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE



PRIX DU NUMÉRO

France, 5 fr. — Étranger : 1/2 tarif postal, **5 fr. 75; plein tarif 6 fr. 50**

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe



FLORIAN-PARMENTIER

La Mort Casquée
ou la Paix
à l'ombre de la Guerre

- ROMAN -

Un volume in-16. . . . . 12 fr.

Il a été tiré 30 exemplaires numérotés
sur papier de Hollande. . . . . 60 fr.

DU MÊME AUTEUR

60e Mille

L'Ouragan
Toute la Guerre du côté français

- ROMAN -

Un volume in-16. . . . . 12 fr.

LA GUERRE ET LES MAXIMES DE QUINTON[1]

I

J'ai été frappé, sinon surpris, par ce fait que la plupart des études consacrées aux *Maximes sur la Guerre* sont inspirées par cette considération : Sont-elles une apologie de la guerre? L'auteur des *Maximes* est-il ou non partisan de la guerre? Quinton aime la guerre. C'est la première objection que j'ai entendu opposer au livre des *Maximes*. Comme si le fait d'être partisan de la guerre ou de la détester pouvait avoir quelque influence sur le phénomène.

Opinion de moralistes qui croient que l'homme a le pouvoir de déterminer la nature des choses par ses préférences. Si l'homme avait ce pouvoir, et qu'il nomme sa liberté, quel monstre ne serait-il pas, qui, depuis qu'il y a des hommes et qui s'entre-tuent, n'a réussi qu'à rendre la guerre plus meurtrière et plus atroce? Quel crédit fonder sur cette liberté de l'homme qu'il ne semble exercer qu'en vue de son suicide, anticipant par une extermination volontaire sa destruction par le jeu des forces cosmiques?

Ce qu'il y a de plus attristant dans ces proclamations des moralistes qui se font un titre honorifique de leur horreur de la guerre, c'est leur insincérité. Tandis qu'ils protestent de leur horreur de la guerre, ils sont fermement décidés à ne pas supprimer en eux-mêmes les cau-

(1) René Quinton : *Maximes sur la guerre*, Les Cahiers verts, Bernard Grasset.

ses de la guerre. Individus ou nations préféreraient sans doute ne pas encourir les risques de la guerre s'ils pouvaient obtenir que les autres individus ou les autres peuples renonçassent sans la guerre aux biens qu'ils convoitent. Mais à ce renoncement ni les individus ni les peuples ne consentent, et, tandis qu'ils répudient la guerre en phrases indignées et sonores — et qui sont autant de lieux communs, — ils laissent se développer en eux les instincts qui la déterminent.

§

Quinton aimait-il donc la guerre? Il lui est arrivé en l'une de ses maximes de s'exprimer en moraliste. « L'homme qui conçoit la guerre pour le mal à y commettre n'aurait pas dû naître (2). » Cri du cœur. Il témoigne d'une sensibilité qui était chez lui développée à l'excès comme ses autres dons et que seul dominait le pouvoir de se placer devant la vie et devant la réalité des éléments qu'elle renferme à un point de vue de stricte observation intellectuelle. Si Quinton aimait la guerre, c'était, à la façon du héros qu'il décrit, par amour du risque, du danger et de l'effort, par « besoin de payer pour autrui l'horreur des situations désespérées (2) », par besoin d'« être de ceux qui souffrent et non de ceux pour qui l'on souffre (4) ». « Les braves, dit-il, exposent plus volontiers leur personne que celle des autres (5). » Incriminer chez lui cette forme de l'amour de la guerre me paraît aussi raisonnable que d'imputer l'amour du typhus et du choléra aux médecins et aux infirmiers qui, en temps d'épidémie, exposent leur vie pour arracher des victimes au fléau.

Les Maximes sur la Guerre ne sont pas une apologie de la guerre. Elles sont une apologie des vertus guer-

(2) *Maximes sur la guerre*, p. 153.
(3) *Maximes*, p. 141.
(4) *Idem*, p. 47.
(5) *Idem*, p. 146.

rières. Tant que la guerre *sera,* les vertus guerrières seront pour tout groupe humain le facteur le plus propre à le préserver des horreurs de la guerre. Il y a plus, elles seront le facteur le plus efficace pour empêcher la guerre elle-même. Tant que la guerre *sera,* tant qu'un instinct nouveau n'aura pas déterminé l'ensemble des hommes à préférer des joies plus vives et qu'ils auront acquis le pouvoir de ressentir à celles de l'ordre du bien-être matériel que peuvent seuls procurer certains biens, la lutte pour ces biens, dont on ne peut jouir sans les posséder, déterminera le recours à la guerre. Seul pourra faire obstacle à ce recours extrême l'équilibre des forces en présence que tendront à maintenir les vertus guerrières, tandis que les moralistes, et qui ont nom ici les pacifistes, seront une menace constante pour la paix. Leurs doctrines n'ayant d'action que sur les peuples les plus évolués et les plus doux, elles rompront l'équilibre des forces qui élève une digue contre la guerre au point où se neutralisent ces forces adverses. On n'imagine pas les Hollandais affaiblissant la résistance des digues qu'ils ont opposées à l'assaut de la mer. Or, tant que les instincts possessifs l'emporteront dans l'ensemble de l'humanité sur les autres instincts, la guerre sera une force aussi indomptable que l'est la force de l'Océan et qui exigera les mêmes mesures de protection. Tant qu'un tel état de fait durera, les peuples qui abdiqueront l'effort des vertus guerrières trahiront la cause de la paix et, revêtant l'aspect de la proie, seront des provocations à la guerre, des *tentations* et non des *exemples* ainsi que l'a dit en un récent discours un homme politique, qui n'est certes pas un belliciste, M. Painlevé.

Dans l'état actuel de l'humanité, la guerre *est.* Elle est un phénomène objectif. Elle est un fléau comme la peste, le cancer ou la tuberculose, comme une inondation, un incendie ou une éruption volcanique. Mais de tous ces fléaux naturels, elle est celui sur lequel nous avons le

moins de prise. C'est par cette assertion que mon point de vue diffère le plus de celui des moralistes dont la présomption, impuissante à se réaliser, n'a réussi qu'à favoriser les circonstances qui déterminent la guerre, et j'ai eu souvent l'occasion de dénoncer le démenti apporté par les faits à la célèbre discrimination d'Epictète, forme typique de la présomption morale entre *ce qui dépend de nous* et *ce qui ne dépend pas de nous.* L'homme s'est rendu maître des forces de la nature qu'Epictète avait placées hors de sa dépendance. Il s'est montré parfaitement impuissant à se rendre maître de sa propre nature. Les moralistes ont cru avec Epictète que les instincts de l'homme étaient placés sous sa dépendance parce qu'ils se développaient dans l'homme lui-même. Autant dire qu'un homme ivre peut se rendre maître des hallucinations de l'ivresse parce qu'elles se développent en lui-même. Les instincts dont la présomption morale de la liberté prétend se rendre maîtresse agissent à la façon de Jupiter : « *quos vult perdere Jupiter dementat* ». Ils destituent du pouvoir de se gouverner par la raison ceux qu'ils conduisent à leur perte. Si l'homme a pu, encore fût-ce à la suite de longs tâtonnements, déceler les forces qui agissent dans le monde des éléments physico-chimiques, c'est parce qu'il a pu se placer en face d'elles en pur spectateur, c'est parce qu'elles lui sont précisément extérieures. Il n'a pu se rendre maître de ces mêmes forces quand elles agissent en lui-même, parce que la violence avec laquelle elles s'exercent met en jeu toute l'énergie psychique et ne laisse pas de place à la clairvoyance à leur égard. Rien ne dépend, dans le monde, de la volonté de l'homme. Mais, parmi les forces dont il peut détourner le jeu à son profit en interposant les causes, découvertes par son intelligence, qui les déterminent et les orientent, celles qu'Epictète a placées sous sa dépendance sont celles dont il peut le plus malaisément utiliser le cours à son service.

§

Si Quinton s'en était tenu dans ses *Maximes* à celle que je viens de citer ou à d'autres analogues, il n'aurait rien ajouté à la vaine lamentation des moralistes. Il s'en serait tenu aux vœux stériles qu'ils émettent. Mais cette maxime est unique dans le livre. On peut lui faire rendre toute l'intensité du son qu'elle implique dans la sphère de la sensibilité en la rapprochant des pages 202 et 203 sur la mort, phénomène naturel, mais que la guerre provoque et multiplie. « La mort est la chose hideuse, l'incendie du musée. Songez à la richesse d'un visage, aux mouvements d'un cœur. Comment tolérer l'idée de la fin d'un pareil miracle? » Mais quand on a fait sa part à une sensibilité humaine qui était extrême chez Quinton et qui, s'il ne la prenait pour la mesure des choses, n'en faisait pas moins valoir ses exigences, il reste que la signification des *Maximes* est toute entière, dans le point de vue strictement intellectuel auquel il s'est placé devant la guerre, comme devant un phénomène objectif, le plus grand de tous les fléaux, parce que, selon la parole du tragique Grec, il a son principe dans le cœur de l'homme, qui est la plus terrible des forces de la nature.

La guerre est. En face d'une réalité qui est indépendante de nos désirs et de notre volonté, l'attitude du moraliste qui fait état, pour y mettre fin, de ces facteurs inopérants n'est pas seulement niaise. Elle est haïssable. C'est celle du Pharisien qui préfère la morale à la moralité. C'est celle du médecin de Molière, qui préfère voir mourir son malade de ses remèdes que le voir guérir par d'autres soins, fût-ce par le jeu des seules forces de la nature.

Quinton a observé les rapports de l'homme avec l'homme, non en moraliste, et c'est-à-dire tels qu'il voudrait qu'ils fussent, mais en savant, tels qu'ils sont.

A un phénomène aussi déconcertant pour la sensibi-

lité qu'est la guerre, il convenait d'attribuer une cause profonde qui fût indépendante de nos jugements de valeur. Il a situé cette cause dans la biologie. Il a considéré la guerre comme « un chapitre de l'amour (6) ». Je pense que, pour expliquer cette vue biologique, il faut rechercher, dans les conditions mêmes de la vie phénoménale, une cause antérieure dont le fait biologique invoqué par Quinton renferme et manifeste avec un relief extraordinaire les éléments essentiels. Cette cause consiste en ce que la vie, sous tous ses aspects, est conditionnée par un fait de différence. L'énergie unique qu'est l'activité métaphysique, conditionnée par la connaissance d'elle-même, ne peut se réaliser que dans la division d'elle-même avec elle-même et dans le morcellement indéfini de cette énergie. La vie est différence, et seuls les mystiques, qui spéculent par delà les limites de la connaissance et les perspectives de l'esprit, peuvent imaginer une existence réduite à son unicité. Or, parmi cette diversité irréductible des êtres et des choses où l'activité unique est contrainte de se manifester, la guerre apparaît comme la revendication de cette activité unique, aspirant au cœur de chaque être divers à reprendre au profit de cette forme particulière tous les éléments épars de l'énergie totale. Aspiration vaine, et qui se heurte aux conditions d'existence du réel qui veut la diversité, mais qui n'en a pas moins son rôle dans la vie en tant que principe du mouvement qui l'anime et en multiplie les aspects. Lieu de la tragédie métaphysique et divine.

Quinton, en tant que savant, n'avait pas à prendre pour point de départ cette conception abstraite, qui attribue aux *Maximes* leur vrai sens. Mais ses vues sur la biologie et sur l'homme l'impliquent et en sont l'illustration concrète.

La nature a donné l'ordre à chaque être de défendre sa pro-

(6) *Maximes*, p. 22.

pre cause jusqu'à la mort ou au triomphe. Qui ne défend point sa cause trahit. Qui se renie ou s'abandonne à autrui trahit... J'ai donné à chacun de mes fils l'ordre de se préférer à tous mes fils. Je leur ai commandé de tout haïr et de détruire afin d'assurer leur royaume... Mon ordre est que tu trouves crime tout ce qui n'est point toi-même... J'ai beau regarder le monde, ai-je mon semblable? Si certains m'égalent ou me dépassent, j'en conviens, mais sur des points que je méprise. Sur l'essentiel, rien ne me vaut... Ah! si mes frères, si mes proches, si tout ce qui respire était formé à mon image, quel univers! Mais en dehors de moi je ne vois que vice, égoïsme et bassesse. Phénomène providentiel que Dieu, qui s'est montré si négligent envers ses créatures, m'ait à ce point comblé (7)!

J'abrège ces deux pages où sont exprimées en lyrisme ces mêmes vérités profondes sur l'essence de la nature humaine qu'Erasme a mises en scène dans *l'Eloge de la Folie,* que le bon sens génial de La Fontaine a traduites en l'apologue de *la Besace* et sur lesquelles repose toute l'observation de La Rochefoucauld, ces mêmes vérités que débite et divulgue, en cognant les murailles, l'ivrogne qui vomit son âme et dont la colère brise les amares qui les retiennent au fond des cœurs. « Si tout ce qui respire était formé à mon image, quel univers! » Explosion de cet instinct de puissance où Nietzsche a distingué l'instinct fondamental de l'être. Aspiration de l'individu à être le tout du monde.

Or, cet instinct fondamental, tant qu'il n'est pas combattu et dominé dans l'individu humain par un autre instinct, est, avec la mégalomanie métaphysique qu'il engendre, la cause profonde de la guerre.

Sur l'essentiel, rien ne me vaut. C'est pourquoi, dans un différend, quel qu'il soit, l'affaire est jugée. Le bon droit est de mon côté. Et ma fureur, ma violence, la haine qui m'agite sont un effet de l'équité.

(7) *Maximes*, p. 135-137.

La conception de la guerre chapitre de l'amour est une conséquence logique de cet instinct fondamental. Qu'est la femelle pour le mâle? La possibilité de perpétuer son type, le type de cet être incomparable qui veut frapper l'univers à sa seule effigie. D'où la haine pour tous les autres mâles « qui impose aux mâles d'un même sang la lutte fratricide, le combat entre soi, la mort s'il le faut (8) ». Cette invincible chimie qui fait que les mâles des diverses espèces animales se ruent les uns sur les autres au premier contact, avec la même ardeur qui incite les vers à soie, à peine sortis de leurs cocons, à s'unir entre sexes, a-t-elle donc disparu de l'humanité? Spinoza ne le pensait pas, et je renvoie ceux qui voudraient s'en convaincre à la célèbre scholie de la proposition 35 de la troisième partie de l'*Ethique*, où il traite de la jalousie telle qu'elle « se rencontre le plus souvent dans l'amour qu'inspirent les femmes ». Les faits divers des journaux, qui ont trait à la réalité la plus concrète, ne témoignent pas sur ce point avec moins de force que ne fait la vue abstraite du philosophe. « L'état social des hommes les a modifiés, a dit Quinton en une lettre rapportée en avant-propos aux *Maximes* (9), et il y a chez les combattants autre chose qu'un mâle qui lutte. » Il y a quelque chose en effet qui réduit chez les hommes cet instinct de haine du mâle pour le mâle, c'est la peur des conséquences sociales des actes auxquels cette haine peut les entraîner. C'est le pouvoir de se les représenter par l'imagination, c'est ce pouvoir d'imaginer qui est le propre de l'homme et a constitué chez lui des freins qui n'existent qu'à un moindre degré chez les animaux.

Chez l'animal, dit Quinton, il n'y a que les instincts qui s'affrontent; chez l'homme, il y a les idées. Une croyance qui diffère porte en soi un ordre de mort. Tout idéal est un prétexte à tuer.

(8) *Maximes*, p. 19.
(9) *Idem*, p. 9.

Toutefois, la haine du mâle pour le mâle n'y a rien perdu. Refoulée, elle s'est transposée et intensifiée.

C'est le constat le plus tragique des *Maximes*. C'est aussi le plus incontestable. Il montre se reconstituant dans le domaine humain cette passion métaphysique qui inscrit au cœur de tout individu le désir de confisquer à son profit la totalité de l'être. Pour satisfaire cette passion, l'homme a inventé des mobiles dont le monde physique est indemne, les idées de la vérité et de la justice au nom desquelles la guerre entre les hommes a pris, dans ce royaume obscur des fantômes, son caractère le plus atroce. Tout le sang qui a abreuvé la terre, toutes les tortures physiques et morales qui ont été infligées aux hommes ont leur origine dans l'esprit de ceux qui ont cru que quelque chose est vrai, que quelque chose est juste. L'homme a inventé le fanatisme.

« Les moralistes osent blâmer. Que dirait-on d'un anatomiste qui blamât (10? » Quinton a recherché en anatomiste dans le jeu chimique des instincts les causes du drame de la guerre. Reconnaissant leur principe dans l'égoïsme de l'individu qui ne supporte pas de n'être pas le tout du monde, il a montré ce principe s'exprimant et se transposant tour à tour dans l'amour et l'idéologie. Est-il donc permis de lui objecter que les guerres actuelles n'ont plus leur cause dans la lutte pour la possession des femelles? Objection vraiment simpliste, objection de moraliste qui, en vue d'un triomphe facile, étrique singulièrement la signification des causes alléguées.

Les *Maximes* ont-elles donc été composées en vue de divulguer les causes de la guerre de 1914 ou des seules guerres actuelles? Elles ont une portée beaucoup plus générale. Elles ont trait à la guerre en son principe essentiel et les vues relatives à la lutte des mâles pour l'épuration de l'espèce se rattachent à une conception de morale biologique formée par Quinton bien antérieure-

(10) *Maximes*, p. 201.

ment à la guerre de 1914 et contemporaine de ses travaux sur *l'Eau de mer, milieu organique* (11). Il y expliquait, non d'une façon providentielle et finaliste, mais en fonction de la loi des conditions d'existence, d'autres instincts et notamment l'instinct maternel, qu'il montrait déterminé par des conditions de climat. Si l'instinct guerrier a ses racines dans le principe métaphysique où je l'ai fait tenir, en ce désir de l'individu, fragment du tout, de revendiquer au profit de sa forme particulière l'énergie totale, la lutte pour la possession des femelles en est, dans le domaine biologique, la manifestation concrète la plus primitive. Refoulée sous cette forme dans le milieu humain, cette même volonté de puissance individuelle s'est métamorphosée en idéologie, et tel est bien le sens de la restriction apportée par Quinton au thème de la guerre chapitre de l'amour. « L'état social des hommes les a modifiés. » Non seulement, dirai-je, l'état social, mais le fait spécifiquement humain que j'ai nommé bovarysme, *ce pouvoir d'imaginer* que l'homme possède seul entre tous les animaux et par où il forme un règne à part. Pouvoir de se concevoir autre qu'il n'est, d'altérer sa propre réalité et celle du monde dans les représentations qu'il s'en forme. « *Mens mentiri* », a dit Nietzsche, résumant en deux mots et en termes de philologue cet étrange et merveilleux pouvoir.

L'industrie propre de l'intelligence, qui joue chez le seul animal humain, est en effet d'inventer des mensonges et des fictions, de farder du décor des motifs le principe de la réalité profonde qui l'anime et qui seul détermine ses actes. Or, ce pouvoir n'a pas apporté une atténuation à l'impérialisme de l'individu, ce fragment du divers qui, sous l'empire du sens possessif, veut s'incorporer le tout. Il l'a au contraire porté à son paroxysme. Dans le domaine idéologique, il a transposé la lutte des mâles pour la possession des femelles en la lutte pour

(11) Un vol, in-8°, Masson.

le triomphe de l'Idée. Sous les grands masques vides de la Vérité, de la Justice, de l'Idée, ces abîmes ouverts sur le vertige du néant, l'individu met en scène la conception unique du monde qu'il veut faire régner, à l'exclusion de toute autre, son unique volonté de puissance à laquelle il veut soumettre toutes les autres volontés. Refoulée dans le domaine biologique par l'état social, sa volonté de création s'est ruée avec toute la force d'un élan comprimé dans ce domaine de création spirituelle où Quinton a pu dire que tout idéal porte un ordre de mort.

§

Mais le pouvoir humain d'imaginer n'a pas métamorphosé et idéalisé l'impérialisme du sens possessif dans le seul domaine spirituel. Il l'a raffiné encore et élevé à sa plus haute puissance en ce qui touche à la lutte pour les objets et pour les biens dont on ne peut jouir sans les posséder, pour ceux qui procurent les jouissances du bien-être matériel. Ce n'est pas que ces appétits de jouissance ne se rencontrent dans le monde animal. Mais si les impulsions qui les déterminent y sont d'une extrême violence, elles y sont limitées par l'imminence d'un besoin défini et par la présence de l'objet convoité que l'animal dispute âprement à tout concurrent. Le pouvoir de se représenter des appétits et les objets qui les satisfont, en l'absence de ces appétits et de ces objets, a développé chez l'homme avec une extraordinaire intensité cette forme du sens possessif. La convoitise y est devenue la cupidité. Entée sur l'imagination, elle lui a emprunté ce caractère insatiable qui lui vient de ce que les assouvissements physiologiques ne la peuvent combler ni limiter. L'élasticité indéfinie de la sensibilité au jouir et au souffrir, dont témoignent les propriétés mêmes de la matière vivante, trouve dans le pouvoir d'imaginer propre à l'homme un coefficient qui la porte à son degré extrême de tension. Mais deux autres circonstances, pro-

pres à notre époque, contribuent encore à intensifier cette cupidité naturelle que le pouvoir d'imaginer n'a fait que cultiver en serre chaude. Exploité par le sens possessif, le progrès merveilleux de la connaissance scientifique a multiplié le nombre des objets propres à procurer des jouissances de l'ordre du bien-être matériel. D'autre part, l'activité économique — commerce, industrie — pourvoyeuse du besoin, échangeant ses services contre une rémunération, l'argent, qui implique le pouvoir conventionnel et abstrait d'acquérir tous les biens qui procurent les jouissances matérielles, un cercle vicieux a été formé qui a engendré un phénomène remarquable et terrible, l'un des plus caractéristique qui soient du génie humain et du pouvoir d'imaginer qui est la marque de l'espèce : c'est l'inversion économique. L'activité économique, qui avait pour but primitif la fabrication des objets propres à satisfaire des besoins réels, de moyen, qu'elle était, est devenue sa propre fin à elle-même. Cette fin consiste à accumuler l'argent, signe virtuel de la satisfaction du besoin. Selon la logique du cercle, avoir des besoins à satisfaire est devenu le moyen de cette fin. L'activité économique en est donc venue à fabriquer des objets propres non plus à satisfaire des besoins réels, mais propres à susciter et à attiser des désirs et des besoins nouveaux. Elle s'est ainsi muée en une entreprise de culture du sens possessif, de provocation du désir et d'excitation sans fin de la sensibilité humaine sous les formes élémentaires du jouir et du souffrir.

L'inversion économique a pour effet de maintenir une disproportion constante entre la violence des désirs possessifs qu'elle stimule et qu'elle fomente et les objets propres à satisfaire cette passion illimitée. Elle apparaît comme un dispositif psychologique propre à assurer le maintien indéfini du mécontentement humain. Car elle contraint les hommes à situer leur bonheur en la satisfaction d'un besoin hystérique, qui anticipe et dépasse

toutes les satisfactions dont la connaissance scientifique exploitée dans le sens de l'utilité possessive réussit en vain à les pourvoir. Elle apparaît ainsi à notre époque comme la cause inéluctable et toute-puissante des guerres actuelles et futures. Aucune conception politique, économique ou philosophique ne pourra faire que pour mettre fin à la lutte pour la possession des biens, ces biens puissent être répartis également entre des désirs progressant selon le rythme d'une croissance indéfinie.

Cette cause économique de la guerre, Quinton semble l'avoir dédaignée.

> Les historiens, a-t-il dit, assignent aux guerres des causes raisonnables, d'ordre politique ou économique. C'est prêter à l'homme beaucoup de logique et limiter l'amour aux mariages de raison (12).

Il était conforme à la noblesse de sa nature d'éviter le recours à de basses motivations pour expliquer les actes. Je crois pourtant qu'il n'eût pas méconnu la réalité de cette cause, ramenée à l'instinct irrationnel où j'ai situé sa source et dissociée de l'apparence raisonnable que lui prêtent les explications des historiens. Si la lutte des mâles pour la possession des femelles qui perpétueront leur type, si la lutte des hommes pour l'idée qui imposera leur conception du monde expriment l'impérialisme du Divers dans l'ordre de la puissance, la lutte pour la possession des biens exprime le même impérialisme dans l'ordre de la jouissance.

Que ce dernier aspect soit une forme dégradée de cet impérialisme essentiel à la vie, il n'en tire pas moins sa violence incoercible de ce qu'il est, en chaque fragment du divers, la volonté de s'approprier le tout, de reconstituer à son profit le centre unique de l'être éparpillé dans la division à l'infini de l'être avec lui-même. Comme c'est de cet unique principe qu'il s'agit sous les diverses

(12) *Maximes*, p. 166.

manifestations où il s'exprime, je ne saurais, d'un point de vue intellectuel, tenir rigueur à l'auteur de *Maximes* d'avoir attribué la première place à sa forme la plus instinctive et la plus profondément enracinée dans la biologie, l'Amour, selon son expression physiologique, plutôt qu'à ses formes idéologiques, où il est bovarysé par la *mens*, par la sorcellerie de l'intelligence, ou à l'appétit des jouissances matérielles exalté par le pouvoir d'imaginer.

Ce qu'il faut retenir, c'est que, sous ces trois aspects, l'impérialisme du Divers s'exerce sous le signe du sens possessif qui engendre chez tout fragment du tout la haine, en tant que principe d'exclusion, à l'égard de tous les autres fragments. C'est sur ce monde voué à la haine par l'hégémonie du sens possessif qu'a porté l'observation de Quinton. C'est le monde humain *sans la grâce*, tel que l'évoquent toutes les phases de son histoire. L'égoïsme, qui s'y montre un fait, y est logiquement un devoir. C'est lui qui, engendrant la haine, y supporte la vie phénoménale et la défend de se perdre dans la confusion des choses avec les choses où la perfection de cette adéquation universelle s'égalerait au néant.

Moi qui ai créé les divinités, moi qui ai construit le monde, je vous dis que l'égoïsme est la première divinité du monde (13).

Et ce devoir métaphysique trouve dans l'homme les instincts qui le servent.

Le besoin de combattre et le goût de combattre sont à la racine de l'être (14).

L'amour de la guerre est si enraciné au cœur des hommes qu'après les guerres nationales il y a à craindre les guerres civiles (15).

La figure du mâle qui combat est hideuse. Elle respire le vice

(13) *Maximes*, p. 135.
(14) *Maximes*, p. 138.
(15) *Idem*, p. 138.

et intime l'ordre de frapper. Le mâle est horrible au mâle. Il est ce qui doit être exterminé (16).

Tu n'as pas à comprendre les peuples, tu n'as qu'à les haïr (17).

C'est dans ces maximes extrêmes, les plus révoltantes pour la sensibilité morale, que je vois l'utilité du livre des *Maximes*, son utilité pour la paix. Les moralistes en proie au délire de l'erreur sur la fonction de la conscience ne peuvent se soustraire à l'hallucination qui les mène. Ils se croient libres et que leurs préférences peuvent imposer un frein à la nature des choses. Mais cette présomption a causé à l'humanité des maux trop atroces pour qu'il soit permis de la respecter. Ne pouvant imaginer qu'un esprit puisse se placer à un autre point de vue que le leur, ils imputent à Quinton comme l'expression de sa sensibilité, comme un impératif moral engendré par un instinct et par un goût particuliers les commandements qu'il emprunte à cette réalité que compose la nature sans la grâce, cette même réalité de l'âme humaine qu'observa le génie de Machiavel. Ils prennent, je fais à leur intelligence l'injure de les croire de bonne foi, la voix de la guerre pour la voix de Quinton.

A l'opposé des moralistes, une autre espèce d'hommes, les savants, ont étudié les phénomènes du monde avec indifférence, comme s'ils n'avaient trait ni à leur sensibilité ni à leur intérêt. C'est de ce point de vue de connaissance pure qu'ils ont réussi à déceler quelques-uns des ressorts qui déterminent la causalité et ont permis à d'autres hommes de faire jouer ces ressorts à leur profit. Les phénomènes qui se développent dans l'homme ne sont pas différents de ceux qui se développent dans le monde que nous nommons extérieur. Si l'illusion morale empêche le plus souvent les hommes d'observer leur propre réalité parmi ces perspectives objectives, quel-

(16) *Idem*, p. 27.
(17) *Idem*, p. 138.

ques grands esprits n'y ont pas failli. Quinton est du nombre. Les moralistes, en offrant à nos regards une conception chimérique du réel, nous livrent à la merci de la réalité objective que leur illusion ne réussit en aucune façon à modifier. Ils dissimulent le danger et, dans la mesure où ils déterminent notre crédulité, ils suppriment notre clairvoyance. Ils nous livrent aveugles au destin. Quinton, dans ses *Maximes*, observe la nature humaine telle qu'elle s'est historiquement montrée, dominée par l'égoïsme du sens possessif. Or, tant que persistera cette hégémonie du sens possessif, la guerre *sera*. Elle sera la conséquence inévitable de cette hégémonie. « Les guerres s'éteindront sur la terre quand s'éteindra l'amour (18). » Cette maxime, qui apparaît comme la formule du désespoir, n'est encore qu'une évaluation atténuée de l'état des choses. Car sous la forme dégradée où il a atteint à notre époque son apogée, — et qui est la lutte pour la possession des biens qui procurent les jouissances matérielles — le principe essentiel de la guerre a réalisé une modalité qui, l'amour ôté, assurerait encore son maintien. A l'égard d'un tel état de fait, j'estime que l'analyse des qualités et des vertus guerrières qui forme une part du livre des *Maximes* offre aux divers groupes humains le moyen le plus opportun de n'être pas les victimes du fléau. J'estime aussi que la culture de ces qualités et de ces vertus est le moyen le plus propre à maintenir l'équilibre des forces qui entrent en jeu dans la guerre et, par leur neutralisation, à empêcher la guerre. J'estime enfin que le souci de cette culture doit animer plus expressément ceux d'entre les peuples chez lesquels l'amour de la paix est le plus ardent et le plus sincère, parce qu'à négliger ce souci, adoptant l'attitude de la proie ils excitent chez les autres peuples les espoirs du sens possessif et trahissent la cause de la paix.

(18) *Maximes*, p. 33.

II

J'admire pour la vue réaliste qu'elle implique de la nature humaine cette première part des *Maximes*. J'y vois non une apologie de la guerre, mais le constat d'un état de fait, et qui ne prend l'aspect d'une glorification que lorsque la Voix de la guerre retentit sur la scène et, selon la logique du sens possessif, se célèbre elle-même comme fait la Folie dans le livre d'Erasme. Mais mon admiration est plus grande encore à l'égard d'un autre thème, celui du héros qui occupe, dans l'ouvrage de Quinton, la place centrale et qui forme une réplique au thème de la guerre. Si Quinton, dans la part de son ouvrage que j'ai exposée jusqu'ici, a observé la nature humaine sans la grâce, il a observé, dans la psychologie du héros et dans sa mise en scène, la nature humaine magnifiée par là grâce.

Qu'est-ce que la grâce dans ma langue? C'est l'action directe de l'activité métaphysique — *Experientia sive Deus* — développant dans l'homme un nouvel instinct en vertu du même pouvoir créateur selon lequel elle a fait apparaître la succession des espèces. L'homme sans la grâce c'est, ainsi que je l'ai exposé en diverses études relatives à la Moralité esthétique (19), l'homme en proie à l'*erreur sur la fonction de la conscience,* prenant la conscience, organe de contemplation, pour un moyen de réformer le monde, de le contraindre à ne lui apporter que des joies. Toutes les tentatives de l'homme en proie à cette erreur ont trait aux sensations du jouir et du souffrir et aux objets du monde extérieur, qui peuvent procurer les unes et préserver des autres. Elles ont trait à des objets dont on ne peut jouir sans les posséder. Elles ont fortifié dans le monde cet impérialisme du

(19) Cf. *Les trois phases de l'Expérience. Mercure de France,* 1er août 1929. — *Les éléments esthétiques de la Moralité. Revue philosophique,* mars-avril 1930.

Divers qui joue au cœur de tout individu distinct et institue cette lutte universelle qu'est la guerre.

Sous l'empire du sens possessif, chacun des centres de conscience qui apparaît dans le monde veut absorber toutes les autres formes du Divers pour les réduire à sa loi et reconstituer à son profit l'unité dans la totalité. Cette passion métaphysique d'unité peut-elle se satisfaire d'une autre façon? Oui, si l'erreur sur la fonction de la conscience qui est l'œuvre de l'homme fait place, dans l'homme lui-même, à l'œuvre de l'Expérience qui restitue la fonction contemplative de la conscience. Il n'y a pour l'Expérience que deux modalités possibles : improviser ses objets, les contempler. L'improvisation disperse l'énergie totale dans l'indéfini du Divers. La contemplation est l'activité unique de la conscience. Elle s'applique également à toutes les formes du Divers. Elle les destitue de la présomption de finalité où chacune d'elles tente de s'accomplir en se subordonnant toutes les autres, mais elle leur assigne une fin unique en cet acte de contemplation où elles trouvent dans la joie de la vision une fin qui leur est commune à toutes, où elles sont toutes les unes pour les autres une occasion de joie. Sous l'empire du sens possessif, toutes les formes du Divers sont, les unes pour les autres, objets de haine, d'envie, de compétition. La guerre est la relation naturelle et logique où elles s'affrontent. Sous l'empire de la contemplation, elles sont les unes pour les autres objets d'amour, parce qu'elles sont causes les unes pour les autres de la joie contemplative. L'unité réalisée dans la contemplation n'a plus à se chercher dans la possession. Elle veut l'indéfini du Divers qui la pourvoit des objets à l'occasion desquels elle contemple. L'homme est délivré du tourment de l'Unité par la satisfaction donnée à ce besoin dans la vision.

Recherchant dans l'un de mes derniers livres (20) s'il

(20) *La Sensibilité métaphysique* (Alcan).

existait dans l'homme un point de vue d'où l'Expérience pût se justifier à sa propre vue et se réjouir de son propre jeu, j'avais été amené à distinguer dans la nature humaine deux instincts, l'instinct moral et l'instinct esthétique. L'instinct moral n'est que la forme supérieure du sens possessif. Il n'a trait qu'aux modes élémentaires de la sensation : jouir et souffrir. Il est une tentative en vue d'organiser la vie de telle façon que, dans l'ordre de ces sensations, elle apporte aux hommes plus de joies que de peines. Il est aussi une tentative en vue de distribuer aux hommes selon l'égalité de la justice les joies et les peines. L'instinct moral a échoué dans ces deux tentatives. D'une part parce que la sensibilité au jouir et au souffrir ne s'exerce que dans la relation des deux termes qui la constituent et qu'à la diminution des occasions de souffrance répond un accroissement de l'appétit de jouir qui ressent comme un prétexte à souffrir des états qui précédemment engendraient l'indifférence ou même le plaisir. D'autre part, parce qu'il est impossible de répartir également une quantité dont la croissance est indéfinie. La tentative morale est vouée à un échec inévitable, parce que les éléments du sens possessif dont seuls elle fait état impliquent des termes inconciliables. Dominée par l'erreur sur la fonction de la conscience, elle en détourne l'activité contemplative à réformer, selon la présomption humaine, les conditions de l'existence. Sous cette forme, elle répond encore à cette modalité de l'Expérience qui a pour objet l'improvisation du spectacle. Mais le spectacle qu'elle institue, riche d'un pathétique emprunté à la passion forcenée du sens possessif qu'elle met en scène risque de conduire à leur perte les acteurs hallucinés qui jouent le drame.

Ne pouvant justifier l'Existence en fonction du sens moral, j'ai demandé dans *la Sensibilité métaphysique* cette justification au sens esthétique. Je l'ai défini *le*

pouvoir de jouir des choses sans les posséder (21). Le sens moral a trait à jouir. Le sens esthétique, forme extrême, parvenue à sa perfection, du sens spectaculaire, a trait à voir. Le sens moral suscite, à l'occasion de la possession des choses, les sensations du jouir et du souffrir. Il fait jaillir « ces fontaines du désir où nulle soif ne s'étanche (22). Le sens esthétique suscite dans la vision l'unique sensation de la beauté.

C'est chez l'homme pourvu du sens esthétique que l'Expérience réalise cette justification et cette apologie d'elle-même dont je recherchais les éléments dans *la Sensibilité métaphysique*. Quelles que soient les calamités et les catastrophes engendrées sur la scène du monde par la fureur des hommes dominés par le sens possessif, le sens esthétique dépouille l'événement du caractère de réalité que lui attribue l'hallucination des acteurs et le réduit aux proportions théâtrales du spectacle. L'homme s'est créé avec l'art, ce mode d'évasion. A l'hallucination du sens possessif, qui s'achève toujours en tragédie, il oppose victorieusement la réalité définitive de la vision de beauté. « *Impavidum ferient ruinæ,* » a dit Horace de son sage. *Lœtum ferient ruinæ* faut-il dire de l'homme chez qui le sens esthétique a atteint cette plénitude où l'Expérience célèbre son apothéose et récupère la sensation de la douleur dans la sensation de beauté.

I

En présence de l'état catastrophique engendré à notre époque par les excès du sens possessif, je me suis demandé si ce sens spectaculaire où l'activité métaphysique trouve sa justification ne pouvait avoir pour effet de conjurer la catastrophe dont je ne suis pas seul à

(21) *La Sensibilité métaphysique*, Alcan, p. 106.
(22) Henri de Montherlant.

penser qu'elle menace l'existence même de notre civilisation.

A ces excès du sens possessif, la morale a tenté d'opposer le renoncement. Le renoncement apparaît à beaucoup d'esprits comme le phénomène psychologique où resplendit la plus haute forme de la beauté morale. Faut-il objecter que le renoncement est contraire à la justice, qui est un postulat de la morale? Le renoncement pourrait être la chose la plus utile à ceux qui ne renoncent pas. Encore cette conséquence même ne saurait-elle se réaliser en raison de l'instabilité du sens possessif dont ceux-ci demeureraient tributaires. En fût-il autrement, il resterait encore que le renoncement, selon son sens plein, n'est pas un mobile d'actes. C'est la défaite, l'effondrement sous le poids de forces supérieures, c'est la chute dans le vide. La morale, qui oppose à la physique de l'égoïsme possessif des valeurs imaginaires, aboutit à cette chute dans le vide dont témoigne l'impuissance qu'elle a montrée à toutes les époques à organiser la vie. Le sens esthétique, au contraire, relève de cette physique de la force selon laquelle, entre deux forces, la plus forte l'emporte. Il a sa source en un instinct qui est, comme l'instinct possessif, une création de l'Expérience, la seule activité qui joue dans l'univers.

L'homme pourvu du sens esthétique ne doit rien à la morale, qui est la création de l'homme. Il ne doit qu'à l'Expérience qui l'a doté d'un pouvoir que n'ont pas les autres hommes. En vertu de ce pouvoir, au lieu de recevoir des choses le plaisir ou la peine, il les doue par l'attitude qu'il prend à leur égard de la vertu de dégager la beauté. Ni la douleur, ni le plaisir et la beauté ne sont dans les choses. La douleur, le plaisir et la beauté sont dans les sensibilités qui donnent aux choses leur réalité et leur signification. Qu'est-ce que la contemplation engendrée par le sens esthétique? C'est l'évocation de la

réalité, ôtée l'hallucination qui la conditionne par l'appropriation au profit de l'individu. Le sens possessif, avec cet effort d'appropriation qu'il détermine, est le voile qui s'interpose entre la sensibilité et l'apparition de la beauté que les choses recèlent. Nanti du sens esthétique, l'individu éprouve un plaisir plus grand à la contemplation des choses qu'à leur possession. Tout effort pour se les approprier lui apparaît comme une soustraction à la joie directe dont leur vision le comble. Loin que le sens esthétique implique un renoncement, c'est une préférence qu'il implique. Au lieu des valeurs imaginaires de la morale, il oppose à l'instinct possessif un autre instinct d'un dynamisme supérieur, parce qu'il apporte à l'ego une joie plus grande. Comme l'homme du sens possessif, l'homme de l'espèce supérieure, l'*homo estheticus*, est déterminé par l'égoïsme. Mais tandis que l'égoïsme du premier exige pour se satisfaire la lutte pour la possession des choses et est l'âme de la guerre, l'égoïsme de *l'homo estheticus* est le lieu où tous les égoïsmes particuliers s'enrichissent de la diversité des vues qu'ils apportent sur la diversité du monde, sont les uns pour les autres principes de joie et d'amour. Le sens possessif n'est pas seulement le voile qui s'interpose entre l'homme et la beauté du monde, il est aussi le prisme qui décompose l'activité psychique en toutes les nuances de la haine.

Il semble donc que, si la paix peut être réalisée entre les hommes, ce ne puisse être que par la prépondérance au cœur de l'individu des sentiments esthétiques et par la prépondérance dans le milieu humain des individus qui composeront l'espèce supérieure de *l'homo estheticus*.

En fait, cette espèce existe. En fait, l'instinct esthétique existe dans l'humanité. Il y joue un rôle beaucoup plus important qu'il ne peut sembler à des hommes qui ont placé leur confiance dans la présomption morale et qui, hypnotisés par ce souci, sont sourds aux appels de cette

force de la nature, qui secrètement agit en leur faveur. Ils ne l'ont pas reconnue en ceux qu'elle inspirait. C'est pourtant, sans doute, grâce à la présence, parmi les hommes, des représentants de ce type supérieur que l'espèce, dominée dans son ensemble par les instincts possessifs, n'en est pas venue à s'exterminer. Il semble toutefois qu'à notre époque, la prépondérance du sens possessif, caractérisée par le développement excessif de l'activité économique, en soit venue au point où, sous le joug de cette tyrannie, non seulement l'humanité ne pourra plus éliminer la guerre, mais où la guerre éliminera l'humanité. Si, en effet, la guerre a toujours été un fléau, il semble qu'elle soit aujourd'hui pour la civilisation que nous avons réalisée, question de vie ou de mort.

Qu'elle puisse être éliminée, suppose l'inversion de la relation actuelle entre le sens possessif et le sens esthétique, le plaisir pris aux choses dont on peut jouir sans les posséder se développant en tant qu'instinct de bonheur dans l'ensemble des hommes au point de leur faire préférer ces joies à celles, mêlées de déceptions et de peines, que leur apporte la cupidité insatiable du sens possessif.

III

La morale s'est montrée jusqu'ici impuissante à enrayer le fléau. Peut-elle intervenir d'une façon utile en vue de favoriser dans l'humanité le développement du sens esthétique? Si les motivations de la morale sont fausses, quelques-uns de ses impératifs s'accordent avec les conséquences que détermine avec nécessité l'action dans l'homme du sens esthétique. A compter la vertu esthétique au nombre des vertus morales, la morale courrait la chance de bénéficier de l'efficacité d'un déterminisme positif et qu'elle se targuât, comme du fait de son intervention propre, des conséquences heureuses de ce déterminisme ne serait pas certes une raison de

dédaigner son concours. Il peut être efficace du fait que ses motivations, pour fausses qu'elles puissent être, sont crues vraies par un grand nombre d'esprits. Une science des mœurs, telle que l'a conçue M. Lévy-Bruhl, pourrait exercer une influence analogue et également bienfaisante sur d'autres esprits. Le sens esthétique reconnu par cette science comme facteur de moralité — on sait que j'entends par là les conditions d'existence d'une espèce, — il appartiendrait à un art moral de construire des dispositifs psychologiques propres à susciter ou à développer par des méthodes d'éducation l'exercice du sens esthétique. Du point de vue que j'ai adopté ici, je verrais dans ces réussites des indications relatives aux modalités selon lesquelles l'Expérience accomplit ses métamorphoses à travers la mentalité humaine en y faisant jouer tour à tour les ressorts de l'illusion morale et de la clairvoyance intellectuelle. J'y verrais des symptômes heureux présageant l'évolution de l'humanité vers la formation de l'espèce supérieure.

Or, parmi ces symptômes, je n'en connais pas de plus remarquables ni de sens plus optimiste que celui dont la psychologie du héros dans les *Maximes sur la guerre* est la magnifique expression.

§

Le sens esthétique s'est manifesté jusqu'ici dans l'homme à l'occasion des phénomènes qu'il lui a été impossible d'altérer par son intervention : ainsi dans la joie de la lumière, source d'un bonheur évoqué par la voix de Gœthe mourant et dont l'accoutumance nous empêche seule de connaître l'immensité, ainsi dans les relations que noue avec lui la nature quand l'euphorie dont elle le comble ne laisse place à aucune tentative d'exploitation, ainsi dans la contemplation de l'œuvre d'art, cet objet que l'homme a construit lui-même de telle façon qu'aucune activité utilitaire ne pouvant s'exercer à son

égard, il fut contraint de le contempler. Il est une autre forme plus haute de l'activité esthétique. C'est celle qui se manifeste, non plus à l'occasion d'un objet artificiel aménagé de telle sorte qu'il en détermine nécessairement l'exercice, mais à l'occasion des circonstances de la vie où il entre en conflit avec les modalités plus violentes du sens possessif. Cette forme suprême du sens esthétique, c'est celle dont Quinton nous donne le spectacle en son héros aux prises avec les réalités les plus terribles en lesquelles les hommes dominés par le sens possessif aient transformé la réalité naturelle.

Si le sens esthétique peut avoir une vertu rédemptrice, s'il peut être pour l'humanité un principe de salut, c'est sous cette forme où il affronte le sens possessif au cœur même des mobiles de l'action et en triomphe par la supériorité de la joie qu'il apporte.

Le héros de Quinton est le type sous son aspect le plus haut de l'*homo estheticus*. Sa supériorité est d'ordre biologique. Il échappe à toutes les motivations de la morale. Même « l'amour de la gloire n'est pas primitif chez le héros » (23), et il ignore le mérite, l'effort et le devoir, ces assises de la morale.

Le héros n'agit pas par devoir, il agit par amour (24).

Le brave peut avoir du mérite : le héros non. L'instinct emporte les mères comme les héros. Aucune mère n'a de mérite non plus qu'aucun héros (25).

Il y a aussi loin du brave au héros que de la garde à la mère (26).

L'héroïsme n'est qu'amour; il n'est pas effort (27).

Où il n'y a plus de joie, il n'y a plus d'héroïsme (28).

Le héros est inimitable parce que le principe de ses actes

(23) *Maximes*, p. 43.
(24) *Maximes*, p. 35.
(25) *Idem*, p. 35.
(26) *Idem*, p. 44.
(27) *Idem*. p. 38.
(28) *Idem*, p. 38.

est l'amour et qu'il n'accomplit rien par effort, mais tout par volupté (29).

La volupté, tel est donc le principe des actes chez le héros. La volupté fondée sur le pouvoir organique de l'éprouver. C'est par là qu'il s'identifie à l'homme esthétique et diffère de l'homme moral. L'homme moral s'efforce. Il veut être autre qu'il n'est, autre souvent qu'il ne peut devenir. Le héros échappe au bovarysme. Il se conforme à la nécessité de sa nature. Et c'est aussi, par la nouvelle perfection organique dont il est doué qu'il se distingue de l'homme du sens possessif. Celui-ci ne peut connaître que les voluptés du corps. Il ne peut jouir que des circonstances qui engendrent les sensations heureuses relatives au corps. Quinton marque l'écart.

Trouver le bonheur dans le bonheur est d'une chimie simple. Tirer ses joies de la souffrance est d'une chimie plus haute (29.)

Le héros a le pouvoir de fabriquer de la joie et une joie supérieure avec les souffrances les plus extrêmes du corps. La pensée du physicien de la morale reproduit ici celle du biologiste des lois de constance. Il y a de l'homme du sens possessif à l'homme pourvu du sens esthétique dans l'acte, au héros, la différence de l'animal à sang froid, qui subit la température du milieu extérieur, à l'animal à sang chaud qui, par la vertu de nouveaux organes, élève dans les espèces supérieures, sa température intérieure au niveau de la température originelle, celle qui détermine le bonheur biologique et le haut fonctionnement des cellules jusque parmi les circonstances hostiles du milieu (30).

Les hommes ne jouissent de l'univers que par les sens de leur corps, les héros par les facultés de leur âme (31).

Le héros engagé dans un conflit qui n'est pas de son

(29) *Maximes*, p. 44.
(30) Quinton, *L'eau de mer milieu organique.*
(31) *Maximes*, p. 38.

fait, qui est du fait de l'homme du sens possessif, y sert la cause à laquelle il se trouve lié selon les fins de triomphe auxquelles elle tend et cela est, chez lui, occasionnel. Ce qui est fondamental chez lui, c'est l'attitude à laquelle il se conformerait au temps de la paix comme il s'y conforme parmi les circonstances de la guerre. Il y exerce ce pouvoir privilégié qui lui permet d'éprouver des voluptés plus hautes que celles du corps, ces voluptés de l'âme en lesquelles il situe les intérêts de son moi supérieur.

Ce moi est de nature spectaculaire. Il introduit le sens esthétique dans l'acte.

Le héros se donne le spectacle de son énergie portée à sa plus haute tension par le tragique de la guerre. La volonté de puissance s'exerce en lui non plus en vue de conquérir et posséder des biens, mais pour offrir, au moi spectaculaire, la représentation de ses plus hauts exploits.

L'âme et le corps ne font qu'un chez les hommes; ils sont distincts chez le héros. Le corps du héros n'est que son valet d'armes (32).

L'ensemble des vertus militaires ne constitue pas encore le héros. Ce qui le distingue, c'est la volupté qu'il éprouve dans les situations difficiles (33).

Tous les puissants ont une passion qui est de connaître leur limite. L'impossible est ce qui tente le héros (34).

Il arrive que le héros entreprend uniquement pour mesurer ses forces (35).

C'est pourquoi le héros a l'amour du risque et du danger. Ils lui sont l'occasion des plus beaux, des plus pathétiques spectacles.

Le brave monte au danger l'âme ferme; le héros comme à un rendez-vous d'amour, l'âme impatiente (36).

(32) *Maximes*, p. 40.
(33) *Idem*, p. 35.
(34) *Idem*, p. 40.
(35) *Idem*, p. 146.
(36) *Idem*, p. 147.

De ce qu'il a déplacé son moi, de ce qu'il l'a dissocié des passions du corps, qui ne sont plus que les pourvoyeuses du spectacle, pour le lier aux seules passions de l'âme, le héros a détruit en lui-même les racines de ce sens possessif qui est la cause actuelle, la cause économique de la guerre. L'homme du sens possessif, l'homme des plaisirs du corps est un pauvre parce que les biens qu'il convoite ne peuvent jamais le rassasier. Il lui faut mendier, prendre, disputer, être la bête de proie rusée et féroce qui individuellement pratique la lésine, la rapine et le meurtre, qui, collectivement, fait la guerre. Le héros, par cette chimie plus haute qu'élabore en lui le pouvoir de jouir des choses sans les posséder, est pourvu d'un trésor inépuisable. L'homme du sens possessif souffre d'une invincible pénurie, le héros d'une invincible surabondance. Il se délivre de cet excès en donnant. Le geste de donner lui est aussi naturel qu'à l'homme du sens possessif le geste de prendre. Donner répond, chez lui, comme prendre, chez l'autre, à la satisfaction d'un besoin. Et comme le besoin de prendre engendre l'envie et la haine, le besoin de donner engendre chez le héros, forme supérieure de l'*homo estheticus*, l'amour des hommes, de ceux qu'il comble du don de lui-même et qui le délivrent de sa surabondance.

Les hommes ne conquièrent que pour jouir, les héros ne conquièrent que pour donner (37).

Besoin chez le héros de « payer pour autrui l'horreur des situations désespérées (38) ».

Les hommes se satisfont en possédant; les héros en donnant (39).

Les hommes sont les serviteurs de leur corps; les héros sont les serviteurs des hommes (40).

(37) *Idem*, p. 45.
(38) *Idem*, p. 141.
(39) *Idem*, p. 38.
)40) *Idem*, p. 39.

Les thèmes de Quinton ont évoqué souvent chez ses détracteurs le nom de Nietzsche. C'est par cette plénitude d'une âme débordante de richesse qu'il l'évoque pour moi.

N'est-ce pas au donateur à remercier celui qui a accepté d'avoir bien voulu prendre? N'est-ce pas un besoin de donner? N'est-ce pas une pitié de prendre (41)?

§

Faut-il admettre avec Quinton que, « comme les mères, les héros mettent leur fin hors d'eux-mêmes (42) »; que, « comme les mères, ils sont les serviteurs de l'espèce (43) »? Je ne puis penser quant à moi que l'espèce soit la fin de l'individu. Il n'y a de fins que pour une conscience qui les perçoit. L'individu est un centre de conscience, l'espèce n'en est pas un. Elle est pour l'individu le moyen de sa perpétuité. A travers l'espèce, c'est vers lui-même qu'il s'élève. Il est le serviteur de l'espèce en tant qu'elle signifie ce moi nouveau auquel par préférence il immole l'ancien. Peu importe que Quinton ait usé de cette métaphore pour interpréter cet exode du moi possessif vers ce moi supérieur où l'égoïsme, principe unique des actes, se satisfait dans la contemplation. Peu importent les moyens pourvu que par leur entremise il ait fait apparaître cette réalité magnifique du héros.

Si, énonce une proposition de Maxwell, dont Henri Poincaré a donné la démonstration rigoureuse, un phénomène comporte une explication mécanique complète, il en comportera une infinité d'autres qui rendront également bien compte de toutes les particularités révélées par l'expérience (44).

Cette remarque introduit jusque dans les démarches

(41) Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra*, Mercure de France, p. 325.
(42) *Maximes*, p. 42.
(43) *Idem*, p. 42.
(44) Georges Matisse, *Les sciences physico-chimiques et mathématiques*, Payot, p. 165.

de la science le bovarysme des motivations. C'est ici celui des interprétations, mais ce principe d'altération qu'est le bovarysme est, dans la psychologie de l'action, beaucoup plus radical et il m'est précieux d'entendre d'outre-tombe une voix amie confirmer en cette maxime la rigueur de la notion et légitimer peut-être la transposition de points de vue que j'ai faite ici.

Les héros s'ignorent comme le reste des hommes. C'est une lecture impossible que celle de soi-même (45).

Cela signifie que nous concevons autres qu'elles ne sont, dans les motivations que nous leur attribuons, les causes de nos actes. Ce qui importe, c'est que cette réalité inconnue des mobiles et des causes engendre dans le fait une réalité utile à la vie. Telle est la réalité du héros où je vois la manifestation de l'*homo estheticus* sous sa forme supérieure, celle où l'acte, détaché de ses fins utilitaires, coïncide avec la contemplation.

Si la paix peut jamais régner entre les hommes, ce sera par la prépondérance dans l'ensemble de l'humanité de ce type du héros esthétique qui agit pour contempler et donner sur l'homme de l'espèce inférieure qui n'agit que pour posséder et prendre.

Il m'apparaît donc qu'à le méditer, abstraction faite des impulsions de la sensibilité morale, le livre des *Maximes sur la guerre* est le plus propre qui soit à déterminer dans le milieu humain l'inversion, qui seule peut faire régner la paix entre les hommes, de la relation de puissance entre le sens possessif et le sens esthétique et de la présager. En montrant, d'une part, le monde humain sans la grâce dominé par l'égoïsme du sens possessif et proclamant dans la Voix de la Guerre sa logique, celle de la haine et du meurtre, ce livre est le plus propre à faire détester la guerre. En faisant aux hommes le don magni-

(45) *Maximes*, p. 145.

fique de la vision du héros, il fait apparaître un monde vivifié par la grâce du sens esthétique qui engendre la logique de l'amour. S'il n'y avait, aux temps de la paix, que des héros parmi les hommes, la guerre disparaîtrait, faute d'objet.

JULES DE GAULTIER.

LES DESTINS SOLIDAIRES

I

Les lumières essayaient en vain de lutter contre la nuit; elle avait envahi la chaussée et les trottoirs, entamée seulement, de place en place, devant quelque boutique restée ouverte. Parfois, un autobus étalait une large tache jaune sur le pavé gras. La mairie du Dixième montrait sa face grise, qui paraissait pâle dans l'obscurité.

Les deux jeunes gens avançaient d'un pas pressé, bras dessus, bras dessous. Elle, grande et la démarche décidée. Lui, plus menu, plus jeune aussi, avec des cheveux flous qui dépassaient son chapeau et dont la teinte dorée éclatait de temps à autre, sous un bec de gaz.

— Tu crois que nous sommes en retard? demanda-t-il.

— Mais non, mais non. Comme tu es nerveux! Tu as tout ce qu'il faut pour faire un auteur dramatique, mon petit, même le trac.

— Et toi, tu ne l'as donc pas?

— Ma foi, non, pas pour l'instant. Quand viendra le grand jour, on verra.

— Tu sais, je suis très heureux que tu joues le rôle de Marise... Sans toi, il n'aurait pas de sens; personne ne pourrait le comprendre comme toi.

— Dis donc, mon petit Lucien, on ne raconte pas de ces boniments-là à sa sœur.

— Tu es plus qu'une sœur, tiens... tu es un frère...

— C'est un mot d'auteur?

— Euh! euh!

Ils riaient tous deux, avançant du même pas sans le moindre heurt, comme des êtres qui ont l'habitude de

cheminer ensemble. Ils s'arrêtèrent devant un café étroit, et Lucien regarda par-dessus le brise-bise.

— Tiens, Dumas nous attend en bas. Qu'est-ce qu'il y a ?

En les voyant entrer, Dumas s'approcha, tendant vers eux son visage maigre et soigné. Il faisait de grands gestes, pleins d'une harmonie affectée, comme ceux que l'on enseigne au Conservatoire, où il n'était jamais allé. Et, sans même leur serrer la main :

— Figurez-vous, c'est idiot. La salle du premier n'est pas libre. Je me demande où nous allons répéter... Ce n'est vraiment pas de chance. Moi qui étais si heureux d'avoir quitté cette autre salle, au Quartier, où il y avait cet énorme pilier qui nous gênait pour la mise en scène...

Cependant, le patron du café s'avançait :

— Messieurs, je suis vraiment désolé. Mais il est venu hier trois acteurs du Châtelet qui partent en tournée. Ils ont besoin d'une salle pour répéter *Michel Strogoff*.

— Comment? dit Lucien étonné. Vous avez une salle assez grande...?

L'homme eut un sourire protecteur :

— Il y a des scènes d'intimité dans ce drame, Monsieur.

Et il s'éloigna en haussant imperceptiblement les épaules. Tout de même, il ne pouvait pas préférer ces amateurs à des professionnels, à des acteurs d'un grand théâtre. Qui connaissait le nom de ces jeunes gens? Ils s'appelaient la Troupe du Masque, ce qui montrait bien qu'ils n'étaient pas sérieux.

Dumas tournait dans la salle, sous le regard amusé du garçon et de la plongeuse, qui étaient en train de dîner.

— Comment allons-nous faire? Je ne peux pas créer une mise en scène si je dois tous les soirs changer de lieu! Il me faut le temps de m'accoutumer aux murs, de les supprimer par l'habitude, pour découvrir enfin la scène telle qu'elle doit être...

— On pourrait peut-être chercher une autre salle par ici, dit Madeleine.

— Oui, c'est cela, s'écria Dumas.

Et il agita la main par deux fois, pour marquer l'enthousiasme de son approbation.

— Reste avec Dumas, dit Lucien. Je vais aller voir un peu plus haut.

Madeleine rougit imperceptiblement :

— Mais non, Dumas restera bien seul ici... D'ailleurs, les autres ne vont pas tarder à revenir... A tout à l'heure.

Elle prit le bras de Lucien et l'entraîna dehors.

Tous deux ne tardèrent pas à rentrer avec une bonne nouvelle :

— Il y a une salle libre dans un café tout près d'ici.

Dumas n'était plus seul. A côté de lui, se trouvait un jeune homme de même taille et qui avait comme un faux air de lui. Il n'existait point entre eux cette ressemblance physique qui révèle une parenté sanguine, mais plutôt cette analogie qui marque un même type social. Les mots qui décrivaient l'un auraient pu s'appliquer à l'autre. Et cependant leurs traits étaient si distincts qu'il suffisait de les avoir entrevus une seule fois pour ne plus jamais les confondre.

Pierre Aubert était plus jeune que Dumas, et il avait modelé ses gestes sur les siens; il était son élève, son poulain. Dumas avait de grands projets. Quand, plus tard, ayant réussi, il posséderait un vrai théâtre, il confierait les rôles de jeunes premiers à Pierre Aubert, comme il les lui confiait maintenant dans sa troupe d'amateurs. Pierre n'était pas sans talent, mais Dumas admirait en lui une image plus achevée de lui-même.

Assise à côté d'eux, se tenait une femme petite et brune, avec des traits forts. Il y avait on ne sait quoi d'animal dans sa bouche largement fendue, dans ses lèvres épaisses, dans son nez écrasé. Elle était agréable, pourtant, à

cause de son teint frais et de ses yeux très vifs et très noirs.

Dumas disait d'elle : « Elle sera affreuse quand elle aura quarante ans. » Mais il la ménageait, car c'était elle qui alimentait, pour une bonne part, la caisse du Masque. Ardente, mariée à un homme qu'elle méprisait, elle cherchait avant tout à occuper son oisiveté. Elle avait été autrefois midinette; il n'en restait guère de trace dans son attitude et sa conversation; car elle était assez intelligente pour s'être composé un nouveau personnage.

Elle tendit la main à Lucien, puis à sa sœur. Elle avait les épaules couvertes d'une pèlerine qui lui retombait sur les avant-bras. C'était le costume qu'elle portait généralement à la ville, pour cacher sa tendance à l'embonpoint.

— C'est vous, mon cher auteur, demanda-t-elle, qui nous avez trouvé cette nouvelle salle?

— C'est nous deux, dit Lucien en montrant sa sœur.

Mme Lanièvre regarda Madeleine d'un air froid. Elle n'aimait point la jeune fille; il n'y avait pas entre elles de rivalité de théâtre; la supériorité de Madeleine ne portait pas ombrage à Mme Lanièvre, qui était sans ambition; une antipathie physique les séparait.

— Eh bien, dit Dumas, il n'y a qu'à déménager.

Il s'avança vers la porte, l'ouvrit, s'effaça devant Mme Lanièvre et passa aussitôt, sans plus s'occuper des autres. Le vent avait séché la rue par plaques; les nuages, glissant dans le ciel, rougeoyaient sous le reflet de la ville. Sans s'être regardés, du même geste machinal, Dumas et Aubert serrèrent leur foulard autour de leur cou, comme fait un ténor frileux.

— Où allons-nous? Demandez donc à Lucien Mirault...

Mais le jeune homme avait entendu :

— Un peu plus haut, à gauche, cette façade éclairée jusqu'à l'entresol...

La salle mise à la disposition de la Troupe du Mas-

que était encombrée de tables qu'il fallut déplacer. Comme Pierre se préparait à les aligner et à les empiler contre un mur, Dumas l'arrêta d'un geste :

— Attends donc un peu.

Debout au milieu de la salle, il tournait lentement sur ses talons, comme pour s'orienter. Les autres le regardaient en silence : il avait de l'autorité. Il parlait à mi-voix, pour lui-même et pour eux :

— Voyons, il vaut mieux placer la scène sur la plus grande largeur... Seulement, il y a cette porte qui gêne...

— Ce pourrait être la porte qui mène dans l'appartement, dit Lucien.

Dumas fit un geste d'impatience, un grand geste arrondi qui sembla se terminer brusquement par un coup de sabre :

— Mais non, mon vieux, c'est impossible. Cette porte-là est presque au milieu, alors que notre porte doit être fortement sur le côté.

Il regarda Pierre qui faisait la moue, et il l'empêcha de parler en avançant sa paume droite :

— Non, je l'ai dit cent fois. Il n'y a pas d'à peu près dans la mise en scène. Tout doit être prévu, travaillé, à une seconde, à dix centimètres près... Sans quoi, c'est le gâchis...

Il réfléchit encore :

— Apportez-moi une table ici... Une autre là... La porte de l'appartement sera entre les deux tables...

Pierre et Lucien exécutaient ses ordres à mesure.

— Maintenant, pour marquer l'autre porte, celle qui donne sur le jardin, il faudrait deux autres tables... Non, impossible, il n'y aura pas la place... Eh bien, deux chaises alors...

Il les plaça lui-même, avec ses grands bras maigres.

— Ah ! autre chose... Cette cheminée que vous vouliez, je ne peux pas vous la donner.

Il s'adressait à Lucien; celui-ci esquissa un geste de

découragement; il allait protester peut-être, quand sa sœur lui posa la main sur le poignet :

— Ecoute donc Dumas, tu verras ensuite.

Lucien se tut, résigné. Il fallait bien en passer par où voulait Dumas, puisque c'était sa compagnie qui faisait les frais de la pièce. Le metteur en scène continuait :

— Avec la meilleure volonté du monde, cette cheminée est impossible. Il faudrait la faire fabriquer par un menuisier; ça reviendrait cher... Quoi?

Il dressait l'oreille, comme s'il attendait une objection :

— Si vous voulez m'apporter une cheminée de chez vous?... Non... Alors?... Je la remplace par un bureau... Ce sera parfait... Un bureau, je trouverai cela chez un marchand de meubles, en échange de la publicité sur le programme... Il n'y a pas moyen de faire autrement! Ah! si on avait de l'argent...

C'était sa réponse favorite, la réplique passe-partout, une façon de dire à l'auteur : « Si vous voulez commander la mise en scène, payez. » Et, comme Lucien était pauvre, il était bien forcé de se taire.

Dumas s'était assis sur la banquette, et il donnait maintenant des ordres à Pierre :

— Voyons, au milieu, un peu à gauche, il faut un guéridon... Mets une chaise, ça fera l'affaire... Pour le fauteuil, mets une autre chaise... Non, pas comme ça, un peu plus vers moi... C'est trop, maintenant.

Il se leva et, d'une seule de ses grandes enjambées, il fut près de la chaise, qu'il plaça à son gré.

— Bon, on va reprendre le début du deux... Ce n'était pas au point la dernière fois... Et j'espère que tout le monde sait son rôle, aujourd'hui.

La remarque s'adressait particulièrement à Mme Lanièvre, mal servie par sa mémoire. Elle rougit un peu et répliqua avec quelque aigreur :

— Nous ne sommes pas à un jour près.

Lucien la regarda. Changeant aussitôt de visage, elle devint plus douce tout à coup :

— D'ailleurs, vous allez voir, je sais le mien.

Madeleine et Pierre étaient en scène et Dumas suivait sur son manuscrit, bariolé de traits de crayons multicolores. Les verts indiquaient au souffleur éventuel les passages où l'acteur avait l'habitude de rester court; les bleus soulignaient les phrases qu'il fallait mettre en valeur; les rouges enfin, disposés verticalement en angles plus ou moins aigus, indiquaient le mouvement et la rapidité de la scène.

— Bien, passe à gauche... Mais non, pas si vite, tu as l'air de courir, de la laisser tomber...

Dumas ne donnait guère de conseils à Madeleine, parce qu'il la savait prête à se cabrer facilement; il fallait lui laisser tout découvrir elle-même, si l'on voulait qu'elle jouât avec talent.

Dumas interrompit soudain les acteurs :

— Un instant... Dites donc, mon cher auteur, vous avez mis là un jeu de scène : Ils s'assoient... Seulement, s'ils s'assoient ensemble, vous voyez l'effet... Comique, nettement comique... Et ce n'est pas cela qu'il faut... Alors?

Lucien rougit un peu. Il n'aimait point que Dumas soulignât aussi cruellement les inexpériences de sa pièce. Il fronça les sourcils, et son visage eut une expression de dureté qui en enleva le charme :

— C'est elle qui s'assoit la première.

— Veux bien, moi... Après quelle phrase?

— Mon Dieu...

— Vous n'en savez rien? Alors, laissez-moi faire.

C'était toujours ainsi qu'étaient résolues les questions posées à Lucien. Dumas avait une doctrine : il faut toujours respecter les intentions de l'auteur. Mais son tempérament l'entraînait avant que l'auteur eût donné son avis.

Comme la scène continuait sans encombre, Lucien se

tourna vers Mme Lanièvre, assise à côté de lui, et il se mit à lui parler à voix basse. Elle l'écoutait, les yeux dans les siens, pelotonnée frileusement et voluptueusement sur la banquette. Elle rit soudain, et Dumas s'impatienta :

— Je vous en prie, nous sommes ici pour travailler.

Il n'était pas content du jeu de Pierre :

— Non, mon vieux, ce n'est pas ça. Tu manques de chaleur. Tu es là, raide comme les bois de justice... C'est une scène d'amour. Mets ta main droite sur l'épaule de Madeleine... Mais non, pas comme ça : vous avez l'air de mariés de campagne devant l'objectif du photographe... Ta main droite sur son épaule gauche... Non, plus bas, sur le bras même... Bon... Ta main gauche, maintenant, laisse-la pendre, elle te servira tout à l'heure... Mais non, pas comme ça.

L'autre avait obéi point par point, et il n'eut pas un mouvement de dépit ou d'impatience quand enfin Dumas le désapprouva. Il ne tenait pas à réfléchir; il voulait que Dumas lui indiquât tous ses gestes, et c'est pourquoi le metteur en scène l'aimait.

— Pousse-toi, dit brusquement Dumas.

Il se leva et il accomplit le mouvement. Il jouait avec intelligence, avec grâce même, mais sans la moindre chaleur. Ceux qui ne l'aimaient pas disaient qu'il avait le cœur sec. Pierre s'était assis sur la banquette pour le mieux voir.

— Là, tu as compris? demanda Dumas.

Pierre revint, répéta exactement le jeu de scène; mais il y mit, sans le vouloir, on ne sait quoi de tendre et de fondu. Il était vraiment l'instrument de Dumas et n'eût rien été sans lui.

Au bout de dix minutes, un peu las peut-être, il regarda sa montre pendant une pause :

— Minuit moins dix... Mon vieux, il ne faut pas oublier le métro.

— Bon, dit Dumas d'un ton bourru, mécontent de ne pouvoir continuer le travail... Après-demain, tout le monde est libre? Alors, on reviendra ici, puisque l'autre imbécile préfère la troupe du Châtelet à la Compagnie du Masque.

— Et Jules Verne à Lucien Mirault, dit Mme Lanièvre avec un sourire de ses lèvres épaisses et fraîches.

Déjà Dumas mettait son pardessus. La répétition terminée, il voulait partir au plus vite, ne pas rester à bavarder avec les autres, afin de ne pas perdre son autorité.

D'un geste facile, il tira son étui, prit une cigarette, en offrit une à Pierre. Ils tapotèrent tous deux le bout doré, Dumas sur le cuir, Pierre sur son ongle, avec la même grâce un peu mièvre. Puis ils sortirent ensemble; leurs souliers vernis criaient sur le plancher.

Mme Lanièvre fut longue à passer son manteau à pèlerine, et Lucien dut l'aider. Dehors, elle demanda :

— Voulez-vous que je vous reconduise? Je vais prendre un taxi.

Lucien allait parler; Madeleine le devança :

— Non, Madame, nous vous remercions, ce n'est pas la peine. Nous avons le tramway là, tout près.

Mme Lanièvre regarda Madeleine en face et ne répondit point. Elle tendit la main au jeune homme, à Madeleine ensuite, et elle s'éloigna de sa démarche roulante.

Tout en allongeant le pas, Lucien interrogea sa sœur d'une voix sèche :

— Pourquoi ne m'as-tu pas laissé lui offrir un taxi?

— Parce qu'elle est plus riche que nous.

— C'est justement ce qui est humiliant.

Ils restèrent quelques minutes silencieux. Sous le ciel, la conque de la ville était pleine d'ombre et de rumeurs.

— Bah! ta pièce réussira, dit Madeleine, et tu seras riche.

Il haussa les épaules et ne répondit point. Le long tramway approchait. Pour l'arrêter, Lucien descendit sur la

chaussée; et il dut esquiver une auto de luxe qui rasait le trottoir à toute allure.

II

Madeleine et Lucien Mirault habitaient avec leur mère dans une impasse du XVIIIe. Ils étaient de souche paysanne. Les parents de Mme Mirault étaient des cultivateurs enrichis qui avaient fini par posséder deux fermes que leur fille n'avait jamais vendues. Ils avaient voulu qu'elle fût une demoiselle, qu'elle ne passât point sa vie à gratter la terre, et ils lui avaient fait apprendre le métier de couturière, qu'ils estimaient plus doux que le leur.

Quand ils moururent, elle quitta le village et vint s'établir à Rouen, où elle ne tarda pas à se faire une clientèle et à réaliser quelques économies. C'est alors qu'elle fit la connaissance de l'adjudant Mirault, qui portait crânement son uniforme. Comme elle possédait la dot nécessaire alors aux femmes de sous-officier, elle fut fière de l'épouser.

Ils avaient tous deux aimé leurs enfants, quoique de manière différente. Puis la guerre était venue. Comme le frère et la sœur s'étaient sentis proches l'un de l'autre ! Peut-être, si leur père avait été là, il n'en eût pas été ainsi. Car il y avait, entre les parents, une rivalité secrète : le père préférait Madeleine et la mère Lucien.

Mais la mère resta seule; au début de la guerre, les temps étaient si incertains qu'elle avait travaillé dans un atelier militaire, moitié par besoin, moitié par devoir, pour remplacer un homme absent. C'était Madeleine alors qui s'occupait de Lucien; en ce temps-là, ils allaient à l'école communale : leur père n'était encore que sous-officier. Madeleine habillait Lucien et l'emmenait en le tarabustant un peu, car il était souvent en retard...

Un incident avait marqué cette époque. Quel âge avait Lucien? Onze ans peut-être. On parlait déjà de le mettre

au lycée, et il prenait quelques leçons avec son instituteur.

Et voici qu'un soir, confidentiellement, Madeleine lui avait demandé un grand service. Ils rencontraient quelquefois un garçon de treize ans, un beau brun, que Madeleine avait remarqué; petite fille romanesque et candide, elle s'était éprise de lui, et elle voulait lui faire remettre un billet par Lucien. Il accepta, le cœur battant. Il avait conscience de commettre une mauvaise action, et surtout il hésitait à aborder ce grand, qui lui paraissait vieux et presque un homme. Il garda le billet deux jours dans sa poche. Mais comme Madeleine s'impatientait et paraissait triste, il décida de le remettre le soir même.

A quatre heures, il marcha derrière le garçon longtemps, sans oser l'aborder. Puis brusquement, quand il sentit que l'autre approchait de sa maison, il courut et lui glissa le billet dans la main sans rien dire.

Puis il flâna un peu, hésitant à rentrer. C'était sa première mauvaise action, et il était surpris de ne pas se sentir honteux, comme il est écrit dans les livres. Au contraire, une joie l'animait. Il se rendit compte que, s'il n'avait point accompli sa mission, comme il se l'était promis le matin, il se mépriserait à cette heure. Pourtant, il n'éprouvait aucune fierté de son acte; rien qu'un soulagement.

Exprès, il rentra avec une heure de retard, laissant croire à sa mère qu'il avait pris sa leçon comme de coutume. Le grand garçon ne répondit point à la lettre. Dans la cour de récréation, le jour suivant, il s'approcha de Lucien : « Les filles, ça m'intéresse pas; j'aime mieux les cigarettes. » Et Lucien rougit devant cet être supérieur.

Puis il oublia l'incident. A la fin du mois, sa mère lui donna l'argent pour payer l'instituteur ; il y avait cinq francs de trop. Qu'en faire? Il eut l'idée d'en parler sur-le-champ à Madeleine. Mais il ne put s'y résoudre, car il

se rendait compte confusément qu'il risquait de lui rappeler une humiliation.

Alors, il lui vint une idée. Puisque sa grande avait de la peine, pourquoi ne la consolerait-il point en lui offrant un cadeau? Il chercha longtemps lequel; et bravement, un soir, il entra dans un magasin et lui acheta un sac de velours noir comme on en portait alors.

En grand secret, avec des ruses d'enfant ou de sauvage pour ne point être surpris par sa mère, il remit le présent à Madeleine. Mais elle s'effraya tout de suite :

— Avec quel argent as-tu acheté cela?

Il le lui expliqua. Elle rougit, sentant qu'elle avait été la première coupable :

— Je ne peux pas garder ça... D'abord, maman demanderait où je l'ai eu... Et puis, c'est de l'argent volé.

— Volé?

Il était resté bouche bée. Un voleur, il était un voleur. Et encore cette fois, il s'étonnait de ne pas souffrir de la déchéance.

— Il faut reporter le sac, dit Madeleine.

Délurée comme elle l'était, elle s'en acquitta avec aisance. Puis les deux enfants tinrent un conciliabule. Madeleine voulait restituer l'argent à sa mère. Mais Lucien lui montra le danger d'une telle conduite, l'aveu qu'elle entraînerait. Ce fut lui qui eut l'inspiration :

— Si on les donnait à un pauvre?

Et sur-le-champ, sortant sous un prétexte, ils s'étaient dirigés vers le pont, où se tenaient toujours des mendiants. Dans la casquette d'un bancal accroupi, Lucien avait jeté le billet. Il se rappelait la chute molle du papier et la stupéfaction de l'homme. Puis Madeleine et lui avaient passé leur chemin sans se détourner. Pour lui, il se sentait heureux et fier. Il se répétait tour à tour, pour se chatouiller la conscience : « Je suis un voleur... Je suis généreux. » Et toujours il s'étonnait de ne pas recevoir un coup au cœur et de rester impassible.

Cependant la guerre continuait. Soldat de vocation, Mirault, rapidement promu capitaine, avait disparu à Douaumont. Cette mort devait détacher de Rouen Mme Mirault, comme la perte de ses parents lui avait fait quitter son village. Pour complaire au désir des enfants, qui avaient achevé leurs études au lycée, ils vinrent tous trois s'installer à Paris. Le revenu des fermes et la rente de la veuve leur permettaient de vivre chichement, en attendant que Madeleine et son frère se fussent trouvé une situation.

Le théâtre les attirait l'un et l'autre, malgré les conseils de leur mère. La première pièce de Lucien, reçue rapidement par une compagnie d'avant-garde, les avait tous encouragés; et la répétition dans ce nouveau café leur avait donné l'espoir d'un succès, tant Dumas montrait de précision et d'autorité.

Le lendemain, Lucien Mirault reçut un pneu du metteur en scène :

Venez me voir au plus vite. J'ai quelque chose d'urgent à vous dire. Je serai chez moi toute l'après-midi.

Amicalement,

DUMAS.

Il examina le papier élégant avec un peu d'envie, passa les doigts sur l'adresse gravée, puis se demanda enfin pourquoi Dumas l'appelait. Un interprète à remplacer? Un détail de mise en scène à régler? Non, puisqu'ils devaient se voir le lendemain même. C'était donc plus grave. Une mauvaise nouvelle? La seule eût été que Dumas refusât la pièce, et il l'avait acceptée. Une bonne, une grande nouvelle? Pourquoi pas? Dumais avait toujours dit :

— Si, au cours de répétitions, je trouvais à placer votre pièce dans un théâtre régulier, je n'hésiterais pas.

Animé par l'espoir, Lucien passa aussitôt dans la cuisine, où sa mère se tenait habituellement. Elle était as-

sise dans un Voltaire qu'elle avait pu caser dans un coin, près de la fenêtre, et d'où elle aimait à regarder les allées et venues dans cette impasse populaire. Elle avait entendu tout à l'heure la sonnette de l'appartement, compris que c'était un pneu. Elle demanda tout de suite :

— C'est une mauvaise nouvelle?

— Mais non, maman, mais non.

— J'ai vu passer tout à l'heure un petit télégraphiste.

Lucien se mit à rire joyeusement :

— Tu resteras toujours de ta province, maman. Tu te figures qu'on n'envoie des télégrammes qu'en cas de mort.

Elle sourit gravement :

— Je n'en ai jamais reçu d'autres... Enfin, qu'est-ce que c'est?

— Dumas me demande d'aller le voir, mais ne me dit pas pourquoi... Si c'était la grande nouvelle, ma pièce acceptée dans un théâtre régulier...

Il marchait d'impatience dans la cuisine qui semblait étroite à Mme Mirault, mais qui passait pour grande dans l'impasse.

— Calme-toi, mon petit. C'est peut-être quelque chose de désagréable...

Il était déjà sorti de la cuisine, et il alla frapper à la porte de sa sœur :

— Ma grande, ouvre-moi!

— Ouvre toi-même, nigaud. Je suis occupée.

Il entra. Madeleine était debout, passant sa main dans un bas de soie :

— C'est gai d'être obligée de regarder avec terreur si une maille n'est pas sautée.

— T'en fais pas, ma grande, on va bientôt faire fortune. Mais tu ne m'as pas encore embrassé, ce matin.

Il tendait sa joue; elle y posa ses lèvres en riant, puis demanda :

— Qu'est-ce qu'il y a?

— Un pneu de Dumas.

Elle tendit machinalement la main, les yeux agrandis par une inquiétude que Lucien ne remarqua pas.

— C'est pour moi?

Il hocha la tête avec une fierté puérile :

— Tiens, lis.

Et quand elle eut terminé :

— Qu'est-ce qu'il peut bien me vouloir?

— Comment veux-tu que je sache?

Elle paraissait nerveuse. Mais lui, joyeux, continuait déjà :

— Si ma pièce était acceptée dans un théâtre régulier, tu vois ça d'ici. Je te ferais engager tout de suite, tu sais.

— Ils auraient leurs actrices, va.

Pendant tout le déjeuner, Lucien fit de grands projets et parla de centième. Mme Mirault finissait par se laisser emporter; Madeleine elle-même souriait.

Quand le repas fut fini, Lucien, qui ne tenait pas d'impatience, partit aussitôt. Dumas occupait, avec sa mère, un appartement à Auteuil. Il était riche, sans aucun doute, quoiqu'il s'en cachât.

Sur le palier, avant de toucher la sonnette, Lucien s'arrêta. C'était sans doute un grand jour dans sa vie, celui qui allait décider de toute sa carrière. Il éprouvait le besoin puéril de se rappeler chaque détail. Il raconterait plus tard : « J'étais bien ému en montant ces marches, et je vois encore les fleurs de fer forgé qui ornaient la rampe... »

Il sonna. Dumas lui-même vint ouvrir :

— Entrez, mon cher, je pensais bien que c'était vous.

Il portait un élégant veston d'intérieur violet foncé avec des revers de soie, que Lucien admira un instant. Le salon cossu, mais d'une élégance ancienne, avait manifestement appartenu aux parents de Dumas. Celui-ci fit un geste gracieux pour indiquer un siège à Lucien. Lui-même se jeta sur un divan et posa la main sur l'accou-

doir doré. Puis il se mit à parler de la pièce, des interprètes, de quelques détails qu'il faudrait modifier. Lucien s'impatientait. Enfin, comme l'autre s'arrêtait un instant, il glissa :

— J'ai reçu votre pneu ce matin.

— Ah! oui! Voici, mon cher ami...

Il prit délicatement entre ses doigts le lobe d'une oreille, pour marquer l'inquiétude :

— Vous savez que j'ai des ennuis pour louer une salle.

Lucien pâlit. Emotif à l'excès, il imaginait déjà sa pièce abandonnée par Dumas. Celui-ci continuait :

— J'espérais en trouver une pour rien... enfin en ne payant que les frais courants... Impossible... Et puis, pour les décors, je comptais sur un peintre d'avant-garde... Il ne veut pas. Tout cela est bien ennuyeux...

Il vit sur le visage de Lucien une expression de découragement :

— Ne nous inquiétons pas... Cela va s'arranger... C'est une affaire de quelques mille francs.

Il y eut un moment de silence. Dumas croisa les jambes.

— En causant, il va nous venir une idée... Quand on rencontre un obstacle, il ne faut jamais s'hypnotiser dessus...

Dumas se tut quelques secondes. Il lui suffisait, pour l'instant, d'avoir ému Lucien, que l'énervement allait affaiblir. Dumas décroisa les jambes, comme au théâtre quand on change la conversation :

— Quel âge avez-vous?

— Je suis tout juste majeur.

— Vous êtes précoce.

— C'est bien ce qui m'effraie. Ceux qui partent trop tôt ne vont jamais loin.

— Sait-on jamais?... Vous avez un métier?

— Je n'ai de goût pour aucun, sauf pour celui d'auteur dramatique.

— Il est dangereux. On y vit dans le luxe ou on y crève de faim.

— C'est justement le risque qui me tente. Je ne me fais pas d'illusion sur moi-même. J'ai l'esprit vif, mais je suis paresseux et j'ai le goût du luxe. Je finirai mal.

— Vous ne travaillez pas... enfin, au dehors du théâtre ?

— Je suis supposé préparer une licence afin d'entrer dans un bureau... dans une administration... Rien que ce mot-là me rend malade; pensez donc : six syllabes, la moitié d'un alexandrin...

Lucien, s'amusant de cette joute où il menait vivement le dialogue, oubliait son inquiétude. Dumas lui porta un coup droit :

— Je vous demande pardon d'insister, mais si vous n'êtes pas riche, il ne faut pas faire du théâtre.

Lucien eut un geste de découragement :

— Nous serions dans l'aisance si je gagnais seulement mon pain.

— Ah! je sais ce que c'est, dit Dumas. Moi-même...

Il parla de son rival, Mercœur, qui dirigeait un théâtre où le public venait, alors que lui était contraint d'errer de salle en salle avec sa troupe d'amateurs, et ne pouvait monter ses spectacles que pour une ou deux représentations.

— Vous êtes-vous quelquefois fait résumer une pièce par Mercœur? C'est extravagant... D'abord, il prétend que ce n'est pas la pièce écrite qu'il faut jouer, mais celle qui est en dessous...

Dumas, d'un geste qui révéla sa manchette soignée, ouvrit un tiroir imaginaire. Il continua, en agitant ses longs bras de mime :

— Mercœur m'a ainsi résumé quatre ou cinq pièces

qu'il avait refusées. Je les ai lues ensuite : ça n'avait absolument rien de commun avec ce qu'il m'avait raconté... C'est un esprit faux... malgré tout son talent... Seulement, il a eu la chance de naître riche. Tandis que moi, morbleu...

Il n'esquissa point un grand geste de colère, comme Lucien s'y attendait; il fit simplement claquer ses doigts de rage :

— C'est formidable ce que j'ai mangé d'argent. Et qui m'en sait gré? Je ne suis pas plus avancé qu'il y a cinq ans, quand j'ai débuté comme metteur en scène... Dès qu'un jeune a réussi avec moi, il va porter ses pièces à d'autres, comme c'est naturel... Tenez, Mercœur, il reprend tous ceux que j'ai lancés, mais il n'a jamais découvert aucun talent, aucun, vous m'entendez...

Lucien commençait à se reprendre. Etonné d'abord que Dumas se prétendît pauvre, il réfléchissait maintenant que l'autre ne mentait peut-être pas. Dumas menait un train de vie au-dessus de ses moyens. Le metteur en scène, voyant que Lucien comprenait maintenant où il voulait en venir, parlait avec plus de clarté :

— Aussi, voici ce que je dis habituellement à un jeune auteur quand il m'apporte le manuscrit d'une bonne pièce : « Pour la monter, il me faut dix mille francs. Je puis en trouver cinq mille, grâce à des mécènes. Pour le reste, voyez de votre côté si vous ne pourriez pas trouver quelqu'un s'intéressant à l'art dramatique... » Je ne leur demande jamais rien à eux personnellement, c'est un principe... Mais s'ils n'apportent pas d'argent, je ne les monte pas... Donnant, donnant. Je donne ma peine, à eux de...

Il lança sur un tapis de rêve d'impalpables louis d'or, un à un, avec précision.

— Chacun doit vivre de son métier, et le mien, c'est d'être metteur en scène...

La confidence était imprudente, cynique même chez un homme qui professait le désintéressement, qui avait toujours su cacher avec soin les bénéfices, d'ailleurs mesquins, que lui rapportaient ses spectacles.

Lucien hochait la tête avec accablement :

— Nous n'avons pas d'argent liquide. Ma mère n'a que ses rentes, et elle ne peut pas, elle ne veut pas toucher au capital.

Dumas passa le médius sur son menton bien rasé :

— Je tiens absolument à monter votre pièce, remarquez. Je crois à votre avenir, de tout mon cœur... Tenez, je vais vous proposer un arrangement...

Il prit un temps, regarda Lucien et lança :

— Je vous avance les cinq mille francs... Vous me les rendrez quand vous pourrez.

Le visage de Lucien s'était transformé de joie; il se leva d'un bond; puis, ayant peur d'être ridicule, il se reprit et dit d'un ton plus calme :

— Je ne sais comment vous remercier.

— Je vous en prie... Comme nous sommes entre honnêtes gens, je ne vous demanderai naturellement pas de reconnaissance de dette ni de... Je ne sais même pas comment on nomme ces choses dans le commerce. Vous m'écrirez une lettre, tout simplement... « Comme suite à notre conversation, j'ai l'avantage de vous confirmer que j'assume... » Enfin, vous verrez. Ne vous inquiétez pas des termes précis... Cinq mille francs, n'est-ce pas?

— Oui.., oui... Vraiment, vous êtes... Je ne sais plus ce que je dis, moi... Vous êtes un chic type...

Dumas sourit avec une nuance de dédain :

— J'ai confiance en votre avenir, voilà tout... Asseyez-vous donc.

Avec gaucherie, Lucien reprit sa place. Dumas continuait :

— Si vous voulez même, pour nous débarrasser de ce

sujet déplaisant, vous allez m'écrire la lettre ici, sur mon bureau... Et comme cela, nous n'en parlerons plus...

Lucien ne pouvait montrer aucune méfiance. Et il pensait : « Il faut d'abord que ma pièce soit jouée. Après, tout sera facile. » Il allongea la main comme pour chercher une plume.

— Mettez-vous ici, dit Dumas. Vous serez plus à l'aise.

Il montrait un secrétaire en bois de rose, coquet et suranné. Il prit une plume d'oie, la tendit à Lucien. Puis tout à coup :

— Vous m'avez dit, n'est-ce pas, que vous êtes majeur?

— Depuis cinq ou six mois.

— Bon. Allons-y.

Il dicta une lettre très simple, en termes amicaux, où seule la somme était clairement précisée. Il sécha avec de la poudre d'or, plia la lettre soigneusement et la mit dans un tiroir.

— Ouf!... Nous sommes maintenant des gens libres... Nous avons devant nous ce rêve réalisé qu'est une pièce de théâtre.

Il garda encore Lucien une demi-heure, puis le congédia avec un sourire :

— N'y pensez plus, surtout... Faites-nous une autre belle œuvre, c'est le principal.

Il avança son long bras de mime :

— Au revoir. Et à demain soir, pour la répétition.

LÉON LEMONNIER.

(A suivre.)

LUMINAIRE

I

La lampe vous ramène au foyer de l'âme;
J'aperçois à travers vos lyres
Neuf visages purs animés par la flamme,
Neuf doigts sur autant de sourires.

II

Je feins le rêve le plus tendre
Que la cire puisse éclairer,
Pour pénétrer de son essence
L'ombre, l'argile et le baiser;
Je sacrifie au vœu léger
De cette impalpable présence,
Mais à l'aube désabusée
Les roses tombent en rosée,
Le visage vermeil en cendre.

III

Longues paupières entr'ouvertes
Sur quelque erreur qui me déchire,
Joue embrasée et dents offertes
A l'affleurement du sourire,

Et d'une trahison peut-être,
Mots ébauchés par votre bouche,
J'épie un songe et vous vois naître
Aux bords clandestins d'une couche

Que vous pliez à votre fuite
Et peuplez, selon vos murmures,
Du monstre en qui votre âme induite
Me révèle d'autres figures.

IV

La tête rêve d'une couronne
Aussi légère que l'Orient
Quand l'excessive ardeur abandonne
L'amande pure du soir brillant.

Mais je recueille aux bras solitaires
Et dans cette ombre un reste d'amour,
Comme les branches, le lac, les terres
Retiennent l'éclat brisé du jour.

V

Entre mes mains s'exhale un beau visage
Formé de la fleur des étés.
Mais l'air fragile a senti le passage
Du vaste automne aux raisins argentés.

Trône du jour, vous êtes la durée
Qui nous sépare des enfers,
Et cette reine, en fleur est figurée,
Tout immobile au péril des hivers.

— Si tu ne peux défendre ta couronne
Contre le temps, romps l'or qui t'environne,
Vis obscure, oubliée,

Plutôt que d'être au cours brillant des choses
Par tes cheveux liée
Et t'en aller, cendre, attestant les roses!

VI

D'un ciel de l'aube à l'image des anges
Tombe un parfum de vent et de grands bois,
Et sur l'ardoise un pur froment poudroie
Eparpillé par les oiseaux des granges.

Une bonté a baisé la poussière :
Voici la trace et l'angoisse du jour.
Le songe humain tremble sur la lisière
Où chancellent les formes de l'amour...

Le songe humain s'empare de l'espace.
L'étrave a déchiré toute l'eau vive,
Et des mirages nouveaux prennent place
Dans la rougeur délicate des rives.

VII

Le jour s'apaise... Je suis seul
Avec la lune et le tilleul,
Dans un éclat faible, diffus,
Amorti de jardins touffus.

Insensiblement, une attente,
Très vague attente m'envahit,
Par qui s'induit mon cœur trahi
En l'espérance d'un cœur tendre...

VIII

Vous jaillissez des eaux, ruche étincelante,
Eclats d'écume et d'astre au déclin du jour...
— Quel miel forme le lien où l'ombre lente
S'engage sur les pas brûlants de l'amour!

Un bras plongé dans la pourpre perd ses veines,
Faible vaisseau rompu dans l'ampleur du sang;
Et l'anxieuse des ruptures prochaines
S'érige, tout affermie au sein croissant,

Aspire, l'œil fixé sur l'or en colonne,
La fusion de l'eau multiple et du feu,
Qu'une légère et tournoyante couronne
De lucioles dissipe dans l'air bleu;

Dans l'air déjà semé d'étincelles vives
Où seule la fable apaise les héros,
Regarde : un doigt de cendre attise les rives,
L'extrémité du jour expire aux carreaux.

Vienne la lampe aux mains des heures profondes!
Tu pencheras tes cheveux sur mon chevet,
Nous oublierons de vivre quelques secondes,
Et la nuit pure foulera le duvet.

IX

Blessé d'un jour trop beau, je me tourne vers l'ombre,
Je reprends un chemin fait de pas effacés...
Mais la nuit ni les jours n'apaisent de leur nombre
Quelques instants passés.

Mon misérable cœur, pour qui rien n'est amène,
Mon cœur, dépris de tout, songe qu'il a porté
Ces instants sans mesure où la durée humaine
Touche à l'éternité.

X

J'ai détaché mes yeux de toute créature,
En qui notre désir ne saurait que surseoir,
Et le sein soulevé par l'immensité pure,
Je suis seul dans la paix spacieuse du soir.

PAUL LORENZ.

CE QU'ONT PENSÉ D'EDGAR ALLAN POE SES CONTEMPORAINS

A dater de la « découverte » d'Edgar Poe par Charles Baudelaire, son importance, son influence, son prestige, sur la pensée, sur l'œuvre des poètes français et de tous les écrivains d'imagination, se sont maintenus sans faiblir, et même, fût-ce par des détours ou des absorptions indirectes, n'ont pas cessé, à mon avis, de s'accroître. En Amérique, on le considère désormais comme un poète parmi les plus grands qui aient illustré la langue anglaise, comme le conteur, ou, comme ils disent, l'auteur de *short stories*, de courtes histoires, le nouvelliste le plus extraordinaire qui ait jamais existé.

L'étude minutieuse de sa vie est poussée au dernier point; sa corréspondance est recherchée, collectionnée avec ferveur, publiée, et récemment, on le sait, les troublantes et révélatrices lettres, les trente-deux seules lettres de souffrance, de douleur, de désespoir et d'agonie, qu'il ait jamais adressées à son égoïste et implacable père adoptif, John Allan, ont paru aux éditions G. Crès et Cie, traduites soigneusement en français. Là-bas, à Boston, à Philadelphie, plus encore à New-York et surtout à Richmond (Virginie) où s'est écoulée une part notable de son existence tant d'enfant que d'homme mûr, les documents qui le concernent sont signalés, réunis, classés et mis au jour par les investigateurs les plus patients, par des érudits et des spécialistes. A l'Université de Charlottesville s'est formée une Société Edgar Allan Poe; à New-York, à Philadelphie, on montre les loge-

ments qu'il a occupés, ou l'on en désigne l'emplacement. A Richmond surtout le culte de sa mémoire est pieusement servi : maison de son enfance, local où il travailla comme collaborateur et « editor » du *Southern Literary Messenger,* le pupitre même sur lequel il écrivait, tout est conservé; le *Valentine Museum* est le gardien fidèle de ses lettres à Allan et d'autres papiers encore; on a établi dans une auguste demeure de la vieille ville, datant du milieu du XVII[e] siècle, l'*Edgar Allan Poe Shrine,* le sanctuaire Edgar Allan Poe, — pour concentrer tout ce qui rappelle, célèbre sa mémoire, tout ce qui se publie de lui, de son œuvre, sur son œuvre. C'est ainsi, par exemple, que, pour avoir naguère écrit une *Vie d'Edgar A. Poe,* l'auteur des présentes lignes a l'honneur d'y figurer par un portrait, m'a-t-on écrit, « dans un beau cadre et en bonne place ».

Certes, tous les spécialistes américains qui font de Poe l'objet de leur étude et de leur vénération ne sont pas de Richmond ou n'habitent pas la Virginie, — l'Etat où, en outre, naquit notre Vielé-Griffin, — mais c'est là que vécut et que mourut en juin 1929 Mrs Mary Newton Stanard, publicatrice des lettres à John Allan, auteur d'une émouvante vie, plus ou moins — et, au fond, très peu (heureusement!)—romancée d'Edgar Poe, *Le Rêveur,* et aussi d'une *Histoire de Richmond, sa vie et son peuple,* livre très attachant et dont un chapitre de sensibilité profonde est consacré au poète; — c'est là que vit le plus acharné, le plus heureux, le plus abondant collectionneur de *Poeana,* comme ils disent, le très subtil et consciencieux James H. Whitty, qui publia, avec notes et remarques des plus précieuses, les *Œuvres poétiques* d'Edgar Poe.

Secondé, cette fois, par M. James H. Rindfleisch, M. Whitty rappelle l'attention des lettrés sur ce qu'ont pensé d'Edgar Allan Poe ses contemporains. Contre l'odieuse diffamation dont l'exécuteur testamentaire de Poe, Rufus

Wilmot Griswold, fit la substance du *Memoir* précédant le tome III des *Œuvres complètes* que, le premier, il avait reçu la charge de publier, au nombre de ceux qui avaient protesté avec plus ou moins d'indignation, se trouvait un ami des dernières années de Poe — il l'avait connu et attaché à la rédaction du *Southern Literary Messenger,* dont il était le directeur, — un certain John R. Thompson. Par malheur, sa protestation, il ne l'avait pas imprimée, elle lui avait servi de thème, à plusieurs reprises, comme conférencier; et le manuscrit complet ou les notes manuscrites dont il se servait avaient disparu, nul ne se doutait de leur cachette ni de leur sort. Après des années et des années, MM. Whitty et Rindfleisch ont fait la trouvaille; ils les publient : *The Genius and Character of Edgar Allan Poe, by John R. Thompson, edited and arranged by James H. Whitty and James H. Rindfleisch* — en un très élégant volume d'une soixantaine de pages, tiré à cent cinquante exemplaires seulement, dont cent vingt-cinq destinés à être souscrits.

C'est le plus impressionnant témoignage de sympathie, d'admiration sans doute, non sans réserves, et de singulière incompréhension, que je sache.

Déjà, d'autre part, en 1922, le professeur Thomas Ollive Mabbott, en mettant au jour les dix-neuf lettres écrites à Edgar Poe, de 1845 à 1849, par un enthousiaste admirateur, George W. Eveleth, de l'Etat du Maine, avait laissé pressentir que, pas plus que les contemporains du même âge, les jeunes gens de cette époque n'entrevoyaient dans le poète, le conteur, le critique même, ce qui allait lui assurer une gloire éblouissante et durable. Et c'est aussi la constatation à quoi aboutit M. Killis Campbell, celui-là même dont l'édition critique des *Poèmes de Poe* est, entre toutes, précieuse, dans son étude : *Contemporary Opinion of Poe* (in *Publications of the Modern Language Association of America,* vol. XXXVI, n° 2, 1921). Poe, observe le savant professeur :

1° en tant que poète, n'était pas tenu en très haute estime par ses contemporains, et même il était « virtuellement » ignoré par eux, jusqu'à la publication du *Corbeau*, 1845. Une « saison » de vogue, puis un quasi oubli jusqu'à sa mort, 1849, malgré *the Bells, Annabel Lee, Ulalume;*

2° en tant que conteur, ses contes fantastiques et bizarres lui avaient assez tôt acquis une certaine réputation, toute locale, qui s'accroissait lentement, et, alors qu'il vivait encore, le faisait considérer comme un des meilleurs auteurs de « short stories » qu'il y eût en Amérique. Mais la fascination de sa logique tout à la fois constructive et déductive, passait inaperçue;

3° surtout on l'appréciait, on le redoutait comme critique. Non pas comme un critique impartial, consciencieux et avisé, mais c'est sa causticité qui amusait et qu'on craignait, et la hardiesse de ses sévérités à l'égard des auteurs les plus respectés en ce temps-là, les plus loués, ceux même dont la situation, matérielle non moins qu'intellectuelle, apparaissait la plus enviable.

On alla même jusqu'à l'accuser d'une sorte de sadisme, et plusieurs, sans autre indice, de vénalité. Pensez donc: il ébranlait la réputation d'un Bryant... de qui le nom à peine a survécu; il se permettait de ne pas s'extasier sans restriction à propos du génie d'un Longfellow ou même d'un Emerson; il ridiculisait un tant soi peu la clique pédante, moralisante et médiocre de ceux qu'il appelait les *Literati de New-York;* il introduisait, avec force éloges, dans une étude très attentivement réfléchie, de parfaits inconnus d'alors, tels que ce Bret Harte, dont il pressentait les succès à venir; ou, sans s'occuper davantage des poètes ou romanciers américains, il exaltait la gloire d'Anglais, Alfred Tennyson ou Charles Dickens. Mais, en tous cas, ce qui fait l'intérêt véritable de sa critique, le traitement d'idées générales, les considérations fondamentales sur la destination, les procédés, l'in-

fluence, ni directement sociale ou utilitaire, ni politique, ni morale, mais essentiellement et exclusivement intellectuelle, de l'art d'écrire, en vers certes, et aussi en prose (ce qui n'est qu'un pis-aller), — personne n'en avait cure, personne ne les avait aperçues, même éparses dans l'analyse des œuvres nouvellement publiées, ou dans ce qu'on prenait pour des attaques hasardées souvent et à coup sûr malintentionnées contre des auteurs qu'on lisait, qu'on connaissait et qu'on voyait chaque jour.

Il est injustifié de prétendre, comme on l'a tant fait, que Poe fût négligé de ses contemporains, aux Etats-Unis. Par contre, a-t-on jamais établi suffisamment à quel degré il en a été méconnu, — méconnaissance mêlée fréquemment de diffamation, ou calomniatrice ?

Je laisse le Griswold, désormais traîné suffisamment sur la claie de son abjection; je laisse Emerson ne voyant en Poe qu'un inconscient sonneur de grelots; mais que penser du fait qu'il fallut solliciter pendant quatre années des éditeurs pour que les *Contes* fussent publiés par Carey and Lea, qui, en 1834, à la première présentation, avaient répondu à leur correspondant, John Pendleton Kennedy : « Ces petites choses sont bien légères et ne rapporteraient guère » ? Et, de fait, en trois ans, c'est à peine s'ils en vendirent sept cent cinquante exemplaires !... Mais Kennedy lui-même n'avait pas confiance dans le poète, il n'en a jamais parlé. On le jugeait obscur (naturellement, comme il advient à tout poète original), on estimait que, dans ses moments les plus heureux, il y avait conflit, dans ses poèmes, entre la beauté et le non-sens; dans les derniers mois de son existence, on aventure encore que le *Corbeau* n'a été écrit que pour faire montre d'habileté; un journal, le *Knickerbocker*, se demande pourquoi les poèmes d'Edgar Poe n'auraient pas été écrits tout aussi bien par un enfant de dix ans; le manuscrit des *Cloches* est oublié au *Sartain's Magazine* pendant neuf mois; le poète en est réduit, pour faire le

peu d'argent dont il a besoin, à vendre le manuscrit de ses vers, en bloc, à une revue peu estimée, *The Flag of our Union;* il en a honte, écrit-il lui-même, mais cède à la nécessité horrible! Et son laudateur de toujours, poète de mérite, critique non sans valeur, Lowell, ne lui accorde, en ce temps-là, que les trois cinquièmes de ce qui fait le génie !

Après sa mort, les appréciations ne sont pas toutes louangeuses, non plus. Le *Southern Literary Messenger,* qui fut son journal et où récemment encore il travaillait sous la direction de John R. Thompson, *son ami,* déclare que dans les poèmes de Poe « il y en a deux ou trois qui ne sont pas haïssablement mauvais ». Quant à l'*Edinburgh Review,* la plus considérée, la plus influente des publications périodiques de langue anglaise, elle surpasse en indignité et en turpitude tout ce que l'imagination la plus morbide pourrait pressentir. En 1858, à l'occasion de la publication, enfin complète, en quatre volume (New-York 1857) des *Œuvres complètes de feu Edgar Poe, avec un Mémoire par Rufus Wilmot Griswold, et des Notices sur sa Vie et son Génie, par N. P. Willis et J. R. Lowell;* — la première édition, au gré et au choix de Griswold, complète, relativement, l'*Edinburgh Review* le présente en ces termes :

Edgar Allan Poe a été sans conteste un des personnages les plus indignes dont nous puissions nous souvenir dans le monde des lettres. Beaucoup d'écrivains ont été aussi paresseux, beaucoup ont été aussi imprévoyants; quelques-uns aussi ivrognes et aussi intempérants; peut-être un certain nombre aussi ingrats et aussi perfides, mais Poe semble être parvenu à absorber et à combiner tous les vices épars que les hommes de talent ont pu jusqu'à présent posséder... Nous commencerons donc par peindre les défauts ou, pour leur donner leur vrai nom, les vices qui sont la substance d'Edgar Poe, en nous proposant de nous élever en finissant jusqu'à ses vertus, s'il nous est donné d'en découvrir une seule; et tout au moins jusqu'à ces qualités rares et ces dons, grâce

auxquels il est parvenu à tenir une place qui n'est pas médiocre dans les rôles du Temple de la Renommée.

Ce fut, comme nous l'avons dit, un goujat de marque, indéniablement. Et toutefois ses chances d'atteindre au succès au couchant de la vie ont été grandes et multiples. La nature munificente l'avait favorisé jusqu'à en faire un personnage agréable aux talents hors de pair... (etc., etc., etc.)

J'omets tout ce qui lui est accordé de faveurs de la fortune, de l'éducation et de la bonne compagnie : son esprit en était comblé, sa manière d'être en était devenue d'une adresse toute insinuante et irrésistible...

Voilà donc sur quoi il aurait pu édifier la réputation la plus enviable... Mais il jeta le défi à son bon génie. Il y avait lutte perpétuelle entre lui et la vertu, et jamais la vertu n'en sortit victorieuse. Sa résistance morale était faible : au lieu de rechercher les atmosphères pures et salubres, il préférait un air vicié, où il donnait carrière à ces appétits bas et vulgaires, où sans tarder on se ravale au plus bas degré de l'avilissement social...

...Les récompenses coutumières de la vie — réputation, aisance, amitié, amour — se présentèrent à lui l'une après l'autre, mais tour à tour furent par lui rejetées, à cause de sa détestable passion pour la boisson. Il offensa son bienfaiteur, il trahit ses amis, il immola son amour, il devint un mendiant, un vagabond, le calomniateur d'une femme, l'ivrogne délirant d'un hospice public pour les pauvres, haï des uns, méprisé des autres et évité par tous les hommes respectables. La débilité de la nature humaine a ses limites, croyons-nous; mais la biographie de Poe nous a démontré que jamais avant qu'il fût venu, l'abîme le plus bas de la faiblesse humaine et du déshonneur n'avait été atteint...

Un tel chef-d'œuvre d'acharnement ordurier contre la mémoire et la gloire du plus lucide et du plus limpide des grands écrivains du XIX[e] siècle à ses débuts, de celui de qui, sinon la vie, comme pour ma part j'en demeure, sur preuves irrécusables, pleinement assuré, l'œuvre et la pensée n'ont admis aucune souillure de laideur, d'in-

térêt ou de méchanceté, détermina John R. Thompson, l'ami qui l'avait, s'imaginait-il, le mieux connu et suivi durant les dernières phases de sa cruelle existence, à élever la voix, à protester avec véhémence, et il regarda comme le plus élémentaire des devoirs, de le faire mieux apprécier en parlant de son génie et de son caractère dans toutes les villes où il fut admis à conférencier. Bien que le *Mémoire* de Griswold eût été la source de cette diatribe excessive et, au fond, puérilement excessive, Thompson n'en parle pas, parce que, déclare-t-il, Griswold est mort, et que le respect des morts lui impose de se taire du mal qu'il a fait, comme la mort d'Edgar Poe aurait dû empêcher Griswold de publier le mal qu'il pensait de lui.

Je ne puis m'empêcher de me souvenir que Griswold était un critique, Thompson un publiciste qui, après avoir tenu à le ménager vivant, aurait trouvé malséant de le harceler après sa mort, tandis que, dans sa conscience, soulagé par la ressource indirecte que lui apportait *The Edinburgh Review*, il le confondait dans la volée de coups qu'il ne destinait, prétendument, qu'au périodique écossais. Sinon, pourquoi débuterait-il précisément par feindre de mettre hors de cause Griswold, dont personne ne lui rappelait le souvenir ?

Quoi qu'il en soit, voici, en résumé, comme il comprend « le Génie et le Caractère d'Edgar Allan Poe » :

Victime, reconnaît-il, de biographes assassins, impitoyables à ses erreurs, on ne peut plus s'entendre sans discussion sur ce que furent vraiment ses mérites personnels; personne n'a rendu justice à la fois à son intelligence et à ses mœurs. Il sied, par conséquent, d'oublier tout ce qui a été écrit en sa faveur ou contre lui, et d'étudier, avec bonne foi, sans préventions, ce personnage à faces diverses, pour établir ce qu'il y a de remarquable, d'authentique, dans ce qu'on a raconté de ses facultés et de son savoir, de sa gloire, de sa notoriété, — aussi de

sa pauvreté et de sa passion pour la boisson. Doué à la fois comme critique, romancier et poète, ce qu'il y a de certain, c'est qu'il a vécu « impécunieux », et cependant il apparaissait, aux yeux de tous ceux qui l'ont approché, comme un homme d'un aspect éminemment respectable.

Il fut un critique « sauvage », mais ce qu'il a donné, à ce titre, dans le *Southern Literary Messenger* et d'autres journaux ou revues, ne vaut pas qu'on le situe au premier rang des critiques. Il analysait les œuvres et les gens avec une singulière acuité; « il pénétrait d'un coup d'œil tout le mécanisme d'un poème, d'une nouvelle, d'un traité scientifique ou d'un discours philosophique, s'arrêtait aux mesures boiteuses, aux rimes mauvaises, aux passages « volés » des poètes, aux incidents hors de propos, aux séductions aventurées, aux assertions discutables des auteurs d'économie politique ou des physiciens, et il exposait ses raisons avec clarté et précision. Sa puissance d'analyse et de synthèse était pareillement surprenante... mais toutes ces qualités de dissection et de construction ne faisaient pas de lui un grand critique ». En effet, il n'inspirait pas la confiance, parce qu'on le soupçonnait de distribuer le blâme et l'éloge au gré de ses amitiés ou de ses antipathies personnelles; bientôt ces critiques se réduisirent à de brèves pointes, comme on en voit surtout dans les *Marginalia*... A quoi attribuer cette erreur ? Thompson n'hésite pas; il ne songe pas un instant que les *Marginalia*, que Poe n'a pas fait imprimer de son vivant, constituent des indications, des notes à son usage personnel, mais il en attribue la verve mordante et le ton rapide, impromptu, forcément la portée toute partielle, à quoi ? à l'alcoolisme, parbleu ! à ce malheureux alcoolisme, dont il est merveilleux vraiment qu'aucun des accusateurs de Poe n'a jamais pu constater par lui-même l'existence ou relever un indice en dehors de ce que Poe lui-même en a confessé, dans la honte et la tristesse, lorsque s'en étaient terminées l'occasion

douloureuse, la période, très limitée à des douleurs insupportables, ou bien en dehors de ce qu'en rapportaient, toujours par ouï-dire, des ennemis acharnés contre la réputation ou la personne du poète !

Thompson n'a point connu Edgar Poe durant ces années où, de son aveu, il buvait pour s'étourdir, tandis que, toute jeune, sa pauvre femme souffrait, agonisait sans guérison possible; mais quand, depuis longtemps, — et pourquoi son affirmation si nette ne contrebalancerait-elle pas les imputations sans preuve de ses adversaires ? — quand, depuis longtemps, il avait cessé de boire. — Un jour, c'était en 1848, Thompson l'écrit à E. H. N. Patterson, quelques jours après la mort de Poe, il avait par hasard entendu raconter que, dans les quartiers mal famés de Richmond, quelqu'un se disant Edgar Poe avait été aperçu, qui se livra, pendant une quinzaine de jours, aux pires débauches et à l'ivrognerie la plus ignoble. Il se mit en quête : l'individu avait disparu; mais Poe se trouvait effectivement à Richmond, il y donnait des conférences, il y était reçu dans les milieux les plus honorables; il y était fêté et universellement bienvenu pour la grâce exquise de ses manières et pour sa conversation, teintée de tristesse peut-être, mais étonnamment séduisante et intéressante. Thompson se lie avec lui, l'intéresse, l'attache à son journal, le voit, le suit de près, jour par jour, sans qu'une seule fois Poe lui présente un aspect extérieur, ou lui tienne des propos extravagants, qui laissent soupçonner l'influence de la boisson. Bien plus, rien dans sa tenue, dans les traits ou contractions de son visage, ne porte aucun vestige du hideux vice. Et cependant Thompson admet, sans examen, que ce vice ait, au moins dans les derniers mois de son existence, gouverné ses actes, pesé sur ses écrits, déterminé les circonstances affreuses de son décès ! Et il y est amené par ce fait unique : dans un bar, qui était le lieu de réunion coutumier de tout ce que Richmond comptait d'in-

tellectuels, à l'époque, de lettrés, d'érudits, d'amateurs de l'intelligence, Poe avait fait l'exposé méthodique, très détaillé et très enthousiaste, de l'ouvrage auquel ses soins s'adonnaient à ce moment-là, — et à quoi ses auditeurs n'avaient absolument rien compris : — *Eureka,* cet essai prodigieux de poème cosmogonique, incomparable à tout autre en aucun langage, sinon, tout au plus, au *Coup de dés* de Mallarmé, qui en illustre une face particulière ! Ce qui, à notre sentiment, est une des preuves les plus confondantes du génie d'Edgar Poe n'avait pu, pour ce contemporain faisant profession de le comprendre, de l'admirer et de l'aimer, être conçu et exécuté que dans les misères avilissantes de l'alcoolisme, et rendait superflu tout autre témoignage, Poe était un ivrogne !

Comment s'étonner si Thompson, tout en s'inclinant devant le conteur de « short stories », où l'étude d'une philosophie mentale et des procédés du raisonnement est par endroits si suggestive, aboutit néanmoins à regretter que de ces histoires la lecture ne soit pas saine et qu'elles ne visent à aucun but moral ?

Pour la poésie, Thompson est sensible à sa musicalité exceptionnelle, il en ressent la pureté sereine, la beauté qui n'implique pas toujours qu'il ne soit pas cependant capable d'aimer tendrement et même profondément. Certes, l'essentiel de l'effet qu'elle produit émane « du charme de la versification ». Le meilleur de sa renommée repose sur son poème *Le Corbeau,* et, pourtant, en ce qui concerne le rythme et le thème lui-même, n'y doit-on pas reconnaître une singulière parenté avec le poème d'Elizabeth Barrett Browning, *Lady Geraldine?* »

Donc, voilà ce que pensaient d'Edgar Poe, en Amérique, ses contemporains les plus éloignés de le tout à fait méconnaître ! C'est effrayant de songer, non à la solitude, mais à l'atmosphère d'incompréhensions où il a fallu que sa misérable vie s'écoulât, confinée ! Tel le tragique particulier dont ce martyr fut accablé. Les meil-

leurs d'Europe, les plus niés, les plus vilipendés, ont eu, au moins, un confident, un ami intelligent qui se haussait presque à être leur égal; rien, rien, — pas même le désert indulgent dans son indifférence, mais le désespoir incessant d'être calomnié, d'être livré aux pires suspicions, d'être trahi sans cesse et inconsciemment jusque par ses défenseurs et ses soi-disant amis et admirateurs, — et pour traverser cette honte, la misère matérielle, la maladie, la disparition prématurée de ceux ou celles à l'affection desquels il avait remis le repos de ses jours !

Thompson a l'intuition partielle de cette calamité sans rémission ni comparaison possible. Il lui accorde bien des « circonstances atténuantes » et comprend que les torts ou les vices de Poe méritaient quelque indulgence. Ce qui lui a manqué, accorde-t-il, c'est d'avoir de la sympathie pour ce que recherchaient ou aimaient ses contemporains : par exemple, en matière de politique, il se montrait d'une indifférence, d'une ignorance inconcevable : à peine, se le peut-on figurer ? l'eût-on découvert à même de nommer par son nom le Président en exercice de la vaste république fédérative ! Il vivait trop en dehors de son temps et des préoccupations positives de son temps.

ANDRÉ FONTAINAS.

LA RÉVOLUTION AUTOMOBILE

Dans ses *Scènes de la Vie Future*, fortes et sincères impressions d'un Français libre, cultivé et sensible, sur certains aspects de la vie américaine et sur ce qu'ils comportent d'inquiétant pour l'avenir de la civilisation, Georges Duhamel s'en prend particulièrement, avec sa féroce douceur, au cinéma et à l'automobile.

Abandonnons-lui le cinéma, instrument de « standardisation », sur un niveau peu élevé, des impressions et des sentiments de la foule.

Pour l'automobile, il semble bien qu'elle ait été, dans son esprit, victime d'une réaction justement provoquée par l'excessive mécanisation de la vie américaine et par une certaine royauté grossière, là-bas, de la voiture à moteur. Ce qui est proprement le fait d'un peuple élémentaire, et sans mesure, ne doit cependant pas être tenu pour un vice inhérent à la chose elle-même.

Oui, l'automobile fait régner entre les hommes, sur la route, une certaine brutalité; oui, l'imbécile ressent une ridicule vanité à imposer sa volonté à une machine puissante et s'en tient comme grandi personnellement.

Détails... L'automobile, c'est bien autre chose : c'est une révolution, ou, plus exactement, c'est une réaction contre le faux progrès — à l'américaine — et un retour aux traditions mêmes de notre civilisation, dans l'ordre, précisément, des relations entre les hommes.

§

Le faux progrès, du point de vue du déplacement des individus, c'est le chemin de fer, machine astreinte à rou-

ler sur un ruban de fer, que sa nature lie aux régions plates ou aux vallées, lui interdisant de jamais franchir une crête autrement que dans le souterrain noir et empesté d'un tunnel; véritable prison ambulante, où l'on est « écroué » suivant la règle administrative, inspecté et contrôlé, en cours de route, par de sévères gardiens, obligé de vivre en commun avec d'autres « détenus », souvent dans l'inconfort et la malpropreté; prison dont on ne peut sortir qu'avec une « levée d'écrou ». Le chemin de fer nous attache à un itinéraire immuable. Qu'une nécessité matérielle ou une fantaisie nous donne, en cours de route, le désir de modifier cet itinéraire, qu'un bel aspect naturel s'offre à notre vue, qu'un coin pittoresque sollicite notre curiosité, il ne faut pas songer à s'arrêter: le wagon cellulaire roule... La seule fantaisie que permette, si l'on ose dire, le chemin de fer, c'est de tirer la sonnette d'alarme, pour obtenir un arrêt non prévu à l'implacable horaire ; mais c'est une fantaisie que l'ordonnance sur la police des voies ferrées rend coûteuse.

Voilà ce que les discoureurs sur le « progrès » ont célébré, pendant soixante ans, comme une « conquête de la civilisation ».

Le grand crime du chemin de fer, du point de vue social, c'est d'avoir bouleversé les relations entre les hommes, telles qu'elles avaient lieu depuis qu'il y a eu des hommes et qui marchent.

Les chemins, les routes, qu'on suivait à pied, à cheval, en voiture, c'était le lien, résultant de lois naturelles et de besoins millénaires, qui réunissait les champs aux villes, les pays aux pays. La route, avec ses conquêtes successives, c'est la trace de l'histoire; la route, c'est le réseau circulatoire qui assure et règle la vie des peuples; c'est par la route que l'étranger, le voyageur, le touriste établit le contact avec les gens et les choses.

Le chemin de fer a tué la route, pour près de trois quarts de siècle. Là où ne passait pas le ruban de fer,

les pays se sont endormis. Le « Cheval blanc », le « Soleil Levant », la « Poste » ont, tour à tour, fermé leurs portes, puisque les voyageurs ne passaient plus sur la route. En face des gares, souvent situées loin du centre vivant des agglomérations et dont l'architecture misérable ne se signale au voyageur que par l'uniforme inscription « Chemin de fer », le médiocre « Terminus » et le triste « Hôtel de la Gare » ont remplacé les auberges accueillantes marquant jadis les étapes routières.

Au réseau naturel, œuvre des siècles, qui assurait la vie des moindres parcelles du sol national et qui faisait égaux tous les pays de France, le chemin de fer a substitué, au milieu du dernier siècle, un réseau artificiel conçu par des bureaucrates et qui, stupidement concentré sur la capitale, a privé de communications normales entre elles des régions habituées à des échanges séculaires. Des courants antinaturels ont été créés par la voie ferrée, favorisant la croissance démesurée des grandes villes et hâtant le dépeuplement des campagnes.

§

Je faisais dernièrement un rapprochement entre les *Mémoires d'un Touriste* de Stendhal (1837) et le *Voyage en France* d'Ardouin-Dumazet (publié il y a environ trente ans). Dans les *Mémoires d'un Touriste* — au temps de la diligence et de la chaise de poste — on sent la liberté d'allures du voyageur à qui tout le réseau routier du pays est ouvert, dont rien n'entrave la curiosité ou la fantaisie. Dans le *Voyage en France,* chaque page, ou presque, nous fait sentir que le pays non desservi par le chemin de fer est devenu inabordable, la voie ferrée ayant tué le transport par route : j'y trouve pour des régions comme l'Orne — la « forêt normande » d'Herriot — le mot d'*inexploré* (en 1901 !).

Le résultat? Le voyageur qui aimait, comme Stendhal, aller de pays en pays, s'arrêter ici ou là, être libre — ou

le croire, ce qui revient au même, — ce voyageur se fait de plus en plus rare : l'omnibus de l'hôtel ne va plus guère chercher à la gare que le morne commis-voyageur et sa caisse d'échantillons, ou de loin en loin un touriste résigné. Sauf dans les grandes villes constituant des centres d'attraction, les hôtels, les auberges, chaque jour plus négligés, se meurent lentement...

La route elle-même, comme un membre privé de mouvement, s'atrophie : puisque le trafic s'en détourne, on la rétrécit; les larges et magnifiques voies royales, au sol pavé, voient leur chaussée réduite au bénéfice des accotements et leur sol est, de plus en plus, constitué par le mélange peu résistant de cailloux cassés et de sable, le macadam, excellent revêtement pour des allées de parc, mais qui ne convient qu'à des routes au roulage peu actif. Le corps des ingénieurs des ponts et chaussées perd insensiblement, faute d'aliment, l'ardeur qui l'animait aux siècles passés et se laisse aller à un état d'esprit de résignation bureaucratique qui n'est pas très éloigné de celui du cantonnier.

I

Et puis, un jour, l'automobile apparaît, annoncée par la légère bicyclette.

La révélation de l'automobile déconcerte d'autant plus les esprits qu'on a perdu le sens de la circulation routière. L'automobiliste est d'abord considéré, et se considère lui-même comme un explorateur, partant à la conquête de pays ignorés. Les ingénieurs des ponts et chaussées, dont le réveil est brutal, jettent les hauts cris : on va détériorer leurs belles routes sableuses; il faut réglementer sévèrement la circulation de ces engins destructeurs. Les paysans, pour qui la route est devenue — les diligences, chaises de poste et cavaliers disparus — une annexe de l'étable, de la basse-cour et de la grange, maudissent les intrus qui prétendent circuler sur « leur »

route autrement qu'avec de lentes voitures agricoles.

Mais, malgré tous les obstacles, l'automobile prend possession de la route. Et l'éloquence démocratique la salue, à son tour, comme un instrument du « progrès »...

Progrès? Peut-être, du point de vue de la réalisation mécanique. Mais, du point de vue des relations entre les hommes, retour bien net en arrière. Une tradition est renouée : comme l'avait toujours fait l'homme jusqu'à l'ère de la voie ferrée, on recommence à circuler sur ces routes et chemins qui sont les artères et les veines du pays. On va plus vite : mais on circule comme au temps des cavaliers, des chaises de poste et des diligences. On s'arrête où il plaît. On change d'itinéraire à son gré. On a cessé d'être le bétail transporté.

Le chemin de fer reste le moyen de *transport*, comme le train de péniches. L'automobile est devenue le moyen normal de *voyage*, le seul mode véritable de tourisme.

Les auberges rouvrent, se raniment. Comme pour bien marquer ce retour au passé, elles mettent un orgueil un peu puéril à se qualifier « hostelleries » ou « relais ».

L'homme des villes reprend contact avec l'homme de la terre dans son labeur, comme autrefois. Le paysan, maintenant que la route est redevenue vivante, se sent moins abandonné; l'automobile l'arrache, lui-même, à sa solitude en le rapprochant des villes voisines et en facilitant ses déplacements.

§

Le développement de l'automobile à la campagne est peut-être une des plus intéressantes caractéristiques de cette « révolution » sociale. Dans sa statistique annuelle (*Des faits et des chiffres sur l'industrie automobile*, 1930), Michelin donne une liste de localités agricoles dont la population se tient entre 340 et 3.500 habitants, et pour lesquelles la proportion d'automobiles pour cent habitants varie de 8 à 14 (Paris : 19; France entière : 31). Ce

sont d'ailleurs les départements agricoles qui, dans l'ensemble, accusent les chiffres-record : Eure (19), Vaucluse (19), Marne (21), Seine-et-Marne (21), Calvados (22), Oise (22), Orne (22), Eure-et-Loir (23), Gironde (23), Yonne (23). — (Seine : 22).

Ce n'est pas seulement sous la forme individuelle que l'automobile lutte contre l'isolement rural. Des réseaux d'autobus, chaque année plus nombreux, portent la vie dans les campagnes les moins favorisées. Pour citer encore des chiffres, une compagnie de transports ruraux exploite, dans 44 départements, 573 lignes d'autobus qui, en 1929, ont couvert 18 millions de kilomètres et transporté 11 millions de voyageurs.

L'automobile de transport en commun supplée ainsi aux insuffisances et aux impuissances du chemin de fer, en le remplaçant sur les parcours lents et déficitaires, en le prolongeant sur les parcours difficiles, en le doublant sur les lignes encombrées. Elle se substitue à lui pour assurer des liaisons directes. Citons, sur ce dernier point, un exemple édifiant : pour aller de Caen à Rennes, il faut, en chemin de fer, emprunter l'invraisemblable itinéraire Mézidon, Argentan, Le Mans, Laval, Rennes (330 kilom., en sept heures, deux changements) ; avec l'autobus assurant la liaison routière par l'itinéraire direct Vire, Mortain, Fougères, le trajet est réduit à 170 kilom. (quatre heures et demie).

En 1929, 50 circuits de poste automobile desservaient 51 communes; 150 nouveaux circuits ont été créés en 1930.

Enfin, l'automobile apporte au commerce, à l'industrie et à l'agriculture le concours de messageries par camion qui offrent, par rapport au chemin de fer, des avantages considérables de rapidité. Des lignes régulières de transport direct fonctionnent maintenant sur de grands parcours : Paris-Marseille, Paris-Nantes, Paris-Brest, Paris-Le Havre, Paris-Dunkerque, Paris-Strasbourg, etc. C'est

la renaissance des rouliers : mais nos rouliers d'aujourd'hui font Paris-Marseille en vingt-quatre heures.

§

L'admirable réseau routier français, précieux héritage des régimes passés, a singulièrement facilité, dans notre pays, ce que nous appelons la révolution automobile. Ce réseau de 650.000 kilomètres (plus de quinze fois la longueur du réseau ferré) est, de très loin, le premier du monde pour la densité. Nous avons, pour cent kilomètres carrés, 120 kilomètres de route : la Grande-Bretagne en a 95, les Etats-Unis 62, l'Allemagne 45, l'Italie 25.

Le corps des ponts et chaussées, surpris par la reprise du trafic, s'est montré quelques années hésitant en face des nécessités qui s'imposaient, ayant peine à renoncer à des habitudes déjà vieilles et à concevoir que la route dût être adaptée aux conditions d'une circulation nouvelle. Ce corps d'élite est aujourd'hui acquis à des méthodes d'établissement et d'entretien qui se rattachent, sinon dans leurs détails, du moins dans les principes qui les dominent, aux traditions des grands ingénieurs du passé, créateurs de notre réseau routier.

Des routes dont le sol résiste à un roulage intensif (goudronnage, bitumage, revêtements spéciaux), des routes dont la surface utile soit en rapport avec l'activité du trafic (élargissement des chaussées), des routes adaptées, dans leur profil en long et en travers, aux conditions de la circulation rapide (diminution du bombement, relèvement de virages, rectification de tracés), *de grands itinéraires jouissant d'un privilège d'entretien,* tels sont ces principes.

En 1928, on dépensait 640 millions pour les routes; en 1929, le chiffre monte à 875 millions; en 1930, à 1.110 millions (1).

(1) Cette augmentation des crédits est due, pour une très large part, à l'initiative de M. André Tardieu, qui fut un ministre des Travaux Publics agissant et énergique.

On rend à la route, qui était devenue un instrument passif, son rôle actif : elle est, à nouveau, reconnue comme un des éléments les plus importants de l'outillage national.

Cette renaissance de la route, ce rajeunissement du système circulatoire, dont les conséquences sociales sont, dès à présent, si importantes, nous les devons à l'automobile. C'est ce qu'il faut voir avant tout.

Qu'en faisant vivre l'homme hors de la ville, en le replaçant, comme autrefois, en des lieux où la surveillance est moins étroite, le renouveau de la circulation routière ait favorisé le réveil de certains instincts assoupis, c'est peu contestable. Mais faut-il s'en émouvoir au point de rendre responsable l'automobile et non les conditions, identiques à celles du passé, dans lesquelles elle met l'homme?

Des fous vont trop vite? N'allait-on pas autrefois « ventre à terre »? Accidents ? Oui, comme la chaise de poste ou la diligence : et moins de coups de pied de cheval...

Des imbéciles sont glorieux de pousser une machine dont la puissance leur semble être la leur? Tout comme jadis ils auraient été vains du galop de leur cheval ou auraient pris plaisir à voir leur chaise de poste soulever des nuages de poussière et à entendre les fers battre bruyamment le pavé. Et puis, il y aura toujours des imbéciles, même à pied...

Brutalité et violence sur la route? Oui, comme autrefois encore, mais avec plus de gendarmes — en automobile aussi — et le téléphone. Il n'est pas si mauvais d'ailleurs que l'homme circule un peu tout seul et se trouve parfois placé en face de l'homme : la civilisation, ce n'est pas le sergent de ville et le passage clouté.

Pour moi, qui couvre quelque 60.000 kilomètres par

an, toujours conduisant moi-même, j'aime l'automobile autant, mais mieux qu'au premier jour. Je l'aime parce qu'elle me remet sans cesse en contact, par la route, avec tout ce qui fait la France, choses et gens. Quels souvenirs lient l'évocation des pays et des villes à d'inoubliables impressions! C'est telle échappée familière sur la vallée de l'Yonne; c'est la montée vers la blanche Madeleine de Vézelay; la vue soudaine et émouvante de la Méditerranée — Thalassa! Thalassa! — des hauteurs de Saint-Vallier, par delà Cannes; c'est un horizon verdoyant du pays de Caux; le placide jeu de boules d'un bourg de Provence, sous les hauts platanes; ce sont les cigales qui commencent à crisser vers Valence, annonçant le pays du soleil; c'est la charrette landaise qui tarde à vous livrer passage. Tout cela, c'est la route, vivante et diverse. Et l'automobile permet seule d'enregistrer de telles images, de recevoir de telles impressions, de se sentir ainsi pénétré par tout ce qui attache les habitants à leur sol et à leur horizon.

S'arrêter au gré de sa fantaisie, franchir rapidement de grands espaces pour changer de ciel, lâcher l'itinéraire prévu pour un crochet inédit, n'est-ce pas l'illusion de la liberté que nous donne ainsi l'automobile : est-il illusion plus précieuse?

Grâces soient donc rendues à la « révolution » automobile qui, dupe comme toutes les révolutions, est allée chercher le progrès dans le passé et nous a rendu la route.

ÉT. BERNARD-PRÉCY.

« FIGURES »

ROGER MARTIN DU GARD

Aussitôt qu'un romancier réaliste cesse de représenter, comme dans un pur miroir, les caractères et les mœurs de son temps, dès qu'il les observe avec des préoccupations philosophiques, sociales ou seulement morales, il devient en quelque manière un historien. Et M. Roger Martin du Gard ne fait pas exception à la règle qui, dès *Jean Barois,* brossait le tableau de l'époque que l'Affaire Dreyfus a intellectuellement marquée de son empreinte.

Des considérations politiques se mêlaient trop étroitement dans ce récit — pour n'en pas ralentir l'action — à l'intrigue sentimentale qui en était le prétexte. Mais l'idéologie n'en était jamais alourdie de didactisme, et n'empêchait pas la vie d'y palpiter. Il était évident que, quelque vif que fût son goût du document (il devait donner de ce goût une nouvelle preuve, en écrivant *Le Testament du père Leleu,* farce naturaliste, empruntant au patois le meilleur de sa drôlerie), M. Martin du Gard demeurerait toujours, avant tout, soucieux d'expressivité ou de pittoresque, et qu'il ne consentirait jamais à sacrifier dans un roman l'intérêt à l'exactitude.

Traduire le vrai est une chose; l'animer en est une autre. M. Martin du Gard sait le secret, qui est celui de tous les artistes, d'en donner une représentation dynamique; et son impartialité ou son objectivité ne l'empêche pas, ce faisant, de viser non seulement à intéresser, mais à émouvoir.

On connaît le mobile qui l'a déterminé à entreprendre avec *Les Thibault* une œuvre cyclique où il tracerait la fresque d'une génération : celle qui, ayant ses racines dans la période qui a précédé la guerre, achève, à présent, de donner ses fruits.

Sept volumes ont déjà attesté, à l'heure actuelle, l'importance de son effort, et malgré le nombre encore inconnu de ceux qui suivront, il est possible de porter un jugement sur la qualité d'un tel effort.

Cette génération dont M. Martin du Gard a entrepris la peinture, comme il ne pouvait la figurer dans plusieurs de ses représentants, il l'a synthétisée dans une famille, et dans une famille catholique, par opposition à des protestants, les individus de religion romaine étant, chez nous, en majorité.

Cette famille, dont le père milita en faveur de l'Eglise, rompt avec sa tradition dans la personne des fils Thibault, incarnant tous deux l'esprit de libre examen, l'un, Antoine, sous la forme du rationalisme, l'autre, Jacques, sous la forme de l'intuitivisme, — celui-ci anarchisant, celui-là, au contraire, épris d'ordre et convaincu de la nécessité du contrat...

Mais sur ces données, M. Martin du Gard a laissé les éléments de son récit se développer selon le caractère des personnages auxquels il les a mêlés. Sait-il où vont le conduire les puissances qu'il a suscitées? Peut-être pas; du moins de façon précise, — et je l'en félicite. Ses protagonistes se révèlent à lui au cours des événements, ou plutôt, il achève de prendre conscience de leur complexité à mesure que les circonstances les obligent à extérioriser leurs qualités et leurs défauts.

La seule limite qu'il leur prescrit — parce qu'il est historien, ne l'oublions pas, — c'est celle du cadre même de son temps. Ils ne sauraient, en effet, se soustraire sans anachronisme aux formes imposées à l'activité des hommes, au développement de leurs passions par cette

nécessité ou ce fatalisme du *milieu* à un *moment* déterminé, pour parler comme Taine.

Aussi bien, la tâche principale de M. Martin du Gard est-elle de veiller qu'ils ne s'y soustraient pas. Et ce ne saurait être trop pour cela de toute sa vigilante attention. Je suppose qu'il a accumulé les notes, et que les moindres faits auxquels ces notes se réfèrent lui sont des motifs de méditation... Abandonne-t-il son imagination à ses personnages, c'est pour exercer sur elle, *du dehors*, le contrôle critique le plus rigoureux...

Le romancier psychologique n'obéit pas, chez M. Martin du Gard, au romancier de mœurs; mais il le consulte à chaque instant, et de leur collaboration naît une œuvre harmonieuse, d'une richesse incomparable.

Qu'autant que de Proust et des Russes, elle procède de Balzac et de Zola, ce n'est plus, toutefois, comme on l'a vu, pour s'étendre à plusieurs cellules sociales ou pour se ramifier dans un arbre généalogique. Son dessein est de moindre envergure. Mais M. Martin du Gard a le sens classique. Il évite de se disperser pour pouvoir s'étendre en longueur, et l'exemple de M. Romain Rolland lui a appris, en outre, à se méfier de suivre de trop près la chronique...

Episode par épisode, c'est, à travers l'étude d'individus cernés aussi rigoureusement que possible de traits caractéristiques, qu'il compose l'histoire morale de 1900 environ à nos jours, non sans qu'on y découvre une projection de sa personnalité sensible et pensante.

C'est, cependant, de l'opposition seule des points de vue de ses personnages qu'il veut faire jaillir l'étincelle, autrement dit dégager la vérité, ou ce qui est pour lui la vérité.

Afin d'agrandir la courbe du roman, de le jeter comme un pont à arche unique sur un large fleuve, il l'a allégé de tout ce qui l'alourdissait encore hier. En le dépouillant de ses poncifs, il l'a rendu plus plastique, plus étroi-

tement adhérent aux faits. Peu ou point de descriptions chez lui; encore moins d'analyses et de commentaires. La vie même, *en action*, je le répète, et la vérité la plus brutale ou la plus subtile, émanant des propos et des silences, des gestes et des jeux de physionomie des individus.

Une langue simple, directe, admirable d'objectivité, sans vains ornements qui détournent au profit de l'auteur l'intérêt qui doit rester concentré sur les êtres qu'il anime.

M. Martin du Gard est très probablement le premier des écrivains romanesques de ce temps.

JOHN CHARPENTIER.

L'ESCLAVE NUE[1]

VII

SOLITUDE

Et Jean Sintange continua :

« — J'étais retombé dans mon existence déserte, Albane me laissait seul, et je n'avais que la ressource de penser sans cesse à elle ou de l'aller voir. Ces visites hâtives, douloureuses, avaient fini par me faire encore plus de mal. Si bien que je les espaçai. J'avais au fond de moi une image qui me paraissait plus vraie que celle que j'apercevais au dehors.

Maintes fois, en me rendant vers le lieu où elle était mise en vente, je songeais : « Tu vas souiller à présent cet amour que tu as purifié dans ton cœur. Tu vas aussi sur le lit commun acheter celle que tu aimes, la ravaler à un marché. » Et je retournais vers elle, par les rues étroites et sombres, d'un pas plus lent, plus hésitant; triste, et cependant consolé par l'espérance de la revoir.

Je franchissais le seuil de la maison maudite avec la crainte d'être aperçu, comme si désormais je commettais une action basse dont les hommes me pourraient justement blâmer. En poussant la porte du lieu, j'avais le cœur étrangement pesant; il me paraissait porter toute la lie de mon désastreux amour. Quand j'entrais dans la salle tachée des chairs blanches des corps à l'étal, cette mise en vente me désolait; et je voyais là celle

(1) Voyez *Mercure de France*, nº 781.

que j'aimais! parmi les prostituées, plus nue que les autres, au même rang que la plus vile de ces créatures.

Je me désespérais dans ses bras, en la chambre où j'allais l'enlacer, et dont chaque meuble était le témoin constant de ses abandons. Je m'étonnais de son inconscience, qui ne tentait rien pour soulager ma peine, qui écoutait mes supplications sans y condescendre.

Puis je me heurtai à de nouvelles épreuves. On me renvoya souvent en me disant qu'elle n'était point là, afin que je me lassasse de retourner la voir; on me proposa une autre femme. Je m'en allais, décidé à ne plus me déranger que rarement.

Saurez-vous croire, monsieur, que je vis mon sort s'assombrir encore? D'abord on imagina de l'envoyer à la campagne, dans une habitation d'été que possédait la maîtresse; puis on me répondit invariablement qu'elle était absente. Jusqu'alors j'avais passé par tous les tourments et par toutes les hontes, mais j'avais pu posséder celle que j'aimais. Je n'avais eu qu'à me rendre en cet endroit pour la trouver, lui confier mes peines et m'unir à elle. Je fus soudain frappé du coup le plus cruel que vous puissiez imaginer : cette fille qui se vendait à tous se refusa à moi.

J'avais cru d'abord qu'elle n'était point l'auteur de ce renoncement, que l'on avait autour d'elle cru prudent de la préserver de mon influence, et qu'on m'avait évincé à son insu. J'ai su, depuis, que c'était elle-même qui ordonnait de me renvoyer; et cela m'a semblé si étrange que je ne pus durant longtemps m'en persuader. Fut-elle amenée à cette résolution par des intrigues, ou obéit-elle à quelque sentiment dont j'ignorais encore la nature? C'est ce que le dénouement de cette histoire vous expliquera. Alors je me perdais vainement dans toutes les conjectures.

Je restai ainsi plusieurs semaines, livré aux plus

atroces rancœurs. Il me parut que de mes sacrifices il ne me demeurerait que cette amertume.

C'est grâce à ma croyance en Dieu et en l'espérance d'un changement de son sort, que je n'ai point cédé alors aux déceptions qui assaillaient mon amour. Parfois, lorsque, solitaire, je me promenais dans Paris endormi, longeant les quais de la Seine qui reconduisent chez moi, ou passant les ponts déserts, je m'attardais à regarder l'eau profonde, dans laquelle se prolongeaient en colonnades féeriques les lumières des rives. Je ne sais quel désir de fuir mes tourments me prenait soudain en considérant l'abîme obscur ouvert devant moi. Je pesais les probabilités de mon destin, et je sentais mon cœur si lourd qu'il me semblait un plomb me descendant dans ce gouffre.

Il a fallu souvent que je rappelasse mon esprit, fasciné par cet apparent repos, pour ne point céder au besoin d'achever dans cette eau et dans sa nuit le drame de mon cœur. Je relevais alors mon front, et les étoiles, qui répondaient au ciel aux clartés dansantes du fleuve, me faisaient songer à l'Espérance et à l'Avenir. Je concluais avec moi le pacte de ne point attenter à une vie vouée à la réparation d'une âme. L'exil où je me voyais plongé par sa volonté me paraissait si amer, que je gémissais de n'avoir plus la liberté de finir mon angoisse d'un adieu... Ce serait si bref : un saut, l'entrée dans l'ombre humide, la disparition, l'anéantissement! Il ne s'agissait que de vouloir, de franchir hardiment le parapet me séparant des mondes inconnus. Ce serait comme une fuite dans le sommeil, avec la certitude de ne point me réveiller pour une nouvelle aube de détresse... Puis je me ressaisissais; je songeais à cette enfant livrée, abandonnée, dont nul ne referait le sort, qui n'aurait même plus l'appui de mes souffrances.

Telle fut, monsieur, ma misérable lutte contre moi-même, mon incessant tourment d'être et de ne plus être,

de verser tout le sang de mon cœur devant une créature qui m'abandonnait, et que je ne pouvais pas ne pas aimer, en raison même de son égarement.

J'étais arrivé à l'état le plus désespéré de mon amour... Je n'aspirais plus qu'à la mort. »

Je regardai l'artiste, dont les traits émaciés achevaient de me persuader du drame qui se poursuivait au fond de lui.

— Oui, en vérité, lui répondis-je, la mort serait peut-être préférable à tant de tortures; mais vous ne vous appartenez point, monsieur, comme vous le dites; et votre résolution d'être utile par la douleur vaut mieux que votre désir de vous en délivrer. Vous témoignez ainsi de la noblesse humaine, vous prenez place de héros dans l'esprit de quiconque sait qu'aimer et vivre sans satisfaction est la plus admirable des vertus.

— Oui, dit Jean Sintange avec résignation, malgré mon goût pour la sérénité ou le repos éternel, je me suis refusé à la mort. Mon tourment, jour et nuit, s'attache à moi et me dévore. Il faudra bien que j'en expire, épuisé par un sang sans repos versé pour une cause que tout le monde ignore et dont Dieu, je l'espère, me tiendra compte.

. . . .

« Lassé de ne plus rien savoir d'elle, j'allais errer dans le quartier où elle m'avait dit avoir vécu lors de son arrivée à Paris.

Je voulais ainsi retrouver au moins le fantôme de son passé.

Je franchissais le Pont Marie, et je gagnais la rue des Nonnains-d'Hyères, pour tourner aussitôt, à droite, les vieilles rues de l'Hôtel-de-Ville et de l'Ave-Maria. Je me souvenais de son aveu d'avoir été « fille de salle » dans un restaurant de ce quartier. J'aimai peu à peu ces voies misérables comme quelque chose d'elle-même.

Cette partie de Paris a gardé je ne sais quoi d'étrange,

d'âpre, de sombre, de pittoresque qui me reconduit en Orient. Les boutiques, petites, basses, obscures, où pendent des pièces de viande aux aspects de massacres, grossièrement peintes de couleurs sanglantes; les bouges où sur les vitres grimacent des écritures naïves et barbares, m'attirent comme un persistant Moyen Age au cœur de la cité parisienne. Je longe l'Hôtel de Sens dont les tourelles et les pignons surplombent l'étroite ruelle, dont les murs noirs et blessés semblent suer de l'Histoire. L'impasse est si étroite, si obscure, que je me crois dans le corridor d'une prison. J'explore les voies qui ont remplacé les Palais de Charles V et de Saint-Pol et avoisinent l'ancien Hôtel des Archevêques. Là une misère qui ne dissimule rien de ses aspects sordides forme un Ghetto vivant, une Naples inattendue. Je n'ai rencontré qu'en Italie, sous l'ardent soleil, de pareils ensembles. Un clair-obscur puissant, produit par de hautes maisons ventrues, creusant sous elles la voie comme un canal, y rétablit les effets magiques et mystérieux de Rembrandt; reconduisant l'imagination dans les angoisses de l'Etrange.

En suivant la rue de l'Ave-Maria, déjà démolie en partie, n'offrant plus que des maisons noirâtres, condamnées à une disparition prochaine, j'ai senti, devant plusieurs seuils de débits crapuleux, la tristesse des débuts d'une petite paysanne venue des champs et des vergers de l'Est, dans ces milieux d'ouvriers et de goujats.

Je remarquai particulièrement un hôtel peint en rouge, malpropre et sinistre, sur la devanture duquel, à même une vitre, une main maladroite a tracé : « Au rendez-vous des Maçons. » Ce devait être là qu'elle avait échoué pour « gagner sa vie ».

En considérant cette maison triviale, ce bouge sombre, j'eus la révélation de la chute dont j'étais le si éprouvé témoin. Au restaurant s'adjoignait un hôtel, et celui-ci devait être le lieu même où elle s'était perdue. Du re-

gard j'en franchis la porte étroite, déjetée, pareille à celle d'un cachot, pour m'égarer dans le noir corridor humide, visqueux, resserré; puis, en esprit, je montai son escalier glissant, aux relents de latrines. Je vis plusieurs chambres nues, aux grabats et aux meubles écroulés, aux chaises dépaillées et cassées... Je me représentai les rustres, sur ce lit de misère, renversant la jeune servante au sourire printanier, au visage de plein-air, lui infusant les vices des faubourgs, la tentant d'un argent tendu dans un poing sale. Je me repeignis la conquête bestiale qui devait la faire tomber, jusqu'à l'oubli de tout, dans la prison honteuse où je la rencontrai. Oh! cette rue était bien celle qu'il avait fallu passer pour aboutir à l'endroit que vous savez! »

L'artiste soupira profondément et sembla se recueillir. Il reprit :

« A deux pas de cette voie s'ouvre le refuge des Orientaux. On y aperçoit des loques aux fenêtres, on y voit de grosses femmes, semblables à des bestiaux, étalées à terre, les bras couverts d'enfants. Une population de Polonais, de Russes, de Syriens, d'Egyptiens, de Tunisiens, d'Algériens, de Juifs, hantés par le mirage de Paris, est venue y apprendre, dans la faim, l'ombre, l'humidité et la brume, la désillusion des promesses fallacieuses...

Guidé par la seule pensée de celle que j'aime, je reviens toujours brisé de cette excursion dans un passé qui fut le sien et que j'adopte comme partie intégrante de mon amour.

Oui, cette rue de l'Ave-Maria, au nom si doux, ne fut point un salut de virginité pour elle; elle y apprit sans doute les vices que sa jeunesse saine ignorait, et dont Paris lui fit l'offre dès son arrivée! »

— Monsieur, dis-je à Jean Sintange, vous ne semblez pas lui accorder la part d'inconscience qui lui revient. Croyez-vous que celle dont vous m'entretenez souffrit des choses qui vous navrent? Arrivant de sa province, ne

trouva-t-elle point ce quartier crapuleux plus plaisant que ses champs? Ne se plut-elle pas à des nouveautés qui lui parurent belles malgré leur basse laideur? Si vous consultiez ses souvenirs, elle vous peindrait peut-être elle-même cet endroit comme un songe. N'avait-elle point rêvé de Paris dans son village? Il y a dans toutes les existences des illusions dont il faut tenir compte. Le souvenir nous montre, à travers son prisme, des charmes, où les autres ne voient que des noirceurs. Peut-être que l'amour d'un simple maçon lui a rendu cette rue sinistre et ce bouge fangeux aussi agréables que vous les lui auriez souhaités?

— Hélas! J'ai su par elle qu'il n'en fut rien! Contrainte par la nécessité à se *placer*, elle ne trouva pas mieux que l'endroit dont je vous parle. Sans doute elle s'y habitua et se laissa aller à ce qu'on y faisait; nous sommes tous enclins à nous rendre conformes aux mœurs qui nous entourent... Il n'y a point sujet de s'en étonner. Ce n'est pas moins une chose singulière que, malgré ce que j'éprouve de regret pour son passé, je retourne très souvent dans cette rue, quand, ne sachant plus rien d'elle, je recherche les traces de sa vie, et c'est à ce bouge hideux, qui fut le premier pas de son malheur, que je vais demander la force de lui pardonner ses refus de moi.

VIII

RÉFLEXIONS

« J'achèverai de vous faire connaître Albane en vous disant ses origines. Il importe, monsieur, que vous sachiez d'où elle vint.

Elle naquit dans un village de la Lorraine, demeuré longtemps allemand, et que la récente guerre nous a rendu. De sa campagne, où elle gardait les vaches et remuait les étables, elle apporta la force et la santé.

Comme les animaux, elle avait la servilité facile et les jouissances physiques développées. Sa venue à Paris la fit déchoir.

Servante dans la maison que je vous ai dit, et corrompue par les gens grossiers qui avaient remarqué son innocence, elle fut endoctrinée par une vieille femme et conduite par elle dans un lupanar de la rue de Provence. Cette entremetteuse lui avait fait valoir les avantages d'une vie à l'abri du besoin et de la police; elle lui avait vanté la clientèle distinguée du lieu, l'argent qu'elle y gagnerait, la discrétion qui dissimulerait ses actes. Albane avait consenti, désireuse de sortir de l'hôtel borgne où elle était, séduite par une vie facile et subitement luxueuse. Un coup de tête imprévu rompit l'arrangement nouveau de son existence; et, réfugiée chez une parente, elle connut bientôt les avanies et les reproches. Tant que ses économies durèrent, elle fut tolérée; mais ensuite elle sentit qu'elle devait se retirer. C'est ainsi qu'elle était tombée dans le lieu où je la rencontrai, et y demeurait comme un animal traqué se réfugie dans la première issue qu'il trouve.

Impuissante à se créer une condition meilleure, elle descendait une échelle dont elle devait bientôt trouver le bas dans la fange. Combien de réflexions n'ai-je point faites pour me persuader que son état n'était pas aussi dégradé que je le pensais! J'ai beau me torturer pour m'assurer que la femme se doit au plaisir de l'homme, que, dans l'état de nature, il est acceptable qu'elle s'abandonne à ceux qui la désirent, sans être en propre à aucun; qu'elle suit la loi de sa destinée, et que la rendre responsable de sa conduite, c'est la traiter injustement; qu'avant tout elle est l'instrument d'une force dont se sert la vie pour l'apaisement des instincts qu'elle a mis en nous, et par lesquels elle tend à sa perpétuité. J'ai beau essayer par toutes les raisons de justifier sa prostitution, je ne me résous point à l'accepter. La délica-

tesse de mon cœur, et ce qu'y ont déposé des siècles de sentiment et de civilisation, de morale et de poésie, font que je m'oppose de toute mon âme à sa condition de fille vendue, qui me paraît le renoncement à tout respect de soi. Vous pouvez donc vous imaginer ma révolte contre une inertie qui la ravale jusqu'à la livrer, sans possibilité de refus, au premier venu. C'est là une des raisons de mon chagrin, et vous l'approfondirez mieux encore si je vous dis que le sentiment d'horreur que met en moi ce renoncement, elle ne l'éprouve pas, elle ne semble point le comprendre. Je ne doute pas, pourtant, qu'elle en puisse connaître quelque chose, car la société tout entière lui en fait sentir le poids; mais je dois me persuader qu'il ne lui pèse point, et que c'est par là qu'elle s'éloigne de moi, alors que c'est par cette raison que je voudrais l'en rapprocher. Il se peut que ma conduite l'ait émue, cependant la crainte qu'elle en ressent l'oblige à me fuir comme un vivant reproche. Cette pureté vers qui je l'appelle la rend honteuse de son état. Je n'ai pu pénétrer la cause qui l'y maintient.

Je croyais d'abord que les femmes de sa condition l'influençaient à ce sujet. Vous savez qu'on se fait honneur parmi elles d'abuser les hommes, de braver les règles honnêtes. On s'entraîne mutuellement, et l'on rejette, comme préjudiciables à l'insensibilité du *métier*, les sentiments et les éveils du cœur. Ce sont des obstacles à une profession qui les réprouve. Un amour grand ou petit est ici « une erreur dangereuse » qu'il faut écarter avec précaution. Ces pensées auraient dû m'amener à me défaire de mon affection, à la considérer comme ridicule. Je l'eusse bien voulu, sentant combien elle pouvait sembler anormale; mais je m'étais attaché par des liens si forts qu'il me devint impossible de les rompre. Il y avait d'abord ceux de mon cœur, qui veut sauver cette enfant; puis ceux de mes sens, qui ont reçu d'elle une révélation que nulle femme ne leur avait fait encore connaître.

Vous pensez sans doute, monsieur, que raisonnant si justement mon cas, je renonçai à poursuivre mes tentatives auprès d'Albane. Eh bien, c'est le contraire qui m'advint. Je suis d'autant plus uni à elle que je ne réussis point à lui infuser mon besoin de la racheter. Je m'enrage à lui faire, malgré elle, le bien que je lui veux. Il n'y a pas un instant où je ne songe à ce qu'elle fait. Je me la représente constamment avec douleur. La jalousie se joint à mon tourment, augmentant en moi la passion dont je suis la victime; si bien que je me vois le plus méprisable des amants. Car celle que j'aime me trompe avec *tous les hommes,* alors qu'une autre femme ne me tromperait qu'*avec un seul.* Et quels hommes, monsieur, que ceux qui ont poussé la porte d'un bouge pour y apporter les vices les plus répugnants, ceux qui, ivres ou brutaux, viennent, comme des animaux, souiller le lit d'une fille de leurs turpitudes!

Voilà l'abjection où je suis descendu avec un cœur pur, et j'en porte le remords comme une angoisse indéfinissable qui m'étreint partout, et me fait croire que le péché obstiné de cette fille est devenu le mien. Je me dépense en vain en diverses choses, je ne parviens pas à me retrouver moi-même. Celle qui est devenue ma chair et mon âme ne fait qu'un avec moi depuis que je me suis lié à son corps. Il est sorti d'elle un fluide qui m'a changé en sa propre personne. Je ne m'appartiens plus, et je me vois, moi aussi, vendu comme elle avec toute mon âme. Je traîne l'humiliation de cette félonie dans tous les instants de ma vie et je demeure impuissant à en éviter les hontes et les dégradations. »

Je ne trouvai rien à répondre à ce dernier aveu de Jean Sintange. Ma naïveté m'avait jusqu'alors induit à croire que le plus grand amour est celui qu'on éprouve dans sa jeunesse pour une vierge. J'avais la preuve que c'est celui que l'on ressent dans l'âge mûr pour une fille perdue que l'on veut sauver.

. . . .

« C'est vers ce temps-là, dit l'artiste, que je fis un voyage pour tenter de remettre mon esprit de sa pénible solitude. Voici ce que j'écrivis, en quittant Paris, dans le train qui m'emportait loin d'elle.

Il est deux heures, et je suis en route (c'était à deux heures qu'elle commençait sa journée honteuse). *Le train roule, régulier, augmentant sans repos la distance entre toi et moi. Une angoisse serre mon cœur. Je te vois nue, exposée à tous. Cette distance qui se creuse de plus en plus entre nous n'est rien auprès de celle qui t'arrache à moi toujours. Pourquoi ne me donnes-tu pas le repos de l'âme? Tu m'accordas ton amour, pourquoi n'y ajoutes-tu point la félicité? Sentir que tu m'aimes, c'est ma vie; mais je suis dans l'angoisse quand je songe que tu n'as pas accepté que je te délivre. Viens! le soleil règne sur les prairies du printemps, qui étendent de grands tapis verts sous ses pieds; les arbres en fleurs offrent des bouquets aux nuages, et ceux-ci imitent dans le ciel des vols d'anges. Il y a des étoiles de la nuit qui sont restées sur les aubépines et sur les gazons. La forêt lève son étendard pour la conquête du ciel, les eaux étirent leurs pièces de soie bleue. Pendant cette fête, tu es captive de l'ombre, et seule la lumière qui attriste flagelle ton corps de ses coups cruels. Viens! que la nature te reconnaisse et jette sur toi sa rédemption; tu porteras sur ta tête le soleil, comme la couronne d'or de la vie retrouvée.*

L'artiste s'arrêta et feuilleta le carnet où il avait lu.

— Permettez-moi, me dit-il, puisque me voici vous étalant ma plaie, de vous faire entendre encore quelque fragments de ces confidences. Ils vous confirmeront à quel point j'étais pénétré de mon sentiment.

Il reprit :

Indifférent, j'errais. J'ai rencontré l'amour le plus cruel qui soit. J'ignorais qu'on pût aimer jusqu'à la constante douleur, jusqu'à la mort de toute consolation. Je ne suis ni trompé, ni repoussé, ni haï; c'est au milieu de l'amour même que je

trouve le désespoir. Plus je suis comblé de faveurs, plus je me lamente.

J'avais dit : « Puisque je t'aime, tu es pour moi la première des femmes. » Et tu m'as répondu : « Non, je suis la dernière. »

« Par ton amour, t'ai-je dit, tu m'as élevé au-dessus des autres hommes en faisant de moi le plus humain. » Et tu m'as répondu : « Je ne suis digne de toi que loin de toi. »

. . . .

La vie n'a lieu qu'une fois. Pourquoi la passer dans le mépris? Je t'offre d'être heureuse et abritée de ses nécessités. Les plus belles joies sont dans l'abandon. Viens vivre dans mes bras et survivre dans mes œuvres. La jeunesse de ton corps, je la paierai de celle de mon âme.

. . . .

Moi aussi je veux dormir pour oublier. Je ne regrette qu'une chose, c'est que l'on se réveille du sommeil. Jusques à quand mes jours seront-ils un supplice résigné?

Très ému par la lecture qu'il refaisait de ces pages, l'artiste resta un moment silencieux.

— Monsieur, lui dis-je, j'ai cru discerner dans vos conversations et dans ce que vous venez de me lire que votre Albane se plaisait à être nue. Comment expliquez-vous cette particularité?

— C'est une idée qui vous semblera absurde, me répondit-il, mais que je tiens pour démontrée, que la femme a conservé, malgré nos siècles de vêtements, le goût naturel de la nudité.

Elle sait les charmes de son corps et combien nous y sommes sensibles. Aussi a-t-elle un penchant à nous le découvrir le plus qu'elle le peut.

Le Créateur lui-même n'a-t-il pas voulu rassembler dans cette chair, pétrie avec plus de ciel que la nôtre, les pouvoirs auxquels nous devons céder pour que ce monde continue sa marche dans le Temps et parvienne à la totale expansion de ses puissances? La tendance de la femme à se dévêtir est un fait qui me frappe comme

l'accomplissement d'un rôle voulu dès l'origine, et dont la mère de « l'humanité » donna l'exemple. Elle est peut-être un souvenir des temps heureux et évanouis où l'homme la pouvait contempler dans sa perfection.

Il y a dans le nu de la femme un rappel des félicités primitives, et l'absence de voile la reconduit vers l'Eden.

J'ai souvent médité sur ce sujet, et, quoique blessé par le but que l'on assigne à « la nudité » lorsqu'il s'agit de vice ou de plaisir, je n'en suis pas moins demeuré convaincu que la femme qui se montre ainsi obéit plus qu'à un instinct : elle accomplit une nécessité dont le secours nous est urgent dans nos heures mornes. Elle perpétue pour nous un enchantement par qui le monde fut et sera toujours. Aussi, lorsque je revois en pensée la fille que j'aime, entièrement dévêtue au milieu de ses compagnes, elle me paraît chaste et comme parée de la naïveté de sa beauté. Si je m'indigne que cette nudité s'étale devant les regards grossiers, j'en pardonne la hardiesse, en songeant à la grâce que sa jeunesse jette dans ce lieu de débauche, au sentiment pur dont je fus maintes fois impressionné; comme si le vice avait glissé sur ce corps sans le pouvoir pénétrer.

Voilà une opinion bien étrange, monsieur, n'est-il pas vrai? Je dois vous en faire part, comme de tout ce qui me touche. D'ailleurs, vous le savez, les artistes sont habitués à regarder des corps sans vêtements, n'y cherchant que la beauté. Ils ne sont point de ceux qui s'y blessent comme devant un insolite spectacle. J'ai tenté, dans un tableau qui demeurera, j'ose le dire, une des pages capitales de mon œuvre, d'exprimer ces chastetés involontaires. Je m'excuse d'employer des mots quand il faudrait vous montrer des formes, mais je ne vous expose que des idées. Voici la description de mon tableau : entre quatre murs, couverts de glaces se reflétant les unes dans les autres, des femmes, drapées dans des écharpes, sont debout en un

seul groupe; d'autres les entourent, assises ou endormies. La principale est une grande figure blanche qui s'offre et se tord en un mouvement à la fois voluptueux et fatigué. Je ne sais quoi de contradictoire se sent dans son attitude. Elle semble un ange déchu repu des plaisirs de la terre qui chercherait encore le ciel. Derrière elle sont deux autres filles. Dans ma pensée elles représentent l'Afrique et l'Asie, alors que celle-ci figure l'Europe. Pour tout dire, ce tableau est un lupanar, non point tel qu'on en puisse rencontrer, mais semblable à ceux que l'imagination peut nous peindre, alors que nous en avons vu plusieurs. Les filles qui le peuplent, prostrées, endormies, fatiguées, plus vaincues que conquérantes en leur retour du combat de la chair, ne sont que les diverses nuances de la vie d'une femme perdue.

J'objectai :

— Ne prêtez-vous pas à ces créatures une profondeur qu'elle ne peuvent avoir? Car, enfin, on s'évertue d'une part à la détruire en elles, et une pratique constante des ruses de leur métier, jointe à la fréquentation des proxénètes, la leur rend odieuse et impossible. Non seulement elle n'est que le partage des grandes âmes, mais il faut encore ou la former ou la maintenir parmi les gens de bonne compagnie. A plus forte raison s'est-elle éteinte parmi ces filles, en supposant qu'elles aient pu la recevoir de la nature.

L'artiste me répondit :

— Si je ne suis point de votre avis, monsieur, excusez-moi. J'ai toujours pensé que Dieu, dans sa justice et sa générosité, en a fait tous les êtres capables. Cela tient à leur complexion comme les fonctions du sang ou des nerfs. La sensibilité physique doit aboutir à la sensibilité morale, le cerveau étant l'organe où converge tout le corps. J'admets que les êtres physiques sont tous bâtis de même façon, qu'ils ont une disposition analogue aux sentiments dont nous parlons, que, quel que soit l'effort

que l'on tente sur eux pour en oblitérer la possibilité, elle se maintient toujours à leur insu, comme les battements du cœur ou les actes de l'estomac. Il n'y a rien là qui nous puisse froisser. Voyons-y plutôt l'origine de cette justice et de cette harmonie que le divin auteur des mondes a voulue parmi les hommes et qui ne s'établit point à cause de leurs préjugés sur eux-mêmes.

Je repartis :

— Ne serait-ce point notre ordre social qui s'y opposerait? Les lois de la raison ne sont point celles du cœur, et c'est, avant tout, à celle-ci que nous demandons le fondement solide de notre législation.

— Je l'admets, dit Jean Sintange, mais c'est de cela même que je m'attriste. C'est au vieux fond païen que tient le code de fer qui régit le monde moderne. Oserai-je avouer que la cause m'en semble qu'après vingt siècles nous ne sommes pas encore chrétiens. La bonté, l'indulgence pour beaucoup d'actes, et en particulier pour ceux qui relèvent des passions, ne sont pas assez répandues. Je ne réclame pas la liberté du vice; mais nous mettons trop contre lui la honte, la rigueur et une certaine brutalité policière. On veut trop réformer au dehors et pas assez au dedans. C'est dans l'âme qu'il faudrait agir, le corps ne suivant que son mouvement. Je crois, quant à moi, qu'il y a toutes les possibilités du bien dans une femme souillée, qu'il suffit parfois de faire appel au sentiment pour en recevoir la plus stupéfiante réponse. Je penche vers l'indulgence pour cette raison.

Je me souviens du récit que me fit une de ces malheureuses sur les traitements dont use la police à leur égard. Quoique reconnue « publique », elle était arrêtée chaque mois de la manière la plus brutale, jetée dans un poste, et conduite en fourgon au Dépôt et à Saint-Lazare. Des « rafles » étant ordonnées souvent, il arrive que ces déshéritées sont en grand nombre et qu'on les entasse dans de vastes salles où, cédant à la fatigue, elles

s'endorment, étendues sur le sol. Leurs robes de soie sont chiffonnées, souillées, déchirées par les mains des agents, les ordures du sol. On voit ces jolis visages fardés perdre leurs couleurs, se brouiller sous les poudres, accuser leurs détresses et leurs fatigues. Nul n'a pitié de ce bétail du plaisir. On le pousse du pied, on le réveille violemment, on l'invective de mots bourrus, on le tourmente jusqu'à ce qu'on le mène en prison, « travailler pour l'Etat ». Est-ce par de telles rigueurs que l'on espère ramener ces filles au « sentiment de l'ordre social? » Beaucoup sont entrées « dans le métier » sans l'avoir voulu, par le fait naturel de leur attrait. Elles ont cédé aux toilettes, aux bijoux, aux compliments sur leur beauté. Elles ne se sont pas donné la peine de supputer l'avenir qu'on ouvrait devant elles. Les proxénètes guettaient leur misère pour en faire leur proie, de vilains hommes spéculaient sur leurs faiblesses. Elles ne voyaient que les avantages du plaisir. Il a bien fallu qu'elles en connussent la douleur, et qu'elles descendissent à toutes les hontes et à tous les mépris. L'homme lui-même, l'homme, l'auteur de leur chute, les a prises en haine... Ah! monsieur, que de rigueurs pour ces inconscientes! Ma sensibilité s'en émeut, et je pense avec terreur à ces victimes destinées dans le plus bref délai à la Prison, à l'Hôpital et à la Mort. Que de cadavres tombent chaque jour dans la fosse commune ou sur la dalle des prosecteurs, que d'âmes perdues, que de beauté évanouie!

Lorsque j'étudiais l'anatomie, j'ai moi-même vu ces victimes dans les amphithéâtres, déchiquetées par le scalpel des « carabins ». J'en ai pleuré d'horreur et de tristesse... »

Jean Sintange cessa un instant de parler; il semblait regarder dans son passé ces tableaux de souillure et de mort. Il continua ensuite :

« — L'état de la femme est un état de faiblesse. La nature la soumet à des obligations qui la différencient de son

compagnon. Elle est avant tout née pour être mère. Elle est faite pour inspirer l'amour et pour le donner. Quelles que soient ses fins, la femme est dans une dépendance absolue. Puisqu'elle est ainsi, nous lui devons notre protection. Nous aurons rempli d'autant mieux notre rôle vis-à-vis d'elle que nous lui prêterons davantage notre appui... Eh bien, monsieur, cette aide que je réclame, c'est ce qui lui manque le plus, et j'y vois la cause des accidents sans nombre dont nous sommes les témoins. Combien de celles qui nous occupent, parmi ces filles, furent abandonnées de leur famille, de leur amant ou de leur mari? Par manque d'appui, elles ont dû céder aux exigences de la nécessité... On m'objectera que, grâce à l'Industrie, jamais la femme n'a pu trouver autant de moyens honnêtes pour satisfaire à ses besoins... Mais, monsieur, la femme n'est point faite pour ces travaux; ils détruisent les aspirations de sa nature, et il est inhumain de l'y soumettre. Hors son rôle d'amante et de mère, elle déchoit; c'est la dépouiller de son sexe que l'abaisser à ces nouvelles servitudes. Je ne considère comme femme que l'épouse ou l'amante. Malgré mon estime pour l'honnêteté, je regarde avec plus d'indulgence les filles qui ont suivi l'instinct de leur sexe que les serves qui l'ont abandonné .Elles ont accompli leur destin, ne se sont pas écartées de leur fonction. Accordons à la femme, hors du mariage, la liberté de son corps. C'est un droit qu'elle acquiert en naissant. Qu'elle se donne ou se vende, cela ne regarde qu'elle. Elle sera suffisamment éprouvée par les préjugés. Pourquoi jeter sur elle des lois, une police des châtiments? Il est plus honteux de constater les mauvais traitements que l'on fait aux filles, que de les voir elles-mêmes suivre une pente qui n'est qu'un martyre où elles s'engagent pour se désabuser.

Dans notre société calculatrice la femme est devenue une *denrée*. On lui dit : « Tu es belle, cela se vend. Tu

es un objet de plaisir, cela s'achète. » Et la jeune fille, enorgueillie de ces conseils, s'abandonne à ceux qui n'aspiraient qu'à en faire leur proie.

Le sort naturel de la femme est d'être protégée. Condamnez comme coupables ceux qui l'exploitent.

Je demande au monde moderne la protection de la femme...

IX

DERNIÈRES ÉTREINTES

« Dieu a mis dans la femme tant de beauté que, même quand elle est tombée, elle nous inspire encore quelque chose de divin. »

Telle fut la phrase par laquelle Jean Sintange recommença son récit. Il ne semblait pas fatigué de notre longue marche, car nous ne cessions de suivre les rues du quartier qu'il affectionnait et où se ranimaient ses souvenirs.

« — Il y avait longtemps, dit-il, que je n'avais vu Albane. De fréquentes visites à son adresse n'avaient eu pour réponse que ce mot : Absente. J'en avais conclu qu'elle voulait m'éloigner, et je m'étais retiré dans ma douleur. Un matin de printemps, j'étais en voiture, et je tournais la rue Saint-André-des-Arts, lorsque je la rencontrai. Elle allait à pied, seule, sur le trottoir. Elle s'arrêta, surprise. Je m'étais penché par la portière, et je l'avais appelée, faisant arrêter le véhicule. Elle y monta.

Vous jugez, monsieur, de ma satisfaction de la retrouver, ainsi, tout soudain, et de la posséder à moi seul. Elle ne répondit à mes questions anxieuses et pressées qu'en s'abandonnant entre mes bras. Il n'y eut pas d'autre explication. Alors je compris qu'on l'avait contrainte à m'évincer. Elle n'opposait à mes reproches que des baisers et des larmes; elle se donnait toute,

comme pour me dédommager de ce trop long abandon. Je la conduisis chez moi, l'unique lieu où elle se sentît vraiment loin de tous.

Que vous dire? Sinon que je fus bien vite persuadé qu'elle m'éloignait de l'endroit de sa prostitution pour me paraître moins indigne de mon amour.

— Je suis bien dans ta maison, me dit-elle entre deux étreintes; mais là-bas!...

Elle n'acheva pas sa phrase, et ajouta :

— Je t'en conjure, ne viens plus à moi, c'est moi qui viendrai vers toi.

Je me rendis compte qu'elle m'aimait, son amour devenant aussi scrupuleux; mais je ne devinais pas pourquoi elle ne voulait point être ma compagne de toujours. Moi, je ne désirais qu'elle seule; je ne vivais que de son souvenir, de sa vue ou de ses caresses. Penché sur elle, je la regardais au fond de ses yeux verts, pareils à deux pierres précieuses. C'était toujours le même feu qui brûlait là. J'essayais de pénétrer par ces deux étoiles dans les ténèbres de son âme. Ma bouche à même sa bouche, je me vouais à elle par le sceau d'un baiser humide et sans fin. Parfois je me relevais un peu, sans quitter son regard, pour articuler les aveux de ma douleur...

Je me plaignais du sort qu'on lui faisait et contre lequel je la sentais sans défense. Je la suppliais d'accepter mon appui. Je lui confessais mes nuits sans sommeil, mes souffrances mystiques pour son rachat. Elle se taisait, m'embrassait dans un transport reconnaissant, m'étreignait de ses bras, liés à mes reins, comme pour m'unir plus étroitement à elle, me donnant ses yeux dans un aveu profond et muet. Je la sentais vraiment à moi. Le passé, pourtant, me revenait, avec l'image cruelle des déceptions subies. Je lui disais : « C'est peut-être en cet instant, où tu me jures d'être mienne, que je te possède pour la dernière fois. Tu ne sais pas te défendre... Oh je t'enlèvérai, nous partirons

bien loin... Je briserai ton esclavage, tu deviendras libre... Tu seras à toi-même; c'est moi qui te servirai, qui te ferai heureuse, malgré tous, malgré toi. » Cette résolution semblait lui plaire, elle souriait à cette volonté se manifestant si ardemment. Elle répondait : « Je serai toute à toi! »

Je ne doutais point de la sincérité de sa promesse, mais j'avais peur des influences qui dirigeaient sa vie; je la lui fis jurer par tout ce qu'elle aimait au monde, et elle en prononça le serment avec empressement.

Comment vous retracer, monsieur, les moments extraordinaires de ces étreintes retrouvées et crues à jamais perdues? En peut-il exister de plus troublants?

A force de la questionner, j'en vins à croire que la raison de son éloignement était une certaine honte qu'elle aurait ressentie à se donner à moi sur le lit de sa prostitution, et qu'elle ne désirait plus être mienne que dans mon logis...

Albane vint plusieurs fois ainsi, et il fut convenu que je n'irais plus la voir. J'espérais par cet engagement la décider à venir complètement près de moi. Il n'en fut rien. Elle resta fidèlement attachée à son servage.

Parfois elle me laissait assez longtemps sans me visiter; alors j'allais rôder autour de la ruelle maudite. En m'y rendant, je songeais : « Honte! Malheur! Misère On prostitue ce que j'aime, on défigure la beauté qui me séduit! » Je souffrais, j'hésitais, je me reprenais d'aimer avec tant de constance. J'accusais mon cœur et mes sens de lâcheté.

Après avoir parcouru le chemin me séparant de cette femme qui m'avait montré dans ses étreintes comme une déchirure du ciel, je revenais avec dépit sur mes pas, me souvenant de ma promesse, me représentant son corps sur le lit vénal, offert, abandonné.

Plus nous nous unissons de chair à l'être adoré, plus notre amour se matérialise et nous torture de mille fa-

çons. Depuis qu'Albane était revenue, je devenais fiévreux; pour peu de chose je sentais s'éveiller la jalousie et la rancune. Je me dépouillais de mes nobles élans mystiques pour la redemander à la terre. Je ne songeais qu'à m'emparer physiquement d'elle, à la lier à ma vie. Les actes que j'accomplissais seul chez moi, je me les représentais accomplis en commun avec elle. Les fleurs d'un vase ne se seraient pas effeuillées inutilement si elle avait pu les recevoir, l'or des plafonds et des cadres aurait brillé pour elle. Tout ce que je possède trouverait sa raison si elle vivait dans mon appartement : moi-même je le tiendrais pour plus cher de lui être consacré. Mais à quoi me servait tout cela, puisqu'elle n'y jetait qu'un regard indifférent, dans des visites hâtives et bientôt consommées?...

Enfin il se produisit ce qui, hélas! était le seul dénouement possible pour mon amour. Albane ne vint plus, ne m'écrivit plus, ne me fit plus rien savoir d'elle.

J'attendis deux longs mois, qui me furent un véritable supplice, et au bout desquels j'appris, de source certaine, qu'elle avait quitté la maison de sa maîtresse, sans dire où elle allait. »

L'artiste arrêta son récit, comme s'il était pris de malaise. Il paraissait ne plus pouvoir le continuer.

X

UNE RÉVÉLATION

« Je me souviendrai toujours de ce dimanche de Pentecôte de l'année 19.., poursuivit Jean Sintange. On ne l'attendait pas en ce cortège de fleurs, de verdures et de clartés. Le début du printemps avait été si pluvieux que la tristesse seule tombait du ciel, et que les eaux incessantes remplissaient les cœurs de navrement. Les visages se faisaient moroses. Une contrariété générale se lisait dans les êtres comme dans les nuées.

« Ce matin-là j'étais sorti de mon atelier comme Lazare a dû surgir du tombeau, avec l'aveuglement bienheureux de la lumière.

« Descendu dans l'île Saint-Louis, sur le quai, je n'avais pu résister à l'enchantement. J'avais humé l'air saturé de fleurs lointaines comme on boit un sirop réconfortant après une lourde fièvre. Il me semblait renaître à l'espérance. Arrêté devant chez moi, sous les ombres des peupliers qui découpaient le sol d'obscures dentelles, j'avais contemplé la Seine d'un vert glacé de bleu, les maisons anciennes du quai de l'Hôtel de Ville et les bateaux lavoirs treillissés des côtes de bois de leurs ouvertures.

Après avoir songé à peindre cet ensemble, j'avais continué ma promenade au long du quai d'Anjou, entraîné par la pente du terrain vers la solitude. Puis m'étant arrêté sur ce quai vide à regarder le pont Marie, élégant, inégal, troué de niches, tacheté de pierres noirâtres ou jaunes, je me rappelai tout à coup que je devais aller à Notre-Dame entendre le chant du « Veni Sancte Spiritus ».

Je jetai un dernier coup d'œil sur l'Hôtel de Lauzun, sous les arbres baignant de pénombre ce coin retiré, et je suivis lentement la rive jusqu'à la rue Jean-du-Bellay.

Dans un bain éblouissant de chaleur, je traversai le pont Saint-Louis. C'était décidément un jour de lumière. Il semblait qu'en elle quelque force divine fécondait la terre et l'appelait à nouveau au recommencement des grands rêves de félicité. Notre-Dame, au-dessus de son square, découpait ses vives arêtes. Je crus apercevoir une forêt de lances faisant l'assaut du ciel. A l'entrecroisement de son transept avec sa nef, sa flèche, comme une dague géante, perçait l'azur; à l'avant, ses grosses tours ouvraient leurs abat-sons dans la pierre grise.

« Au bruit de cataracte que l'orgue épandait dans une ombre glacée, j'entrai dans la Cathédrale. Les prêtres achevaient un chant liturgique, et le « Veni Sancte Spiritus » éclata, violent comme un assaut.

Je m'étais attardé sous l'instrument, qui reprenait seul le motif dit par les chœurs au fond de l'église. Il me semblait recevoir dans l'âme le déferlement d'un océan. Je me grisai de cette tempête paraissant gonfler le monument, en surélever les voûtes, l'emporter dans je ne sais quel vertigineux espace. J'eus la sensation de monter, de me perdre dans l'infini. Des larmes coulèrent de mes yeux. Je me sentis dépouillé de mes tristesses lassantes, de mes mélancolies. Le chant proclamait maintenant dans l'édifice ce que la lumière annonçait au dehors : le retour de la vie sur la terre et dans les âmes.

Je marchai sous les piliers en essuyant des larmes incompréhensibles, sans cause déterminée; et je priai pour la pauvre esclave dont je ne savais plus rien depuis si longtemps...

. . . .

L'après-midi fut brûlante. La clarté radieuse du matin s'était changée en chaleur orageuse. J'avais dormi lourdement, pris de soudaine torpeur, puis j'étais sorti.

Par habitude, peut-être, je m'étais rendu à la place Saint-Michel, puis j'avais suivi la rue Saint-André-des-Arts...

Elle était absolument déserte. Nul bruit de voiture, nul passant. Je croyais marcher dans un décor fallacieux. Devant la porte ouverte de la maison maudite — où mes pas m'avaient conduit presque à mon insu, — je fus interpellé par la sous-maîtresse, et j'entrai, comme si Albane était toujours là. Les filles s'étaient alignées devant moi, attendant que je fisse choix de l'une d'entre elles. Je pris au hasard — pour satisfaire à l'obligation de la maison — une femme petite, nerveuse, maigre, aux traits fatigués, au corps grêle. Quand je fus dans sa chambre, elle me dit :

— Je sais ce que vous êtes venu chercher ici; je sais de quoi vous souffrez; ne me le cachez pas, vous aimiez Albane.

Je ne lui dissimulai pas mon sentiment. Elle ajouta :

— J'étais son amie, j'ai reçu ses confidences, je puis vous en parler longuement. Elle vous aimait, soyez-en sûr.

— Ce n'est pas possible, m'écriai-je, puisqu'elle m'a abandonné.

— Vous ne pouvez savoir combien elle vous aimait. Si elle vous a fui, c'est parce qu'elle a senti que vous avez une supériorité qui l'effraie. Un mot de votre bouche pouvait agir sur elle plus que tout au monde. Combien de fois, je l'ai vue pleurer... et elle m'avoua que c'était pour vous. Non ! Non ! Vous ne saurez jamais ce qu'était l'amour d'une fille comme elle pour un homme admiré et respecté comme vous !

J'écoutais avec surprise cet aveu extraordinaire... Il me parut soudain que mes ténèbres s'ouvraient, que des rayons brûlants tombaient dans mon cœur... Ainsi, au moment même où elle me fuyait, Albane était parvenue au sommet de son amour pour moi.

— Ecoutez, reprit la fille, — qui avait allumé une cigarette et me regardait tranquillement — l'amour qu'elle vous porte n'est point ce que l'on nomme ici de l'amour, c'est un sentiment pur et profond. Je puis vous jurer que j'ai vu cette pauvre enfant dans des états affreux. C'est parce qu'elle se jugeait trop basse, trop infime, qu'elle ne voulait plus vous revoir. Elle vous a fui, espérant vous éviter une peine. Oh ! ne l'oubliez pas, songez à elle, accordez-lui toujours votre aide ! Si elle lui manquait, jusqu'où ne tomberait-elle pas !

Je baisai les mains de cette amie en la remerciant d'avoir aimé Albane.

— La maîtresse y tenait, reprit-elle, pour le profit qu'elle en tirait ; et puis elle la faisait boire pour connaître ses sentiments. Albane a eu le malheur de se confier à elle, croyant que cette femme lui portait quelque affection. C'est elle qui lui avait fait promettre de ne plus

vous revoir. Un soir qu'elle sortait de sa chambre, elle a dit à la sous-maîtresse : « Si mon ami vient, dites-lui que je n'y suis pas. » Chose étrange! A peine avait-elle ordonné cela que vous arriviez; et il vous fut répondu qu'elle était absente. Vous ne pouvez vous imaginer combien elle en fut triste.

Ces détails me touchaient profondément. Je n'avais jusqu'alors pu croire, d'après les actes d'Albane, qu'elle m'aimait pareillement. J'eus des remords d'avoir mis en doute la loyauté de son cœur.

Je n'avais donc pas souffert pour rien, un écho s'était fait entendre dans le sein de la pauvre esclave!

— Comment la retrouverai-je? dis-je. Savez-vous où elle se rendait?

— Vous ne pouvez vous représenter une scène plus touchante que ses adieux. Elle nous a embrassées toutes, disant qu'elle ne nous reverrait plus. Nous l'aimions pour son bon cœur, et nous étions émues de son émotion... Quant au lieu où elle allait, personne ne l'a pu savoir. Lorsqu'on la questionnait à ce sujet, elle souriait en répondant : « Je vais me reposer parmi les bêtes! »

Je demeurai perplexe, sentant se creuser le gouffre de cette mystérieuse disparition. Vainement, je tentais de percer l'ombre où Albane se perdait à nouveau. Etait-elle sauvée ou se retirait-elle du vice parisien pour se vouer à celui de la province?

Après m'avoir considéré attentivement, la fille reprit :

— Oui, je le vois, vous êtes bien l'homme qu'elle m'a dit que vous étiez. Elle ne s'est pas trompée. Je sais tout de vous : votre amour, votre nom, votre vie. Je lisais à Albane les lettres que vous lui écriviez, les livres que vous lui apportiez. Comme elle ne sait pas très bien le français, son pays étant longtemps resté séparé de la France, et qu'elle connaît un peu d'italien, je l'aidais, en lui traduisant les passages difficiles, dans cette langue. . .

Il y eut un silence, durant lequel j'examinai cette

femme. Elle était étrangement usée par la vie, elle avait des yeux profonds, voilés de tristesses innombrables. Je lui parlai d'elle-même; mais elle continua :

— Je n'ai jamais rien pu savoir du passé d'Albane. J'ai appris seulement qu'elle avait été placée à Paris dans un restaurant de la rue de l'Ave-Maria. On m'a dit aussi qu'elle avait débuté dans le plus misérable des bouges. Une si belle fille! N'était-ce pas un crime? Si vous saviez combien il y a de bonnes choses en elle!... C'est la volonté qui lui manque. Si vous en aviez eu un peu plus pour elle, vous l'auriez sans doute à vos côtés aujourd'hui. Il faut la commander, vouloir... Mais vous êtes trop doux. Un homme de votre sorte ne peut pas agir avec autorité sur une femme; il croirait manquer de délicatesse.

Elle avait allumé une autre cigarette, fumait tranquillement.

Nous étions assis sur le lit, face à face. Je songeai qu'Albane et moi nous y étions possédés pour la première fois. La fille me dit alors :

— Personne ne se doutera de notre chaste entretien. Vous êtes bien l'homme qu'elle m'avait dit. Promettez-moi de toujours veiller sur elle. Vous la retrouverez, soyez-en sûr.

Je quittai l'amie d'Albane avec regret; il y avait en elle de la sensibilité et de l'intelligence. C'était l'image déchirante de cette vie de fatigues et de misères. Elle avait dû passer par tant d'humiliations et de hontes!

Je lui dis le bien qu'elle m'avait fait...

J'avais enfin cette fois la certitude de ne m'être pas trompé...

Marchant à grands pas dans la rue, je devais avoir l'air d'un fou. Je venais de toucher au suprême de mes désirs et de mon sacrifice : j'avais perdu Albane pour l'avoir enfin entièrement conquise.

. . . .

Voilà, monsieur, l'histoire de mon triste amour. J'ai connu que la source de toute douleur est dans la passion d'aimer. J'ai fait tous mes efforts pour ne plus aimer; mais je ne suis point parvenu à retrancher de ma vie cette condition de ma souffrance. J'ai aimé malgré tous et malgré moi. J'ai aimé par un destin victorieux qui veut faire de mon âme l'instrument de mon supplice. Repoussé, méconnu, abandonné, je me suis mis au rang des martyrs, pour goûter la douleur singulière d'adorer en paria. Et mon amour montait, fleurissait mon cœur, comme une fleur rare que nulle ne cueillerait et qui resterait mienne à jamais.

Douleur, tu es encore la vie. Et ce que je crains, ô vie! c'est de ne plus sentir bouillonner en moi tes sources fécondes. Peut-être que je ne cherche pas le bonheur, mais ce seul tourment qui me retranche de tout, qui me place vis-à-vis de moi-même et me fait murmurer : « *Je suis.* »

. . . .

Permettez-moi, monsieur, de m'attarder, avant de me taire, sur un sujet qui me semble fort important. Je le traiterai selon ce que j'en ai ressenti et ce que ma méditation m'en a fait voir. Il a été la préoccupation des théologiens, des légistes, des philosophes, des moralistes. Il compose le fond de toutes les religions et intéresse particulièrement les sociétés. Il tient à notre vie, à notre pensée. C'est pourquoi je ne l'aborde qu'avec d'infinies précautions, et sous toute réserve. Comme il forme l'essence même de notre existence, il me sera permis, je pense, d'en parler. Ma souffrance actuelle en est venue, et il n'y a personne à qui il puisse demeurer indifférent. Je m'excuse de vous entretenir d'une chose si délicate, et pourtant si commune, si profonde, et cependant si généralement traitée avec le mépris d'un fait ordinaire.

J'ai toujours regardé ce qu'on nomme vulgairement « l'acte d'amour » comme un accomplissement sacré; la

légèreté avec laquelle le font la plupart des hommes, qui n'y voient que le plaisir de leurs sens, n'en retranche pas pour moi le grand caractère. A tout prendre, il est l'aboutissement de ces sentiments extraordinaires que nous sentons s'éveiller quand nous avons aperçu la beauté. Car Dieu (et il faut que je prononce ici ce grand mot sous lequel tout prit l'être) a si bien ordonné le monde, que nos appétits ne sont que l'acheminement à ses volontés. La raison les tempère, les met d'accord avec la condition que la société nous impose; mais il n'en demeure pas moins que tout ce que nous désirons, il l'a voulu pour ses fins grandioses. Il a donc créé la Beauté, ou accord de toutes les parties, pour nous pousser spirituellement vers la perfection dont elle est l'image, et, physiquement, vers l'amour, qui forme le fond même de sa Création.

Je ne veux pas m'arrêter à des démonstrations, je ne veux pas regarder dans l'univers ce mécanisme magnifique par quoi tout est et toute chose réalise les desseins de son Créateur. Je ne considérerai que ma propre nature et ce que je ressens.

Il est incontestable qu'aussitôt que j'aime je suis transformé, qu'il y a au fond de moi, par le seul acte physique, — même si l'amour de sentiment ne s'est pas encore manifesté, — quelque inconnu qui s'éveille et tend de toutes ses forces à réaliser ma plénitude.

C'est pourquoi, malgré ce qu'on en argue, j'ai toujours considéré le simple fait d'approcher d'une femme comme une action de conséquence. L'*œuvre de chair,* dont parle la Religion, *ne devant avoir lieu qu'en mariage seulement,* il faut conclure qu'il existe en elle une puissance d'*union* dont nous ne sommes pas les maîtres.

Ce qui m'est arrivé repose entièrement sur ce fait si simple, — car j'ai été réellement *uni* à Albane. — Et j'en ai déduit que si nous commençons souvent l'amour par le désir, il peut aussi se faire que la satisfaction nous

le donne, et que la rencontre d'un beau corps et d'une âme passionnée nous lie *à notre insu*. Bien plus, je crois qu'il existe en cette *œuvre de chair* une puissance d'attachement, tenant aux desseins divins que je vous ai dits, qui la rend redoutable, quand elle n'est point licitement accomplie. C'est sans doute pour cette raison que le commandement ne la permet qu'aux époux; c'est-à-dire à ceux qui se doivent *unir* toujours davantage. De cette constatation résulte que c'est s'unir vraiment que de s'abandonner à cet acte, et que l'amour même en est le fond; amour que nous ne considérons pas assez, que le vice s'efforce de détourner en le blasphémant. Et cela est si vrai, que l'éducation des filles qui veulent appartenir à tous se fait d'abord par l'abandon de ces idées que l'on sent s'éveiller malgré soi, et que l'on n'arrive à les rendre tout à fait « publiques » qu'en leur retranchant les fibres qui relient les sens au cœur...

Voilà l'éducation déformatrice à laquelle on les exerce, en les tournant avec avidité vers les cupides marchés, vers les vices lucratifs, afin qu'elles ne suivent pas les voies naturelles et ne se donnent point à ceux qu'elles fréquentent.

J'admets que le grand mélange d'hommes qu'elles rencontrent arrive à les lasser, à leur infuser le dégoût nécessaire; mais la grande loi réparatrice reprenant ses droits, il est rare que, parmi ceux-ci, elles ne se livrent à quelqu'un qui les a plus touchées et qui a condescendu à réparer les torts qu'on leur a faits en les dépouillant de l'honneur. Croyez-moi, monsieur, l'acte d'amour ne se doit pas accomplir légèrement; il comporte des conséquences auxquelles vainement nous croyons échapper; conséquences qui ne sont que l'accomplissement du plan universel. Et c'est pour nous en punir que nous nous trouvons tout à coup liés, à notre insu, à quelque créature méprisée, exerçant sur nous un droit voulu par l'Auteur des mondes. C'est mon cas, monsieur, et vous pou-

vez découvrir, par ces raisonnements et les souffrances dont je suis la proie, qu'il est de plus d'importance qu'il ne vous paraissait d'abord, puisqu'il vous révèle une loi que vous avez transgressée peut-être comme beaucoup d'autres hommes, et dont je porte si cruellement la responsabilité redoutable. »

XI

LE TABLEAU

Lorsque Jean Sintange eut terminé son récit, je le quittai avec l'espérance de le revoir. Il était fort tard; déjà le jour se levait sur Paris. Je le laissai triste, abattu. Il semblait qu'il venait de revivre tout son passé, et que l'énigme de son sacrifice le poignait encore plus. Je lui demandai d'aller chez lui; il me l'accorda, je lui en fis la promesse. Mon émotion était si grande que j'eusse voulu m'y rendre tout de suite. Je lui avais dit : « Vous êtes pour moi plus qu'un envoyé. Je serais passé par les mêmes combats si votre exemple ne m'avait été donné. » Il me serra fortement la main, puis il s'éloigna en silence; je le vis se perdre comme un spectre dans le brouillard du matin.

Des affaires pressantes me conduisirent à l'étranger. Je dus y séjourner plusieurs mois. Quand je revins en France, je songeai à Jean Sintange, et je me rendis à son logis. A ma grande surprise, on m'annonça sa mort.

Je m'étais donc trouvé à temps sur son chemin pour recueillir son histoire.

Je regagnai mon habitation de Montmartre, navré.

Un soir, je crus bon de refaire le pèlerinage de la rue Saint-André-des-Arts. Je descendis la pente entraînante signalée par l'artiste, et j'arrivai à l'endroit même qu'il m'avait désigné comme le lieu de son malheur. Je revis la maison aux petits carreaux, semblable à une cage, auprès de l' « entreprise de Déménagements » peinte en jaune, avec une vieille voiture devant sa porte. J'eus

envie d'entrer. Ce seuil ouvert, élevant un mystérieux numéro dans la nuit, avait une attirance singulière. Peut-être y retrouverai-je cette Albane dont Jean Sintange m'avait parlé avec tant de chaleur et pour qui sa vie fut si tourmentée? Mais je me ressouvins du martyre et des discours de l'artiste; je profitai de l'avertissement qu'il avait payé de sa mort. Sur le point d'entrer dans la maison maudite, je m'arrêtai et je m'enfuis.

Que de choses j'avais perdues par mon exil involontaire! Le peintre m'eût montré sans doute ses études d'après la femme qu'il aimait, ses poèmes, ses impressions les plus intimes, écrites dans le secret. Maintenant comment arriver à son sentiment profond? Avec son corps tout semblait enseveli. Il n'y aurait personne pour recueillir la succession de sa passion singulière. Sans doute des héritiers indifférents ou scandalisés jetteraient au feu, comme indignes d'être rendues publiques, les confidences de sa détresse.

Je me désespérais sans relâche de n'avoir point accompli ce que le destin et la pitié m'avaient fait ressentir pour cet inconnu.

J'eus une consolation inespérée.

J'étais entré dans un musée où différents envois de l'Etat étaient exposés. Quelle ne fut pas ma surprise en lisant au bas d'une fort belle œuvre le nom de Jean Sintange? C'était une peinture attirante par la vérité et par le charme. Elle représentait, grandeur du naturel, une jeune fille nue, couchée sur un lit semé de fleurs et d'étoffes diverses. Elle était blonde, ses cheveux retombaient en pluie d'or sur son front, mettant une couronne autour de sa tête. A la beauté de son corps, à la volupté de ses formes et de sa pose, je reconnus l'Albane dont m'avait parlé l'artiste.

Malgré sa fidélité au modèle, le peintre l'avait transfiguré, traduisant autant de son âme qu'il avait emprunté à la réalité.

Moi qui connaissais son histoire, je regardai cette œuvre avec une émotion profonde. Elle me semblait achever les dernières confidences que mon mauvais sort m'avait empêché de recevoir de son auteur. J'admirais, je tremblais, des larmes naissaient sous mes paupières, je croyais assister à une résurrection. Toute la confession que j'avais reçue, dans les ténèbres d'une nuit, était là, vivante, palpitante.

Je voyais enfin, à travers l'artiste lui-même, cette Albane pour qui il avait tant souffert, pour qui il était mort.

Il avait accompli le miracle de se *survivre* en celle qu'il aimait; et c'était lui, plus encore qu'elle, que j'apercevais dans son ouvrage. Je repensai à ces sentiments délicats et uniques qui venaient à son esprit à la vision de sa beauté. Je les découvrais dans les finesses du coloris, la grâce expressive du modelé, la caresse des ombres, et jusque dans la ligne sinueuse de ce corps suavement abandonné. Une pureté profonde, une chasteté douce recouvraient cette nudité naïvement étalée. L'inconscience de la jeune fille était partout, entourée par la sollicitude du peintre, qui en avait vénéré et respecté, par les dons de son art, la fraîcheur, et s'était appliqué à en écarter toute idée lascive.

C'était vraiment le portrait d'ALBANE SAUVÉE.

C'est ainsi que je connus le pouvoir de la peinture, qui peut rédimer les vivants, faire revivre les morts et unir à jamais ceux qui s'aiment.

Le peintre avait trouvé, dans son amour et son martyre, son trépas et sa survie.

Et moi qui suis seul à savoir ce qu'une telle œuvre a coûté de sentiment et de douleur, j'ai écrit cette histoire étrange et généreuse afin qu'elle ne fût pas ensevelie dans un cercueil.

EMILE BERNARD.

FIN

REVUE DE LA QUINZAINE

LITTÉRATURE

Les Plaisirs et les Fêtes. Tome I, Les Fêtes en Orient et dans l'Antiquité, par Maurice Magre et Henry Lyonnet. Vingt-quatre planches hors texte en couleurs et en noir dont quatre au pochoir. Compositions originales d'Edith Follet, Lagaye, G. Pastié, Auguste Rouquet, Gustave Violet; Tome II, *Les Fêtes en Europe au* XVIIe *siècle*, par Emile Magne. Vingt-quatre planches hors-texte en couleurs et en noir, dont quatre au pochoir d'après des documents anciens et des tableaux de grands maîtres, et plus de 400 gravures dans le texte, Martin-Dupuis. — *La Chanson de Roland*, publiée dans l'original et transcrite en vers par Fagus, Cité des Livres. — *Journal d'un bourgeois de Paris sous Charles VI et Charles VII*. Préface et notes d'André Mary, Henri Jonquières. — Richard T. Holbrook : *Guillaume Alecis et Pathelin*, University of California. — Jean Morienval : *De Pathelin à Ubu. Bilan des types littéraires*, Bloud et Gay. — André Boulanger : *L'Art poétique de Jacques Peletier du Mans* (1555), publié d'après l'édition unique, Les Belles-Lettres.

Dans un ouvrage nouveau qui comptera quatre tomes et qui est consacré à un sujet particulièrement attrayant, les Plaisirs et les Fêtes, MM. Maurice Magre et Jean Lyonnet se sont chargés de présenter, à l'usage du grand public aussi bien que des lettrés, une vue d'ensemble des *Fêtes en Orient et dans l'Antiquité*. Le premier de ces auteurs est, comme on sait, un poète de grand talent, devenu philosophe et depuis longtemps adonné à l'étude des mœurs antiques en même temps qu'à l'étude des sciences hermétiques. Le second compte parmi les meilleurs érudits de ce temps qui se sont intéressés au théâtre et que le théâtre conduisit à examiner de près les distractions parallèles à l'aide desquelles l'humanité agrémente sa morne existence de travail.

Tous deux paraissaient donc tout à fait qualifiés pour évoquer l'immense histoire du divertissement humain et spécialement celle de ce passé très lointain que l'on retrouve figurée ou transcrite sur les temples, les monuments, les maisons, les vases et dans les poèmes, les annales ayant survécu aux injures du temps. Leur tâche cependant restait hérissée

de difficultés. Comment, en effet, opérer une sélection dans le fatras gigantesque des cérémonies, solennités, pompes de tous genres, publiques et privées, que les peuples imaginèrent pour honorer leurs dieux, leurs rois ou leurs héros, célébrer leurs victoires, exalter leur puissance, ou bien pour emplir de gaieté leurs villes ou leurs foyers? Dans un ouvrage de cette nature, on risque fort de sacrifier le général au particulier, l'ensemble au détail, celui-ci offrant souvent plus de pittoresque.

Or, il nous apparaît bien que MM. Maurice Magre et Jean Lyonnet ne se sont pas laissé séduire par l'attrait de l'anecdote. Ils ont choisi, au contraire, dans la masse des faits à leur disposition, ceux qui leur semblaient essentiels, et ils ont négligé ou signalé d'un mot seulement les autres. Ils ont traité les premiers dans un esprit continu de généralisation sans se préoccuper même de suivre, dans l'histoire d'une nation particulière, l'évolution graduelle de ses plaisirs, lesquels varient de forme, sinon de fond, au fur et à mesure que cette nation accède à un plus haut degré de civilisation.

Ainsi MM. Maurice Magre et Jean Lyonnet ont-ils été amenés, par exemple, à considérer les fêtes suscitées, dans l'Antiquité, par le double culte de Bacchus et de Priape sous leur physionomie, pourrait-on dire, globale. Ils nous font, en effet, un tableau comparatif et non dix tableaux isolés de ces fêtes qui toutes se ramènent, qu'on les étudie sous leur aspect grec, romain, égyptien, hindou, à des processions rituelles avec accompagnement de chars décoratifs ou symboliques. Elles prennent, à l'origine, une acception religieuse. Elles célèbrent l'être mystérieux qui, par delà la terre, préside à la fécondité. Elles se corrompirent plus tard par l'introduction de l'élément profane dans l'élément sacré. Les Dyonisiaques et les Bacchanales fournirent le prétexte de formidables licences. MM. Maurice Magre et Jean Lyonnet ne cherchent pas à nous allécher par l'étalage des excès qu'elles provoquèrent. Restant dans le domaine strictement historique, ils se bornent le plus souvent à peindre leur première apparence religieuse.

Nous ne saurions, dans une chronique dont la place est mesurée, rendre compte de l'énorme matière que ces écri-

vains ont utilisée. Disons seulement que leur ouvrage, grand in-4° de 400 pages, contient de curieuses pages sur la carrière et les danses des prestigieuses bayadères de l'Inde et sur le théâtre ancien de ce pays, évoque les plaisirs raffinés et les fêtes à la fois si singulières et si esthétiques de la Chine, donne des détails sur l'existence des courtisanes et sur les réjouissances publiques ou privées auxquelles celles-ci furent mêlées ou qu'elles provoquèrent, nous instruit sur des cultes de différents ordres, les cultes de Vénus et d'Adonis en particulier, qui donnèrent naissance à des cérémonies fastueuses. MM. Maurice Magre et Jean Lyonnet éveillent dans sa gloire la magnifique Byzance et, de-ci de-là, ressuscitent quelques figures autour desquelles s'agitèrent la passion et la joie, la reine Cléopâtre et l'impératrice Théodora notamment. Une partie de leur volume, sous la forme d'une anthologie, reproduit des textes qui complètent leurs propres récits. Quelques-uns de ces textes, empruntés à des voyageurs, nous initient aux mœurs, coutumes et divertissements de plusieurs peuplades d'Afrique, d'Amérique et d'Asie. Dans leur dernier chapitre, MM. Maurice Magre et Jean Lyonnet signalent la persistance, dans certaines fêtes des temps modernes, des rites, usages et folies des temps antiques. Le christianisme, contrairement à ce que l'on a souvent soutenu, ne put échapper à l'influence du paganisme. Le Carnaval qui, de nos jours, vivote encore, garda, pendant des siècles, un aspect des anciennes bacchanales.

Une illustration très abondante, choisie avec grand soin et même, dirait-on volontiers, découverte par M. Frédéric Saisset, poète de talent et grand lettré, qui collabore à cette publication pour sa partie iconographique, accompagne chaque chapitre des *Plaisirs et Fêtes*. Elle est d'une infinie variété, tirant ses éléments de toutes les figurations sculptées et peintes demeurant sur les bas-reliefs, vases, murailles, tombeaux des cités antiques. Les estampes, les parchemins enluminés, les tapisseries, etc..., lui fournissent aussi des scènes de tous genres. Cette illustration contribue à donner vie à un texte plein d'animation et de couleur.

MM. Maurice Magre et Jean Lyonnet abandonnent leur travail au seuil de la période moderne. Sans doute les *Plaisirs*

et Fêtes devraient-ils, pour être complets, comporter un volume sur le moyen âge, le xve et le xvie siècle. On peut regretter cette lacune. Nous avons entrepris — et nous nous excusons de commenter nous-même notre propre ouvrage — de donner, à notre tour, une image aussi caractéristique que possible des *Fêtes en Europe au* xviie *siècle.*

Paris a retenu plus spécialement notre attention. Sous Louis XIII et sous Louis XIV, la ville réserve à ses habitants peu de distractions. Le pouvoir royal s'efforce de l'agrandir et de lui procurer, avec l'aération, quelque hygiène. Elle reste néanmoins sordide, sillonnée entre ses pâtés de bâtisses massifs, par des ruelles étroites où coule un ruisseau nauséabond. Dans les maisons, la chandelle brûle en plein jour. L'ennui y règne qui n'est guère dissipé par les joies familiales, généralement peu actives, les mariages étant, à cette époque, conclus sur des questions d'intérêts plutôt que sur des inclinations de cœur. La cour même, à en croire les mémorialistes et chroniqueurs, n'échappe pas à ce pesant ennui.

Il est donc indispensable de fournir à des courtisans enclins aux cabales et à un peuple volontiers remuant des périodes de délassement. Le trône et l'échevinage en sont persuadés et s'y emploient avec activité. L'un et l'autre possèdent parmi leurs officiers à gages des ingénieurs, architectes, artistes, artificiers, poètes et artisans de tous genres, chargés d'organiser des spectacles. A ces spectacles, même lorsqu'ils ont un caractère privé, le peuple est généralement admis. Il occupe, par exemple, des emplacements au carrousel donné, place Royale, en 1612, lors de la déclaration des mariages espagnols. Il entrera de même dans les jardins de Versailles, quand Louis XIV, à l'apogée de sa gloire, y donnera les fêtes magnifiques dont les historiens officiels nous ont conservé le souvenir. Ces manifestations et d'autres, strictement publiques, comme les « entrées «, ont d'ailleurs le plus souvent pour but de permettre au souverain un contact direct avec ses sujets et d'exalter le loyalisme de ces derniers.

Dans notre ouvrage, situant les solennités dans les circonstances historiques qui provoquèrent maintes d'entre elles, nous donnons la description du Camp de la Place royale (1612), des Entrées de Louis XIII et de la fameuse entrée de

Louis XIV en 1660, des Ballets et autres divertissements de cour sous les deux rois, de la Fête de Vaux, du Carrousel de 1662, des trois mémorables fêtes de Versailles, etc... De plus, nous précisons quels plaisirs particuliers les gens du grand siècle savouraient aux champs, dans les stations thermales, au cabaret, à la Foire Saint-Germain, au Pont-Neuf, et quel enthousiasme ils témoignaient aux feux d'artifices multipliés à dessein et ayant souvent un caractère de propagande politique. Une partie de notre livre évoque certaines physionomies de divertissements en Allemagne, en Angleterre, en Italie, en Hollande et en Espagne. L'illustration de ces récits et descriptions est tout entière empruntée à des tableaux, fresques et estampes du temps.

§

Après cette incursion dans l'histoire des mœurs, revenons à l'histoire littéraire. M. Fagus nous y invite. Ce charmant poète, dont les lecteurs du *Mercure* ont souvent admiré les vers tout à la fois souriants et chargés de pensée, s'est évertué à nous offrir une nouvelle traduction de **La Chanson de Roland**, traduction en décasyllabes aux rimes le plus souvent assonancées, et qui différât des précédentes, et qui fût, plus qu'elles, proche du texte original.

On sent qu'il a longtemps, et avec une sorte de passion, et avec une sorte de vénération aussi, pratiqué ce poème épique qu'il nomme, dans sa langue imagée, « une Iliade de l'âge des cathédrales ». Il en connaît les divers manuscrits et les qualités particulières de chacun d'eux. Dans une préface fort docte, et qui rejoint souvent celle de M. Joseph Bédier, il nous restitue son histoire.

C'est, en définitive, le texte d'Oxford qui lui a fourni sa leçon principale. M. Joseph Bédier considérait ce texte comme le plus complet et le meilleur, et sa traduction en prose le suit pas à pas. M. Fagus a jugé cependant utile de se référer aux autres textes pour être plus certain d'interpréter dans sa plénitude la pensée de l'auteur présumé, le clerc Touroulde.

De son long labeur, nous ne pouvons dire que du bien. La traduction, malgré les difficultés de transposition du vers tourouldien en vers français, suit avec une grande fidélité les

nuances du premier. Elle en reproduit les rythmes et la cadence. Elle en rend ce que nous pourrions appeler le « parfum d'ancienneté », par l'emploi sans exagération d'archaïsmes qui la servent au lieu de la rendre obscure. M. Fagus, plus assoupli, ce semble, que M. Chauvard par exemple, à la discipline du vers, plus destiné que lui, par tempérament et par tendance, à l'écriture poétique, semble avoir, mieux que ce savant, réussi dans sa tentative de translation versifiée, jadis souhaitée par M. Bédier.

La lecture de ces vieux textes offre une saveur incomparable. La langue y garde une verdeur que nous ne lui connaissons plus depuis que les classiques, les grammairiens et les académies ont réussi à la fixer sous une forme définitive, un peu affadie. Quiconque souhaitera connaître cette langue d'autrefois, dans toute sa jouvence, son pittoresque, ses vives couleurs, fera ses délices de ce **Journal d'un Bourgeois de Paris sous Charles VI et Charles VII,** que M. André Mary vient de réimprimer.

Linguiste, philologue, étymologiste et poète de grande valeur, M. André Mary se promène dans notre moyen âge comme dans une région familière où il se sent à l'aise. Nous avons signalé maintes de ses traductions d'œuvres de ce lointain passé exécutées avec une rare conscience et qui rendent des originaux à la fois l'esprit et le suc. Cette fois, M. André Mary ne s'est point livré à une traduction; son texte restant suffisamment intelligible. Il s'est contenté d'annoter ce texte et de l'émailler de belles planches issues d'artistes contemporains. Il l'a fait précéder aussi d'une préface qui en donne à la fois, dans un style d'une grande richesse, un pénétrant résumé et une appréciation fort intelligente.

On ne sait au juste quel fut le bourgeois parisien du xve siècle qui tint ce *Journal* paisiblement, quasi au jour le jour, tandis que Bourguignons, Armagnacs et Anglais s'affrontaient sur le terroir de France mis au pillage. M. André Mary pense que c'était un clerc de savoir et son hypothèse, d'ailleurs, semble confirmée par quelques passages dudit *Journal.* L'homme, dans tous les cas, apparaît comme un extraordinaire curieux qui dut risquer souvent la malemort pour satisfaire sa curiosité.

C'est une sorte de Tallemant des Réaux du moyen âge, à l'affût des nouvelles, intelligent, clairvoyant, comprenant toutes choses et renseigné sur tout. Il tient pour le parti bourguignon; du moins le discerne-t-on à sa haine contre les « brigands » armagnacs. Mais est-on bien sûr qu'il pactise avec une faction quelconque? On le voit successivement fulminer contre tous ces puissants qui n'apportent dans Paris que le crime sous ses formes les plus hideuses. Il exècre Charles VI, il n'aime guère Charles VII. De Jeanne d'Arc, il ne dit rien qui fasse entendre qu'il l'envisage comme une salvatrice du royaume en ruines. En fait, il aspire uniquement à la paix.

Mais il furette partout, il voit tout. Tantôt il fournit des détails d'ordre politique, et tantôt d'ordre religieux. Il assiste aux processions et nul ne semble autant que lui se complaire à voir, d'autre part, des corps de larrons servir de « pendiloches » aux gibets environnents. Il trace des portraits en lignes vives et accusées; il sait peindre des costumes et les éléments décoratifs d'une fête. Il écoute les sermons de ces fols qui viennent, de temps à autre, remuer la plèbe de leurs prédictions enflammées. Toutes les calamités publiques sont enregistrées dans sa relation où l'on trouve aussi des détails d'ordre domestique, médical, météorologique et même des faits divers de la campagne et des halles.

En résumé, ce *Journal,* qui embrasse une période comprise entre 1405 et 1449, est un merveilleux document de mœurs englobant à la fois la vie publique et la vie privée. On comprend aisément que M. André Mary ait tenu à nous en donner une édition nouvelle et on lui doit de la gratitude pour le soin qu'il prit de nous en fournir un texte pur.

C'est après la mort du bourgeois anonyme susdit, en 1464, que fut donnée la *Farce de Maistre Pierre Pathelin.* Il est bien regrettable que le bon chroniqueur n'ait pù nous faire le récit de cette représentation à laquelle il eût vraisemblablement asisté. Il nous eût, en effet, tiré d'embarras sur la date réelle de cette représentation et nous eût, sans aucun doute, révélé le nom de l'auteur de cette première forme de notre comédie.

Longtemps, les érudits se sont efforcés, mais vainement, de

connaître le nom de cet auteur. En 1926, M. Louis Cons parvenait à assembler un faisceau de preuves lui permettant d'attribuer ladite farce à Guillaume Alecis, alias Guillaume de Hareng. La cause paraissait donc être entendue. Cependant, M. Richard T. Holbrook, dans une brochure riche d'érudition : **Guillaume Alecis et Pathelin,** revient sur ce problème. Ne croyez point qu'il y revienne pour démontrer que M. Louis Cons s'est trompé. Le but de son travail est, au contraire, d'ajouter de nouvelles preuves à celles que nous fournit son prédécesseur. Il tire ces preuves de certaines concordances d'expressions existant entre la *Farce* et les œuvres avouées de Guillaume Alecis et aussi de « l'application au problème susdit d'un raisonnement et d'une formule mathématiques ». Les arguments historiques et littéraires lui semblent, en effet, insuffisants à convaincre les incrédules. Le travail de M. Holbrook nous paraît fort docte, et par endroits, d'un vif intérêt, mais nous avouons ne pouvoir apprécier quelle importance il faut accorder aux équations et autres formules mathématiques appliquées à la chose littéraire.

Moins sérieux, mais fort divertissant, rattaché seulement par son titre à l'ouvrage précédent, se présente à nous le travail de M. Jean Morienval : **De Pathelin à Ubu, bilan des types littéraires.** C'est une ingénieuse incursion à travers quatre siècles de littérature. Son auteur relève, à travers ce temps, depuis Renard, en passant par Olibrius, Céladon, Matamore, Robinson, Jocrisse, Mme Angot, Tartempion, Dumollet, Calino, Prudhomme, etc..., jusqu'à Ubu, tous les personnages sortis de la littérature qui ont fait fortune et sont, à cette heure, cités comme caractérisant une certaine espèce d'êtres. M. Morienval s'efforce d'indiquer comment ces types gagnèrent leur popularité et son travail en mentionne, peut-être arbitrairement, environ deux cents. Quelques-uns, comme Turcaret, Des Esseintes, etc..., cités par M. Morienval, ne nous semblent pas avoir atteint la renommée de ceux imaginés, Pipelet entre autres, par Eugène Sue. Le roman a fourni la majeure part de ces types. La tragédie ne paraît point avoir eu cette vertu inventive. Quelques écrivains de génie, Flaubert en particulier, imposèrent au public, par leurs propres forces, des types littéraires, comme Mme Bovary,

Homais, Bouvard et Pécuchet. Par contre, en général, le public adopta les autres et se chargea d'établir leur réputation.

Pour terminer cette chronique, nous voudrions signaler comme il le mérite le travail de M. André Boulanger sur **l'Art poétique de Jacques Le Peletier du Mans.** Cet *Art poétique* parut en l'an 1555, sous le titre : *L'Art poétique departi en deux livres.* Il émane d'un personnage aujourd'hui tombé dans l'oubli et qui peut être néanmoins considéré comme un des plus brillants esprits du XVIe siècle où il fit, dans différents domaines, figure de précurseur.

La rapide et fort intéressante étude biographique que M. André Boulanger a placée en tête de son livre donne de Jacques Le Peletier du Mans la physionomie d'un homme instable, mais étonnamment docte ès matières littéraires comme scientifiques. L'homme, médecin, mathématicien, poète, humaniste pour tout dire, paraît avoir eu une influence très grande sur Ronsard; d'autres l'avaient signalé avant M. André Boulanger. C'est vraisemblablement au cours de son séjour à Lyon où il arrêta un temps son incessante pérégrination qu'il composa ou acheva de composer son *Art poétique.* M. André Boulanger voit dans cette œuvre en prose, que M. Henry Chamard commenta dans une thèse latine, bien plus que dans la *Défense et illustration* de Joachim du Bellay, s'épanouir la véritable doctrine de la Pléiade. A ce titre, l'*Art poétique* valait d'être réimprimé. M. André Boulanger nous donne, l'accompagnant d'un riche commentaire, son texte intégral. Nous avouons ne pas comprendre pourquoi il conserve à cette prose l'orthographe incompréhensible que Peletier du Mans avait imaginée et à laquelle il attachait une importance de maniaque. Cette orthographe rend ce texte illisible. Peut-être, pour en assurer la diffusion, eût-il été nécessaire de l'en délivrer.

ÉMILE MAGNE.

LES POÈMES

Liang-Tsong-Taï : *Les Poèmes de T'ao Ts'ien,* « éditions Lemarget ». — Amélie Murat : *Solitude,* « le Pigeonnier ». — Philéas Lebesgue : *Triptolème ébloui,* « la Revue des Poètes ». — Léon Riotor : *La Main de Gloire,* « la Caravelle ».

Les Poèmes de T'ao Ts'ien. — T'ao Ts'ien, ou Tao-Yuan-

Ming, (365-427 ap. J.-C.), est, nous rappelle le traducteur, M. Liang Tsong-Taï, « une des gloires de la poésie chinoise ». Sa vie, assez traversée de difficultés et de déboires cependant, se passa principalement à s'occuper de poésie et de musique, et à cultiver des fleurs. Son art fut toujours près de la nature, il est trempé d'un admirable stoïcisme souriant et serein. Ses vers ont de tous temps été loués et répétés par les lettrés de son pays, imités même, de leur aveu, par les poètes les plus célèbres, Li Taï-Peh, Wang Wei, Sou Tong-Po, mais nul n'a jamais atteint à une simplicité d'accent ou à une profondeur d'effet avec aussi peu de recherche apparente, avec autant d'ingénuité.

Ce qui ici nous intéresse particulièrement, c'est la transposition en poèmes français, par un poète chinois, de ces poèmes choisis entre les plus réputés, *Le Chant du retour, la Fontaine des Pêchers en fleurs,* plusieurs autres. Dans la préface qui introduit à ce recueil d'un luxe de présentation très particulièrement réussi parce que très sobre, M. Paul Valéry nous apprend que M. Liang, fervent adorateur de la poésie, lui a communiqué des vers anglais et des vers français, dont la qualité était certaine. Il est au fait de toutes les recherches et des acquisitions les plus raffinées, de cette sorte d'accommodement entre la rigueur extrême et l'extrême liberté, sous l'empire de la musique, condition désormais primordiale de la poésie française. « Il en usait, il en parlait étrangement bien. »

La réunion des poèmes ,en tous cas, qu'il groupe, traduits par ses soins, compose un ensemble étonnant de grandeur par le goût exquis de cette simplicité émouvante, avec parfois une teinte d'ironie envers soi-même et sa misère, quelque chose d'une délicatesse pénétrante dont je n'aperçois, même chez d'autres Chinois, aucun équivalent. *L'Oraison funèbre sur sa mort* est par malheur trop longue pour être citée ici, et on n'en saurait isoler des versets sans trahir et diminuer l'effet. Mais voici un poème plus court, et très évocateur de ce qui m'apparaît le sortilège de cet art :

Triste, triste, l'oiseau isolé de la foule
A la chute du soir il s'envolait encore :

S'envolant çà et là sans percher nulle part,
Nuit après nuit sa voix devenait plus perçante!
Apre son chant, et sa pensée lointaine et claire,
Il venait, allait, ô comme son cœur s'afflige!
Il s'est choisi alors un grand pin solitaire,
Et, pliant son aile, il s'en revenait allègre.
Dans le vent violent tout arbre est dépouillé;
Seul cet ombrage reste épanoui et vert,
Ayant trouvé l'asile où s'abrite mon âme,
Qu'aurai-je à craindre des mille cruels hivers?

Les Poèmes de T'ao-Ts'ien, dans la version de M. Liang Tsong-Taï, bien au-dessus des curieuses mais assez pâles traductions anciennes du marquis d'Hervey de Saint-Denys, font désormais partie du patrimoine littéraire français, au même titre que *le Livre de Jade* de Judith Walter (Gautier), et que de M. J. M. Guislain *la Cigale Eperdue,* ce choix si nettement transcrit et commenté des poèmes de Li-Taï-Peh.

Les eaux-fortes originales de Sanyu et le portrait du poète d'après Hwang Shen parachèvent harmonieusement la beauté de ce livre.

« Que s'il s'agit d'un poème » — écrit M. Paul Valéry dans la préface à ces poèmes chinois, « la condition musicale est absolue : si l'auteur n'a pas compté avec elle, spéculé sur elle; si on observe que son oreille n'a été que passive, et que les rythmes, les accents et les timbres n'ont pas pris dans la composition du poème une importance substantielle, équivalente à celle du sens, — il faut désespérer de cet homme » — ou de cette femme, songeais-je en lisant le nouveau livre signé Amélie Murat, Solitude, — « qui veut chanter sans trop sentir la nécessité de le faire, et dont les mots qu'il offre suggèrent d'autres mots ». Evidemment la sentence est rigoureuse. Mlle Amélie Murat a donné des preuves certaines de ses dons poétiques, et, dans son recueil présent, les vers qu'elle consacre au souvenir, à la mort de son amie d'enfance, Jeanne, sont irréprochables et doués d'un mouvement musical, d'une euphonie plus que satisfaisante. Mais voilà, en ses moments les plus heureux, Mlle Murat ne dépasse pas l'irréprochable et le satisfaisant. On lui accorde la sympathie, même un certain degré d'admiration; elle ne vous l'impose, elle ne vous

l'arrache pas. Et cette sympathie, cette admiration, dès qu'en un de ses poèmes la passion intervient, ne tardent guère à attacher mieux au poète qu'à la femme douloureuse, déçue, à la victime qui n'oublie ni ne se résigne, et qui pourtant ne s'insurge jamais. Au fond, l'espoir en son cœur n'est point réduit en cendres; elle-même s'en rend compte, elle aime, là même où elle fut meurtrie, où elle n'est point remplacée, et, encore fût-elle remplacée, elle aimerait toujours, elle serait, de tout l'élan, de toute la fidélité de son âme, celle qui aimerait le mieux et qui à l'infini se souviendrait. Il y a en elle une acceptation farouche, qu'aucune rebuffade ne désarme, une constance non point servile mais orgueilleuse et consciente, qui ne cède jamais, et d'où elle tire le courage, en dépit des obstacles ou de l'hostilité entêtée des choses, de s'assurer, quand même! de l'avenir. Elle ne ploie ni ne s'humilie, n'accepte de consolation ni des hommes ni de la religion, mais elle vibre au profond d'elle-même, et un chant mal soumis aux disciplines qu'elle recherche s'exhale d'elle, malgré tout, incontrôlé du moins, selon les conditions délicates, peu définies mais essentielles de l'oreille, de l'euphonie. Il y a dans ses poèmes les plus véhéments des rudesses et des heurts de son qui les déparent, tandis que lorsqu'elle chante ses souvenirs d'enfance ou les sites de son pays natal, sa voix est plus paisible et module dans la douceur.

Ayant parcouru toute la terre et enseigné aux hommes les plus lointains, aux Scythes même et aux Gètes l'art d'ensemencer et de cultiver la terre, **Néoptolème ébloui** pour tant de merveilles vues aux aspects différents des peuples et des pays, s'en revint en l'île natale, à Eleusis, donner ses soins au domaine paternel, sous la divine protection de Déméter. Hélas, depuis l'exil des Dieux, la fortune a bien changé de face, et le poète agriculteur, M. Philéas Lebesgue, qui a cru, quand il avait vingt ans, tenant l'araire, que sa tâche était sacrée, a subi l'épreuve rude à qui tous maintenant sont asservis. Autrefois on chantait leur bonheur, on saluait en eux les *fortunatos nimium*, mais aussi les autres artisans, les travailleurs manuels et de l'esprit étaient heureux. Maintenant il n'est plus d'autre dieu que l'Argent, et le labeur diligent ne vaut pas la ruse, le pillage et le vol. Qu'importe par quels

moyens, rien n'est exalté et puissant que la richesse, qui règne sans vergogne. Si bien qu'en un moment de découragement et de dégoût, le laboureur vieilli s'interroge :

> Je me dis : la maison et les champs que j'aimais,
> Me faudra-t-il les perdre, ô Fisc, pour que les trognes
> Infâmes puissent mieux s'empiffrer, et qu'en paix
> Les fraudeurs engraissés digèrent satisfaits?

Si légitime et justifié que nous paraisse cet élan d'indignation contre ce siècle hideux et corrompu par l'appétit des puissances basses qu'encourage, au détriment de ce qui pense, aime et travaille la tyrannie aveugle du Fisc, en effet, elle ne remplit pas, heureusement, tous les poèmes de ce livre. Outre la grâce, le charme des champs où il a vécu, souffert, peiné et réjoui tour à tour, Néoptolème-Philéas, ébloui, célèbre la splendeur vivante ou commémorée des contrées diverses où sa curiosité intelligente l'a attiré et retenu, depuis les proches Ardennes et l'Alsace, la Bretagne et la Provence, le Portugal et l'Italie, jusqu'aux provinces du royaume des Yougoslaves.

On connaît la dilection de M. Lebesgue pour ces peuples dont il a appris, avec quelle science scrupuleuse, les anciens poèmes, les chansons populaires. Ici il ne donne que des impressions pittoresques et sentimentales, toujours justes et précises. Je sais peu d'hommes dont la carrière vénérable inspire plus de sympathie et, je dirai, de respect que celle de M. Philéas Lebesgue. Tout ce qu'il a fait, étudié, vécu et écrit est empreint d'une égale probité intellectuelle et morale. S'il ne m'intéresse ici qu'en tant que poète, c'est néanmoins plutôt à l'ensemble de son œuvre si diverse, si savante parfois et là des plus originale, que va mon admiration. Le philologue m'étonne, me passionne; le poète me satisfait presque toujours, me déçoit par instants, et, en résumé, ne me transporte guère dans un monde nouveau et inconnu.

« Une grande ville, au bord d'un fleuve, abrita mon enfance ».

« J'aime cette ville et j'aime ce fleuve », déclare, dans une *prose liminaire,* M. Léon Riotor. Et il chante la gloire de ce fleuve » en étendant jusqu'aux limites de la fiction une des

fables qui hantent ces rivages : Un voyageur téméraire coupe la main du péager cruel qui empêchait le passage; puis il jette cette main en hommage au fleuve libéré. » Et c'est ce que M. Riotor appelle **La Main de Gloire.**

Successivement les six chants dont se compose le poème légendaire célèbrent *le Fleuve et la Forêt, le Péage, le Crime, le Cimetière, le Héros, le Beau Voyage,*

Notre vie est semblable à ce fleuve des âges,
Notre barque chétive est le jouet du sort.

N'importe! il est bon de se livrer à l'aventure, de courir sous l'ouragan, de tenter l'essor, et la sagesse ne consiste pas à être demeuré sans courage au foyer, mais à revenir, l'œuvre accomplie, à la terre où l'on sera charmé.

J'apprécie la bonhomie, ne devrais-je dire mieux la prud-homie de M. Léon Riotor, cette réserve de sérénité dont est imprégnée sa légende, grâce au calme appareil de ses déductions si justement équilibrées, grâce au paisible déroulement des poèmes suggestifs dont se compose chacun de ses chants, et à la haute signification de leur ensemble.

Evidemment on ne saurait dire de la Muse de M. Riotor qu'elle se plaît à hanter les espaces vertigineux. Mais à moyenne hauteur, l'air éblouit et enivre, les étoiles luisent et éclairent.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Simone : *Le désordre*, Librairie Plon. — Henri Fauconnier : *Malaisie*, Librairie Stock. — Henri de Régnier : *Le voyage d'amour ou l'initiation vénitienne*, Mercure de France. — Constantin : *Don Juan les Pins*, Librairie Plon. — Maurice Bedel : *Philippine*, Editions de la Nouvelle Revue française. — Georges David : *Cure-Bissac*, Editions Rieder. — Lucien Descaves : *Regarde autour de toi*, Editions Spes. — Alain Berthier : *Notre lâcheté*, Editions « Au Sans Pareil ».

Que Mme Simone qui jouit — en tant qu'actrice — de la plus enviable réputation, ait voulu, de surcroît, se faire un nom dans les lettres, rien de moins extraordinaire, sans doute; mais que, pour ses débuts, elle ait choisi le roman, et un roman comme **Le désordre,** voilà qui peut surprendre et même déconcerter. Quand on n'est pas un écrivain-né, si l'on se met à écrire, sur le tard, c'est, en général, pour conter ses

souvenirs ou pour résumer son expérience de la vie. Ne publie-t-on pas, alors, un petit traité de morale ou des maximes, on rédige ses mémoires et l'on va même jusqu'à composer un récit, mais d'inspiration subjective... Or, ce qui frappe dans *Le désordre,* c'est précisément qu'il n'est pas une œuvre autobiographique, et que son héroïne, Emma, qui est quelconque et maladroite, a aussi peu de ressemblance que possible avec Mme Simone, dont on connaît le charme et l'esprit. Mais quand, le livre fermé, on médite un instant sur les sentiments et les idées qu'il agite, on s'avise qu'en l'écrivant, Mme Simone a bien pu vouloir illustrer, sinon une philosophie — ce qui est un bien grand mot — du moins une vue de l'esprit particulière. Qu'est-ce donc, en résumé, que *Le désordre*? L'histoire d'une jeune fille que son caractère prédisposait à une vie simple et honnête, et qui se trouve jetée, par le hasard de sa naissance, dans un milieu louche où elle se détraque. Cette régulière était vouée au mariage, et c'est la hantise de l'amour unique qui la poursuit à travers de misérables mésaventures, jusqu'au moment où elle échoue dans un lycée, à la façon dont on prend le voile... Parce qu'un certain Guérin l'a tenue, un jour, dans ses bras, toute sa jeunesse, affolée par le désir, se passe, d'imprudences en imprudences, à la recherche de ce fiancé décevant... Ironie du sort. Cruauté de la vie elle-même qui enferme les âmes dans des corps, et les âmes les plus pures dans les corps les plus troubles ou les plus troublés. Mme Simone éprouve une sympathie ardente pour son héroïne, et cette sympathie, qui s'exalte jusqu'à l'hallucination, la pousse, à coup sûr, à multiplier les épreuves par lesquelles elle la fait passer. Aussi, est-ce un roman lyrique plus qu'un roman de mœurs ou de caractère qu'elle a écrit, en dépit de l'exactitude et, surtout, de la finesse de ses observations. A Dieu ne plaise que je lui fasse grief de ne pas être médiocre, et d'éviter l'ennui de l'art photographique! Mais il y a une manière de donner l'illusion de la vérité, et dont le secret (qui est tout le génie de l'écrivain romanesque) réside dans le choix des détails, à égale distance du banal et de l'exceptionnel. Mme Simone, qui finit par faire d'Emma une personnailté morbide, développe son récit par secousses, et use, en outre, d'une langue

trop savante ou trop recherchée pour convenir à la narration impersonnelle, c'est-à-dire proprement réaliste. Qu'on se rappelle ce que disait Stendhal du style en gants jaunes... Si le sien est dénudé, il sort de chez la manucure, et l'onyx brillant de ses ongles éblouit. Tant d'artifice ne laisse pas de nuire à la suggestion du récit de Mme Simone, et il ferait douter de sa sincérité si nous ne savions que la mode a créé un esprit fictif, un esprit second, aux écrivains d'aujourd'hui que j'appellerai amateurs, quand bien même ils auraient plusieurs ouvrages à leur actif, parce qu'ils font moins du langage un outil qu'une parure ou un bibelot. Pour en revenir à l'image que m'a fourni tout à l'heure Stendhal, il faut des mains « à tout faire », des mains à qui rien ne répugne, pour être romancier. Mais *Le désordre* est un livre très intéressant, très distingué, et qui émeut lors même qu'il agace un tantinet de-ci de-là.

Bien qu'ils n'aient fixé leur choix sur aucun des favoris de la critique, les Dix n'en ont pas moins couronné un beau livre en le roman de M. Henri Fauconnier, **Malaisie.** Je dis le roman parce qu'il est entendu que c'est à un ouvrage d'imagination en prose que doit aller le prix des Goncourt; mais sauf l'épisode sanglant par quoi il se termine, il faut reconnaître qu'on ne trouve rien dans le récit de M. Fauconnier qui justifie cette qualification. M. Fauconnier ressemble aussi peu que possible, il est vrai, à un écrivain romanesque, et je ne le crois même pas un écrivain-né, pour reprendre l'expression dont je me suis servi à propos de Mme Simone. Son exemple témoigne, en outre, en faveur de ce que j'avançais relativement à la matière que l'on met en œuvre quand on se fait auteur sur le tard. C'est aux souvenirs de sa vie de colon que M. Fauconnier (qui a passé, paraît-il, la cinquantaine), a recouru pour composer son livre, et l'on voit bien que celui-ci est tout entier fait de descriptions ou plutôt d'évocations, d'impressions et de réflexions, bref qu'il tient plus du journal ou du carnet de notes que du récit. On a prononcé le nom de Conrad à son propos; et M. Fernand Vandérem celui de Maugham. Mais tandis que Conrad et Maugham sont des conteurs, avant tout, M. Fauconnier n'est qu'un homme intelligent qui a su voir, et qui a médité à sa manière sur

le thème du *primitivisme*, c'est-à-dire sur les bienfaits du retour de l'homme à la nature, sur l'*amoralisme*, aussi, avec quelque chose de l'originalité et de l'inquiétude sinon du sens critique de M. André Gide que l'on a également cité à son sujet. Depuis Rousseau (pour ne pas remonter plus loin), c'est un lieu commun d'opposer à la vie civilisée la vie naturelle, et l'une et l'autre ont aujourd'hui leurs partisans forcenés, quand, encore, on ne voit pas le même individu pratiquer le nudisme et prôner les avantages de la « standardization ». Pour Lescale, en tout cas, le héros du récit de M. Fauconnier, c'est avec la sensation de prendre un véritable bain de Jouvence qu'il se plonge, en pleine jungle, dans la vie de planteur et cultive les hévéas, ou arbres à caoutchouc. A cette vie, il a un initiateur en la personne d'un aventurier énigmatique comme le veut la tradition, ou déjà le poncif, un certain Rolain qui professe des théories assez analogues à celles du Persen de M. Malraux... Aussi bien, tuera-t-il, pour lui épargner la honte de la pendaison, un indigène qu'il aime et qui se sera rendu coupable d'un crime sous l'influence d'une crise, qu'on ne peut comparer qu'aux accès de fureur démente des éléphants. Preuve que la vie dont M. Fauconnier nous vante le charme édénique a son revers, et que tout ce qui est naturel n'est pas parfait. Mais M. Fauconnier ne prétend pas apporter de solution aux problèmes que ses héros soulèvent en philosophant — et il y a bien de la saveur dans son roman. Ce que je trouve de meilleur dans celui-ci qui est d'une langue excellente, sobre, dense et sans vains ornements, ce sont les renseignements qu'il contient sur la faune et la flore des Indes néerlandaises; sur la religion et les mœurs des indigènes de cet archipel; et peut-être, par-dessus tout, dans une atmosphère admirablement recréée, le témoignage vibrant qu'il nous fournit. Un homme qui a vécu loin de sa terre natale, et qui a analysé les réactions de son être dans la solitude spirituelle qu'il s'est ainsi faite, nous donne, ici, le résultat de son expérience. Cela est sans prix.

Nous retrouvons M. Henri de Régnier, sous son triple aspect de romancier du XVIIIe siècle, de poète et d'historien du Symbolisme dans Le Voyage d'amour ou l'initiation vénitienne, le recueil de contes ou de nouvelles qu'il publie aujour-

d'hui. Avec cette élégance, à la fois hautaine et nonchalante, impertinente et libertine, qui le caractérise et qui fait qu'on reconnaît « sa manière » aussitôt qu'on a lu vingt lignes de lui, M. de Régnier narre, en effet, d'abord l'aventure d'un jeune gentilhomme que son père envoie à Venise, à la veille de la Révolution, pour s'y instruire, sous la sauvegarde d'un ecclésiastique, dans l'art des courtisanes de la Sérénissime République, ensuite, la déception d'une charmante femme plus ou moins rosécrusienne et quattrocentiste, qui s'éprend d'un « gigolo », comme on dirait aujourd'hui, lequel a la manie de se parer de bijoux; enfin, l'histoire du veuvage de Scheherazade ét de l'éveil de son goût pour « les voluptés grecques », la lassitude venue non seulement des contes, mais de l'amour, incarné dans un homme beau comme le dieu Harpocrate lui-même. M. de Régnier a bien de l'esprit, et ceux qui ont aimé *La double maîtresse, Les Amants singuliers, Le Mariage de Minuit, La Flambée* et ce chef-d'œuvre que je préfère entre tous : *La Pécheresse,* en écouteront avec plaisir se prolonger l'écho dans *Le Voyage d'amour.*

Les lecteurs de cette revue n'ont sans doute pas oublié le roman de M. Constantin : **Don Juan-les-Pins**, dont ils ont eu la primeur. Je pourrai donc me dispenser de le résumer, et de dire comment le secrétaire d'ambassade Yves de Vezet se trouve lier connaissance, au bord de la Méditerranée, avec la femme du docteur Karl Härtsch, de Zurich, puis, à l'issue d'une odieuse scène de famille, se décide à l'enlever... M. Constantin, qui a pris pour épigraphe cette affirmation de M. André Gide : « Le roman, c'est l'expérience du romancier », a dû utiliser certaines circonstances de sa vie pour écrire son livre. Peut-être même a-t-il fait plus encore, et s'est-il figuré dans son héros?... Cela expliquerait la complaisance, je suis tenté de dire excessive, qu'il lui manifeste, mais qui n'est point haïssable à cause de son caractère juvénile, et de l'idéalisme, ensemble passionné et chevaleresque, qui l'exalte. M. Constantin, qui a le don d'animer ses personnages et de nous intéresser à eux, est aussi, et surtout, très séduisant. On sent que, comme Yves de Vezet, il aime la femme et la vie, et se montre prodigue dans les témoignages de son amour. Il a de l'âme, en un mot, quoique ce mot soit

bien galvaudé, et il ne rougit pas de le faire voir, à une époque où l'on affecte de ne priser que l'intelligence, en la mettant, il est vrai, au service de la sensualité. On comprend sa colère contre ces savants qui, comme le docteur Härtsch, ravalent l'individu au rôle de rouage social, et préparent cette civilisation d'insectes que M. Georges Duhamel a flétrie dans ses admirables *Scènes de la vie future.* Il y a bien quelque éloquence dans le livre de M. Constantin, et dans la tirade, en particulier, d'une longueur invraisemblable qu'Yves déroule dans la clinique du docteur; mais il faut porter cette faute légère, comme les détails auxquels M. Constantin s'attarde inutilement, au passif, ou plutôt à l'actif de sa jeunesse. M. Constantin, qui a beaucoup d'esprit, et qui réussirait, sans doute, au théâtre, est aussi très fin psychologue. Plus encore que celui de Mily Härtch, le portrait qu'il a tracé de Mathilde en est la preuve.

Je ne voudrais pas avoir l'air de prendre à partie M. Maurice Bedel que je ne connais point, et qui est probablement un très galant homme, mais je dois l'avouer : son nouveau roman, Philippine, m'a encore moins plu que le précédent, que j'avais déjà trouvé inférieur à *Jérôme...* M. Bedel a un genre d'esprit auquel je suis rébarbatif ou imperméable, et c'est bien en vain que j'ai essayé de m'intéresser aux mésaventures de Monsieur et à l'aventure de Mademoiselle Grenadier, en Italie, sous la dictature du Duce. M. Bedel raille le régime fasciste, et que ce régime prête à la moquerie, je n'en disconviens pas; il y prête même plus qu'un autre, du fait de viser au sublime; mais pour le ridiculiser convenablement il aurait fallu atteindre à la haute bouffonnerie, et M. Bedel est resté à mi-chemin, entre la blague et la gouaille. « Diseur de bons mots, mauvais caractère », écrivait Pascal. M. Bedel n'est peut-être pas méchant, mais il a de la prétention. Cela choque d'autant plus qu'il est négligé dans sa composition et dans son style, et que ses qualités littéraires sont modestes. Elles trouveraient, il me semble, dans le vaudeville ou le livret d'opérette leur meilleur emploi.

Fils et petit-fis de paysans, Simoneau, qui, gamin, sifflait, déjà, dans une flûte d'un sou, et qui a fait son service militaire dans la musique, est un artiste-né. Mais il a contre lui

la médiocrité de sa condition et celle de son milieu. Devenu président d'une « harmonie » municipale, à Richelieu, dans l'Indre-et-Loire, s'il compose, bientôt, tout en continuant de travailler dans les champs, une symphonie rustique en trois parties : **Cure-Bissac,** l'audition qu'il en donne équivaut à un coup d'épée dans l'eau. Sans amertume, car ce pauvre diable est un sage, il renoncera à son rêve et à son ambition, c'est-à-dire qu'il se résignera à rester « dans le rang », comme eût dit son aïeul qui était trompette aux zouaves. Point de fadeur ni de déclamation dans le récit de M. Georges David, dont le nom a été cité au moment du Prix des Goncourt, et qui conte simplement, en une bonne langue où l'usage du patois poitevin sait rester discret.

Regarde autour de toi, de M. Lucien Descaves, est un recueil de récits, inspiré par la réalité quotidienne, et l'on y retrouvera avec plaisir la bonhomie de l'auteur, et son indulgente ironie. Veuve de soldat tué à la guerre, qui se remarie; fille de libre-penseur qui s'enthousiasme pour la petite sœur Thérèse de Lisieux; ancienne « servatoire » que tourmente la nostalgie de ses débuts sur les planches; étudiant en médecine qui joue du violon dans les gargotes pour pouvoir gagner l'argent nécessaire à la poursuite de ses études, etc..., ce sont des figures que nous avons rencontrées sans qu'elles attirassent notre attention, qu'évoque M. Descaves, en les plaçant en plein lumière. Son réalisme atteint de la sorte à l'art, sans dédaigner, pourtant, d'émouvoir.

M. Alain Berthier a poussé jusqu'au bout des nerfs le récit qu'il intitule **Notre lâcheté,** et qui est la confession d'un misérable, attentif à suivre sa descente tout au fond de l'ignominie. Après avoir fait l'épreuve de son irrémédiable faiblesse, ce personnage, qui ne déparerait pas la collection de Dostoïevski, s'acoquine avec une vieille prostituée, et tout en la haïssant, se repaît, dans ses bras, de honte et de volupté... Cas pathologique, assurément. Mais si M. Berthier accentue, avec une délectation morose, l'infamie de son couple quand il le montre vautré sur un lit toujours défait, au milieu du linge et des eaux sales, ce n'est pas sans exciter notre pitié qu'il nous inspire de la répugnance.

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

La Révolte, 1 acte de Villiers de l'Isle-Adam. — *La Brouille*, 3 actes de M. Charles Vildrac, à la Comédie-Française.

Villiers a eu certains côtés de génie, mais pas du côté du Théâtre. Pourtant, ses ambitions dramatiques n'étaient pas minces, mais elles se sont révélées dérisoires. Dans sa préface de la Révolte, il aspirait à régénérer « le théâtre de France, devenu l'opprobre de l'art moderne ». Pour n'aboutir qu'à un dialogue fastidieux et déclamatoire contre l'assujettissement des femmes dans le mariage. Question qui n'était déjà plus neuve ni passionnante pour le public français de 1870, puisque la pièce eut à peine cinq représentations au Vaudeville.

Deux personnages : un banquier, 35 ans; sa femme, 25, mariés depuis quatre ans et demi, ayant un enfant au berceau, ils semblent vivre en parfaite harmonie. Ce soir-là, comme d'habitude, tous deux sont attablés à faire des comptes. Madame, fille de commerçants, y est experte. Elle a collaboré assidûment avec son mari, non seulement comme comptable, mais comme associée et conseil. Tout d'un coup, sans que rien l'ait fait prévoir, elle déclare tout sec à son mari stupéfié qu'elle a vite reconnu en lui une nature positive, terre à terre, dépourvue d'imagination : « Le mystérieux univers ne fera naître éternellement sur vos lèvres qu'un sourire frais et reposé, car rien ne fut jamais triste ou mystérieux pour vous, même la science humaine. » Aussi, dès le troisième jour du mariage, elle avait pris la résolution de fuir le domicile conjugal. Si elle a différé jusque-là, c'était par le scrupule d'indemniser d'avance son mari. Aujourd'hui, l'ayant aidé à tripler sa fortune, et lui laissant un héritier, elle se juge libre d'aller vivre sa vie.

Oh! il ne s'agit pas de rejoindre un amant, mais de « vivre avec les arbres et les livres, dans une maison bien déserte ». Le mari lui dit vainement des choses raisonnables; elle se précipite au dehors. Mais au bout d'un moment, elle revient. Non par raison, ni par instinct maternel, mais par défaillance morale : « Trop tard! Je n'ai plus d'âme. J'ai frissonné du froid de l'exil. »

On voit la comparaison écrasante qu'évoque cette lourde et morne saynète. Et l'on se demande avec curiosité pourquoi la Comédie Française a jugé utile de faire ressortir davantage encore l'ostracisme quasi complet dont elle a frappé le répertoire d'Ibsen. Peut-être qu'elle a eu le dessein machiavélique de faire croire à des badauds qu'Ibsen s'est inspiré de Villiers? *Nora* est postérieure de neuf ans à *la Révolte,* mais jamais quelqu'un d'un peu qualifié n'a contesté que les sources de *Nora* sont exclusivement scandinaves, qu'on la voyait déjà venir dans de précédentes œuvres d'Ibsen, et enfin qu'Ibsen, presque ignorant de la langue française, n'a sans doute jamais eu la moindre notion de Villiers et de *la Révolte.*

Rôles ingrats pour Mlle Marquet et M. Georges Leroy. Surtout pour Mlle Marquet qui avait à personnifier, non une créature vivante, mais une froide et extravagante abstraction. Elle ne pouvait guère que réciter une conférence. Elle l'a fait pour le mieux.

Après avoir subi ce lever de rideau, les spectateurs ne demandaient qu'à faire un succès à toute œuvre qui n'aurait pas banni le bon sens et l'esprit. **La Brouille,** autre pièce du milieu bourgeois, était alors bien à sa place. En la prenant comparativement, et en contraste avec ce qu'ils acceptent habituellement sans dégoût, il faut savoir gré à ceux qui clament au chef-d'œuvre. Tout en ayant goûté les qualités manifestes, on peut n'avoir pas l'enthousiasme si facile. On peut y voir une péripétie assez mince, un dénouement très prévu et trop longuement retardé, des caractères plus ou moins complexes et imprécis (sauf celui, très clair, du député fripouille, personnage épisodique), caractères qui, à la réflexion, ne nous semblent pas mériter tout l'intérêt qu'ils nous ont capté par le jeu et la physionomie des interprètes, qui sont excellents.

La péripétie, ou l'incident, se passe dans un milieu de riche bourgeoisie du jour. L'architecte Pain (Léon Bernard) et le lanceur d'affaires Henri Dumas (Bacqué) sont des amis très anciens. Le fils du premier est fiancé à la fille du second. L'amitié des pères est cimentée encore par une communauté d'intérêts : l'homme d'affaires fonde des casinos, l'architecte les construit. Les Dumas ont invité les Pain à déjeuner. Ils ont eu la fâcheuse idée d'y inviter aussi un député véreux,

débraillé, mal élevé, vantard, qui agace fortement l'architecte. Dès que le député a pris congé, il reproche vertement à son ami de l'avoir obligé à ce contact. Elargissant la querelle, il le traite de combinard, ne vivant pas d'un véritable métier, mais de basse compromission, d'intrigues louches. A quoi l'homme d'affaires lui répond à peu près : « Mais toi qui fais si bien le censeur, tu es heureux d'avoir mes casinos à construire et tu n'es pas assez naïf pour ignorer comment on doit s'y prendre pour obtenir concessions et commandites. » Mais l'architecte proclame qu'il ne franchira plus ce seuil, et qu'il rend ses dossiers de casino. Tel est le premier acte. Les deux suivants sont occupés par le cheminement de la réconciliation — aussitôt désirée *in petto* par les deux amis. Leurs femmes y emploient leur diplomatie. Quant aux deux fiancés, ils restent plutôt inertes, bien convaincus que l'affaire s'arrangera. Et leur quiétude contribue à fortifier la nôtre. Il va de soi qu'à la fin, au bout de peu de jours, chacun des deux brouillés y ayant mis du sien, la liaison se rétablit entièrement, au point de vue affaires, aussi bien qu'au point de vue sentimental.

La naïveté foncière de M. Charles Vildrac tient en quelque sorte du merveilleux. Car, non seulement elle ne se contente pas de s'affirmer simplement avec tous les risques que cela comporte, mais encore elle trouve moyen de nous donner parfois un véritable plaisir. Ici, le jeu est des moins compliqués. C'est, sous une forme extrêmement modérée, dans une atmosphère d'affection, l'image d'une certaine réaction du goût traditionnel français contre l'envahissement progressif du mufle. Après un ressaut momentané, il faut bien s'en accommoder.

La grisaille de M. Charles Vildrac c'est, en vérité, l'expression adéquate, l'esprit même de sa modestie, de sa décence à penser et à agir exactement, sincèrement selon ses forces, selon sa nature, selon son cœur. Grisaille de qualité.

D'ailleurs le problème qu'il débat dans *la Brouille* est son propre problème, celui qui animait déjà les deux jeunes gens du *Paquebot Tenacity*. Les deux aspects principaux qui apparaissent en lui-même à l'auteur lorsqu'il se considère : selon l'un, plus hardi, il veut marcher avec le temps, selon l'autre,

pusillanime, il sait et conserve toutes tendresses et toutes susceptibilités des mœurs traditionnelles. Aussi bien Vildrac ne peut-il même créer un cœur un peu hardi, un peu aventureux qui ne serait pas encore lui-même plein de richesse sentimentale. C'est ce pouvoir à ne figurer que des êtres gracieux, cette magnifique impossibilité à n'imaginer jamais un personnage point généreux, point foncièrement et incorrigiblement bon, qui fait passer, parmi les œuvres parfois pourtant singulièrement désuètes et puériles de Charles Vildrac, son génie de poète.

J'exprimerai non pas un reproche, mais un regret à propos de Charles Vildrac : délaissera-t-il donc décidément l'expression directement et proprement poétique pour le théâtre? Certes, son théâtre — et notamment *la Brouille* — connaîtra le succès durable. Mais, par exemple ici, peut-être ne faut-il pas perdre de vue qu'une part décisive de ce succès doit être reportée au rôle rendu, composé plutôt, par Léon Bernard avec bonhomie, finesse et autorité, — et aussi un peu aux blagues lancées contre les députés, les manieurs d'affaires. Mais la matière réellement exquise, poétique, de Vildrac, si délicate et pudique, et repliée, n'est-elle pas quelque peu en péril sur la galère théâtrale?

A le prendre au particulier, on peut trouver dans *la Brouille* certain débat en rapport avec mon inquiétude :

FAIN

Seulement, comprends-tu, ce qui me déçoit, c'est le milieu, le domaine de ton activité. C'est de te voir aux prises avec toute cette vermine d'affaires et en coquetterie avec tous ces profiteurs. Je t'aimerais mieux dans une vraie jungle, sur une brave terre en friche ou même sur un navire en perdition. Ce serait plus digne de toi. . . . . .

DUMAS, *après un silence.*

Oui! Moi aussi j'aimerais mieux. Mais je ne crois pas avoir le choix. Je suis tout naturellement porté là où je puis le mieux me dépenser. Toi aussi. Bon gré, mal gré, nous sommes solidaires de notre époque; nous sommes au service d'une société, nous prenons place dans une équipe.

FAIN

Si nous le voulons bien!

DUMAS, *appuyant sur les mots.*

Si nous voulons exister! Si je ne peux pas supporter certains coudoiements et certaines odeurs, je n'ai qu'à quitter la place.

Mais Vildrac va son chemin comme il l'entend. Où qu'il choisisse de paraître, il apporte intégralement ses dons exceptionnels. Aussi bien ma remarque — dont je sais d'ailleurs tout l'arbitraire — n'est peut-être que pour montrer ma particulière prédilection pour la position du poète insoucieux du spectateur, seul en face de lui-même, aussi loin qu'il est possible du sifflet comme de la claque.

ANDRÉ ROUVEYRE.

HISTOIRE

Fustel de Coulanges : *Leçons à l'Impératrice sur les origines de la civilisation française;* Hachette. — Emile Gabory : *L'Angleterre et la Vendée. I : Granville, Quiberon, L'Ile d'Yeu;* Perrin. — Jean Benoist d'Anthenay : *Le Premier Administrateur de l'Alsace Française : Jacques de La Grange, Intendant d'Alsace de 1673 à 1698.* Préface de M. le Dr Oberkirch, Député du Bas-Rhin. Librairie Istra. — Georges Champenois : *Le Sabotage officiel de l'Histoire de France;* Editions Bossard. — Mémento.

Un esprit impartial et délié, avec la plénitude du sens historique, ayant l'entente du Passé en tant que chose pratique. Tel apparaît Fustel de Coulanges, puissant historien, et tout près d'être un grand homme. Et, en vérité, on ne voit pas ce qui peut lui manquer pour en être un. C'était un caractère antique. Ses pages sur saint Louis, dans ses Leçons à l'Impératrice sur les origines de la civilisation française sont un chef-d'œuvre de virile candeur :

Dans chacun de ses actes, comme souverain de même que comme homme, dit-il, saint Louis se pose la question du bien et du mal; il cherche où est le devoir; il se détermine, non d'après l'utilité, mais d'après la morale. Sa politique, c'est d'obéir à sa conscience; son habileté, c'est d'être juste.

Pour achever le prix de ces lignes sur la sainteté chez un roi de France, la science historique de Fustel garantit la justesse pratique de sa noble simplicité. Nous constatons avec lui qu'il est dans l'ordre politique des conquêtes morales, et que c'est par une conquête morale, intimement mêlée aux faits, que la Monarchie française sortit du règne de saint

Louis forte et respectée comme elle ne l'avait pas été jusque là. Oui, quand on pense aux formidables travaux historiques de Fustel, à sa science solide et limpide comme le diamant, on lit avec vénération et avec la joie de posséder une certitude, de capitales affirmations sorties de la conscience morale informée par un savoir hors ligne.

Fustel de Coulanges, sous ses formes strictes, fut aussi une sensibilité. Comme Michelet, mais d'une autre manière que Michelet, car il ne fut nullement romantique, il avait mis sa vie, là, dans ces reconstructions du Passé. Devant une question historique, il se faisait le contemporain de cette question; il écartait les interprétations modernes, le point de vue moderne; il voulait pouvoir dire : « C'est réellement sous cette forme que la question se présentait aux générations de ce temps-là ». (*Leçons* : Les Germains et les Romains, p. 87). De là la plus âpre étude des textes. « Comme liseur de textes aucun chercheur ne pouvait lui être comparé », dit M. Ed. Fueter. « Il lisait et méditait ses sources infatigablement ». Les textes les plus obscurs, même réputés fautifs, étaient par lui élucidés, *réalisés* en tant qu'expression exacte d'un *fait*. Il y avait toujours quelque chose dans un texte. « S'il paraissait subsister des contradictions, cela pouvait tenir à ce que nous n'avions pas compris le sens des phrases. » M. Fueter, à qui nous empruntons cette remarque, dit encore : « Les admirables digressions de Fustel sur le sens exact d'expressions en apparence toutes simples, par exemple chez Grégoire de Tours, sont de vrais modèles d'interprétation historique. Il serait à désirer qu'on en fît quelque jour un Index (1). »

Cette objectivité absolue, qui implique, elle aussi, et au plus rare degré, l'association de la sensibilité à la recherche historique, a permis à Fustel de trouver la vie là où elle est :

(1) M. Fueter parle, d'ailleurs, de « critique défectueuse des sources ». Mais là, on soulève un lièvre, on soulève la question de l'interprétation philologique des textes, interprétation qui tend à infirmer la valeur des textes, qui tend même à écarter les textes, remplacés par l'épigraphie, la diplomatique, etc., etc., quand ce n'est point par la critique discursive, les aperçus personnels et subjectifs, par la littérature, enfin. Peut-être reviendrons-nous là-dessus dans quelque occasion. La question est loin d'être à maturité chez les historiens. Pour Fustel de Coulanges, voir Seignobos, D'Arbois de Jubainville, etc.

non dans les abstractions et les logiques, non dans les intérêts politiques et les thèses du jour projetées sur le Passé, non dans les mirages du libéralisme; mais dans le fonds le plus substantiel et pour ainsi dire le plus autochtone des forces historiques : les croyances, les conditions sociales, les conceptions saisissables dans les sources, les sources contemporaines exclusivement, et non pas ailleurs. Il a fait « en commençant par le bas », où sont les assises concrètes, et non par le haut, où sont... les nuées, l'histoire des institutions. Il n'a pas réduit en abstractions, — c'est-à-dire en entités agissantes par elles-mêmes, en organismes révélés, — la substance de l'Etat; montrant, bien au contraire, dans les réalités sociales scrutées à fond, les attaches vives des formations politiques, administratives et juridiques. Rude et tacite leçon, par contre-coup, pour la sacro-sainte logique aériforme du Libéralisme moderne!

Les présentes « Leçons à l'Impératrice » sont, en plus grande partie, des généralisations, d'une qualité qu'on peut imaginer, sur les sujets célèbres traités par Fustel dans son illustre carrière : « l'Ancienne Grèce », « les Institutions politiques de l'ancienne France », etc.

Nous avons déjà parlé à plusieurs reprises, au fur et à mesure de la parution des volumes, des excellents travaux de M. Emile Gabory sur les guerres de Vendée. Rappelons que les deux premières parties se rapportaient à la grande guerre vendéenne de 1793 et des années suivantes (« Les Deux Patries »; « La Vendée militante et souffrante »); tandis que, dans la troisième partie (« La Victoire des Vaincus »), s'évoquaient la Chouannerie et la dernière grande guerre vendéenne (1799).

Aujourd'hui, dans cet ouvrage sur **L'Angleterre et la Vendée**, M. Gabory, à son œuvre déjà si renseignée, ajoute la contribution toute nouvelle de documents originaux qu'il a été le premier à consulter dans les archives anglaises. Grâce à ces documents nouveaux, en grande partie inconnus, l'historien a pu montrer, sous leur véritable jour, les faits qui, en 1795, ont marqué la politique des Emigrés avec l'Angleterre, de l'Angleterre avec les Emigrés, et ont abouti au désastre de Quiberon. On sait que les Emigrés d'Angleterre, constitués

en un corps d'armée par le gouvernement britannique, se jetèrent sur l'Ouest, où les transporta une flotte anglaise. Le but était, en ranimant la guerre vendéenne et en ralliant les Chouans, d'écraser les forces républicaines. Ce plan, auquel fait penser celui de Wrangel contre les Soviets, est connu; mais ce qui l'était moins, ou même ce qui ne l'était pas du tout, avant l'ouvrage de M. Gabory, c'est le rôle exact joué d'un côté par l'Angleterre, de l'autre par les Emigrés.

Nous devons nous borner à signaler le récit très attachant de M. Gabory. Les détails politiques inédits y abondent, puisés, on l'a dit, à des sources nouvelles, British Museum, Public Record Office. L'Angleterre était désireuse de soutenir le soulèvement des provinces catholiques et royalistes. Mais il apparaît que sa politique anti-révolutionnaire faisait plutôt fond sur les provinces mêmes que sur les Princes émigrés. Elle avait raison, car les politiques rivales du comte d'Artois et du comte de Provence commirent toutes les fautes qu'il fallait pour jeter l'Emigration au désastre. M. Gabory paraît avoir retrouvé l'origine (pages curieuses, 203-204, par exemple, sur la fameuse « Agence royaliste » de la rivalité d'attributions qui, en entrechoquant les deux chefs émigrés, Puisaye et d'Hervilly (étude complètement renouvelée de ces deux personnages et de leur rôle), amena l'affreux désastre de Quiberon.

Quant à l'Angleterre, M. Gabory repousse l'imputation de perfidie qui s'était attachée à son entreprise. Certainement, elle se montra très lente, à Granville : mais les Vendéens eurent le malheur de manquer d'estomac devant cette place, et ne purent attendre la fin des difficultés britanniques. Pour le désastre de Quiberon, décrit en des pages de l'intérêt le plus poignant, M. Gabory est d'avis que l'étrange lettre de service dont se trouvait nanti d'Hervilly et qui fut la cause de tout le mal n'est pas d'authentique source anglaise, et qu'il faut plutôt chercher du côté des intrigants qui s'agitaient autour des Princes. De plus, il est tout à fait certain que la tempête, en écartant de la côte la flotte anglaise, empêcha celle-ci de sauver les Emigrés rejetés par Hoche dans la mer. On ne peut plus mettre en question la bonne foi de l'Angleterre en ce qui concerne, enfin, l'échec du Comte d'Artois à l'Ile d'Yeu.

M. Gabory y voit également l'effet des dissensions royalistes.

La mise en œuvre des sources anglaises aurait pu, croit-on, commencer dès le volume précédent. Il semble qu'elle ne soit pas sans avoir entraîné, ici, quelques légères répétitions (par exemple pour l'expédition de Granville). Mais c'est là une critique sans importance, qui n'empêche nullement le grand intérêt de ces pages, aussi bien écrites que neuvement documentées.

La principale source consultée par M. Jean Benoist d'Anthenay pour composer son ouvrage sur **Le Premier Administrateur de l'Alsace Française, Jacques de La Grange, Intendant d'Alsace de 1673 à 1698,** est un document d'histoire politique et administrative, à peu près inédit jusqu'ici, dont la rédaction est due à l'intendant lui-même. En voici le titre officiel : « *Description de la province d'Alsace dressée par M. de La Grange, Intendant, par ordre du Roi, pour l'instruction de Monseigneur le Duc de Bourgogne* ». C'est, explique M. Benoist d'Anthenay, « un de ces Mémoires rédigés par tous les Intendants de France, à la demande du duc de Beauvilliers, Gouverneur du duc de Bourgogne ». Nous devons croire que ce Mémoire-ci a servi les buts de pédagogie politique de l'éducateur du petit-fils de Louis XIV; sa portée, en tous cas, se trouve avoir singulièrement dépassé un tel but, car, de nos jours, l'écrit de l'Intendant reçoit, des événements historiques, une véritable actualité.

Jacques de La Grange (quoi qu'on puisse dire de l'homme privé, et il faut être indulgent et circonspect en ceci, suggère son récent biographe d'après les documents de famille et les indices contemporains) apparaît bien, quant à son œuvre administrative, comme « le véritable conquérant civil » de l'Alsace, selon l'expression de M. Rodolphe Reuss. C'est toute une histoire de cette Province sous Louis XIV, Histoire nourrie aux grandes études de M. Rodolphe Reuss et de M. Christian Pfister, principalement, qu'on a pu grouper autour des extraits du Mémoire de l'Intendant. Acquise à la France, en vertu du traité de Munster (1648), l'Alsace ne commença vraiment à être gouvernée par Louis XIV qu'en 1673. A ce titre, le récit de cette administration initiatrice de La Grange resta, jusqu'à la Révolution, comme une sorte de « Manuel ad-

ministratif » de cette province. L'Alsace n'entra que peu à peu dans l'unité française, mais sa lente intégration par la Monarchie fut complète, comme il apparut sous la Révolution.

Cependant, elle ne s'accomplit pas sans laisser subsister, on le sait, la question qui fut le point de départ des guerres de la Révolution et de l'Empire, et, par là, de maintes autres guerres : la question des princes allemands possessionnés. Le gouvernement de Louis XIV et l'administration de l'Intendant, malgré un « mauvais point de départ » (p. 33), veillèrent à l'exécution des conventions de vassalité envers le Roi de France, souscrite par les princes allemands possessionnés (par l'Empire), et c'était, du point de vue monarchique, suffisamment faire, en principe... Les positions politiques acquises sur le Rhin par l'Ancien Régime furent défendues. Mais la Convention abolit les survivances féodales en Alsace. C'était rompre, par excès de développement, en quelque sorte, le système établi par Louis XIV.

On le voit, le livre de M. Benoist d'Anthenay contient d'intéressantes suggestions. Il faudrait signaler aussi, sous ce rapport, la politique religieuse. Cette politique ne fut pas des plus heureuses. (Voir p. 76, un exemple des vexations subies par les Protestants). Certains événements, naguère, ont montré, de même, que le terrain religieux demeurait, quoique pour d'autres motifs, chose délicate en Alsace reconquise. La fiscalité de Louis XIV fut dure aussi. Mais l'enseignement du livre de M. Jean Benoist d'Anthenay est d'ailleurs tout positif. Ce livre aide fortement à comprendre, par les exemples si caractéristiques pris dans la période des débuts, la question d'Alsace. « Problèmes d'une singulière complexité... beaucoup de patience... d'ailleurs fermeté dans la poursuite des desseins », observe le Préfacier, M. Oberkirch, député du Bas-Rhin.

Le sabotage officiel de l'Histoire de France, par Georges Champenois. — Au Mont Saint-Michel, que je visitai il y a deux ans, le cicerone faisait de la laïcité. Avec un sourire entendu, il observait qu'on ne disait plus la messe dans l'église de l'Abbaye, si ce n'est, à peine, deux ou trois fois l'an. On aurait pu lui répondre que c'était la Messe qui avait élevé le merveilleux édifice, et que, sans la Messe, il n'y

exercerait présentement pas, lui, son métier de cicerone, en touchant les pourboires y attachés. Bien entendu, les cachots d'ancien régime, les prisonniers, les atroces souffrances figuraient en bonne place dans le boniment. Il eût été préférable de laisser ceux des visiteurs qui pouvaient être plus sensibles aux authentiques suggestions qui sortaient de ces pierres songer, par exemple, à la puissance des ordres monastiques du Moyen-Age, à ce qu'il avait fallu de force et de vertu sociales pour édifier la formidable Merveille. Mais le cicerone était bien stylé, et peut-être, aussi, y allait-il de son pain.

Le sachant ou non, il répétait la leçon que bien des gens répètent en France, depuis que l'intérêt politique a substitué à la science véridique du Passé une interprétation arbitraire, qui tend à le discréditer. Mais, heureusement, il est encore nombre de Français pour s'aviser qu'en somme ce qui s'est fait dans ce Passé, — toujours représenté depuis la Révolution comme un temps de ténèbres, de tyrannie, de calamités, d'erreur, de non-être enfin, — avait, tel quel, sa raison d'être et sa justification comme possibilité réalisée. Les hommes, allez! ont toujours bien su ce qu'il leur fallait. Aux vieux siècles, qui furent aussi nets d'idéologies abstraites que le nôtre en est encombré, ils l'ont su aussi bien que jamais.

En recueillant, dans une large enquête, et en publiant les avis d'hommes venus de la politique, des lettres, des sciences, de l'enseignement, de la religion, ou simplement du peuple, M. Georges Champenois nous a appris que le passé de la nation française n'était point si méconnu de l'opinion (plus capable qu'on ne croirait de sens historique désintéressé) que le donneraient à penser les idées reçues. Du moins le désir d'une Histoire nationale raisonnablement continuée et équilibrée entre Hier et Aujourd'hui, et la réprobation pour le coup de pouce qui, au détriment du Passé, rompt frauduleusement cet équilibre et suspend cette continuité, se manifestent-ils, ici, avec un impressionnant accord.

Nous avions pris, sur le livre de M. Champenois, assez de notes pour pouvoir écrire un grand article, si nous en avions eu la place. Signalons, page 62, une manière d'esquisse, ou d'amorce, d'une bibliographie des fraudes historiques. Il y a

quelques autres rubriques de ce genre, *passim*. Il n'y en a pas assez. Et même, après l'inventaire des opinions, le décisif document à produire serait un choix, ou même un Corps, des falsifications introduites dans notre Histoire d'avant 1789. La tendance dominante est d'accuser de ces falsifications les manuels en usage dans l'enseignement primaire. Il y a maints autres renseignements de fait dans les réponses recueillies par M. Georges Champenois, qu'il faut féliciter et remercier.

Mémento. — *Revue Historique* (mai-juin 1930). A. Jeanroy : *Les troubadours dans les cours de l'Italie du Nord aux XII*e *et XIII*e *siècles*. (Suite de courtes biographies des chanteurs provençaux qui se firent accueillir dans ces cours : Montferrat, Savoie, La Lumigiane, la Ligurie et la Toscane, la Marche de Trévise, les cours de Ferrare, de Padoue, de Vérone et autres cours lombardes et piémontaises; enfin la cour impériale de Frédéric II. M. A. Jeanroy montre les rapports des troubadours avec les seigneurs dont il se fait, à cette occasion, l'historiographe, et ne manque pas de noter les caractères et l'évolution de la poésie provençale, qui finit par devenir un objet pour « collectionneurs et grammairiens ». Plutôt une solide esquisse qu'autre chose, mais bien faite pour faire désirer l'œuvre développée qu'elle semble annoncer). P. Louis Rivière: *Siam d'autrefois et Siam d'aujourd'hui*. (Une ambassade royale au Siam; une ambassade siamoise en France, l'ambassade envoyée à Louis XIV à l'instigation de l'aventurier grec Constantin Falcon. Suivent des détails sur l'histoire ancienne du Siam, puis sur son histoire moderne et contemporaine. Détails intéressants sur le roi Chulalongkorn. L'auteur, qui montre de la sympathie pour le royaume siamois, estime que la rivalité de la France et de l'Angleterre a été la meilleure garantie de liberté pour le grand Etat indochinois). H.-O. Evennett : *Claude d'Espence et son « Discours du Colloque de Poissy »*. (Important. La carrière de ce théologien oublié est pleine de renseignements sur l'histoire religieuse et politique du temps. On trouve en appendice le texte du Discours, où l'on recueille maints curieux détails sur le fameux Colloque, sur Catherine de Médicis et autres personnages). Ambroise Jobert: *La diplomatie française à Gênes à la fin de 1792*. (Histoire d'un échec diplomatique dû en partie à la confusion des négociations menées par des agents, D'Anselme, Sémonville, Belleville, qui se supplantaient les uns les autres, et en partie à la difficulté même de l'entreprise. M. Jobert a dû avoir quelque peine à débrouiller cet écheveau diplomatique. Gê-

nes ne put donc être tirée de sa neutralité, les Austro-Sardes étant à 10 lieues et la petite armée française, l'armée du Var, opérant, sans grands moyens, bien plus au loin. Nos tentatives d'emprunt tombèrent à plat. On ne donnait pas cher, à la fin de 1792, du nouveau régime français). Georges Bourgin : *Aperçu sur l'histoire de la Commune de 1871.* (Difficultés de cette histoire. « La mystique prolétarienne et le préjugé anticommunaliste risquent de demeurer insensibles à toute espèce de démonstration scientifique »). Bulletin historique : *Histoire grecque* (1927-1929), par P. Cloché. *Histoire d'Allemagne. Moyen Age*, par Marc Bloch (*suite et fin*). Comptes-rendus critiques. Bibliographie. — *Revue des Etudes historiques* (avril-juin 1930). G. Dodu : *Le drame conjugal de Catherine de Médicis.* (Minutieuse et intéressante étude psycho-physiologique sur la femme de Henri II. « La pièce pourrait bien avoir été jouée sur des données autres que celles admises par la tradition, — la tradition de la syphilis admise par Michelet. Alors, quoi ? La vérité serait-elle dans ce passage d'une lettre de Catherine : « Jeamès femme qui aymèt son mary n'éma sa puteyn. » Très probablement. M. G. Dodu a tiré grand parti de cette donnée. Pages remarquables.) Laignel-Lavastine et J. Vié : *La vie médicale de saint Vincent de Paul.* (Saint Vincent de Paul comme thérapeute, considéré en particulier dans l'application de son activité médicale aux maladies mentales. De là, une grande partie de l'immense bien qu'il fit, et peut-être le secret de son influence touchante et singulière.) (L. Deries : *La captivité du Baron Paul de Krudener.* (Septembre 1812-Décembre 1813. Captivité considérée comme une des « représailles napoléoniennes » Du baron on savait que les dissipations de sa femme, — celle qui devait être l'Egérie mystique d'Alexandre Ier, — l'avaient forcé à divorcer : mais on se rappelait moins sa captivité, chapitre politique intéressant à joindre à l'histoire des dernières années du Premier Empire). P. de Vaissière : *Un Cadet de Gascogne : Roger de Comminges, sieur de Saubole.* (Sous la plume d'un historien coloriste qui en a tracé tellement, de ce temps et de cette qualité, ce portrait n'a rien à envier, pour la touche et pour l'entente de l'époque, à ses devanciers dans la galerie de la fin du XVIe siècle. Cet article a été inspiré par l'ouvrage de M. Claude Derblay). Em. Déborde de Montcorin : *A propos du Centenaire de la prise d'Alger.* Comptes-rendus critiques. Bibliographie.

Nous compléterons la prochaine fois cette revue analytique des récents sommaires historiques.

EDMOND BARTHÈLEMY.

PHILOSOPHIE

ESTHÉTIQUE. — Janjol : *L'Epitinikaire, ou introduction humanisée à la jouissance intégrale.* Povolosky, 1928. — Léon Arnoult : *L'œuvre d'art, son infini et son parfait.* La Salamandre, 1930. — Ch. Baudouin : *Psychanalyse de l'art.* Alcan, 1929. — Mémento.

Janjol cache Despujols, et le titre énigmatique **Epitinikaire** cache une grandiloquente explication de l'univers, où l'esthétique et la métaphysique tentent de s'étayer l'une l'autre, — hélas! par ce qu'elles ont de plus faible. — D'un auteur qui touche à tout, en paraissant supposer qu'il suffit de fulgurer pour connaître, la critique ne saurait juger; il dédaignerait d'ailleurs ses jugements.

S'exprimant dans le ton bien élevé, raisonnable quoique ambitieux, de la philosophie spiritualiste, M. L. Arnoult, dans **l'Œuvre d'art**, associe encore le vrai et le beau. Sa modeste conclusion revendique une place « dans ce droit de conquête inlassable qui consiste à réduire le domaine de l'inconnaissable » (242). Heureux l'auteur, en tant que « servant de l'Idéal », et gagné à une « théorie scientifique de la perfection esthétique et psychologique »; mais pitoyable celui que sa tâche de critique empêche de comprendre! On dirait qu'il n'y a rien de positif en esthétique. Un chapitre se présente sous le nom de « bases de la morphologie universelle », et aucune allusion n'y est faite au livre prestigieux de Monod-Herzen.

La Psychanalyse de l'art, par Ch. Baudouin, est un maître-livre. Son introduction, qui serre de près le sens de diverses notions freudiennes, mériterait de n'être jamais perdue de vue, comme texte de référence, dans toute discussion sur la psychanalyse; et dans un recueil, même succinct, de justifications de la psychanalyse, elle aurait droit à sa place. Le contenu du livre est neuf en ce qu'il ne théorise sur l'art, dans les cinquante dernières pages environ, qu'après avoir exploré les processus inconscients de la création et de la contemplation.

Voici en bref les précisions fournies par la remarquable introduction. Depuis 1923, Freud se soucie moins d'opposer le conscient à l'inconscient, que de signaler l'antagonisme du moi et de l'impersonnel, — le *Iich* et le *Es*. Prenons ce der-

nier mot au sens qu'il a dans l'expression fameuse : « Es singt aus den Tiefen. » Ce *Es* peut se manifester aussi bien, d'ailleurs, par un sur-moi ou un surconscient que par un sous-moi ou subconscient. Mais ses racines profondes plongent dans un inconscient racial et collectif, sur lequel se greffe la personnalité du *Ich.* Il faut voir là, pensons-nous, l'influence de la psychologie collective (expression de Ch. Blondel) sur la psychologie tout court, en d'autres termes un souci plus ou moins explicite, chez Freud et Baudouin, de transposer en psychanalyse l'essentiel de ce qu'enseigne la sociologie, par exemple avec Durkheim. Déjà, sans psychanalyse ni sociologie, Ribot, sur la seule base de la psychologie individuelle, avait montré les sentiments personnels se rattachant aux instincts impersonnels par l'intermédiaire des tendances, parmi lesquelles il en discernait de primitives et de dérivées. Or c'est l'enchevêtrement de ces tendances que Freud appelle « complexes »; et l'étude de l' « évolution » par laquelle le personnel sort de l'impersonnel, pour culminer parfois en un impersonnel supérieur, voilà désormais l'objet de la psychanalyse.

Ce que la psychanalyse ainsi conçue fournit à l'esthétique, c'est une documentation sur « les rapports que l'art entretient avec les complexes, soit personnels, soit primitifs, tant chez l'artiste créateur que chez le contemplateur de l'œuvre » (16). Ch. Baudouin trouve sa documentation d'abord dans de nombreux travaux allemands qui ont poussé fort loin l'esthétique freudienne, et qu'il passe au crible de sa critique; ensuite dans des essais originaux d'analyse, l'un concernant un poème de V. Hugo, l'autre fouillant l'inspiration du poète Henri Mugnier, connaissance personnelle de l'auteur.

Après ces coups de sonde dans la création artistique, vient une recherche sur la contemplation esthétique, collection d'expériences personnelles sur un sujet tout neuf. Associations d'idées notées chez divers sujets, en présence d'une œuvre d'art. Ne voyons là que des matériaux, dont il serait prématuré de construire une théorie. Ch. Baudouin y ajoute quelque chose comme une théorie, son interprétation propre de la dynamique mentale mise en jeu par l'art : la rêverie provoquée, la « catharsis » obtenue, la réalisation, la subli-

mation. Le lecteur moyen demande ces sortes de conclusions, et elles valent certes d'être présentées. Mais l'intérêt foncier du livre réside en la méthode et en l'esprit qu'apporte l'auteur à l'égard de la technique freudienne.

Mémento. — *La sensibilité musicale,* de Lionel Landry, paraît en nouvelle édition (Alcan, 1930). Les musicologues se rappellent l'opposition de cet auteur à une théorie pythagoricienne et sa propension à une conception de la *Gestalt.* L'auteur est de plus en plus gagné par cette conception. L'Avant-Propos rédigé en 1930 insiste, à l'occasion des débats sur la poésie pure et de l'épistémologie meyersonienne, sur « l'impossibilité de déduire une forme d'art de considérations objectives ». La pensée toujours en éveil de L. Landry est de nature à faire beaucoup réfléchir, et les esprits les plus différents.

P. MASSON-OURSEL.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Joseph Pérès : *Les sciences exactes,* E. de Boccard. — Hélène Metzger : *La chimie,* E. de Boccard.

Dans une collection intitulée *Histoire du monde* ont paru simultanément deux ouvrages, de valeur extrêmement inégale, qui se proposent de donner un tableau d'ensemble de l'évolution des sciences mathématiques et physicochimiques, plus précisément de la mathématique et de la physique d'une part, de la chimie d'autre part. Une telle division est parfaitement soutenable; elle se trouve, par surcroît, justifiée par la maîtrise avec laquelle la première partie a été traitée.

Joseph Pérès est professeur de mécanique rationnelle à la Faculté des Sciences de Marseille : c'est dire que ses préoccupations le rendaient parfaitement apte à publier une mise au point sur Les sciences exactes ; l'étude de la mécanique exige en effet un large emploi des mathématiques et, par ailleurs, la mécanique s'incorpore de plus en plus dans le reste de la physique, ce qui oblige un « mécanicien » à être plus ou moins physicien. J'aurais toutefois aimé qu'il consacrât (p. 184) une page ou deux au principe de la nouvelle *mécanique ondulatoire* qui, tout en bouleversant les assises mêmes de la mécanique, tend à construire une synthèse de la physique, sous le primat de l'optique.

Voici les principales subdivisions de ce petit livre, qui compte à peine deux cents pages et qui ne fait — à juste titre — pour ainsi dire aucun appel à l'algorithme mathématique. Après une quarantaine de pages sur la *science grecque* et vingt-cinq pages sur le *moyen âge*, les cinquante pages suivantes traitent de la *renaissance* et du mouvement scientifique qui se situe *entre Newton et Euler*. Nous assistons alors à la fondation du *calcul des probabilités*, qui tend actuellement à envahir toute la science :

S'il s'agit là, quelquefois, de jeux de l'esprit et d'un délassement à des études plus sévères plutôt que d'une véritable science, il ne faut pas oublier que c'est seulement grâce à l'intérêt qu'ont porté à ces questions des savants illustres, que la théorie s'est trouvée prête au moment où on en a besoin pour de nombreuses applications pratiques et scientifiques (p. 117).

La même époque assista aux premiers développements de la mécanique, qui porta longtemps la fâcheuse empreinte de la croyance à des vérités nécessaires, inconditionnées :

Il faut relever la tendance, très générale, au dix-huitième siècle, d'attribuer aux principes de la mécanique une valeur absolue, en repoussant ce qui pourrait ruiner la certitude de la mécanique et la réduire à *n'être plus* qu'expérimentale... D'Alembert n'hésite pas à affirmer qu'il s'agit de vérités nécessaires, « non pas en ce sens que le Créateur (!) n'eût pu établir des lois toutes différentes, mais en ce qu'il n'a pas jugé à propos (!) d'en établir d'autres que celles qui résultent (!) de l'existence même de la matière »... Nous pouvons avoir aujourd'hui des idées assez différentes sur le rôle que joue l'expérience en mécanique — et même en géométrie. L'illusion de d'Alembert et de plusieurs autres était toute naturelle (et même utile), au moment où l'on reconnaissait (1) la valeur d'une théorie mathématique de ces questions (p. 119-120).

La fin du dix-huitième siècle et la première moitié du dix-neuvième sont exposées en un chapitre d'une trentaine de pages; c'est la glorieuse époque française, où Paris est la « capitale intellectuelle de l'Europe » (p. 156), où dominent les grands noms de Lagrange, de Laplace, « qui reste très positif dans les questions les plus théoriques et qui tire tout le

(1) C'est-à-dire : où l'on découvrait (M. B.).

parti possible d'habiles rapprochements » (p. 139), puis plus tard de Cauchy. Pendant les premières années du siècle dernier, « école française et école allemande peuvent résumer l'essentiel du développement des sciences exactes (p. 161).

Le dernier cinquième de l'ouvrage décrit « quelques traits caractéristiques de la science contemporaine », en ce qui concerne l'analyse et la théorie des fonctions, le calcul fonctionnel, la théorie des groupes, la mécanique et la physique théoriques. Une conclusion, toute d'actualité, s'occupe de *l'avenir de la culture scientifique* : ces pages, fort bien venues et profondément pensées, sont dignes d'être lues et méditées par tout esprit curieux des progrès de l'intelligence humaine.

§

Avec **La Chimie** de Madame Hélène Metzger, il nous faut malheureusement déchanter... Sans qu'on en discerne une justification valable, — sauf, naturellement, pour des raisons d'ignorance personnelle, — son exposé s'arrête « vers la fin du troisième quart du dix-neuvième siècle » (p. 149); il néglige donc toute l'énergétique chimique, toutes les méthodes physicochimiques, toutes nos idées *expérimentales* sur la structure de la matière, bref tout ce qui fait le fond et l'originalité de la chimie actuelle. Ce qui est pire, c'est que toutes les questions traitées reflètent la mentalité d'un savant qui serait mort vers 1875 (2) : vivant au milieu des rabâchages de la Faculté parisienne des Lettres (3), l'auteur nous soumet une compilation parfois utile, mais plus souvent incompréhensive par manque d'idées générales. Signalons quelques passages intéressants sur Robert Boyle (p. 28-33) et sur Lavoisier; mais une science un peu courte se manifeste à chaque page, qu'il s'agisse de l'« indivisibilité des atomes » (p. 49), de la confusion, très grave, entre « coefficient » et *force*, (p. 59), ou de la méconnaissance du principe de Carnot (p. 63), là où il semblait indispensable de l'évoquer (4).

(2) L'auteur oublie de distinguer corps simple et élément (p. 116) et d'indiquer que la théorie électrique de Berzélius est ressuscitée sous une forme différente, mais triomphalement (p. 119). Les opinions de Duhem et d'Ostwald sont mentionnées sans commentaires (p. 148), etc.

(3) Nous nous sommes expliqué sur ce point dans la *Revue de philosophie*, publication de l'Institut catholique (juillet-août 1929, p. 446-455).

(4) Sans parler des noms propres estropiés : Becher (p. 22 et 153),

Nous avons là un bien mauvais ouvrage; et certes, les nombreuses publications de l'auteur ne nous permettaient guère d'espérer mieux... Mais, après tout, qu'importe? Le même sujet a été traité excellemment par Albert Kirrmann, aujourd'hui maître de conférences à l'Université de Bordeaux, dans *La chimie d'hier et d'aujourd'hui* (5). Par contre, le petit livre de Joseph Pérès, par cela même qu'il réserve une large place, une place prépondérante à l'histoire de la mathématique, ne fait en aucun cas double emploi avec la remarquable mise au point, *Les étapes de la physique* (6) d'Henri Volkringer.

MARCEL BOLL.

SCIENCE SOCIALE

René Gonnard, professeur à la Faculté de droit de Lyon : *Histoire des doctrines économiques*, Librairie Georges Valois. — Mémento.

Sous le titre **Histoire des doctrines économiques**, M René Gonnard, professeur à la faculté de droit à Lyon, a écrit un livre des plus remarquables. Les histoires, même de doctrines économiques, ne le sont pas toujours, — il est si facile de s'improviser historien! Tout a été tellement étudié, il y a eu tant de monographies de détail et de tableaux d'ensemble qu'on peut à très bon compte se mettre à écrire une histoire de plus, histoire d'individu, histoire de nation, histoire de science. Pour la science économique en particulier, nous avions déjà un ouvrage monumental, celui de Rist et Gide, dont j'ai rendu compte ici dans son temps, et d'autres avaient paru à l'étranger ou en France, les histoires de Cossa, d'Imgrand, les livres de Truchy, Turgeon, Deschamps, Souchon, tant d'autres, on pouvait donc se demander : A quoi bon une grande histoire de plus? — Mais on aurait eu tort de parler ainsi, si remarquable, comme je le disais, est l'ouvrage de M. Gonnard, et la librairie Valois est à louer d'avoir réuni

Kirchhoff (p. 140 et 157), Waage (p. 143)..., du mot « urane » mis pour *uranium* (p. 112), de la confusion entre soude et sodium (p. 132), de cette affirmation inattendue que « l'ammoniac contient (*sic*) un métal » (p. 113)...

(5) *Cf. Mercure de France*, 15 juin 1929, p. 656-659.

(6) *Ibid.*, 15 décembre 1929, p. 671-674. Sur la proposition d'Emile Borel et de Jean Perrin, l'ouvrage de Volkringer a été l'objet d'un prix de l'Académie des Sciences, le mois dernier.

en un gros volume portatif de 700 pages les trois tomes de cet auteur antérieurement publiés.

Le livre est divisé en six parties très claires : *Antiquité et Moyen Age. Le mercantilisme. La physiocratie. L'école libérale. Le socialisme. Les écoles réalistes.* Ce sont là en effet les grands stades de l'évolution des idées en matière économique. Aux quatre du milieu, l'auteur attribue des patrons mythologiques. Le mercantilisme qui, à partir de l'afflux des métaux précieux en Europe provoqué par la découverte du Nouveau Monde, domine les XVIe et XVIIe siècles, est qualifié « le triomphe de Plutus », et la physiocratie du XVIIIe : « la revanche de Cérès ». De même, le libéralisme, c'est « Prométhée déchaîné », et le socialisme, c'est « la révolte de Vulcain ». Aussi regrette-t-on un peu que l'auteur n'ait pas sous-titré son époque du réalisme moderne « les efforts de Minerve », comme il aurait pu qualifier la modération antique et médiévale : « le règne d'Apollon »; et ainsi toute l'histoire des doctrines économiques aurait été rattachée à ces beaux dieux olympiens qu'il est permis, même à un bon chrétien, comme M. René Gonnard, de vénérer rétrospectivement.

Tous ces dieux, au surplus, continuent à vivre et à se battre comme des chiffonniers, ce qui n'a rien d'étonnant puisqu'ils sont immortels, et l'histoire des doctrines économiques est moins celle de leurs règnes successifs que de leurs prédominances cessantes et renaissantes. Plutus, qui semblait démodé, est revenu au premier rang de l'actualité avec les questions d'inflation et de déflation monétaires, et Cérès montre, par les crises actuelles, qu'elle est plus importante encore que Vulcain, et si l'on parle un peu moins de Prométhée, ce n'est pas qu'il ait disparu (il y a encore quelques libéraux sur terre, dont celui qui écrit ces lignes), et la sagesse personnifiée par Apollon et Minerve aura bien un jour son heure, tout comme le muletier. Notre temps est donc merveilleusement intéressant, puisque nous pouvons assister à la lutte héroïque de tous ces agathodémons et kakodémons; malheureusement, c'est nous, pauvres mortels, qui payons les pots cassés : *Delirant reges, plectuntur Achivi.*

Aux dernières pages de son livre, M. René Gonnard, en

citant, sans d'ailleurs se l'approprier, le mot de Flaubert : « La sottise est de vouloir conclure », exprime la crainte que ce long défilé tournoyant de systèmes laisse dans l'esprit du lecteur une impression de scepticisme. Il n'en est rien, et pas plus qu'une histoire de la philosophie n'a jamais empêché un esprit vraiment philosophique de créer un nouveau et millième système d'harmonie du théos et du cosmos, une histoire de l'économie politique n'empêchera pas un sociologue de se construire une explication qui le satisfasse des grands événements humains. Ce qui est seulement certain, c'est que les doctrines sont beaucoup moins importantes que les tendances, et comme aurait dit Tarde, les croyances que les désirs. M. René Gonnard montre à merveille que le socialisme et le libéralisme ne sont pas si éloignés que ça l'un de l'autre, tous deux étant à base d'individualisme, et l'on pourrait même dire que l'individualisme libéral est parfois beaucoup plus social que le socialisme; d'autre part, le libertarisme et le bolchévisme sont aux antipodes doctrinaires, mais comme leurs procédés sont identiques, ils se ressemblent bien dangereusement, et pour leurs victimes il importe vraiment bien peu d'être assassiné par les uns ou par les autres. Ce qui est important, ce ne sont pas les doctrines, ce sont les passions, et que les doctrines soient vraies ou fausses, c'est vraiment peu de chose en regard de ceci que les passions soient nobles ou viles, bienfaisantes ou méchantes. Ce qui est à considérer également, ce ne sont pas les systèmes, mais les tendances, les mouvements, et tel système peut sembler réfuté et inexistant, qui n'en continue pas moins à avancer dans les esprits; comme le dit l'auteur, dans les pays sujets aux grandes inondations, le voyageur novice se rassure en voyant qu'aucune barre menaçante ne paraît à l'horizon, mais pendant qu'il attend silencieusement, le sol s'imbibe sous ses pieds et déjà l'eau monte à ses genoux.

Nous assistons en ce moment à un phénomène de ce genre. Il n'est pas de système économique plus faux, plus absurde et plus dangereux que le marxisme; aucune de ses thèses ne tient debout et Karl Marx n'a même pas le mérite de l'avoir imaginé puisqu'il l'a construit de bric et de broc avec des emprunts faits à ses devanciers; et cependant le marxisme

n'en existe pas moins d'une vie terriblement forte. Pourquoi? Parce que les passions qui l'animent sont, elles, terriblement puissantes. Je ne sais pas si le mot qu'on prête à un révolutionnaire est bien authentique : « Nous ne tenons pas tellement à ce que les malheureux deviennent heureux; ce que nous voulons avant tout, c'est que les gens heureux deviennent malheureux »; il est, du moins, d'une profonde vérité psychologique, et il mériterait de rester, comme tous ces mots historiques qui n'ont peut-être jamais été prononcés, mais qui résument tout un individu, tout un peuple, toute une époque. Les passions de haine ont toujours été plus fortes que les passions d'amitié, et, quand elles se heurtent, ce n'est pas la pauvre fraternité qui l'emporte; heureusement, comme l'a fait remarquer encore Tarde, les haines se combattent et se détruisent, tandis que les amours se combinent et s'additionnent, et c'est pour cela que, cahin caha, les sociétés subsistent et même progressent.

Le grand reproche que l'on peut faire aux systèmes économiques proprement dits, c'est d'être étroits et partiels; l'économiste n'est pas assez sociologue; il s'occupe de son petit domaine, de sa « petite vigne phylloxérée » (toujours du Tarde) : question de l'or, et il finit par croire que l'or, c'est la richesse; question de la production, et il finit par croire que la production, c'est tout, et que les hommes sont faits pour les produits et non les produits pour les hommes, et il ne voit pas que ces questions d'économie politique ne sont que chose secondaire en comparaison de ce qui importe avant tout : la concorde, la synergie, le progrès, l'amour, le bonheur. Les grands esprits, comme Comte, Le Play, Tarde et bien d'autres, ont été autrement compréhensifs et vraiment sociaux. Des régimes basés sur la haine et la violence, comme le bolchévisme, peuvent durer un temps, et même longtemps, mais ne peuvent pas durer toujours, et surtout ne peuvent pas être utiles à la société civilisée.

Ce n'est pas, d'ailleurs, que les économistes nient la morale; Yves Guyot a même écrit un livre sur ce sujet; toute doctrine qui fait appel à la liberté, à la dignité, à la sobriété, à la responsabilité, est favorable à la morale, beaucoup plus, en tous cas, que les systèmes qui voudraient établir par force

l'austérité spartiate; mais ceux de ces économistes qui ont poussé leur raisonnement à l'extrême ont fini par oublier la réalité, et c'est pour cela que se sont produites des réactions contre leur esprit de géométrie au nom de l'histoire, de la patrie, de la famille, de la religion, de la profession même. Et toutes ces réactions étaient légitimes (une réaction étant mesure de défense est toujours plus juste qu'une action qui est trop souvent de contrainte, ceci va réhabiliter le mot réactionnaire), mais elles-mêmes ont besoin d'être examinées, car, toujours en se mettant au point de vue seul supérieur de la concorde, elles peuvent nuire à la synergie au lieu de l'aider. M. René Gonnard, par exemple, est très favorable à ce qu'on pourrait appeler la réaction professionnelle, celle des syndicats, et il semble admettre que le syndicalisme n'est pas du tout du socialisme. Soit! Mais ce que j'ai dit à propos de l'esprit libertaire des anarchistes reste vrai à propos de l'esprit révolutionnaire de certains syndicalistes; si ceux-ci sont mus par des motifs de haine, s'ils veulent dominer, tyranniser, bouleverser, etc., il faudra, en dépit des sophismes des uns et des indulgences des autres, les condamner; jusqu'ici les syndicalismes que nous connaissons théorisés par George Sorel ou réalisés par Mussolini ne sont pas à approuver; les premiers ne sont que de la dictature prolétarienne, et les seconds de la dictature policière, et quelque supérieurs que ceux-ci soient à ceux-là, les sociologues ne peuvent applaudir ni les uns ni les autres.

Quoi qu'il en soit, on sort de cette longue promenade à travers les systèmes économiques, sous la conduite d'un guide aussi compétent que M. René Gonnard, avec une double sensation de lassitude, sinon de scepticisme (que de sophismes! que d'absurdités! que de partis pris!) et de confiance, sinon d'enthousiasme (que de bons vouloirs! que d'efforts! que d'heureux résultats finaux, malgré tout, bolchévisme à part, bien entendu). Avec un peu de bon sens et de sagesse, comme on tirerait parti de tous ces excellents éléments et comme on réconcilierait tout le monde, même les socialistes et les individualistes, même les nationaux et les internationaux, même les libéraux et les autoritaires! Il suffirait pour cela de faire appel à ces divinités, Apollon et Minerve, qu'a oubliées

M. René Gonnard; adressons-leur donc la plus fervente des invocations!

MÉMENTO. — Max Baer : *Histoire générale du socialisme et des luttes sociales*. II, *Le Moyen Age*, traduction Marcel Ollivier, Les Revues, 47, rue Monsieur-le-Prince. Encore une histoire; mais celle-ci, des faits et non des doctrines, et plus spécialement des luttes sociales, comme il sied à un livre écrit sous l'inspiration de Karl Marx, glorificateur des luttes de classes. L'ouvrage, rédigé sans aucun appareil scientifique, n'a la prétention que d'être une vue cavalière de cette évolution de révolutions au cours de l'âge médiéval; le point de vue religieux, ou si l'on préfère antireligieux, y tient, comme de juste, puisqu'il s'agit du moyen âge, une place importante, et on y lira, non sans précautions, d'intéressants détails sur les hérésies à tendance communiste du moyen âge. Il est à noter d'ailleurs que, même dans l'orthodoxie, le communisme fut réalisé, et l'est encore, par les moines de la façon la plus complète et la plus légitime ; le communisme n'est nullement condamnable en lui-même quand il est librement pratiqué, il ne devient odieux que quand il est imposé; au surplus, libre ou forcé, il est de nature parasitaire : les moines d'autrefois vivaient sur la société environnante comme les bolchevistes d'aujourd'hui vivent sur les autres, d'abord sur les ressources des générations antérieures, dont ils se sont emparés, et puis sur les prêts des générations contemporaines qu'ils s'efforcent d'obtenir. — Germaine Maillet : *La vie rurale et ménagère au moyen âge d'après les auteurs champenois*, Châlons, Imp. Robat, 3, rue d'Orfeuil. Toujours de l'histoire, et médiévale, mais ici de solide érudition, et non de polémique partisane. L'autrice s'appuie tout le temps sur Eustache Deschamps qui fut, on le sait, un de nos meilleurs poètes d'autrefois, et dont les nombreuses citations font un vrai plaisir de la lecture de ce savant mémoire. Même aujourd'hui, nous pourrions tirer profit de ce vieil auteur : « Vivre d'eau de terre marécageuse (je rajeunis l'orthographe). Être au gros air quand le brouillard est fort. — Trop main lever, vie luxurieuse. — Sans mouvement se courroucer, c'est mort. » Les Champenois ont toujours aimé la Champagne, avec raison, et Albert Babeau, Charles des Guerrois et bien d'autres, auraient pu dire comme le bonhomme Eustache : « Adieu, m'amour, adieu Troye en Champagne — Adieu plaisante et très douce cité... » — Dans l'*Alliance nationale pour l'accroissement de la population française* (26, rue du Quatre-Septembre), M. Fernand Boverat fait remarquer que sur 728.000 naissances en 1929, il y en a eu 60.000 d'enfants étrangers; la proportion de ceux-ci est passée en une

génération de 3,6 % à 8 %; si le mouvement devait continuer, la France serait bientôt un pays d'allogènes; déjà, d'ailleurs, chacun peut remarquer que partout chez nous, la proportion des noms d'étrangers est très supérieure à celle de nos populations d'origine étrangère (Corse, Flandre, Alsace); il y a des quartiers de Paris où il n'y a pas un nom français de boutiquier sur dix et peut-être sur vingt. — *L'Animateur des temps nouveaux* poursuit ses louables campagnes : 1° pour la mise en état touristique de l'Afrique du Nord (éloge de Dal Piaz); 2° pour la propreté (dans le n° du 28 novembre carte intéressante des adductions d'eau potable par département, tout l'Est très supérieur à tout l'Ouest); 3° pour la beauté des paysages (dans le n° du 5 décembre, comparaison de châteaux d'eau les uns bien vulgaires, les autres très artistiques). Ah! que de choses seraient à faire! Et comme nos politiciens devraient s'en occuper, au lieu de chercher à savoir (j'écris ces lignes pendant la crise ministérielle qui a suivi la chute du cabinet Tardieu) s'ils mettront ou non la main sur le ministère de l'Intérieur, garantie des prochains succès électoraux! En vérité, nos descendants s'étonneront de notre sottise... mais ils auront aussi, sans doute, la leur!

HENRI MAZEL.

QUESTIONS RELIGIEUSES

Boyer d'Agen : *Monsignor Joachim Pecci* (d'après sa correspondance de famille, 1838-1846), R. Haton, L. Klotz, boulevard Raspail. — Marie de l'Incarnation, Ursuline de Tours : *Ecrits spirituels et historiques*, et une biographie nouvelle, Desclée, de Brouwers et Cie, 70 bis, rue des Saints-Pères.

M. Boyer d'Agen, après avoir donné un volume sur la Jeunesse de Léon XIII, en a écrit un autre, que je vais examiner, intitulé **Mgr Joachim Pecci** (1838-46), d'après sa correspondance inédite. Mais l'épistolaire ne vient qu'après une première partie, fort importante. Dans cette première partie, il y a d'abord une introduction assez longue et intéressante parce que l'auteur y parcourt lui-même le pays où se trouvaient les délégations de Bénévent et de Pérouse occupées jadis par Mgr Joachim Pecci avant sa nonciature à Bruxelles. Et ce sont çà et là des détails curieux sur le futur Léon XIII et des descriptions de vieilles cités italiennes et des paysages qu'observèrent aussi, il y a bien longtemps, les yeux du grand prélat, qui devait être un jour un grand pape.

Après cette préparation un peu longue, peut-être, mais nécessaire, nous assistons à l'entrée au Collège Romain de l'étu-

diant Joachim Pecci; puis comme pensonnaire à l'Académie Noble. A cette époque, on uous le dépeint avec une arête faciale très longue, un nez droit et fin, une bouche grande et un menton fort. Le tout donnant l'impression d'une intelligence ouverte unie à une rare distinction. Il fréquente alors un peu les salons où, dit M. Boyer d'Agen, l'âme romaine expirait. Aussi préfère-t-il bientôt les promenades, les longues rêveries au milieu des ruines et des grandes ombres.

En 1825 survient la mort de Léon XII et le conclave se prépare à élire son successeur. Ici M. Boyer d'Agen écrit : « Celui qui entreprend le récit de cette période est amené par l'existence d'un document d'importance majeure, qu'il se propose de citer ici, à admettre entre le vieil ambassadeur (Chateaubriand) et le jeune étudiant (Joachim Pecci) une négociation qui, pour n'être qu'une *supposition gratuite*, pourrait bien ne pas manquer tout à fait de vraisemblance... Il s'agit d'une pièce fort curieuse, insérée tout au long dans le livre et intitulée : *Journal du Conclave dans lequel a été élu le Pape Pie VIII, depuis le* 25 *février jusqu'au* 31 *mars de l'année* 1829. En adressant ces « révélations », écrit confidentiellement Chateaubriand le 2 avril 1825 au comte Portalis, « révélations qui ne sont point dues à l'intérêt ou à la corruption, mais à la confiance dans l'honneur français, je demande qu'elles *demeurent à jamais secrètes* » (suivent les raisons). Dans les *Mémoires d'Outre-Tombe*, on lit aussi à ce sujet : « L'original italien du document précieux a été brûlé à Rome, sous mes yeux ». Mais le document envoyé fut conservé, on ne sait pourquoi. Charles X l'épargna. Et M. Boyer d'Agen en fit un jour la découverte en consultant les archives de l'ancien ministère du comte Portalis. Je ne sais si Joachim Pecci fut vraiment l'auteur de ce fameux Journal du Conclave ou « l'observateur » de Chateaubriand en cette circonstance, ainsi que le pense l'auteur; mais la lecture de ce document est d'un haut intérêt et celui qui le rédigea un esprit d'une rare pénétration.

Le nouveau pape Pie VIII ne devait pas rester longtemps dans la chaire de Saint-Pierre. Ce fut Grégoire XVI qui lui succéda, en 1831. D'abord prélat domestique de Sa Sainteté, puis nommé *Ponente* du *Buon Governo*, Joachim Pecci passait

ainsi naturellement dans la carrière diplomatique. Il pouvait donc entrer dans les Saints Ordres et il les reçut justement assez tôt pour être prêtre et préfet presque en même temps. Le 12 février 1836, Mgr Joachim Pecci recevait de la secrétairerie d'Etat le *billet* qui le nommait Délégat apostolique pour la province de Bénévent. Il n'y resta pas très longtemps. Il fut malade. C'est là qu'il apprit la mort, à quatre-vingt-quatre ans, de Talleyrand, prince de Bénévent (où il n'avait jamais mis les pieds, je crois). M. Boyer d'Agen se demande à quoi pouvait penser Joachim Pecci, lors de cette mort, durant les longues méditations de sa préfecture bénéventine; et il fait une longue et peu tendre analyse de ce personnage célèbre dont, dit-il, le jeune délégat avait appris à mépriser la détestée mémoire, dès son enfance, à Carpineto, au foyer même du colonel Pecci, son père.

Envoyé peu après à la délégation de Pérouse, Mgr Joachim Pecci eut l'honneur d'y recevoir Grégoire XVI; puis fut rappelé à Rome où il fut promu archevêque de Damiette et nonce de Bruxelles. On trouvera dans l'épistolaire du livre beaucoup de lettres contenant de nombreux détails sur ces deux délégations et cette nonciature. On y verra aussi combien les fortes qualités de ce sympathique et intelligent ambassadeur, qui n'avait que trentee-trois ans, furent appréciées par le roi du nouveau royaume, Léopold 1er, qui, lors du retour à Rome du nonce, quelques années après, écrivit une lettre chaleureuse à son sujet à Grégoire XVI. Mais ce pape venait de mourir et ce fut Pie IX qui la reçut.

Le prélat venait d'être nommé évêque de Pérouse où il avait été, comme on sait, délégat avant sa nonciature. Il devait y rester 32 ans. Exil injuste, nous dit-on. Je ne sais. Mais ce fut une longue et fructueuse préparation pour le futur pape Léon XIII, dont la grande et noble figure domine l'histoire de cette époque. Le livre de M. Boyer d'Agen, dont la construction m'a paru parfois singulière, est fort intéressant. Il donne assez souvent l'impression au lecteur d'être lui-même un spectateur des choses décrites. On y respire l'atmosphère de cette Rome ancienne et religieuse que le nouveau pacte de Latran fait apparaître soudain bien loin de nous, mais qui restera cependant bien vivante. L'ouvrage est de plus rempli

de reproductions d'anciennes gravures, de portraits, de photographies de villes ou de paysages qui ajoutent encore à la réalité des récits.

La Vénérable Mère Marie de l'Incarnation, Ursuline de Tours, fondatrice des Ursulines de la Nouvelle-France, est beaucoup plus connue au Canada que dans son propre pays. Mais la Grande Guerre, en amenant au milieu de nous un grand nombre de nos anciens compatriotes, a, si l'on ose dire, ressuscité beaucoup de nos souvenirs communs et bien chers, parmi lesquels il faut placer les liens si forts de spiritualité. Si l'on ajoute à cela une renaissance, dans le goût d'un public toujours grandissant, des idées mystiques chrétiennes, dont témoigne le nombre de plus en plus grand des lecteurs de M. H. Bremond, il semble bien qu'une réédition des écrits de la vénérable Mère fondatrice des Ursulines de la Nouvelle France, s'imposait.

Marie Guyart, de son nom de jeune fille, née à Tours le 28 octobre 1599, la future Ursuline, après une enfance très pieuse, fut mariée, en 1617, à Claude Martin, maître ouvrier en soie. Elle devint veuve au bout de deux ans, laissée seule avec son petit Claude, âgé de six mois. C'est cet enfant, Dom Claude Martin, qui devait recueillir un jour, alors qu'il était Bénédictin, les écrits de sa mère et narrer sa vie. Mais bien avant ce temps, Marie Guyart eut à assurer son existence et celle de son fils. Elle acheva d'abord la liquidation de son commerce et se retira ensuite chez son père, dans la solitude où elle ne voit personne que les pauvres et les infirmes. Et c'est à cette époque qu'elle eut sa première vision, se trouvant proche du couvent des Feuillants, que l'on commençait à construire. C'était un *appel* dont elle devait comprendre plus tard toute la signification.

En 1621, par devoir, elle entra chez un de ses beaux-frères, marié à Claude Guyart, sa sœur aînée. Chargée d'abord des besognes domestiques les plus humbles, qu'elle accepta avec une hâte et un courage passionnés, elle ne tarda pas à être appelée à diriger, à cause des absences fréquentes de son beau-frère, la maison de transports que celui-ci possédait à Tours. La jeune femme y consentit à la condition expresse de garder sa liberté pour ses dévotions. Et là, au milieu d'un

personnel brutal de voituriers et de débardeurs, souvent retenue fort tard par ses occupations, Mme Martin, comme on l'appelait familièrement, trouvait le moyen, même au milieu des propos grossiers et des travaux accablants, de vivre en union de plus en plus intime avec Celui qui devait un jour terminer son ascension spirituelle par une union mystique avec Lui.

C'est après sa troisième vision, la plus éclatante de toutes, que, la vocation étant la plus forte, elle put quitter son petit Claude, qui n'avait encore que douze ans. Elle franchit la porte du monastère des Ursulines, disant adieu au monde et à ses affections les plus chères. Elle était alors dans sa trente-deuxième année. Etant au couvent, elle rêvait toujours, après une vision, d'un pays étrange où Dieu voulait l'envoyer. C'était le Canada, bien qu'elle ne connût pas cette contrée si lointaine alors. Or, il se trouva qu'à cette époque, Mme de La Peltrie songea à fonder en Nouvelle-France un séminaire pour l'éducation des filles sauvages. La jeune Ursuline avait été en correspondance, toujours poussée par une force irrésistible, avec les missionnaires du Canada, les Pères Le Jeune et Garnier; puis avec d'autres Pères de Paris et de la Province. Informée de tout cela, Mme de La Peltrie vint un jour rendre visite à celle qui, en religion, s'appelait Marie de l'Incarnation. Et bientôt tout se décida. L'archevêque de Tours, M. Bertrand d'Eschaux, autorisa de grand cœur le départ de Tours de deux filles de sainte Ursule. Et le 22 février 1639, on se mit en route pour le Canada où Marie de l'Incarnation allait fonder le premier monastère des Ursulines de la Nouvelle-France. Après une pénible traversée de trois mois, on arriva à Québec.

A partir de ce moment-là, lit-on dans l'Introduction générale du volume, la vie de Marie de l'Incarnation ne peut plus se résumer : elle se confond avec l'histoire générale de la Colonie. Car cette *mystique* se dévouant à tous, sans compter, trouva le moyen d'associer, pendant près de quarante ans, une existence dont l'austérité nous paraît à peine croyable à une vie spirituelle dont la splendeur peut être comparée à celle des plus nobles fleurs de l'Eglise. Aussi fut-elle appelée un jour la nouvelle Thérèse, la Thérèse de France. Marie de l'In-

carnation termina enfin sa vie héroïque à l'âge de 72 ans. Celle qui devait faire l'admiration du grand Bossuet fut présentée à ses contemporains par Dom Claude Martin, Bénédictin, son fils, dont on a parlé plus haut, qui écrivit sa vie et publia ses écrits spirituels, et des lettres en quantité considérable. Ce sont ces **Ecrits spirituels**, ainsi que ces lettres, qu'on se propose, mais sur un nouveau plan, plus rationnel, de donner au public. Le premier volume, examiné ici, donne de la Vénérable Mère, outre une longue introduction, la *Relation de* 1633 (et d'autres écrits) qu'on pourra lire avec fruit dans ce premier volume. Dans les cinq autres volumes qui suivront, on pourra prendre connaissance de la *Relation de* 1654, qui complète la première de 1633, et de toute une série d'écrits et de lettres dont on appréciera la valeur religieuse et historique en tout ce qui se rapporte à notre ancienne colonie du Canada.

AUGUSTE CHEYLACK.

LES REVUES

L'Etudiant catholique : Pierre Termier et Léon Bloy. — *La bouteille à la mer* : collaborateurs payants; poèmes de MM. Henri Sales et Hugues Fouras. — *Le Correspondant* : témoignage du duc de Mortemart contre Charles X. — *La Revue de Paris* : La grosse erreur du traité de Versailles qui a confirmé l'unité allemande sous l'hégémonie prussienne. — Mémento.

L'Etudiant Catholique (décembre) donne un fragment de : « Le vrai Léon Bloy », de Pierre Termier, le dernier ouvrage du savant et en dehors de ses travaux habituels. Voilà un hommage digne du très admirable écrivain. On en peut détester le caractère, en tenir certaines violences pour iniques, combattre, pour la liberté de l'esprit, l'asservissement de l'intelligence à la foi dogmatique, Léon Bloy mérite l'admiration de quiconque ressent la beauté de la phrase. Rappelant pour l'élargir l'éloge métaphorique de Barbey d'Aurevilly, Pierre Termier a vu dans Léon Bloy non plus « la gargouille de cathédrale qui vomit l'eau du ciel sur les bons et sur les méchants », mais : « la cathédrale elle-même ». Et voici le morceau bien taillé qui explique l'éloge :

Oui, la cathédrale; la cathédrale française du XIIe ou du XIIIe siècle, Chartres ou Reims, Amiens ou Beauvais, Bourges ou Paris;

ou encore la cathédrale espagnole, Salamanque ou Léon, Burgos ou Jaen; la *folle cathédrale* que chantait Verlaine, inégale, inachevée, excessive, monstrueuse, mais sublime; douloureuse, mais triomphale; poème d'effroi, mais poème d'amour. Elle est hostile aux riches, aux heureux du monde, qui la trouvent sombre, froide, triste, inconfortable; elle est infiniment douce aux pauvres et aux affligés. Elle paraît, quand on y entre, toute pleine de ténèbres et l'on y avance à tâtons; mais elle a des chapelles merveilleusement éclairées par des lampes à la douce odeur et par des buissons de cierges, et elle s'illumine, dans ses hauts, de l'éclat de ses verrières et de l'étincellement de ses roses. Ses porches sont peuplés de figures, ravissantes ou effrayantes, anges et démons, saints et pécheurs, hommes et monstres, ceux-là dans l'extase, ceux-ci dans le ricanement et l'insulte. Ses dalles sont usées par l'agenouillement de tant de créatures humaines; ses pierres sont patinées par le contact des mains suppliantes et par l'ascension des prières passionnées; ses murs immenses et ses piliers géants sont noircis par la flamme des incendies qu'ont périodiquement allumés les Barbares; mais, tout de même, ils sont debout, vainqueurs du temps, vainqueurs des hommes, dressés vers le ciel dans une attitude que rien ne décourage, l'attitude du martyr qui sait bien que Dieu existe et qu'Il sera le plus fort. Oui, *la cathédrale, voilà le vrai Léon Bloy :* artiste somptueux, pénitent très humble; imprécateur terrible, intercesseur plein de pitié; promulgateur d'absolu, ami tendre et indulgent; chantre magnifique de la Gloire et de la Misère, de la Joie et de la Douleur, de la Vie et de la Mort, de la Justice et de la Clémence, de la Foi, de l'Espérance, et par-dessus tout, de l'Amour!

Ce qui suit immédiatement est la confession et un souvenir du savant. Les deux valent à Léon Bloy une récompense humaine que son orgueil et son humilité se fussent une minute accordés pour accueillir d'un cœur simple :

On comprend, dès lors, son emprise sur les âmes, la puissance avec laquelle il terrasse son lecteur, la transformation totale qu'il opère en nous. Je divise, quant à moi, je divise ma vie en deux parties nettement et profondément distinctes; celle qui a précédé et celle qui a suivi ma rencontre avec Léon Bloy. Cette déclaration, que j'aime à faire, m'a été faite par plusieurs, dont chacun parlait pour son propre compte; la rencontre de Bloy, la fréquentation de son œuvre les avaient changés d'une façon radicale, comme j'ai moi-même été changé.

Au mois de septembre 1927, j'étais à Bucarest, où m'avait appelé un Congrès scientifique; et j'achevais un après-midi, seul dans ma chambre d'hôtel, d'écrire quelques lettres. On frappe à ma porte. Je dis d'entrer. Un homme, jeune encore, se présente, de belle prestance, air intelligent, physionomie ouverte. Du premier coup, je me sens attiré vers cet inconnu. — Je viens à vous, me dit-il, non pas parce que vous êtes un savant, mais parce que je sais que vous avez été l'ami de Léon Bloy. — Nous causons. J'apprends qu'il est Roumain et qu'il occupe, à Bucarest, un emploi de bibliothécaire à l'Ecole des Beaux-Arts. C'est un homme cultivé. Il parle couramment notre langue et connaît fort bien notre littérature. Il me dit qu'il a lu tous les livres de Bloy; et, pour répondre à la question que je lui adresse au sujet de l'impression d'ensemble que l'œuvre de Bloy lui a laissée, il a dit ces simples mots : *« Bloy m'a beaucoup fait pleurer. »*

Alors, un silence grave tomba entre nous. Mon visiteur paraissait très ému, et je ne l'étais pas moins que lui. Sous la fenêtre de la chambre banale, passait, avec des rires, des chants, un bruit de fête, le torrent de la rue de la Victoire, la rue la plus animée et la plus brillante de Bucarest. Mais nous ne l'entendions pas, ce torrent; nous étions transportés bien loin de la Roumanie, peut-être bien loin de la terre, sentant monter à nos yeux des larmes infiniment douces. Je croyais écouter, comme jadis, la voix profonde et chaude de Bloy lisant pour moi quelque page de la *Femme pauvre*, quelqu'une de ces pages qui m'ont tant de fois bouleversé...

> Ah! les voix, mourez donc, mourantes que vous êtes,
> Mourez parmi la Voix terrible de l'Amour!

Bloy m'a fait beaucoup pleurer. Quel est donc, parmi les modernes, l'autre écrivain dont on pourrait faire un pareil éloge?

Voilà qui passe en effet tous les honneurs tant recherchés des hommes et qu'envient et obtiennent les plus médiocres sauf dans leur égoïsme!

§

La bouteille à la mer est une revue qui « publie toutes les œuvres de talent qui lui sont adressées, à condition qu'elles soient inédites et que leur auteur soit jeune et abonné ». En outre, « chaque envoi de manuscrits doit être accompagné de 2 francs en timbres-poste ». Le sommaire du n° 13 (décembre)

ne comporte pas moins d'une douzaine de noms d'auteurs — tous poètes, même en prose. Une rencontre assez curieuse en montre trois que hante l'idée de solitude.

M. Henri Sales chante ainsi — et ce n'est pas mal du tout :

Malgré tout notre amour, malgré toutes nos larmes,
Nous nous serons fait bien du mal.
C'est qu'il ne suffit pas d'un élan animal,
Il reste encor nos âmes.
Nous venons de si loin enfin !
Enfants d'Eve en exil,
Avec tous nos hélas et nos ainsi-soit-il,
Malgré toute bonté, patience, douceur,
O solitude âpre des cœurs,
Inépuisable faim !
Dans nos plus longs baisers quelque chose nous sèvre.
Je reste seul avec ma fièvre,
Et toi rien qu'une femme avec ton rouge à lèvres.

M. Hugues Fouras conte gentiment une petite aventure :

[redacted]

Vieux printemps des routes rhénanes,
As-tu gardé tes cerisiers?

Belle servante qui m'aimiez,
Avez-vous toujours dix-huit ans?

Le temps passe, aux prunelles bleues,
Cheveux blonds pour caresses feues...

Vieux printemps des routes rhénanes,
As-tu toujours dix-huit printemps?

Fraîche servante qui m'aimiez,
Où sont vos jolis cerisiers?

Les cerises choient goutte à goutte,
Goutte à goutte d'éternité,
Et le bleu rhénan abolit
Les cerisiers, tentations des routes,
Et votre chair, tentation des nuits.

Oh ! avec une clé de lune,
Une clé longue et tournante de lune,

Ouvrir la chambre où tu reposes, Lorelei!
Sans faire plus de bruit que ton souffle.

Le vieil Henri Heine est passé par là — discrètement.

§

La comtesse Bernard de Durfort publie au Correspondant (10 décembre) un fragment du manuscrit où son bisaïeul, le duc de Mortemart, a consigné ses souvenirs des journées de juillet. Pour avoir servi sous les aigles, le duc n'était considéré en cour que par égard à sa naissance. Il y était des rares conseillers de bon sens qui s'effrayaient des suites qu'auraient les ordonnances de Polignac. Le mercredi 28 juillet 1830, il arrivait à Saint-Cloud, à 10 heures du soir. Rien n'y était « en agitation ». Le dauphin jouait aux échecs; le roi, au « wisk ». Celui-ci, le lendemain, appelle Mortemart, son capitaine aux gardes. Ils tinrent une conversation bien typique. En particulier, nous en recommandons la lecture aux royalistes qui voient par principe dans le souverain un père de la nation. Une rumeur annonçait des attroupements hostiles à la Porte Jaune. Le duc de Mortemart écrit :

Sans croire à cette nouvelle qui ne pouvait être annoncée si froidement, je dus m'en occuper parce qu'elle inquiétait beaucoup dans le château; en effet, il n'était couvert de ce côté que par douze hommes de la Garde royale et trente de ma compagnie. On ne savait qui commandait les forces militaires réunies près du Roi. Cependant, le duc de Luxembourg, capitaine des Gardes de service, vint me prier d'envoyer un détachement du côté menacé ou de prendre les ordres du Roi à cet égard, ma troupe ne devant agir que d'après ceux directs de Sa Majesté.

Je profitai de l'occasion pour faire une nouvelle tentative près du Roi, dans l'espoir de l'amener à quelques concessions.

J'entrai donc chez lui en vertu de mon droit de capitaine des Gardes, et je lui peignis sa position sous les couleurs les plus sinistres. Il ne me réfutait plus, cette fois, mais revenait sans cesse sur cette idée qu'il ne voulait pas être mené en charrette comme son frère, mais monter à cheval et demeurer le maître. Désolé de le voir ainsi se perdre et compromettre l'existence de la France, je repris avec chaleur : « Mais, pour être le maître après un combat, Sire, il faut demeurer le plus fort. Depuis deux jours, non seulement vos troupes perdent du terrain, mais déjà

on ne veut plus se battre entre Français. — C'est faux, me dit le Roi avec vivacité, la Garde royale est excellente et pleine d'ardeur, mon fils vient encore de me le confirmer. — On vous trompe, Sire. — Pas du tout; d'ailleurs, les troupes de Saint-Omer et de Lunéville vont arriver; le télégraphe donne les meilleures nouvelles des provinces. — Mais quand cela serait, Sire, Votre Majesté veut donc régner sur des cendres et des cadavres; car jamais elle ne rentrera dans Paris debout. — Que voulez-vous? si Dieu l'ordonne ainsi, il faut s'y soumettre. *Eh! bien, la leçon sera plus forte, c'est peut-être nécessaire.*

J'aurais mieux aimé recevoir un coup de poignard que d'entendre ces paroles, certainement il m'eût fait moins souffrir. Je pensais à briser mon épée aux pieds du Roi, à donner ma démission; mais, au milieu du danger, abandonner un prince malheureux, aveuglé seulement par des principes faussés de religion, car le fond de son cœur était bon, ça n'était pas possible; il valait mieux tout souffrir. Je fis encore quelques tentatives pour le ramener à des idées sages, mais avec un bouleversement d'idées tel que je devais être peu persuasif. Aussi, je n'obtins aucun résultat, et je me retirai entièrement découragé.

§

M. Ferdinand Bac, après avoir été un agréable dessinateur, est aujourd'hui un voyageur qui, sachant voir, écrit de la meilleure façon ce qu'il a observé. La Revue de Paris (15 décembre) imprime les « notes sur l'Allemagne du Sud », de ce Français à l'œil et l'ouïe fort délicats. Il évoque l'enfance de la princesse Mathilde au château royal de Stuttgart. On y prépare un musée de l'Armée. M. Bac fait parler le gardien qui le guide :

Dans ce logis où reposent tant de souvenirs de l'Europe française, une pénible impression me fait reculer : cette aile est bondée d'uniformes et de tableaux de la guerre de 1870, jetés là en désordre. On y prépare un Musée de l'Armée. L'aile du couchant, habitée par Napoléon Ier, remplie de ses cadeaux à la famille royale, meubles et vases précieux, fait dire au serviteur quelques mots respectueux. Le souvenir français n'est pas perdu, mais il est loin dans l'Histoire.

« La princesse Mathilde », me dit le gardien, « était le *chouchou* de son oncle, le défunt roi. Elle grimpait sur ses genoux, et elle lui disait « *Te voilà pris!* » Alors il se constituait prisonnier.

Puis il continue : « Au moment de la révolution de 1919, des politiciens pénétrèrent dans le vestibule du petit palais pour exiger l'abdication de notre souverain, celui qui passait ses hivers au Cap Martin. Une auto, lui disait-on, l'attendait à une porte dérobée « pour le soustraire aux injures populaires ». Il s'y refusa : « Je n'ai rien à me reprocher », dit-il. « J'ai aimé mon peuple et je l'aime toujours. » Alors il est parti par la grande porte. Personne n'a poussé un cri. L'officier de garde, blessé par des *Délégués*, était au garde-à-vous. »

J'interroge le gardien sur l'éventualité d'une Restauration. « Oh non! fait-il, c'est bien fini! On ne *le* regrette pas. C'est une page que l'on a tournée. Il ne faut pas songer à y revenir. »

— Aime-t-on la République?

« C'est autre chose. Sait-on seulement ce que c'est? Il y en a pour tous les goûts, disent-ils.

M. Bac conclut d'après des déclarations d'Allemands, à cette faute grave de nos politiques :

« L'Allemagne de Berlin, sacrée pour la seconde fois par le Traité de Versailles, est-elle vraiment devenue une nation? On en doute déjà devant une observation superficielle en parcourant les Etats du Sud. On en est certain lorsqu'on entend dire publiquement à un fonctionnaire : « Quand nous regardons Berlin, nous sommes honteux d'être des Allemands. » Ou bien cet aveu : « Personne ici n'en veut à la France de nous avoir battus. Nous lui en voulons d'avoir accordé à Berlin la suprématie politique sur l'Allemagne. Par là elle a détruit les derniers restes de nos droits séculaires. C'est une subordination que, même sous le régime impérial, nous n'avions acceptée que partiellement. »

Voilà la cloche particulariste qui n'est pas encore fêlée. L'Allemagne n'est vraiment unie que pour l'Extérieur.

Toujours en Westphalie, M. Ferdinand Bac constate « la sensation » produite par la présence de « trois soldats de la Reichswehr » dans le public de la rue. Il s'entretient de cela avec un journaliste anglais, « très informé de l'état de l'Allemagne, lequel dit à notre compatriote :

La Reichswehr impressionne, mais malgré cette force, *réduite à l'état de pilules*, les Allemands se croient menacés. C'est que la fabrication clandestine des gros armements est rendue matériellement impossible par la dénonciation automatique des ouvriers nécessaires à ces travaux. Une telle besogne ne saurait passer ina-

perçue. Il serait puéril d'y songer quand on connaît l'esprit véhément et nettement antimilitariste qui anime la classe ouvrière. Elle a trop souffert de la guerre et de ses conséquences pour ne pas vouloir étouffer l'esprit de revanche qui est d'essence impériale. Il n'en reste pas moins que la Reichswehr forme le cadre d'une organisation qui ne fera ses preuves que dans une guerre.

En Bavière, on explique à M. Bac l'animosité contre le traité de Versailles par cette raison :

On a la rancune d'avoir vu la dernière défense de son particularisme détruit par ce traité. La Bavière, par le maintien de sa monarchie, avait conservé une illusion d'indépendance. Les Alliés, en la détruisant, en ont fait un département du Gouvernement prussien. Le jour de l'armistice, des espoirs s'ouvraient au milieu même de la Révolution et on croyait que les Alliés, alors tout-puissants, profiteraient dans leur propre intérêt de cette occasion unique dans l'Histoire pour ôter son omnipotence agressive à la Prusse, *cause première de tous les malheurs.*

MÉMENTO. — *La Renaissance provinciale* (novembre-décembre) : « Le lyrisme de Gabriel Sarrazin », par J. Bach Sisley.

La Revue des Deux Mondes (15 décembre) commence « La Rechute », roman de M. Paul Bourget, et la publication de bien belles lettres de Benjamin Constant à Anna Lindsay.

Les Lettres (décembre) : « La Russie est-elle gouvernée par les Soviets ou par un homme? », question posée par un anonyme.

Les cahiers thomistes (25 novembre) : « Le miracle », par le R. P. Peillaube S. M. — « Comment apprendre très vite le latin », méthode de M. L. Balsan.

La Revue de France (15 décembre) commence « Polytechnique : Idées et Souvenirs », par M. Marcel Prévost. — M. A. Bourgoin raconte son « Evasion » d'Allemagne. — Correspondance inédite entre la comtesse d'Agoult et Sainte-Beuve.

Les Primaires (décembre) : Un éditorial relève l'existence officiellement proclamée par M. Tardieu de « l'internationale du travail, de la souffrance et de la mort ». C'est au sujet des condoléances du gouvernement à propos de la catastrophe du bassin minier d'Aix-la-Chapelle. Et « les Primaires » d'écrire :

En face de l'internationale de la souffrance, se dresse l'internationale de la banque, maîtresse des usines, des filons, des terres, des journaux et des gouvernements. Les intérêts de ses membres ne sont point les vôtres, ouvriers. La guerre vous appauvrit, elle les enrichit. La guerre vous saigne, elle les engraisse. Ils veulent la guerre.

L'Esprit français (10 novembre) : Enquête de M. P. Gsell sur les « Rapports du travail intellectuel avec le Capital ». — Lettres inédites de Renan.

Etudes (20 décembre) : « Dialogue du guerrier et du faiseur de ponts », adressé par M. Louis Théolier au pape Pie XI. — « Les inexactitudes de Mme de Noailles » relevées par M. Louis de Montandau, au demeurant un admirateur.

Revue hebdomadaire (13 décembre) : « Eventualités espagnoles », par xxx.

La Revue Mondiale (15 décembre) : Général Regnault : « Les leçons de la guerre ». — « Le marquis de Pomenars ou le joyeux condamné à mort », par M. Gérard-Gailly.

Latinité (décembre) : Une « Visite à Copeau », de M. Jacques Prénat, où il y a quelque galimatias. — La fin du Napoléon de M. Jean Héritier. — Poèmes de MM. Dumesnil de Gramont et Henri Bosco.

Cahiers Léon Bloy (novembre-décembre) : « Pierre Termier », par M. P. Arrou.

La Revue Universelle (15 décembre) : Suite du « Napoléon » de M. Jacques Bainville. — De remarquables « Images de Grèce » de Charles Demange qui serait devenu un grand Français et était un écrivain de haute classe.

La Revue des Vivants (décembre) : « Au Pornéion », de fortes pages sur Marseille par M. André Suarès. — « Ludendorff annonce la guerre mondiale », par M. Jean Fabry.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

CHRONIQUE DE GLOZEL

Au sujet des fours de verriers de la Montagne Bourbonnaise (Lettre à M. van Gennep).

Vichy, le 1er janvier 1931.

Mon cher ami,

J'ai toujours défendu la théorie de longues survivances se produisant nécessairement dans un milieu montagneux où a fleuri une civilisation *indigène* aussi brillante que celle de Glozel.

J'aurais donc attaché la plus grande importance aux découvertes effectuées dans la Montagne Bourbonnaise, si, dès le début, n'était apparu un parti-pris formel de faire confondre des trouvailles totalement dissemblables, pour en tirer,

coûte que coûte, des arguments en faveur d'une polémique anti-glozélienne, à peine dissimulée. Car, par un trait de génie sans doute, le Dr Chabrol avait créé, comme vous l'allez voir, sa théorie avant ses trouvailles. Le but était préétabli.

Lisons ensemble son premier article sur la question, alors qu'il n'avait effectué, en tout et pour tout, que des sondages dans le site *gallo-romain* de Chez Gentil.

Il l'a publié sous forme de lettre, avec documents photographiques à l'appui, dans *La Liberté* du 21 janvier 1928. Il est fort regrettable qu'il n'ait pas cru devoir vous le communiquer avec les autres. Sous cette forme initiale, il vous eût été bien plus facile de dévoiler vous-même le procédé.

En effet, dans *Une importante communication du Docteur Léon Chabrol,* vous eussiez pu admirer plusieurs documents assemblés sur un même cliché, car, comme nous l'apprend la note explicative :

Les deux pièces du haut proviennent du champ des Fradin, à Glozel : dévidoir et lampe d'argile, époque néolithique, mis au jour le 21 juin 1927. — Au milieu du cliché : fragments de lampe d'argile et briques, mis à jour le samedi 14 janvier 1928, par le docteur Léon Chabrol, sur le plateau de la Couarle, à douze cents mètres de Glozel.

Puis, vous reportant au texte, vous eussiez eu la surprise d'y lire :

Lors de ma première fouille, j'ai recueilli une dizaine de briques de formes très particulières avec rainures et gouttières, rebords et chanfreins, permettant leur articulation réciproque...

Je dirai tout de suite qu'elles n'ont aucune ressemblance avec les briques ou tuiles qui ont pu être employées dans la construction des maisons d'alentour, non plus que dans les constructions féodales voisines. Il n'y a pas de restes semblables dans toute la région.

« Mais ce sont, à ne pas en douter, des matériaux de construction », m'a dit M. Bulher, architecte présent aux fouilles, matériaux dont l'aspect imprévu, la forte épaisseur, les grandes dimensions ne sont pas sans dérouter l'œil d'un constructeur moderne. Voilà une trouvaille bien étrange, surtout pour les antiglozéliens, qui prétendent qu'il n'y a jamais eu d'habitat dans la vallée du Forez.

Vous vous attendez sans doute à voir désigner ces briques par leur nom — qui n'a rien d'« étrange » — puisque ce sont des *briques à rebords* classiques, c'est-à-dire des briques gallo-romaines! La photographie qui figure en tête de l'article ne peut permettre à ce sujet le moindre doute. Mais le Dr Chabrol se gardera bien de les dater avec exactitude. Son but est tout autre.

Continuons donc la lecture de l'article de *La Liberté* :

Mais il y a mieux : en dégageant ces briques, dans la profondeur, à cinquante centimètres de la surface du sol, au milieu d'elles, j'ai retiré, dans l'un de mes sondages, une lampe d'argile à long bec en gouttière, dont la couleur, la patine *ne sont pas sans analogie avec les pièces correspondantes du musée des Fradin.* (C'est moi qui souligne.)

Vous reportant maintenant à la photographie du début, vous ne serez pas peu surpris de voir figurer *un fragment de lampe gallo-romaine typique à côté d'une lampe glozélienne aux bords élevés, au bec à peine accusé,* pareille aux deux exemplaires que vous avez exhumés vous-même le 13 juin 1926.

C'est ainsi, mon cher ami, que l'article initial de *La Liberté,* signé du Dr Chabrol, vous eût ingénument dévoilé des desseins qu'il dissimulera soigneusement dans la suite. Par la non détermination — *qu'il croit habile* — de trouvailles régionales banales, et par leur juxtaposition avec les objets néolithiques de Glozel, dont il jalouse l'importance, il veut jeter la confusion sur la date à attribuer à ces derniers...

Ajouterai-je que ces pratiques, qui vous ont échappé, avaient tout aussitôt rempli d'aise le Dr Capitan qui, pendant ses séjours à Vichy, ne manqua jamais de pousser de plus en plus le Dr Chabrol dans cette voie. Et c'est parce qu'il distingua, dès l'abord, tout le parti qu'il pourrait en tirer contre Glozel, que le Dr Capitan fit admettre le Dr Chabrol comme membre de l'*Institut International d'Anthropologie,* citadelle sûre de l'antiglozélisme.

Il [M. Capitan] a bien voulu m'exprimer tout l'intérêt qu'il attache à mes travaux, écrit le docteur Chabrol, et c'est *grâce à son*

initiative que j'ai l'honneur de les résumer ici. (*Revue Anthropologique*, nos 4-6, 1929.)

Est-ce aussi pour répondre à cette *initiative* que le Dr Chabrol ne reculera pas, dans son article de la *Revue Anthropologique*, devant des altérations graves de la vérité?

Autour de la fosse ovale et DANS TOUT LE CHAMP DE GLOZEL, écrit-il dans cette revue ,on a découvert aussi, en surface comme à 50 et 70 cm DE PROFONDEUR, *des fragments de creusets de grès...* (Page 15 du tiré à part de la *Revue anthropologique*, nos 4-6, 1929.)

Aussi, j'espère que vous êtes maintenant bien fixé sur les méthodes du Dr Chabrol. Le but qu'il poursuit est clair.

Grâce à cette *contre-vérité*, lancée d'un air détaché, il veut faire croire qu'à Glozel les fragments de creusets de grès sont au même niveau que les objets de culture glozélienne, dans la couche archéologique proprement dite. S'il n'y a qu'une seule couche, il n'y a qu'un seul âge : *et cet âge est celui des tessons de grès, semblables à ceux que le Dr Chabrol a recueillis dans la Montagne Bourbonnaise!*

Ce n'est pas plus difficile que cela!... Le Dr Capitan ne s'était pas trompé dans son choix.

Et si de nombreux savants — vous fûtes le premier —, si deux commissions — la première résolument antiglozélienne — n'étaient pas venus fouiller à Glozel et n'avaient pas reconnu que les fragments de poterie de grès ne se rencontrent qu'à la base de la couche noire et jamais dans la couche archéologique, le Dr Chabrol aurait aujourd'hui beau jeu.

C'est pourquoi je tiens à vous montrer comment il s'y est pris pour altérer — sans trop de risques — la vérité.

J'ai publié dans le 1er fascicule de la *Nouvelle Station Néolithique* que « le plus beau spécimen de ces poteries de grès est le fonds d'un creuset que nous avons découvert, *à* 1 m. 10 *environ de la fosse* (côté Est), à une profondeur *de près* de 0 m. 60, juste au-dessus de la deuxième brique à signes alphabétiformes » (pages 30 et 31 du 1er fascicule) « située plus profondément, 0 m. 70 » (page 16 du 1er fascicule).

« A une profondeur *de près* de 0 m. 60 » signifie pour tout le monde que le creuset n'était *pas tout à fait* à 0 m. 60, sur

la même perpendiculaire que la 2e brique à signes alphabétiformes, située juste au-dessous, dix centimètres plus bas. D'autre part, c'est parce que la terre de remblai de la Fosse ovale, vidée le 1er mars 1924 par M. Emile Fradin, avait été rejetée de ce côté (les pelletées sont toujours jetées par un ouvrier à sa gauche) que la poterie de grès se trouvait, *à cet endroit*, « à une profondeur de près de 0 m. 60 » au moment où j'entrepris les fouilles, plus d'un an après.

Le Dr Chabrol fausse la réalité : 1° *en changeant* 0 m. 60 *par* 0 m. 70; 2° en écrivant que *dans tout le champ de Glozel* on trouve des poteries de grès à 0 m. 70. Car il lui importe, je le répète, de laisser entendre que les objets de culture glozélienne ne se trouvent pas situés plus profondément que la poterie de grès dont il a recueilli des fragments semblables en dehors de Glozel.

Ainsi donc, le Dr Chabrol oublie que la probité dans la relation des faits est la première condition d'une polémique scientifique.

Nous allons le voir maintenant employer les mêmes procédés au sujet du *verre*, de la *Fosse ovale* et des *briques à cupules*.

J'avais mis au jour avec M. Mosnier, délégué départemental de la Commisssion des Monuments Historiques (section préhistorique) un four de fusion du verre, dont la construction *en briques rouges* ne rappelait en rien celle de la Fosse Ovale. Il était situé au Sud-Ouest de cette fosse. Voici la description que j'en ai donnée dans le 1er fascicule de la *Nouvelle Station Néolithique* :

FOUR DE FUSION DU VERRE. — Enfin, en même temps que les larmes bataviques dans le foyer s'étendant transversalement en tête de la fosse, nous avons mis au jour une partie du *four où l'on fondait* le verre. Sa construction ne comprenait que de petites briques reliées entre elles par de la terre argileuse sur-cuite, recouverte d'une couche de verre qui avait dû se répandre hors des creusets.

Il n'en restait malheureusement qu'une petite portion semi-circulaire d'une longueur de 0 m. 25 environ. Mais la présence d'un fragment de *creuset contenant encore du verre et resté adhérent à*

une brique de la construction, nous a permis de l'identifier comme four de fusion du verre. » (1).

Est-ce assez net?

Le Dr Chabrol connaît ma publication puisqu'il en reproduit des membres de phrases entre guillemets. Mais pour rien au monde il ne ferait état de ce *four de fusion du verre.* Poursuivant son but, il veut que ce soit la Fosse ovale qui ait servi à fondre le verre, malgré sa sole formée de 16 grandes dalles (dont une avec empreinte de main et une autre au moins gravée de signes alphabétiformes), *entièrement vierges de toutes traces de foyer et serties avec de l'argile crue.*

Ces particularités, il veut les ignorer. C'est plus simple de faire intervenir les fours de verriers des environs et plus expéditif.

La fosse ovalaire « constituait-elle un four »? écrit-il dans le *Bulletin de la Société d'Emulation* (mai-juin 1930).

On (?) l'a nié, mais à une époque où l'*on* (?) n'avait pas encore commencé l'étude d'ensemble des verreries du péri-Glozel, dont cet article n'est qu'une préface...

Un problème du verre (de l'industrie du verre, et non pas de simples vitrifications de hasard) se pose pour le champ de Glozel : il importe de l'aborder.

Les verriers qui ont laissé là (*en surface comme en profondeur* (2) des traces caractéristiques de leur industrie, à quelle époque vivaient-ils? Voilà ce qu'il serait important de déterminer.

Négliger cette recherche serait commettre une faute grave dans l'étude scientifique du gisement glozélien.

Vous avez bien lu? C'est au « gisement glozélien », avec ses dents de Renne, d'Élan, de Panthère; avec ses harpons et ses sagaies en bois de Renne; ses ossements humains appartenant à une race disparue; son art animalier naturaliste et son écri-

(1) Il est bien évident également que la présence d'une *canne de verrier* dans le champ Duranthon ne nous gênerait nullement, puisque nous y avons reconnu l'existence d'un four de fusion du verre. Mais le morceau de fer, qui y fut trouvé, au début, n'était qu'un *bras de force de charrue.* Quant à celui qui fut remis, 3 *ans après*, par le Dr Capitan à la S. E. B., comme provenant de Glozel et égaré dans sa collection, *nous ne doutons pas que ce ne soit bien une canne de verrier.*

(2) *Contre vérité* lancée, comme on vient de le voir, par le Dr Chabrol dans l'article de la *Revue Anthropologique* et répétée, en la soulignant, dans le texte de l'article du bulletin de la S. E. B.

ture archaïque, que le Dr Chabrol s'en prend! De quel droit ces découvertes retentissantes seraient-elles plus vieilles que ses fours de verriers?

Voilà pourquoi il escamote ma description du *four de fusion du verre,* qui, à l'encontre de la Fosse ovale, se rattachait à la culture plus récente de la poterie de grès dont le Dr Chabrol a, en effet, trouvé ailleurs des spécimens épars.

Même procédé actuellement au sujet des briques à cupules du Bois-Bizin, — car, bien qu'il s'efforce de le laisser entendre, je ne crois pas qu'il en ait trouvé dans la *tranchée de 15 mètres de long* des bois de Calinon (cela n'aurait d'ailleurs aucune importance, comme nous le verrons dans un instant).

Quelque temps avant que j'aie manifesté l'intention de me rendre au bois Bizin, le Dr Chabrol annonçait qu'il y avait enfin recueilli des briques à cupules *en place.* Je demandai alors — et à bien des reprises — d'aller voir ces briques « en place ». Mais pendant longtemps je me heurtai à maints atermoiements. Cependant, comme j'insistais sans relâche, le Dr Chabrol se décida à m'y donner rendez-vous un dimanche matin qu'il s'y rendait pour fouiller.

Sur les lieux, il me montra un tas de pierres amoncelées à la lisière d'un bois, en bordure d'un champ cultivé. C'était sur ce tas qu'il avait trouvé des briques à cupules (3).

— Pourquoi dites-vous qu'elles étaient en place? lui demandai-je surpris.

— Parce que ces pierres sont les restes d'un four de verrier.

— Ne croyez-vous pas plutôt que ce sont des pierres qui, gênant la culture, ont été rejetées dans le bois par les paysans? Voyez, elles sont identiques à celles qui sont encore dans le champ. Considérez leurs angles arrondis par les heurts successifs. D'ailleurs, si j'ai raison, nous devons en retrouver d'autres en lisière de la forêt.

(3) La forme, la facture, les dimensions de ces briques, qui portent en effet des cupules, sont totalement différentes de celles de la Fosse Ovale de Glozel. Par contre, la pâte paraît assez semblable, ce qui n'a rien d'étonnant, puisque les matériaux étaient pris sur place et que les terrains sont les mêmes. On en fabriquerait de nos jours que la pâte serait encore identique à celle de ces deux groupes, à condition d'atteindre le même degré de cuisson.

Le Dr Chabrol dut m'accompagner en bordure du bois et constater que là aussi s'échelonnaient des tas de cailloux. Désormais il ne pourra plus avancer qu'il a recueilli au Bois-Bizin des briques à cupules, « en place », dans les restes d'un four de verrier!

Il s'y prendra d'une autre façon et reviendra à la *méthode des mélanges* dont l'article de *La Liberté* est le premier modèle.

Au Bois-Bizin, il y avait bien, sur un tas de cailloux, quelques briques à cupules, provenant on ne sait d'où, mais pas de four de verrier. Au Sappey, aux Cadiaux, au Plan du Jat, etc., il y avait bien des fours de verriers, mais pas de briques à cupules dans leur construction. Qu'à cela ne tienne! En mélangeant habilement ces sites dissemblables — *et certainement d'époque différente* — dans une même description, on arrivera bien à faire considérer les briques à cupules comme caractéristiques des fours de verriers de la Montagne Bourbonnaise (4)!

De même, en mettant chaque fois en avant le four de Cadiaux dont « le plan ovale rappelle étrangement la fosse ovale de Glozel qui a déjà tant fait parler d'elle » (5), on amènera tout doucement le lecteur à penser que tous les fours de verriers connus aux environs sont construits sur le même modèle...

Ne vous récriez pas! Vous-même écrivez en rendant compte des articles du Dr Chabrol :

> Le fait important est qu'il s'agit de fours de verrier, et qu'*ils ressemblent tous, par la forme, les briques de revêtement,* les grès, *à la cavité ovalaire de Glozel* (*Mercure,* 1er janv. 1931).

Mais le plus « étrange » n'est pas, comme le voudrait le *Bullletin de la Société Linéenne,* la ressemblance du four des

(4) Il ne me reste plus qu'à espérer que ce mélange ne gagnera pas le terrain!

(5) *Bulletin de la Société Linéenne de Lyon,* 20 novembre 1930. Compte rendu de l'excursion du 6 juillet 1930, faite *sous la direction de M. le Dr Léon Chabrol.* Ce compte rendu, ainsi que le fameux dessin du « plan du four des Cadiaux au niveau de la sole », sont certainement de la main même du Dr Chabrol; *on y retrouve les mêmes phrases, exactement, que dans son article du Bulletin de la S. E. B., et elles ne sont pas entre guillemets.*

Cadiaux avec la fosse ovale de Glozel, *mais bien celle du plan qu'il en donne avec mon schéma purement théorique exagérant la forme en fuseau* — et non avec la photographie de la Fosse Ovale reconstituée exactement sur place! (Voir fig. 1 et fig. 3 de la *Nouv. St. Néolithique*).

Oui, voilà bien ce que le « plan du four des Cadiaux au niveau de la sole » rappelle « étrangement ».

Enfin, ai-je besoin d'ajouter que si un jour on découvrait vraiment des briques à cupules (genre glozélien) (6) dans un four de verrier gallo-romain ou autre, cela n'impliquerait nullement que celles de la Fosse Ovale ne sont pas néolithiques. Cette découverte prouverait simplement que ce mode d'augmenter l'adhérence des éléments d'une construction, datant du premier âge de l'argile, s'est transmis, par de longues survivances, jusqu'à une époque voisine de la nôtre (7).

Des harpons pareils aux harpons paléolithiques ne sont-ils pas, de nos jours encore, employés par des pêcheurs norvégiens?

Mais, comme vous le dites, ce sont là des faits « si connus et si universels » qu'il est inutile d'y insister.

Avec mon meilleur souvenir, veuillez agréer, mon cher ami, etc...

Dr A. MORLET.

(6) Dois-je vous rappeler que les tessons de grès trouvés en surface à Glozel se relient au four de fusion du verre, *construit avec des briques rouges*, puisqu'un morceau de creuset y était encore adhérent, — et non à la Fosse ovale qui est réellement de culture glozélienne, comme je crois l'avoir démontré dans mon *Glozel*.

(7) Ce qui confirmerait l'existence de survivances glozéliennes dans la Montagne Bourbonnaise, c'est précisément qu'*au début de ses recherches*, le Dr Chabrol signalait un peu partout des *inscriptions alphabétiformes*, non sans analogie avec celles de Glozel. Les deux inscriptions de la pierre du *souterrain du Cluzel* sont à ce point de vue très convaincantes. *Il est fort regrettable que les fouilles de ce souterrain n'aient été qu'ébauchées.*

Pour reprendre ses propres termes au sujet du verre de Glozel, je répéterai ici au Dr Chabrol :

« *Il convient de ne pas l'oublier* » : il trouvait au début des inscriptions alphabétiformes...

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

Rimbaud : ses lettres; sa sœur, son beau-frère (1). — La thèse de Mme Yerta Méléra touchant les lettres du Rimbaud arabo-éthiopien et ma découverte de leur falsification par Isabelle, sa sœur, et Paterne Berrichon, son beau-frère, ne nie pas le fait matériel de cette falsification (2). L'auteur de *Nouveaux documents autour de Rimbaud* en reconnaît l'existence; ou, plutôt, de ce qu'elle appelle « certaines différences entre les originaux et les lettres de Rimbaud telles qu'elles furent publiées ». Mais elle en donne une explication qui ferait de cette affaire une peccadille; une opération presque légitime, accidentelle plutôt que voulue, et d'ailleurs sans conséquences pour l'histoire du poète.

Cette explication, puisqu'il faut que je l'examine, je l'examinerai sérieusement : aussi sérieusement que si elle méritait que l'on la prenne au sérieux. Ce ne sera pas sans analyser un peu le couple conjugal d'illuminés jaillis du foyer des *Illuminations* et qui, non moins singuliers en leur genre qu'Arthur Rimbaud dans le sien, mettent une note à la fois touchante et burlesque dans son rébarbatif et son tragique concert. Etrangers à sa vie, — sauf, Isabelle, les quelques semaines au cours desquelles il agonisa, — ils se sont agrégés à son cadavre et font de sa vie posthume partie intégrante. Mais ils vivent aussi par eux-mêmes, et la littérature, au point où elle rencontre la religion, sur le pont de l'imagination mystique, ne possède pas de personnages plus curieux. Ajoutons quelques touches au portrait que nous en avons esquissé déjà, en attendant qu'ils trouvent un peintre digne du nom d'analyste.

§

En 1896, la sœur et le futur beau-frère correspondent, en suite de la publication, à « La Revue Blanche », d'un certain *Verlaine héroïque* où Arthur se trouve aussi héroïcisé.

(1) V. ma lettre aux *Echos* du *Mercure* du 1er décembre.

(2) M. Marcel Coulon n'a pas connu à temps la lettre de Mme Yerta Méléra, publiée dans notre dernier numéro, pour pouvoir en tenir compte dans cette note. Il nous prie cependant de publier son article tel quel, se réservant de répondre plus tard à Mme Méléra. — N. D. L. R.

J'ai lu avec le plus vif intérêt votre *Verlaine héroïque* (mande Isabelle, le 9 août). Comme vous écrivez bien, quelle manière charmante que la vôtre!

Les prochains époux, qui ne se sont encore jamais vus, communient sur l'autel de la mémoire d'Arthur, mémoire calomniée, persécutée... Paterne forge une biographie vengeresse; Isabelle le documente de toutes ses forces. Mais, impossible de communiquer les lettres d'Arabie et d'Ethiopie; Mme Rimbaud s'y oppose.

Si vous veniez à Charleville, elle ne souffrirait davantage que vous, ni personne en prissiez connaissance.

Cependant « l'intention d'Arthur était bien que ces lettres soient aussi bien pour moi que pour maman, et parfois il le déclarait nettement au cours de l'épistole. Voulez-vous que je les transcrive pour vous?... » écrit-elle courant décembre.

Et elle ajoute ceci qui nous porte au cœur de notre sujet :

Par ci par là il y avait une lettre (illustrée quelquefois) pour moi seule : c'est mon trésor personnel, je ne le partage pas : point partageable, du reste. Arthur, mon cher professeur, y parle trop de moi : il voulait faire mon éducation. — Les lettres de Marseille, parmi lesquelles la grande que vous avez, sont aussi toutes à moi.

Finalement, Isabelle fit des lettres cette copie qu'elle offrait. Mme Méléra a vu ce « véritable volume », qui ne contient pas d'autres missives que celles que le recueil *Lettres de Jean-Arthur Rimbaud*, publié en 1899 « avec une Introduction et des notes par Paterne Berrichon », a recueillies. Mais, gardant pour elle ses lettres particulières, « la jeune fille (3), toutefois, jugea qu'elle pourrait introduire dans ces lettres (qu'elle copiait) des phrases prises dans les missives des mêmes dates, mais destinées à elle seule ».

Et Mme Yerta Méléra donne un exemple avec la phrase : *les caféiers mûrissent; d'autres sont en fleurs et ça sent délicieusement bon un goût qui rappelle tout à fait la fleur d'oranger;* « phrase que Paterne Berrichon fut accusé d'avoir inventée », dit-elle.

(3) *Sic.* Mme Méléra a l'euphémisme robuste, car au début de 1897, Isabelle court sur son trente-septième printemps.

Qu'il ne l'ait pas inventée, je ne vois aucun inconvénient à l'admettre, mais pourquoi l'a-t-il ajoutée à l'original? — C'est parce que (suivant Mme Yerta Méléra), en même temps que cette lettre du 7 novembre 1881, adressée à l'ensemble de la famille, Arthur écrivait *une lettre-jumelle destinée à Isabelle seule.* Cette lettre-jumelle contenait la phrase incriminée. Isabelle a jugé qu'elle pouvait l'introduire dans sa copie de la lettre officielle.

De toute façon, s'il y avait une invention, elle serait donc du fait d'Isabelle, et non point de celui de Paterne Berrichon (conclut la démonstratrice).

Oui, l'invention sera, ici, le fait d'Isabelle, et Berrichon se rattrapera ailleurs. Mais ce n'est pas sur la copie, envoyée en 1897 par Isabelle au futur époux, que le couple, conjugal en 1899, opérera, je suppose. C'est sur les originaux.

En outre notre exégète — qui n'a jamais vu, pas plus que personne, le moindre fragment de lettre particulière reçue par Isabelle — ajoute des plumes, pas mal de plumes, au canard, je veux dire à l'oiseau bleu, couvé par l'imaginative sœur d'Arthur. Tandis que celle-ci déclare avoir reçu *par ci par là une lettre,* la thèse de Mme Méléra a besoin qu'Arthur n'ait expédié guère moins de lettres-jumelles que de lettres... Il le faut puisque sur 44 lettres dont j'ai confronté l'original avec la reproduction au recueil, j'en ai compté 33 où l'original et la reproduction ne sont pas conformes.

Cependant, a-t-il été expédié à Isabelle — jumelles ou non jumelles et serait-ce très « par ci par là » — des lettres destinées à elle seule? Rien, absolument rien en dehors de sa déclaration, telle qu'on vient de la lire, ne permet de penser que oui, et cette déclaration est démentie par tous les faits de la cause.

§

Jamais Arthur n'a écrit à sa sœur d'autres missives que celles qui, au recueil, figurent comme lui ayant été particulièrement adressées. Celles-ci, au nombre de huit, sont toutes datées de Marseille. La première porte la date du 17 juin 1891; la dernière, du 20 juillet, est antérieure de peu de semaines à la mort du malheureux. Isabelle ne manque pas, on l'a vu, de

souligner devant Paterne que ces lettres sont, dit-elle fièrement, *toutes à moi.*

Outre ces lettres, précédées d'une lettre, également partie de Marseille, le 23 mai, mais adressée « ma chère maman, ma chère sœur », la correspondance familiale du Rimbaud arabo-éthiopien comprend 93 missives; la première datée : Aden, 17 août 1880, la dernière : Aden, 30 avril 1891.

La grande majorité sont libellées : *chers amis,* ou : *mes chers amis;* quelques-unes : *ma chère mère.* Deux en 1883, cinq de 1889 portent : *ma chère maman, ma chère sœur.* Une enfin, du 25 février 1890, *chères mère et sœur.*

L'expression « chers amis » s'adressait collectivement à sa mère, à son frère Frédéric et à Isabelle. Lorsque Arthur abandonne cette expression, c'est qu'il bat froid à Frédéric.

A partir de décembre 1888, aucune de ses lettres (sauf une, le 30 avril 1891, sans doute par inadvertance) ne portera : *mes chers amis.*

Arthur, en près de onze ans, trouve à peine le temps d'écrire 93 fois; ses missives sont aussi peu affectueuses qu'il est possible de les rêver : bien sûr qu'il eût épargné son encre plusieurs fois, s'il n'avait eu à donner des commissions. Ces 93 missives ont un caractère collectif; et ce caractère, il lui arrive, dans une minute d'épanchement, de le signaler à Isabelle une bonne fois pour toutes. La chose se produit le 6 janvier 1883 au début d'une lettre adressée (première de celles qui ne sont plus aussi pour son frère) : *ma chère maman, ma chère sœur.* Bonne occasion pour une lettre-jumelle, puisqu'il s'agit de remercier Isabelle de ses souhaits de nouvel an! Arthur ne saisit pas cette occasion et pourquoi la saisirait-il? « *Je vous rends mille fois vos souhaits... Je pense toujours à Isabelle; c'est à elle que j'écris chaque fois* (4), *et je lui souhaite particulièrement tout à son souhait.* »

Une pareille phrase autorise parfaitement Isabelle à dire à Paterne : « L'intention d'Arthur était bien que ses lettres

(4) Ceci sous-entend que ses lettres n'étaient guère pour Frédéric. Dans un passage d'une lettre du 10 janvier 1889 (passage supprimé dans le recueil); je lis : « C'est bien mon intention de faire la donation dont vous me parlez. Il ne me plaît pas, en effet, de penser que le peu que j'aurais péniblement amassé serve à faire ripailler ceux qui ne m'ont jamais même écrit une seule lettre. »

soient aussi bien pour moi que pour maman. » Mais cette phrase nous oblige à traiter Isabelle d'imaginative quand elle raconte que, par ci par là, la missive de son frère aux siens — et donc à elle — se trouvait accompagnée d'une *lettre pour moi seule.*

Arthur a d'autant moins de raisons d'écrire directement à sa sœur que nous le verrons parler, dans ses lettres collectives, de faits intéressant personnellement celle-ci. Ainsi lorsqu'il déclare : « Isabelle a bien tort de ne pas se marier si quelqu'un de sérieux et d'instruit se présente, quelqu'un avec un avenir... ». Ce passage, supprimé dans le recueil, figure dans une lettre du 6 mai 1883 adressée, non pas même à la mère et à la sœur, mais à « mes plus chers amis ».

§

Arguments plus que suffisants, et je n'ajoute ceci qu'en vue de la psychologie d'Isabelle.

Toute la correspondance familiale du Rimbaud arabo-éthiopien nous a été conservée, et nous sont tous arrivés, aussi, les moindres bouts d'écriture qu'après la mort de son frère Isabelle a pu réunir. Il serait donc déjà surprenant que ses lettres particulières à sa sœur se soient complètement évanouies.

Mais comment comprendre que le recueil publié en 1899 par les soins des deux époux ne donne pas ces précieuses missives? quitte, si par hasard elles contenaient un passage non publiable, à faire une suppression, comme il en sera fait plus d'une dans les lettres qui composent le recueil. Il est bien certain que les dites lettres eussent pris dans le recueil de 1899 la place d'honneur. L'abstention d'Isabelle touchant ces reliques est déjà inimaginable.

Imaginons-là. Mais alors, lorsque Isabelle écrit, vingt ans plus tard, ses *Reliques* et bat le rappel — hélas! bien maigre, bien maigre, presque inexistant en dehors des quelques semaines qui précèdent la mort d'Arthur, — le rappel des souvenirs tant verbaux qu'écrits que son frère lui laissa, conçoit-on qu'elle n'ait pas publié ses lettres à elle? Non seulement elle ne les publie pas, ces reliques saintes entre les saintes! mais encore elle n'y fait pas la plus légère allusion.

En décembre 1896, l'invention de cette correspondance ar-

rive naturellement sous sa plume, fruit de son amour et de son orgueil sororaux. Voyez-la pousser ce cri, ce beau cri : *les lettres de Marseille sont aussi toutes à moi!* Comment avouer, ou plutôt comment laisser supposer à Berrichon que ce frère bien-aimé, en dehors de ces lettres de Marseille, si tardives, et qui en réalité étaient aussi bien pour Mme Rimbaud que pour elle-même, ne lui a jamais écrit? Est-il admissible qu'elle ne possède pas, elle, un « trésor personnel »? Si, si, elle le possède; elle le tient, il est là, création de son rêve. Mais une fois mariée au destinataire du touchant mensonge, comment pourrait-elle le maintenir? Il a cessé d'être utile; elle oublie vite et bientôt elle ne s'en souviendra plus. Au cours de mes visites à Roche en 1910-1911, où j'ai manié toutes les reliques d'Arthur, y compris ses lettres arabo-éthiopiennes, où j'ai entendu et réentendu Isabelle parler du cher disparu, pas un mot de cette prétendue correspondance.

§

Voyons Mme Méléra poursuivre sa démonstration, et donnons-lui, pour plus de sûreté, la parole.

La même chose encore quand il s'agit de l'or de Rimbaud : *Je porte continuellement dans ma ceinture quarante et des mille francs d'or; ça pèse une vingtaine de kilos et ça me flanque la dysenterie.* L'exagération du voyageur porte ici sur le poids : combien pèsent quarante mille francs d'or? Douze kilogrammes neuf cents, n'est-ce pas? moins encore s'il ne s'agit pas d'or monnayé, mais d'or en poudre sans alliage. Et il n'est pas dit que tout l'or de Rimbaud était en thalers. Il ne se donne pas non plus la peine d'ajouter qu'une partie, peut-être, de sa fortune est en perles...

Etc. L'auteur cristallise ici sur l'un des nombreux passages où notre couple conjugal s'efforce de présenter un Rimbaud conforme à la folle image qu'ils s'en firent. Mus par leur vertigineuse idolâtrie et des mobiles d'un ordre fort terre à terre, ils n'ont pas voulu que leur frère ait lamentablement échoué dans son entreprise de médiocre employé de factorerie abyssinienne (un employé qui remplit une tâche difficile et dangereuse, mais d'une difficulté, somme toute, que d'autres ont assumée sans que personne y fît attention, d'un danger que

d'autres, sans qu'on en parlât, ont couru). Il leur a fallu l'enrichir coûte que coûte, touchante revanche de sa ruine; et, en même temps, faire passer pour cossus ses héritiers, les propriétaires de Roche. Ils ont donc soumis à un maquillage savant les nombreuses missives où Arthur fait allusion à ses misérables gains.

Dans une lettre du Caire, 23 août 1887, Arthur gémissait :

Je suis excessivement fatigué! Je n'ai pas d'emploi à présent. J'ai peur de perdre le peu que j'ai. Figurez-vous que je porte continuellement dans ma ceinture seize mille et quelques cent francs d'or; ça pèse une huitaine de kilos et ça me flanque la dysenterie.

Mais le recueil isabello-berrichonnien imprime froidement... je veux dire chaudement :

Je suis excessivement fatigué. *Je m'ennuie à mort.* Je n'ai *rien à faire* à présent. J'ai peur de perdre le peu que j'ai. Figurez-vous que je porte continuellement dans ma ceinture *quarante et des mille* francs d'or; ça pèse une *vingtaine* de kilos et ça me flanque la dysenterie.

Je laisse le lecteur de Mme Méléra découvrir ce que signifie logiquement cette phrase : « l'exagération du voyageur porte ici sur le poids ». Avant d'y avoir, Madame, exagération sur le poids, il y a exagération sur la somme : *quarante et des mille francs* au lieu de *seize mille et quelques cent francs.* Mais si la pensée de notre démonstratrice n'est pas claire, c'est toujours la même thèse qu'elle poursuit. Ecrivant à « mes chers amis », le voyageur a pu dire « *seize mille* », mais dans sa lettre-jumelle à Isabelle il a écrit « *quarante et des mille* ». De même, si le recueil porte une *vingtaine* au lieu de une *huitaine,* c'est parce qu'il suit la version de la lettre à Isabelle.

§

Dans son ample « Introduction » aux *Lettres de Jean-Arthur Rimbaud,* tissu de la plus jargonnante loufoquerie qu'ait connue (à ma connaissance) notre littérature d'avant-guerre, Berrichon nous explique le prosaïsme, le mercantilisme vraiment étonnant des dites lettres. Arthur prend ce ton et cette

chanson parce que ses lettres ont pour principale destinataire Mme Rimbaud.

Sa mère! personne de vertu propriétaire dont le cœur bat malgré soi vers l'argent, et qui ne saurait par tradition avoir d'estime parfaite pour un homme pauvre vivant... une de ces cléricales intolérantes... fruit de la morale bourgeoise...

Anti-idéalisme plein d'horreur, mais d'horreur sacrée!

Car on sent que, pour ne point contrister et s'aliéner le correspondant en France dont il a besoin et qu'il aime en somme sous la sécheresse des témoignages d'affection, Rimbaud sacrifie ses soucis idéaux les plus pressants et impérieux... Et cela est plein d'horreur.

Cette horreur, les falsifications s'efforceront de la diminuer en révélant quelques-uns des soucis idéaux si filialement escamotés par Arthur. Ainsi elles permettront que l'on soupçonne ce prodige de bonté, de charité, de pureté, providentiel aux indigènes et aux Européens, confident de Ménélik, lié « à l'histoire humaine de la civilisation », tel que le présentent la préface de Berrichon et un délirant chapitre de *Reliques* imprimé sous le signe de la Croix (pages 79 et s.).

Mais (en laissant de côté le sacrifice machiavélique imaginé par Paterne) il y avait un moyen bien simple pour le futur beau-frère de Paterne de flatter la future belle-mère d'icelui; c'est, quand il possédait 13.000 francs, d'écrire à Mme Rimbaud qu'il en possédait 43.000 et de rétablir la vérité dans la lettre-jumelle destinée à Isabelle seule. Arthur, dans la version non point qui découle du timide mensonge d'Isabelle : « par ci par là une lettre à moi destinée », mais dans la thèse de sa hardie exégète, Arthur a fait le contraire de ce qu'il fallait!

La dernière lettre que le malheureux ait expédiée d'Aden, alors qu'il arrive à l'hôpital après son atroce caravane et que, harcelé par des souffrances qui nous déchirent, il attend le paquebot pour Marseille où l'amputation l'attend, cette lettre est du 30 avril 1891.

Elle n'est pas de celles dont j'aie pu voir l'original; et j'ignore si la falsification systématique qu'ont subie ses chiffres a joué pour le passage que voici :

Je sortirai de cette affaire avec 35 mille francs environ. J'aurais eu plus; mais à cause de mon malheureux départ, je perds quelques milliers de francs.

Mme Méléra nous apprend que la copie envoyée par Isabelle à Paterne porte : *Je sortirai de cette affaire avec* 135.000 *francs environ.*

MARCEL COULON.

CHRONIQUE DE BELGIQUE

Quelques livres belges : Albert Guislain : *Découverte de Bruxelles;* Edition de l'Eglantine. — Constant Burniaux : *Crânes tondus;* La Renaissance du Livre. — Hubert Krains : *Portraits d'écrivains belges;* Georges Thone, Liége. — Le Gouvernement belge et les lettres. — Le banquet du *Rouge et noir.* — Mémento.

M. Albert Guislain a beaucoup voyagé. Il a même, ce qui n'est point commun, exploré son propre tréfonds et il nous a livré, voici deux ans, dans *Après Inventaire,* le bilan tour à tour pathétique et décevant de ses découvertes intérieures. Mûri par cette expérience difficile dont il se tira d'ailleurs avec honneur, rien ne lui aurait été plus aisé que de nous conter sur un ton adéquat à son humeur du jour, ses excursions en France, en Italie et en Afrique du Nord.

Pour avoir été brossés cent fois, les tableaux de la Provence, de la Toscane et de l'Algérie n'en demeurent pas moins séduisants, et il suffit d'un peu d'audace, voire de quelques artifices habilement gradués pour leur insuffler une vie nouvelle. Qui sait si, par ces temps troublés où l'exotisme commence à faire long feu, il n'y aurait pas là, pour un artiste bien doué, matière à fructueuses découvertes? Aux romantiques honteux qui, sans l'y trouver, cherchent dans des Eldorados barbares remède à leurs angoisses, un esprit quelque peu avisé pourrait opposer, avec de grandes chances de victoire, les apaisantes certitudes de ses domaines familiers. Mieux qu'aucun autre, M. Guislain y serait parvenu, puisque, libre d'inquiétudes et riche d'expérience, il s'est, dans *Après Inventaire,* montré capable des prospections les plus périlleuses. Et comme jusqu'ici le Président de Brosses n'a point laissé de successeur digne de lui, il y a tout lieu de croire qu'en reprenant l'itinéraire des *Lettres d'Italie,* un voyageur

de la qualité de M. Guislain aurait trouvé, sans trop de difficultés, matière à un nouveau chef-d'œuvre.

Est-ce la crainte de ne pouvoir suffire à cette tâche aussi tentante que redoutable, ou simplement l'envie d'encadrer dans son décor le héros d'*Après Inventaire*, qui a dicté à M. Guislain sa **Découverte de Bruxelles**? Pour expliquer l'un, peut-être a-t-il jugé opportun de décrire l'autre, complétant ainsi, selon la méthode tainienne, la figure d'un intellectuel d'aujourd'hui par le milieu qui l'asservit. Peut-être aussi, sans les connaître, puisqu'il n'en fait certes pas son ordinaire et par pure intuition, a-t-il repris à son compte ces paroles de *L'Imitation de Jésus-Christ* :

Que pouvez-vous voir ailleurs que vous ne voyiez où vous êtes? Voilà le ciel, la terre et tous les éléments : Or, c'est d'eux que tout est fait... Quand tout ce qui est au monde serait présent à vos yeux, que serait-ce qu'une vision vaine? » (Livre II, chap. XX).

Quoi qu'il en soit, M. Guislain n'a pas songé un instant à quitter sa sphère quotidienne. Selon l'avis de son insolite conseiller, il s'est borné à regarder autour de soi et à s'éprendre, au fur et à mesure que s'étendait sa connaissance, de l'air, du ciel, des rues, des monuments, des jardins et du bon peuple de sa ville natale.

Un poète y aurait apporté plus de fougue, un guide moins de fantaisie. Si bien qu'à mi-côte du lyrisme et du didactisme, le livre de M. Albert Guislain garde assez de l'un et de l'autre pour enchanter à la fois le rêveur et le curieux. En bon cicerone, M. Guislain part de la gare du Midi où débarquent les voyageurs de Paris. Si le cœur leur en dit, ils pourront donc explorer à sa suite une capitale en somme assez mal connue, outre Quiévrain, et sur laquelle n'abondent guère les documents désintéressés.

Faut-il rappeler les pamphlets de Baudelaire et de Mirbeau, où elle est fort malmenée, et la récente diatribe que lui dédia M. Jean Fayard? M. Léon Daudet, il est vrai, la fleurit d'opulentes couronnes, mais peut-être, en ce faisant, s'est-il surtout montré reconnaissant de l'hospitalité qu'il y reçut.

M. Albert Guislain, qui, du moins, a l'avantage de connaître à fond les choses dont il parle, s'efforce de restituer

à Bruxelles son vrai visage. S'il le loue, c'est en amant épris de ses capiteuses vertus, et quand il lui découvre certaines faiblesses, c'est en s'excusant de ne pouvoir les passer sous silence.

S'émerveille-t-il de ses quartiers modernes, ce n'est pas pour lui infliger l'inévitable cliché de « Petit Paris », si en honneur chez nos bourgeois, et lorsque, au hasard d'une conversation, il lui arrive d'épingler quelques belgicismes, il n'en tire point profit pour confondre sa bonne ville avec la « Charabiapolis », dont se gaussent les Corneilles des Folies-Bergère.

J'ai connu, écrit-il, la liesse de la découverte d'une ville que je regardais tous les jours, sans la bien voir. J'ai couché avec une amie d'enfance que j'avais longtemps méconnue et dont le charme coutumier ne me troublait plus.

C'est cette amie à la fois inconnue et familière dont nul avant lui n'avait aussi bien pénétré l'esprit, qu'il s'efforce de célébrer dans son livre, conçu comme un mémorial d'amour. Quelle joie de s'abandonner à un tel guide, qui, dans ses moindres propos, ne dissimule jamais son plaisir! Les rues où il nous promène, les glorieux ou légers fantômes qu'il y réveille, les âmes dont il recueille les confidences, les foules auxquelles il nous confond, les seuils qu'il nous fait franchir et les jardins qu'il effeuille sous nos pas sont tous imprégnés d'une mystérieuse présence et quelque soin qu'il prenne à nous dérober son émoi, toujours on le sent en proie à une indicible ferveur, que ne parviennent même pas à miner ses plus cruelles déceptions.

Parce qu'il aime sa ville d'un tel amour et qu'il l'avoue sans ambages, d'aucuns, sans doute, lui chercheraient noise, s'il n'avait pris la précaution de s'en justifier par une héroïque bonne humeur. Pendant longtemps, en effet, il fut de bon ton pour tout Belge « à la page » de médire de sa capitale et de partager, à son propos, les railleries baudelairiennes. Déjà, au cours de ces dernières années, Odilon-Jean Périer dans le *Citadin* et Léon Kochnitzky dans ses *Elégies bruxelloises* n'avaient pas craint de choisir pour cadre à leurs poèmes quelques paysages bruxellois, et, pour férus qu'ils fussent

des seuls décors parisiens, nos esthètes les plus pointus s'étaient résignés à saluer avec curiosité ces audacieuses tentatives.

M. Albert Guislain a poussé plus loin l'expérience et s'est délibérément posé en champion de la méconnue.

Aidé par un photographe extraordinaire, M. Willy Kessels, qui excelle à surprendre, sous leurs traits les plus paradoxaux, les coins et les recoins d'une grande ville, il a mis au service de sa cause, outre une déconcertante érudition, un style alerte et fringant, savamment simple et sournoisement précieux, dont les périodes les mieux balancées s'enchevêtrent, comme par jeu, de trucs cinématographiques, de vocatifs impérieux, de raccourcis à la Morand, de sourires pincés à la Renard, de pirouettes giraldiennes, d'arabesques folkloriques et, Dieu merci, de savoureuses guislaineries.

Et rien n'est plus charmant que ce perpétuel feu d'artifice sous lequel Bruxelles prend l'aspect d'une ville enchantée dont un magicien expert en sortilèges, mais toujours véridique, nous aurait livré la clef.

Si M. Constant Burniaux nous ouvre, lui aussi, les portes d'un monde ignoré, c'est avec moins de gentillesse et comme poussé par une inéluctable nécessité d'où l'amertume ne serait pas exclue.

Il est vrai que ce monde manque de fantaisie. Régi par la fatalité, à la façon des royaumes maudits, il ne comprend que des déchets d'humanité dont Nietzsche réprouvait l'entretien, mais qu'avant d'en pourvoir ses prisons et ses asiles, la Société moderne entoure d'une hypocrite sollicitude.

Crânes tondus, que précéda, il y a quelques années, *La Bêtise,* relate des histoires d'enfants. Mais les enfants dont il y est question sont tous plus ou moins taraudés par un mal secret, alcoolisme, syphilis ou démence qui, faussant leurs premiers pas, les condamne, dès l'école, à un emprisonnement dans des classes spéciales où, si Dieu les aide, ils seront accueillis par un éducateur pitoyable à leur sort.

M. Constant Burniaux est de ceux-là.

Chargé de comprendre et d'éduquer ces enfants, dit-il dans sa préface, vivant journellement leur misère, ayant deviné quelques-

unes des causes immédiates ou millénaires de leur déchéance, je me suis dit : Je n'ai plus le droit, après avoir quitté ces malheureux pour courir à ma pipe, à mon fauteuil, à mes livres préférés, de les trahir. Je n'ai plus le droit, au sortir de ma classe, d'écrire un livre dans lequel je proclamerais, entre autres choses vraisemblables et décentes : Cette pourriture d'humanité jouit du bonheur qui lui revient; elle n'est pas stupide et ses infâmes ruelles sont parfumées, par les soins de l'Etat, aux plus purs parfums de l'Orient.

En ce disant, M. Burniaux qui, au cours de son ouvrage, se bornera à nous présenter, avec la seule éloquence de leurs faits et gestes, les lamentables ribambelles de ses élèves, semble vouloir élargir, en procès social, d'exclusives délectations esthétiques.

Il ne nous appartient que de juger celles-ci et d'apprécier, du point de vue strictement littéraire, la façon dont M. Burniaux, écrivain, a enregistré les observations de M. Burniaux, instituteur. Déjà *La Bêtise* et, plus récemment, *Une petite vie*, nous étaient garants de la noblesse de l'homme et du talent du conteur. *Crânes tondus* ne fait qu'accentuer ces qualités. Sauf quelques belgicismes (*calepin* pour *cartable* — A qui l'as-tu reçu? — gants *en* peau — j'ai recommandé de *tracer fin*), la prose dense, sonore et souple de M. Burniaux emprisonne à souhait dans ses mailles les pitoyables Poulbots dont elle fixe le destin. Sans rhétorique vaine, elle pose un des plus angoissants problèmes de la société contemporaine, et, quelque insistance que mette à nous en avertir une préface vengeresse, c'est aux seuls portraits des héros de M. Burniaux que s'accrocheront notre pitié, notre révolte et notre espoir en une humanité meilleure.

Tandis que M. Burniaux, tout à l'ivresse de son apostolat, se plaît à interroger de piètres vivants, le sage et docte Hubert Krains, qui connaît, pour l'avoir vécue, la déception de pareilles enquêtes, aime au soir de sa vie à ressusciter de grands morts.

Ceux qu'il évoque dans ses **Portraits d'écrivains belges** traînent après eux un sillage de lumière et comptèrent, pour la plupart, parmi ses plus chers amis.

Demolder, van Lerberghe, Verhaeren, Eekhoud, Giraud fu-

rent de ses familiers, et, bien qu'Octave Pirmez eût déjà fermé les yeux à l'heure où M. Krains s'éveillait à la vie littéraire, son génie l'apparente trop bien à l'auteur du Pain Noir pour ne pas être fraternellement compris par son commentateur.

Confident perspicace de l'âme campagnarde, d'où il tira quelques chefs-d'œuvre auxquels le public français devra bien rendre justice un jour, M. Hubert Krains pouvait à bon droit redouter l'accueil que lui réserveraient certains de ses amis particulièrement ombrageux. Un Verhaeren déçu par trop d'inutiles exégètes, un Giraud figé dans son orgueil parnassien et un van Lerberghe dont l'âme fuyante déconcerta maint de ses frères en poésie, se seraient, à n'en point douter, méfiés des guirlandes tressées en leur honneur par un simple romancier accoutumé à de plus rudes exercices.

Il faut croire, cependant, qu'à force de scruter des âmes primitives, M. Krains a acquis le don de confesser les poètes qui ne sont, après tout, que de grands enfants ignorés, puisque, parmi ses *Portraits d'écrivains belges,* ceux de Verhaeren, de Giraud et surtout celui de van Lerberghe semblent les mieux venus, et que jamais peut-être, sauf par Albert Mockel, l'auteur de *La Chanson d'Eve* n'a été aussi pieusement surpris dans ses intimes replis.

Avec une science rigoureuse, une incomparable acuité de vision, une honnêteté d'écriture et un plaisir jamais dissimulé, M. Hubert Krains qui s'était depuis longtemps avéré maître-romancier, prend rang aujourd'hui, avec ses *Portraits d'Ecrivains belges,* parmi nos plus profonds critiques. Aussi n'est-ce pas sans émerveillement que l'on salue ce noble écrivain, assez soucieux de la gloire de ses amis pour leur dédier, de tout l'élan de son âme fidèle, un inoubliable hommage, auquel il est impossible de ne pas l'associer.

Cet hommage arrive, d'ailleurs, à son heure, car ne supplée-t-il pas — et de quelle manière! — à l'indifférence d'un gouvernement qui, en cette année jubilaire où furent célébrées toutes les forces vives de la nation, négligea, comme indigne du pays, la commémoration de nos grands écrivains. Ni Verhaeren, ni Lemonnier, ni Maeterlinck, ni van Lerberghe, ni Giraud, ni vingt autres ne trouvèrent place dans les palmarès officiels.

Alors que le moindre ministricule se chargeait de son propre panégyrique et se décorait à tour de bras, que l'on baronniflait force financiers et que soixante-dix millions étaient galvaudés en fêtes mouillées et en discutables cortèges, le gouvernement belge du centenaire octroyait à la Littérature un opulent subside de douze mille francs.

Il fallut que, sur le tard, la Bibliothèque royale organisât en hâte une exposition de livres, de manuscrits et de portraits et que l'Académie prît l'initiative de quatre conférences expiatoires dont nous ne connaîtrons, d'ailleurs, jamais le texte, pour que la Belgique se rappelât l'existence de nos lettres.

Il est permis de supposer pourtant que les écrivains belges ne se contentèrent point de ces réparations sommaires puisque le 14 décembre dernier, à l'appel du *Rouge et Noir*, tous ceux qui en Belgique combattent pour la gloire de nos lettres se réunirent en un banquet de plus de deux cents couverts où l'on put relever la présence de Jules Destrée, Albert Mockel, Louis Dumont-Wilden, Neel Doff, Charles Bernard, Franz Hellens, Horace van Offel, Louis Piérard, Isi Collin, Pierre Daye, Richard Dupierreux et d'autres, fraternellement associés à une foule de jeunes gens, dans une commune protestation contre l'indécrottable béotisme des hautes sphères gouvernementales.

Ce fut un beau soir abondant en discours et en acclamations. Puisse-t-il s'affirmer par de fructueux lendemains!

MÉMENTO. — La belle revue *Nord*, que dirige M. Gaston Pulings, publie le dossier de l'*Affaire Verlaine-Rimbaud* qui valut au pauvre Lélian un séjour de près de deux ans à la prison de Mons. Un verlainien de la première heure, M. Maurice Dullaert, en a extrait et reproduit tous les documents publiables qui, outre leur valeur psychologique, mettent à néant la légende de « Verlaine victime de la magistrature belge ».

M. Maurice Dullaert y a trouvé matière à un commentaire du plus haut intérêt qui ne peut manquer de passionner les fidèles des deux grands poètes.

Dans le même numéro, M. Thialet signe une mordante et lucide étude sur M. André Gide et quelques romanciers d'aujourd'hui.

— Le prix du Brabant (5.000 francs) a été décerné à M. Armand Sauvage pour son roman : *La Tête et la Bête.*

— *La Revue Nationale,* qui n'en a guère l'habitude, publie, sous la signature de M. Auguste Marin, un excellent poème intitulé *Pressentiments.*

GEORGES MARLOW.

LETTRES ITALIENNES

A propos de *Sudore e Sangue.* — Fabio Tombari : *La Vita,* Mondadori, Milan. — Achille Campanile : *Agosto, Moglie mia, non ti conosco,* Trèves, Milan. — Fernando Agnoletti : *Il Bordone della Poesia,* Vallecchi, Florence. — Antonio Beltramelli : *Le Strade Verdi,* Trèves, Milan. — Bonaventura Tecchi : *Il Nome sulla Sabbia,* Trèves, Milan. — Bonaventura Tecchi : *Wackenroder,* Solaria, Florence. — Bonaventura Tecchi : *Il Vento tra le Case,* Ribet, Turin. — Bianca De Mai : *La Casa Venduta,* Trèves, Milan. — Flavia Steno : *Sua Moglie,* Trèves, Milan. — Maria Luisa Fiumi :*Il Sentiero nel Bosco,* Littorio, Roma. — Mario Rapisardi : *Raccolta di Poesie Scelte,* Sandron, Palerme. — Nunzio Vaccalluzzo : *Fra donne e poeti nel tramonto della Serenissima,* Giannotta, Catania. — Nunzio Vaccalluzzo : *Massimo D'Azeglio,* A. R. E., Rome. — Giovanni Mariotti : *Gabriel Faure,* Vallecchi, Florence. — Mémento.

Il arrive au critique de commettre des erreurs. Peut-il absolument les éviter? On ne devrait parler des livres, je veut dire des livres importants, qu'après une enquête sérieuse sur les intentions de l'auteur. Et il est bien difficile de la faire à distance. Dans l'examen que j'ai fait de Sudore e Sangue, la troisième partie du cycle de roman publié par Guglielmo Ferrero, j'ai donné comme une fantaisie le personnage d'Amaresch. Or, renseignements pris, cette femme a réellement existé; et l'attitude d'indulgence qu'elle montre dans le livre envers les prisonniers d'Adoua est d'une exacte vérité. J'ai aussi méconnu l'importance de la crise morale qui travaille Oliviero Alamanni. Seuls, paraît-il, les critiques américains l'ont bien appréciée. Voici, synthétiquement, comment il faudrait l'expliquer. Notre monde occidental vit sur une double tradition spirituelle : la gréco-latine qui soumet la morale individuelle à l'intérêt de la cité, et la judéo-chrétienne dans laquelle la justice dépend immédiatement de l'absolu. Ces deux traditions peuvent se mêler dans le même homme et fait parfois des chassés-croisés bien curieux. Certains païens gréco-latins vont à la messe, tandis que des judéo-chrétiens passent pour athées.

Dans les *Deux Vérités,* première partie de la tétralogie de Guglielmo Ferrero, ce conflit est porté au sein d'une famille. Oliviero Alamanni tient pour la justice métaphysique; et son

père, le sénateur Alamanni, la soumet à la raison d'Etat. Dont acte. Nous verrons prochainement, dans la quatrième partie, la résolution de ce conflit.

Fabio Tombari avait, l'an dernier, avec *Tutta Frusaglia*, obtenu le prix des Dix. Cette année, avec **La Vita**, il a eu le prix des Trente. Sa position littéraire progresse donc, et on peut prévoir qu'elle deviendra bientôt de premier plan. Fabio Tombari a un grand talent, et du meilleur aloi. Il est un de ceux qui ramèneront, ou continueront à ramener les lettres italiennes à plus de simplicité et d'immédiateté. Après quoi, je me sens libre pour dire que la *Vita* ne vaut pas *Tutta Frusaglia*. Il est vrai que cette dernière œuvre touchait à un degré de perfection qui la rend classique. La *Vita* est, certes, de la même veine et compte parfois des pages admirables. L'ensemble ne paraît pas aussi égal. On dirait que ce livre a été écrit avant l'autre. Mais c'est là une question de nuances; et il est bien certain que la *Vita* est de beaucoup supérieure à la moyenne des livres que l'on indique couramment pour bons.

Celui d'Achille Campanile, **Agosto, moglie mia non ti conosco**, est d'une verve fort soutenue, comme l'étaient aussi la plupart de ceux qu'il a écrits précédemment. Achille Campanile peut passer pour le type même de l'humoriste italien contemporain. Cet humour, d'une note si caractéristique, est plutôt dans les images que dans les idées. Certes, Campanile procède de toute une école à laquelle il appartient encore. Il a milité sous Marinetti dans les rangs futuristes, et il est indéniable qu'on retrouve jusque dans ses derniers livres la manière directe, un peu brutale, qui fut propre aux adeptes du groupe. Mais il y a aussi un humour italien antécédent, et Achille Campanile est tout à fait dans sa ligne. Il est facile de rapprocher sa fantaisie de celle de Collodi. Elle ne laisse pas de champ à l'imagination, comme celle des esprits du Nord; elle est précise, et de forme bien arrêtée, même lorsqu'elle paraît le plus divaguer. Les idées, les *spunti* sont d'ailleurs toujours amusants. Tel est le thème principal d'*Agosto moglie mia...* Le commandant d'un navire, pendant un naufrage, a fait distribuer par erreur à ses passagers des ceintures de chasteté au lieu de ceintures de sauvetage; et

par malheur, les clefs en tombent dans la mer. Après bien des épisodes, les intéressés retrouvent chacun la leur, au cours d'un banquet, dans le ventre du poisson qui leur est servi. Et il y a des détails assez drôles. Ainsi un précepteur, dont la demande en mariage a été repoussée, sabote l'enseignement qu'il impartit à une jeune personne en lui apprenant les mots tout de travers. De sorte qu'elle dit : « Papa fait le porc », au lieu de « Papa fait le parc ». Il y a évidemment là des traces d'Alphonse Allais, lequel est assez lu en Italie; et si certains développements sont un peu trop appuyés, l'ensemble reste fort amusant.

On a dit que la personne de Fernando Agnoletti dépassait l'intérêt de son œuvre. Quand il serait vrai, faudrait-il s'en plaindre alors que tant de gens à talent apparaissent si dénués de toute dignité? Mais il se trouve que l'œuvre de ce perpétuel croisé a une valeur esthétique égale à sa valeur morale. Elle n'est pas abondante, car Fernando Agnoletti n'écrit pas pour ne rien dire. Il vient de l'enrichir d'un livre, **Il Bordone della Poesia.** Titre bien choisi. Agnoletti est un pèlerin de la poésie et de l'idéal.

Chez lui, l'un et l'autre n'ont rien de guindé. Il demeure malgré tout florentin. Dans des pièces comme *Fac simile de Delias,* il va à la poésie pure, à la véritable poésie; celle d'un homme qui, bien que florentin, est familier avec la campagne. Mais il a du trait, malgré un sentimentalisme qui n'apparaît, à vrai dire, que rarement. *Padre Pistelli e Maria Maddalena* est l'exemple le plus caractéristique de cette petite faiblesse. Ailleurs, son enthousiasme pour les grandes causes qu'il a défendues avec sa plume et avec son sang, ainsi que pour ses compagnons toscans, Renato Serra, Bellini, reste parfaitement discipliné. Il a les qualités de son peuple qu'il connaît profondément. Et il excelle comme lui à cette ironie un peu âpre, mais très cordiale. Il l'a recueillie de la bouche même des gens de Toscane. Ainsi ce mot étonnant, prononcé avec l'accent de San Frediano par une popolana florentine, et sur lequel Agnoletti reconstruit toute la psychologie des filles d'Eve. A son mari en contemplation devant l'abside de Santa Maria del Fiore, elle dit en lui tirant le bras : « Viens donc, je ne suis pas un homme, moi ».

La poésie d'Antonio Beltramelli est plus délicate. Son dernier livre, **Le Strade Verdi**, a paru après sa mort. Le poète prévoyait-il sa fin prochaine? Son art, dans cette sorte de testament, est devenu d'une grande ténuité, éthéré, une sorte de vision, mais qui n'a rien de spectral, même dans ses tableaux les plus étranges. Beltramelli a pris soin de le définir : « Voici, comme un rien. Une histoire d'images sans une parole prononcée... Tout dans la seule espérance... » En effet, ces représentations traitées selon la manière fragmentiste évoquent plus qu'elles ne disent. Et les personnages des nouvelles par lesquelles s'ouvre le livre poursuivent une fin qui ne vient jamais. L'espoir seul est toute leur vie. Au moment où la réalité va le satisfaire, ils en sont effrayés, ils reculent, ils refusent le don que la vie leur fait. Mais cet idéalisme s'exprime avec un charme tellement pénétrant que le pessimisme en demeure très voilé. Il n'apparaît qu'une nostalgie à laquelle on se laisse aller sans résistance.

L'art de Bonaventure Tecchi n'égale pas encore celui de Beltramelli, mais l'un et l'autre ont quelque chose de commun, sans qu'il soit bien facile de le démêler. Tecchi appartient au jeune groupe florentin de *Solaria*, son premier livre. **Il Nome sulla Sabbia** est une suite d'impressions d'une technique très divisionniste, à peine reliées par un fil central, et où le pessimisme arrive à un certain degré d'émoi. « Je voulais tout voir, tout savoir, m'accrocher même aux petites choses », dit-il lui-même. Et peut-être trouverions-nous là une des raisons profondes, une raison esthétique du pessimisme qui possède actuellement l'esprit italien. Les Italiens sont des visualistes; et ce caractère a été définitivement exprimé par Léonard de Vinci. Lorsqu'il y a accord, parfait équilibre entre les images extérieures et l'idéalisme qui les prend comme matière de création, l'art qui en dérive est optimiste. Mais quand on demande à ces images beaucoup plus qu'elles ne possèdent, quand on cesse, somme toute, de les considérer comme de pures images, que peuvent-elles donner? Ce qu'elles ont donné à Leopardi, le pessimisme intégral. Et tout l'idéalisme italien est balancé entre ces deux pôles : l'optimisme de Léonard, le pessimisme de Leopardi.

Pour le moment, nous sommes revenus à Leopardi. Pas plus qu'à lui, le spectacle du monde ne donne à Bonaventura Tecchi la solution de l'énigme cherchée. Il est vrai que le pessimisme de ce dernier est accru par l'influence des grands idéalistes allemands. Bonaventure Tecchi les a étudiés de près. Il a consacré une étude à **Wackenroder**, dont les idées esthétiques se retrouvent chez la plupart des théoriciens du romantisme allemand. Ce pessimisme prend toutefois une valeur humoristique dans le dernier recueil de nouvelles écrit par l'auteur : **Il Vento tra le Case.** On y voit analysés avec une impitoyable acuité les petits motifs qui déterminent la conduite des êtres moyens. Pas de colère ni de dédain; mais une observation froide qui conclut par un sourire on ne sait si de scepticisme ou de pitié. Les deux peut-être. Sont-ils inconciliables?

Il est bon que les femmes prennent une part active à la vie littéraire. Elles sont trop dans la vie pour devenir jamais pessimistes. Leurs rêves n'ont rien des irréalisables spéculations. Lorsqu'elles écrivent un roman, elles ne nous disent pas seulement ce qui serait, à leurs yeux, désirable qu'il advînt, mais ce qui serait naturellement possible. Elles s'expriment dans leur œuvre presque sans réticences. Ainsi Bianca De Maj, dans la **Casa Venduta,** continue ses études sur la décadence des vieilles maisons familiales, et elle nous décrit avec quelques traits balzaciens une faillite dont les vicissitudes sont adoucies par le dévouement d'une femme. Livre peut-être supérieur à ce que l'auteur a fait jusqu'ici. Flavia Steno va à plus de romanesque. Dans **Sua Moglie,** elle montre la perversion des milieux littéraires et journalistiques. L'héroïne qui en est d'abord la victime se console ensuite avec l'amour d'un petit jeune qui n'a pas le pied très gendelettre. Et je n'y vois pour ma part rien à redire. Maria Luisa Fiumi continue à publier des recueils de légendes. Le dernier, **Il Sentiero nel Bosco,** prend son titre d'une des nouvelles dont l'action se passe pendant la guerre. La légende est en France un genre maintenant discrédité. C'est qu'il fut exploité par trop de sceptiques. Il demande de la foi et du meilleur talent, celui qui sait se faire oublier par la simplicité naturelle du récit. Maria Luisa Fiumi possède ces deux qualités. C'est

pourquoi le *Sentiero nel Bosco*, édité avec le plus grand souci de la présentation, est un excellent livre.

Nunzio Vaccalluzzo est d'une admirable activité. Il a cette année donné trois volumes : **Raccolta di Poesie Scelte**, de Mario Rapisardi, le poète sicilien son compatriote, qu'il a très largement commentées; **Fra Donne e Poeti nel Tramonto della Serenissima**, publication de trois cents lettres inédites de Pindemonte au comte Zacco, avec introduction et notes; enfin une réédition de son **Massimo d'Azeglio**. Ce livre sur celui qui fut un ardent patriote et prépara les voies à Cavour peut être considéré comme définitif, tant fut grande la diligence qui présida à sa composition. Non seulement aucun document connu n'a été négligé par l'auteur, mais il en a découvert de nouveaux sur un sujet que d'autres avant lui avaient traité. La méthode de Nunzio Vaccalluzzo est très sûre, et ses jugements révèlent une rare pénétration. Il lui suffit d'un titre de chapitre pour camper un personnage ou une situation. Par exemple : *Un re e un ministro galantuomini*. Le mot est aussi joli que juste.

Les Italiens aiment beaucoup Gabriel Faure, et ils ont raison. C'est un rendu pour bien des prêtés. Gabriel Faure a consacré le plus et le mieux de son œuvre à l'Italie. Aussi a-t-elle pour les Italiens un intérêt qui explique le nombre d'articles et de livres dont elle est l'objet. Aujourd'hui, c'est Giovanni Mariotti qui publie un **Gabriel Faure** très intéressant. Ce livre contient une analyse fort poussée de toute l'œuvre de Gabriel Faure, avec une bibliographie très au point. Ou plutôt non, elle n'est déjà plus complète. Depuis deux mois que l'ouvrage de Mariotti a paru, Gabriel Faure a publié une *Sicile*. Mais pourquoi aussi a-t-il une si magnifique activité littéraire? C'est à décourager les bibliographes les plus consciencieux.

Mémento. — Attilio Viriglio a publié chez Formica, à Turin, *La Tanaglia Bianca*, recueil d'excellentes nouvelles alpines; et on ne saurait attendre moins d'un homme qui manie avec une égale virtuosité le piolet et la plume. Ce volume est à signaler à tous ceux qui connaissent la montagne. — Enrico Piceni vient de donner, chez Formiggini, avec une introduction, une traduction des *Contes Idiots* d'Alphonse Allais qui vient à un très bon moment. C'est de

l'opportunité littéraire. — Clara Ferrero publie chez Formica *Anime nello Spazio,* recueil de nouvelles piémontaises fort intéressantes. — Trèves vient de donner une nouvelle édition de *La Velia,* de Bruno Cicognani. L'histoire de cette *Bovary* florentine est un des plus beaux livres qui aient été publiés en Italie depuis la guerre. Une œuvre de tout premier ordre.

PAUL GUITON.

LETTRES ROUMAINES

Vasile V. Hanes : *Formarea opiniunii franceze asupra României in secolul al XIX-lea,* 2 vol. Scrisul-Romanesc, Craiova-Bucarest. — Alex. Rally et Getta Hélène Rally : *Bibliographie franco-roumaine,* 2 vol. chez Ernest Leroux, à Paris. — Mémento.

Il s'est trouvé des gens, pendant la sanglante mêlée, pour dire sans malice : « La guerre a du bon, quand même; elle va nous apprendre la géographie ». N'empêche que maintenant les braves agents des P. T. T., ou les honnêtes bourgeois qui jouent à la belote, éprouvent plus d'embarras, par exemple, pour loger nos amis les Croates sous la commune enseigne des Yougoslaves, comme pour situer Karlovy-Vary et Plzen, c'est-à-dire Carlsbad et Pilsen, en Tchécoslovaquie, que n'en ressentaient naguère, à l'heure du « communiqué », les stratèges en chambre pour découvrir sur la carte et prononcer correctement : Przemysl, Brzezany, ou autres noms fameux. Avouons, d'ailleurs, que dans cette espèce de Macédoine qu'est justement devenue, au lendemain de la Victoire, l'Europe tout entière, il s'en faut de beaucoup qu'on s'y retrouve, lorsqu'on n'est pas un docte professeur ou un averti diplomate. Mais, dussions-nous lire encore maintes correspondances parisiennes revêtues d'indications aussi exactes que celles-ci : Bucarest, Bulgarie, ou Budapest, Roumanie, n'allons plus chanter la même antienne, car, pour que le « Français » ignorât réellement la géographie, il faudrait que la curiosité passionnée de l'humain ne fût pas l'un des traits permanents de l'âme française. La littérature, que l'on a appelée une psychologie vivante, parce qu'elle reflète les dispositions essentielles et les préoccupations dominantes d'une nation, donne le meilleur démenti au dogme puérilement persistant de l'obscurantisme : en effet, Brunetière avait combien raison de souligner, à propos de l'ouvrage remarquable de

l'orientaliste Martino, que la littérature de voyage a été de tout temps cultivée en France, et, sans doute, plus que partout ailleurs. Les personnes pressées n'auront qu'à jeter un coup d'œil sur l'étude d'ensemble consacrée avant la guerre par MM. Carlo et Régismanset aux apports exotiques (1), dont s'étaient, depuis les origines, enrichies les lettres françaises, pour constater jusqu'où l'humeur vagabonde avait entraîné au cours du temps une foule de Français, pour voir quel durable et fécond mirage les contrées éloignées avaient exercé sur les esprits de ce vieux pays. La constitution assez récente, en France, d'une authentique et riche littérature coloniale, ne témoigne-t-elle pas également de l'intérêt que les Français prennent sans cesse à la vie des autres peuples, de race et de mentalité différentes et diverses (2)? En ce qui concerne plus particulièrement l'Orient, cet Orient que l'on désigne de nos jours comme proche, il est bel et bien, au point de vue littéraire, une création française. Il l'est politiquement aussi. Car c'est la France qui, au dix-neuvième siècle, prêcha et déclancha le généreux mouvement des Croisades contre le Grand Turc, ainsi qu'elle l'avait déjà fait au douzième siècle : seulement, cette fois-ci il ne s'agissait plus de délivrer la Terre sainte, mais de libérer les petits peuples des Balkans. Le « père éternel » Victor Hugo (3) emboucha la trompette; ses *Orientales*, dont on vient de commémorer le centenaire, en résumant la pensée des hommes d'action et de

(1) Aux éditions du *Mercure de France*, 1911.

(2) C'est précisément une publication coloniale, intitulée *La Revue d'Orient, de l'Algérie et des Colonies*, qui s'était employée avec beaucoup d'ardeur, vers le milieu du XIXe siècle, à faire mieux connaître en France la Roumanie, en publiant des « poésies moldaves » de Basile Alecsandri, des récits historiques de Constantin Negruzzi, des études sur les « coutumes du pays roumain » par Jean Voïnesco et même le Pater, dans le texte roumain et une version française (1853-1855, tomes XIV, XV et XVI).

(3) En empruntant au regretté Adolphe Retté (*Le Symbolisme*, 1913), l'expression : « père éternel », nous avons voulu rappeler le rôle « providentiel » que Victor Hugo était censé remplir. Le fait, que nous allons de même rappeler, nous semble en dire long sur les sentiments que l'auteur des *Orientales* put inspirer à l'époque : un jeune poète, Michel Corradini, dont presque tous les écrits sont rédigés en français, fit en 1830 le voyage de Moldavie à Paris uniquement afin d'y rencontrer et d'y voir de près Victor Hugo; plus tard, après son retour dans les principautés danubiennes, lorsque survint l'occupation russe, le hugolâtre roumain s'empressa de partir de nouveau, mais à présent définitivement et pour l'exil, plutôt que de subir le joug ennemi et le régime autocrate, auxquels fut condamnée sa patrie.

rêve confondus : politiques et moralistes, savants et érudits, lettrés et artistes, voyageurs et touristes, constituaient de véritables appels aux armes et de retentissantes exhortations à la victoire :

En Grèce ! en Grèce ! adieu, vous tous ! il faut partir !
En Grèce ! ô mes amis ! vengeance ! liberté !... (4)

Et l'on partit en guerre pour l'indépendance grecque, en même temps que l'ancienne Hellade achevait de ressusciter sous une forme nouvelle dans les lettres françaises (5).

Mais il n'y avait pas que la Grèce qui arrêtât les esprits : l'Orient se dévoilait en entier aux yeux de l'Europe civilisée. Voici, par exemple, ces pauvres Moldo-Valaques, dont on ne s'était presque pas soucié auparavant. On les avait découverts, sans trop de bruit, au hasard d'une rencontre, vers la fin

(4) Victor Hugo, à travers ses poèmes, ses drames et ses romans, dont les animateurs et les écrivains de notre renaissance, tels : Héliade-Radulesco, C. Stamati, C. Negruzzi, etc., avaient commencé la traduction, fit pénétrer chez les Roumains, outre des modèles littéraires, l'esprit de la Révolution et les idées nouvelles de liberté, de progrès et d'élévation nationale. L'œuvre, importante entre toutes, de Basile Alecsandri, garde l'empreinte de ce double enseignement, merveilleusement harmonisé, et en offre un exemple topique. Ainsi, la partie lyrique de cette œuvre relève, quant à l'inspiration et à la technique, notamment des *Orientales*, tandis que la partie épique, au cours de laquelle Alecsandri s'applique à magnifier le passé historique et l'héroïsme national, nous ramène directement, par la conception générale et les idées morales, par les thèmes et les situations, comme par les procédés de composition et toute une rhétorique, à la *Légende des Siècles*. Dans une étude fort poussée et de belle tenue : *Basile Alecsandri et les écrivains français* (Cultura nationala), dont nous rendrons compte prochainement, M. Charles Drouhet a excellemment mis en lumière la portée et les effets de l'influence hugolienne sur la pensée et l'art de notre poète national, dont il a su en même temps rendre l'exacte et grande valeur, en définissant son originalité foncière et de très haut cachet.

(5) En revanche, les Grecs, par les transpositions des œuvres littéraires de la France en langue hellénique, laquelle était connue de l'élite roumaine, comme par l'accession de leurs compatriotes originaires du Phanar à de hauts emplois, voire aux trônes princiers, dans les principautés danubiennes, où ils se faisaient accompagner de secrétaires et de précepteurs français, ne laissèrent pas que de contribuer à l'introduction et à la diffusion en Roumanie de l'influence française, qu'aidaient également les fréquents séjours des armées russes, dont les officiers avaient acquis le vernis occidental, et que ne tarda pas de renforcer le rapprochement direct, et de plus en plus serré, qui s'établit entre la France et les pays roumains, d'abord par le flot d'émigrés, proscrits de l'Empire ou épaves de la Révolution, ensuite par la création des consulats, écoles et théâtres français, ainsi que par la multiplication des traductions du français et par la vogue des lectures en original, enfin par les voyages, en nombre croissant, en France, de nos étudiants, écrivains et hommes politiques. Ce qui importe surtout d'être relevé fort à propos, c'est, d'une part, que tant

du dix-huitième siècle (6). L'agité jacobin Jean-Louis Carra, qui devait périr sur l'échafaud, « disserta » le premier, à ce que l'on sache, sur les pays danubiens, où il avait temporairement séjourné (7). A quelques lustres d'intervalle, des émigrés, qui s'y étaient fixés à demeure, comme secrétaires et surtout comme professeurs de français, tels que Recordon, Laurencon et Colson, en firent autant. D'autre part, des voyageurs, soit chargés de missions, comme Raoul Perrin et Charles Thouvenel, soit poussés par des préoccupations scientifiques, comme les membres de l'expédition Démidoff, à laquelle s'était joint le dessinateur Raffet, ou à l'exemple de l'académicien Saint-Marc-Girardin, soit, enfin, simplement friands d'impressions neuves, tel Xavier Marmier, ayant tous parcouru ces terres roumaines méconnues, en rapportèrent dans leurs carnets de route et dans leurs savants recueils une riche moisson d'informations et d'observations, d'images et de récits, propres à susciter et à justifier la curiosité et la sympathie du public occidental. Vers la même époque, un membre de la société orientale de France, J.-A. Vaillant,

en Roumanie qu'en Grèce, et chez les autres peuples opprimés des Balkans, on communiait dans l'amour des mêmes œuvres et idées françaises, et, d'autre part, que la marche montante de l'influence française allait partout de pair, et pour cause, avec les progrès de la conscience nationale.

(6) Il s'agit — remarquez-le bien — de la « découverte » par les écrivains, laquelle s'est concrétisée sous la forme du livre ou de l'écrit périodique, et dont le public fut saisi. Cette découverte eut des suites et une prise, à la fois, sur la vie du peuple roumain, et sur l'opinion du monde occidental. Autrement, les premiers contacts (tout fortuits et dépourvus d'intérêt, comme d'effet, général ou manifeste) des Français avec la terre et la race roumaines remontent-ils aux temps les plus reculés, particulièrement à l'époque des croisades, dont on retrouve des traces, par exemple, dans les mémoires de Philippe de Mézières. Depuis le XV[e] jusqu'au XVIII[e] siècle un important nombre d'émissaires, de mercenaires et de missionnaires, enfin de marchands français, parcoururent et visitèrent les pays danubiens, tandis que des combattants, des prétendants au trône ou des princes roumains envoyaient ou venaient en France chercher appui et fortune. M. Nicolas Jorga, dont le savoir n'a d'égal que son immense labeur, a résumé dans un livre précis et précieux l'*Histoire des relations entre la France et les Roumains* (dernière édition chez Payot). L'auteur de ce petit guide sûr et vif a identifié dans un autre petit livre, clair et alerte, *Les voyageurs français dans l'Orient européen* (chez Boivin et Gamber) ; il a, en outre, examiné, dans une quantité d'études spéciales, les différentes étapes et conséquences des relations franco-roumaines, qu'il avait, d'autre part, évoquées au cours de ses travaux (publiés en roumain et souvent en français), ayant comme thème général l'évolution de la littérature et de la civilisation roumaines.

(7) Avant le livre de Carra, sorti des presses à Paris en 1778, on n'était renseigné en France sur les pays danubiens que par les très rares nouvelles qu'en donnaient les périodiques, dont le premier en date, qui se

qui aimait accompagner sa signature du titre de « fondateur du collège interne de Bucuresci », entreprit une vaste enquête sur « les peuples de la langue d'or : Ardialiens, Valaques et Moldaves, résumés sous le nom de Romans ». Il eut ainsi la fortune de lancer en 1844 ce mot de « Romanie », l'équivalent de celui dont on se sert aujourd'hui pour désigner toutes les provinces de race et de langue roumaines (8).

Par l'heureux nom que Vaillant avait inscrit en tête de son triple ouvrage (9), il semblait déjà présager le concours qu'à plus d'une reprise la France allait nous prêter afin de reconstruire la patrie morcelée. Lorsque nous dûmes, par exemple, rendre légitime l'union des principautés moldo-valaques, ou qu'il fallut faire reconnaître l'indépendance de notre royaume, nous nous présentâmes devant le jury des grandes puissances, ainsi qu'à la barre de l'opinion européenne, assistés des maîtres français, qui étaient pour la plupart des maîtres ès lettres et ès arts (10), comme des maîtres de la science et de la presse : ils s'appelaient Lamartine, Michelet, Edgar Quinet, Royer-Collard, Philarète Chasles, Elisée Reclus (11), Ubicini, Bataillard (12), Régnault, Texier,

soit occupé de la Roumanie, fut certainement le *Mercure de France* : en effet, dans sa livraison de juillet 1743, le *Mercure de France* a publié la constitution octroyée par Constantin Mavrocordato à l'un de nos pays, sur lesquels il a alternativement régné à onze reprises. Constantin Mavrocordato s'est flatté par son œuvre législative de « porter suppression de plusieurs impositions onéreuses aux habitants de la Valachie » et de « prescrire plusieurs règles utiles au gouvernement de cette province »; il avait, comme prince de Moldavie, reconnu que les paysans s'y trouvaient « asservis par une mauvaise coutume », et il avait décrété que la terre leur appartenait en fait. (V. N. Jorga, *Histoire des Roumains et de leur civilisation.*) Ajoutons que le phanariote « éclairé » et « réformiste » était connu pour « l'estime qu'il faisait des bons écrivains français » et pour son « inclination particulière pour la France », selon les expressions de l'abbé Guyot-Desfontaines, le fameux ennemi de Voltaire, qui lui a dédié sa traduction de Virgile.

(8) C'est encore Vaillant qui, par la même occasion (V. tome Ier de sa *Romanie*) lança la légende des origines roumaines de Pierre de Ronsard, sur laquelle il revint (dans la dédicace et l'introduction de ses *Poésies de la langue d'or*, et que devaient populariser chez nous un poème *Banul Maracina* de Basile Alecsandri et une pièce de théâtre de V.-A. Urechia.

(9) *La Romanie* de Vaillant comporte trois volumes.

(10) On peut consulter (en roumain) les ouvrages publiés par MM. Jean C. Bancila : *Peintres français en Roumanie* (1828-1856) et G. Opresco : *Les Pays roumains vus par les artistes français* (XVIIIe et XIXe siècles).

(11) La meilleure étude géographique sur la Roumanie est *La Valachie*, œuvre d'un Français, M. Emmanuel de Martonne.

(12) M. Olimpiu Boïtos a fait paraître *Paul Bataillard et la Révolution roumaine de 1848.*

Visu, Desprez, Léon Plée, Taxil Delord, Thibault, Lefébure, Poujade... Nous en passons, et des meilleurs... Grâce aux efforts soutenus de ces amis des mauvais jours, nous sommes parvenus à exister non seulement en tant qu'Etat libre, mais aussi comme noble nation dans la conscience du monde civilisé.

Si l'on s'était appliqué, par goût de l'inédit et amour de l'exotisme, ou sous la poussée de l'esprit scientifique voulant élargir ses conquêtes et au nom des principes révolutionnaires d'égalité, de liberté et de fraternité, à faire d'abord et surtout connaître et valoir les positions géographiques, historiques et politiques, comme les malheurs, les vœux et les droits des Roumains, on ne négligea pas par la suite et avec d'autant plus de retentissement à s'occuper de nos pays aux points de vue les plus divers et spéciaux, intéressant la marche générale et la destinée même des affaires européennes. Au surplus, nos compatriotes, à mesure qu'augmentait le nombre des jeunes gens qui venaient parachever en France leurs études, furent, eux aussi, de la besogne; ils prirent exemple sur les chefs de l'émigration de 48 et sur les artisans de la Roumanie moderne : les Balcesco, Golesco, Bratiano et Rosetti, les Ghica, Bolintineano, Bolliac, Cretzoulesco, etc., auxquels Michel Anagnosti, par sa brochure qui sortait des presses au moment où Michel Kogalniceano (13) publiait en français son histoire de la Valachie, de la Moldavie et des Roumains transdanubiens, avait indiqué le bon chemin de la propagande. Les nouvelles guerres balkaniques et les événe-

(13) Il n'est peut-être pas dénué d'intérêt de remarquer que le *Mercure de France* a pénétré de bonne heure dans les pays roumains, où il a toujours compté beaucoup de lecteurs assidus. Si un Grec du Phanar, Constantin Mavrocordato, devenu prince régnant dans les principautés danubiennes, a fourni l'occasion au *Mercure de France* de s'occuper, le premire en date entre les périodiques français, de la Roumanie, les premiers lecteurs de race et de langue roumaines de la revue ont été les boyards valaques et moldaves de la seconde moitié du XVIII[e] siècle. Au début du siècle suivant, les jeunes Roumains, venus en France parachever leurs études, n'ont pas manqué de continuer la tradition inaugurée par les boyards, comme s'est attaché à le démontrer l'érudit N. I. Apostolesco dans la thèse qu'il a consacrée à *L'influence des romantiques français sur la poésie roumaine*. D'ailleurs, l'un de ces étudiants, Michel Kogalniceano, qui fut appelé à jouer un grand rôle dans la vie littéraire et politique de la Roumanie, tenait à préciser, dans les lettres qu'il adressait de France à ses sœurs de Moldavie, qu'il faisait une lecture habituelle du *Mercure de France*. (V. M. Kogalniceanu : *Scrisori*, éd. P. V. Hanes.)

ments tragiques des dernières années, auxquels Français et Roumains avaient été fraternellement mêlés, ont fini par enrichir encore, d'une manière considérable, cette littérature franco-roumaine, qui s'est constituée et développée au grand profit de la Roumanie, aussi bien que de la France.

C'est presque aux origines de la littérature franco-roumaine, et comme aux sources du courant de réciproque intérêt et de mutuelle sympathie, qui relie les deux peuples, que M. Basile Hanes a eu l'heureuse idée et l'énergie patiente de remonter, afin de saisir dans ses causes les plus profondes, et de nous montrer dans ses mouvements combinés et progressifs **La Formation de l'opinion française sur la Roumanie au XIXe siècle.** Quoique les provinces moldaves et valaques n'eussent officiellement adopté cette appellation commune de « Roumanie » que bien après leur union, M. Hanes a eu grandement raison de la mettre en tête de ses deux volumes, qui embrassent la période de 1800 à 1859, puisque les écrivains français, dont il est question, comme d'ailleurs tous les autres qui depuis le milieu du XVIIIe siècle se sont occupés de nos pays, ne les avaient nullement séparés, ni n'avaient guère fait de différence essentielle entre leurs habitants. En se servant de ce terme générique (14) pour intituler ses travaux, M. Hanes a même réussi à définir dès le début d'un trait frappant l'attitude que l'esprit français gardera inébranlablement devant le problème roumain si longtemps et passionnément discuté. Car M. Hanes, chez qui l'enseignement de ses deux maîtres, le regretté Pompiliu Eliade (15) et M. Ovide Densusiano, l'illustre romaniste et le parfait écrivain (16), demeure vivace, ne se contente pas de dépouiller

(14) Ce terme de *Roumanie*, que Vaillant lança sous la forme correspondante de *Romanie*, était déjà officiellement employé pour la principauté de Valachie; il existait, d'ailleurs, dans les vives traditions du peuple, et il a été utilisé avant l'union des principautés par les jeunes patriotes qui étudiaient en France, comme un mot de ralliement et comme l'expression de l'idéal national à accomplir.

(15) Cet ancien élève de l'école normale supérieure de Paris et ancien professeur de langue et de littérature françaises à l'Université de Bucarest a mis chez nous, pour ainsi dire, les bases des grandes recherches critiques sur les transformations que la Roumanie avait marquées dans tous les domaines sous l'influence de la civilisation française (V. *De l'influence française sur l'esprit public en Roumanie; Histoire de l'esprit public en Roumanie; la Roumanie au* XIXe *siècle*, etc., livres publiés en français).

(16) M. Ovide Densusiano ,professeur de langues et de littératures romanes à l'Université de Bucarest et membre de l'Académie roumaine, qui

les documents, qu'il analyse, de leur substance, mais sait aussi, avec bonheur, les considérer, dans une vue synthétique, jusqu'en leurs lointaines conséquences, en dégageant au fur et à mesure de l'examen les leçons de tout ordre qu'ils comportent, ou en évoquant à l'occasion, en de pitoresques raccourcis remplis de poésie, la figure des gens et des choses d'autrefois, comme, par exemple, l'image de la vie, à l'époque romantique, des étudiants et des patriotes roumains à Paris, où l'auteur est, à son tour, venu, avant la guerre, se vouer aux mêmes occupations et se dévouer à la même cause (17).

Mais une étude, du genre de celle dont M. Hanes vient de nous offrir le modèle, n'eût été sûrement pas possible, ou, en tout cas, aurait été rendue terriblement difficile, si l'on ne s'était pas avisé auparavant de débusquer de l'ombre, où ils gisaient en masse éparse, et de dénombrer, d'une façon systématique, les ouvrages relatifs aux pays roumains, parus en langue française au cours des siècles. Un diplomate, que la mort a emporté il y a quelques années, mais dont l'œuvre saura conserver le souvenir, a eu le mérite et le courage d'en dresser l'inventaire exact et détaillé (18). Il est vrai que Georges Bengesco, loin d'être à ses débuts, était, par contre, très

a frayé des voies nouvelles et heureuses aussi bien dans les domaines de la philologie et du folklore que dans ceux de la poésie et de l'art littéraire, a également inauguré, par ses cours et conférences, ainsi que par une quantité d'études et d'articles, recueillis en volumes ou parus dans les périodiques, notamment dans *Noua Revista Romana* et dans *Vieata noua*, la critique comparée, en scrutant le sort des emprunts faits par nos écrivains aux lettres françaises et en précisant l'esprit et les règles qui doivent présider à de pareilles opérations pour qu'elles deviennent réellement utiles et fécondes.

(17) En qualité d'étudiant à Paris, M. Hanes a fondé en 1912 la société « Basile Alecsandri »; celle-ci rassemblait ses adhérents pour des discussions littéraires et patriotiques dans les salons du même « café Voltaire », où le grand poète, sous l'invocation duquel la nouvelle société s'était placée, rencontrait à l'époque romantique ses camarades et amis, devenus les leaders de notre renaissance. Suivant encore leur exemple, M. Hanes fit en même temps paraître à Paris une feuille de propagande, *La Tribune roumaine*. Rentré en Roumanie au début de la grande guerre, il esquissa dans une conférence, propagée ensuite sous forme de brochure : *Français et Roumains*, et où se trouvaient déjà résumées les conclusions de son étude d'aujourd'hui, les traditions historique, politique et littéraire sur lesquelles repose l'amitié franco-roumaine, qui s'est changée en alliance sur les champs de bataille.

(18) V. *Bibliographie franco-roumaine*, première édition, Bruxelles, P. Lacomblez, 1895; deuxième édition, augmentée et corrigée, Paris, Ernest Leroux, 1907.

versé dans la science bibliographique (19). Il était, au demeurant, fort avancé, par les occupations, les relations et l'expérience de sa vie entière, dans la connaissance, directe autant que livresque, des gens (20) et des choses touchant aux affaires franco-roumaines; aussi a-t-il parsemé l'inventaire de descriptions et de remarques, de notes et de souvenirs du plus haut prix. Cependant, son magnifique répertoire, qui constituait notre unique instrument de travail, n'allait, et encore avec des sauts, que jusqu'au seuil de 1907; la nécessité commandait, donc, qu'il fût au plus vite corrigé et mis à jour. C'est cette tâche, strictement matérielle, que se sont assignée les auteurs de la nouvelle **Bibliographie franco-roumaine**, laquelle ne vise pas, par conséquent, qu'à servir comme catalogue. Mais, pour qu'un pareil catalogue puisse bien remplir son office, il doit s'avérer incontestablement pratique et complet. Or, en ce qui concerne la facilité de maniement, le nouvel instrument, par le classement d'allure savante auquel les matières sont astreintes, et qui n'évite pas les répétitions, ne nous paraît pas toujours aider les recherches. Quant aux omissions, les jeunes auteurs eux-mêmes, dont il sied de souligner le labeur, ne se les dissimulent pas. Le fâcheux, ce serait qu'elles y fussent en fort nombre ou de grosse importance (21). D'ailleurs, tous

(19) On lui devait déjà une excellente bibliographie voltairienne (couronnée par l'Académie française).

(20) Bengesco a été, par exemple, l'ami intime de Basile Alecsandri, dont il a reconstitué la biographie dans un attachant livre de souvenirs, et transposé en vers français *les Pastels*. Il a bien connu, entre autres, Vaillant, sur la tombe duquel il a prononcé en mars 1886, en qualité de premier secrétaire de la Légation de Roumanie à Paris, un discours, rappelant les services rendus par le grand philoroumain, qu'en enterrait, à notre patrie.

(21) N'ayant ni le temps ni l'espace pour procéder à un examen détaillé, nous nous bornons à relever quelques omissions qui frappent l'esprit. Ainsi, nous n'y trouvons pas mentionnés, parmi les œuvres des Français qui se sont occupés de la Roumanie, les Mémoires du chevalier de Beaujeu, auxquels justement M. Scarlat Calimachi consacre deux fort intéressants feuilletons (dans *Adeverul*, du 8-IX-1930 et du 6-XI-1930). Nous n'y trouvons, non plus, cité le roman de Mme Gacon-Dufour, dont M. Jean Rascou donne une prenante analyse (dans *Gallia*, I, 2). Pour ce qui est des périodiques, on a oublié l'hebdomadaire *Romanul* (titre en roumain, mais texte bilingue) qui constitue un document intéressant sur la guerre et la vie des réfugiés et de la colonie roumaine en France (sept numéros parus, du 13-26 juillet au 8 septembre 1917). On aurait dû également citer la fameuse revue socialiste *L'Ere nouvelle*, à la fondation et à la rédaction de laquelle avait pris part importante notamment feu George Diamandi, cet « écrivain pénétrant et critique bien armé », comme l'a appelé M. Henry Bérenger dans son livre *l'Aristocratie intellectuelle* (1895),

les ouvrages qui composent l'immense corps de la littérature franco-roumaine méritent de retenir l'attention. Ils sont une riche source de profits variés et de plaisirs de choix (22). Dans l'ensemble, ils figurent, au fond, la vie entremêlée des deux peuples, avec leurs efforts et élans conjugués. Ils permettent aussi, par les exemplaires les plus représentatifs et qualifiés, d'apprécier l'apport du jeune royaume danubien aux lettres françaises, et au développement général de la civilisation, car après avoir été de diligents élèves, maints de nos compatriotes se sont, à leur tour, élevés à bon droit au rang des véritables maîtres.

MÉMENTO. — I. Mouvement de la librairie.

Malgré la crise des affaires et les difficultés d'ordre économique et financier, que traverse le pays, la production de la librairie s'ac-

que la nouvelle Bibliographie franco-roumaine ignore encore. Les omissions s'accroissent au chapitre des écrits, qui, sans être spécialement consacrés à la Roumanie, renferment des passages s'y rapportant. Par exemple, le catalogue néglige : *les Pages roumaines* (incorporées au *Silence dans la campagne*) de M. Edouard Estaunié; les savoureux souvenirs (sur « Madame Cantili ») de M. Paul Léautaud (dans *Passe-temps*) ; les impressions (sur les musiciens roumains à l'exposition universelle) de M. Gabriel Astruc (dans *le Pavillon des fantômes*) ; et, en plus des considérations et évocations de MM. Léon Daudet, G. Duhamel, etc. ,le roman célèbre de M. Pierre Veber (*Amour, amour*) et surtout celui sensationnel de M. Binet-Valmer: *Les Métèques*, dont le personnage principal et le seul sympathique du volume, le docteur Botchano, rappelle par plus d'un trait la figure attachante de notre illustre compatriote, le réputé psychiatre Nicolas Vaschide, mort prématurément. Une autre grave omission, de la même catégorie, que la Bibliographie vient de commettre, est celle faite aux dépens du très regretté disparu Marius André, qui a écrit une substantielle *Vie harmonieuse de Frédéric Mistral*, dont tout un chapitre (le huitième) retrace les relations roumano-provençales. En ce qui concerne les traductions, *Le Cierge de Pâques*, de M. Adolphe Clarnet, d'après Jean L. Caragéale, présente trop d'importance par la personnalité de l'écrivain traduit et par la valeur de la version française, pour que l'on puisse le passer sous silence. Par contre, comme en guise de compensation, la *Bibliographie* se flatte de nous avoir signalé le livre d'impressions sur la Moldavie d'Edouard Grenier.

Pourtant, du vivant de celui-ci, son ami, le grand poète roumain Basile Alecsandri, s'empressait d'écrire à Edouard Grenier : « Vous fixez sur le papier vos souvenirs de Moldavie? C'est là une excellente idée qui donnera d'excellents fruits. » Et M. Georges Gazier, qui a publié (en 1911) les *Lettres inédites du poète roumain Basile Alecsandri à Edouard Grenier* (chez Champion), ne manque pas d'y préciser dans les notes : « ...Ces souvenirs de Moldavie, joints au souvenirs d'Allemagne, ont été publiés de son vivant (de Grenier), à un nombre restreint d'exemplaires. » Dans ces circonstances, il nous semble, donc, que les jeunes auteurs de la *Bibliographie* n'ont rien découvert : ils ont tout simplement donné la cote du volume, que possède la Bibliothèque nationale de Paris.

(22) M. Charles Drouhet a retracé (dans le *Mercure de France* du 1-V-24) le portrait du « Roumain dans la littérature française ». M. Jean M.

croît chaque jour en quantité, comme en qualité, ce qui prouve à la fois la fécondité de nos écrivains, le progrès que réalise dans les masses du public le goût de la lecture et l'ingénieux dévouement dont font zèle nos éditeurs.

Maisons d'éditions : Parmi les principales maisons, qui tiennent à se distinguer, il faut citer, à côté de la *Cartea romaneasca* (laquelle a fêté le dixième anniversaire de sa fondation et aux destins de laquelle président MM. Jean Simionesco, ancien recteur de l'Université, et N. Th. Ioanitziou), l'entreprise, montée par la générosité d'un grand argentier lettré, M. Aristide Blank, sous l'enseigne *Cultura nationala* (dirigée par un jeune universitaire, docteur-ès lettres de la Sorbonne, M. Al. Rosetti-Balanesco), et, en plus de l'*Ancora* (de M. Alcalay), la moderne *Cultura nationala Ciornei* dont le propriétaire-directeur, M. S. Ciornei, s'avère un esprit intelligemment éclectique et bien au courant des méthodes occidentales l'impressions et de publicité).

Publications récentes : Textes anciens et auteurs classiques : M. Jean Biano, président de l'Académie Roumaine, et longtemps professeur à la Faculté des lettres de Bucarest, publie dans la collection qu'il a inaugurée en 1925, sous le titre de « Textes de la langue du XVIe siècle, reproduits en fac-similés », la fameuse traduction de « la Vie des apôtres » faite à Brasov en 1563 par le diacre Coresi, laquelle présente, ainsi que M. Biano l'explique dans l'introduction de sa réimpression, une valeur capitale pour les origines de notre langue littéraire.

Une maison, dont il convient de louer aussi les diligents et intelligents efforts, *Scrisul romanesc* (de Craiova, capitale de l'Olténie), a pris, sous la direction de M. N. Cartojan, l'heureuse initiative d'une « Collection des classiques commentés », où a déjà paru la prose de Balcesco, de Basile Alecsandri et de Slavici, par les soins respectifs de MM. P. P. Panaitesco, Al. D. Marcou et Scarlat Strutzéano.

MM. Jean A. Bassarabesco et Vasile V. Hanes commencent, pour le compte de la « Cultura nationala S. Ciornei », une « Anthologie des écrivains roumains, anciens et classiques » (depuis le diacre Coresi jusqu'à Cosbuc et Josif, inclus).

Philologie et folklore : M. Ovide Densusiano, dont l'activité est

Rascou publie (dans *Gallia*, I, 2.) des fragments de son étude, qui s'annonce comme fort intéressante : « Le Roumain et la terre roumaine dans la littérature française » (rédigée en français). On trouve des renseignements utiles et des vues personnelles, d'autre part, dans l'étude, également rédigée en français, et parue sous le titre de : *la Gaule et ses influences*, que nous a laissée Caïon (C. Al. Jonesco) lequel, en dépit de certaines erreurs, fut un écrivain probe, averti et perspicace.

aussi variée et féconde que l'œuvre est toujours originale et parfaite, continue, aidé par ses collaborateurs, notamment par MM. Take Papahagi et Al. Rosetti-Balanesco, la publication de son savant recueil périodique *Langage et âme,* lequel comprend maintenant plus de huit tomes, constituant un véritable monument, que nous analyserons, avec l'attention qu'il mérite, très prochainement.

Histoire et critique : de M. Nicolas Petrasco : *Vasile Alecsandri;* de M. Tudor Viano : *La poésie d'Eminesco;* de M. T. Paunesco-Ulmu : *La vie tragique et roumanie de Michel Eminesco* (tome premier : l'enfance et la jeunesse) ; de M. Octavion Goga : *Les Précurseurs;* de M. Paul Zarifopol : *Artistes et idées littéraires roumains;* de M. Perpessicius : *Mentions critiques;* de M. C. Saïnéano : *Nouvelles récensions.* M. F. Aderca nous apporte : *Le témoignage d'une génération;* M. Eugène Lovinesco nous livre ses *Mémoires.* M. Henri Sanielevici étudie : *La science et la littérature.* Le célèbre critique, M. Michel Dragomiresco, en même temps qu'il fait paraître à Paris une édition refondue, corrigée et augmentée d'après la première rédaction roumaine de son originale étude sur : *La science de la littérature,* réunit en volumes ses dialogues philosophiques sous le titre : *L'intégralisme.* A l'occasion de son soixantième anniversaire, qu'il a fêté il n'y a pas longtemps, ses collaborateurs, admirateurs et amis lui ont offert en *Hommage* un gros volume comprenant des aperçus, des souvenirs et des documents des plus intéressants.

Prose : de M. Adrian Maniu : *Le Maître qui fabriquait de l'or;* de M. Jean Vinea : *Le Paradis des soupirs;* de M. Tudor Arghezi : *La porte noire.* M. Grégoire Patriciu (Geer Patrick) recueille en volume ses : *Ballons de savon,* qui renferment autant d'amusante fantaisie que de fine sagesse.

Le roman : Ce genre, qui connaît la faveur du public, gagne aussi celle des écrivains, qui s'y adonnent de plus en plus nombreux. C'est ainsi que viennent d'y faire leurs débuts : M. Gala Galaction, par une troublante *Roxana,* et M. Camil Petresco, par une large fresque : *La dernière nuit d'amour, la première nuit de guerre.* Parus précédemment : de M. Romulus Diano : *L'Adorée;* de M. Mircéa Eliade : *Isabelle et les eaux du diable;* de Gib. J. Mihaesco : *Le Bras d'Andromède;* de M. Ionel Teodoreano : *Bal masqué.* MM. Alexis Nour, le docteur Ygrec, le pauvre Klopstock et Al. Bilciuresco ont écrit en collaboration *Le roman des quatre : l'Ame de l'Amour.* L'on doit à M. Emanoil Bucutza : *Notre Dame de la mer;* à M. Eugène Goga : *Le livre de la création;* à M. Jean Foti : *Daphnis et Chloé d'aujourd'hui.* Le fécond et remarquable écrivain, M. César Petresco, dont l'œuvre maîtresse, *Ténèbres,* qui est une

puissante évocation de la vie roumaine à la fois d'avant guerre, du temps de guerre et d'après guerre, doit paraître sous peu en français, publie, en plus d'une spirituelle charge intitulée *Miss Roumanie*, un autre grand roman, *La Rue de la Victoire*, où ses dons de pénétrant observateur et de peintre à riche palette trouvent une nouvelle occasion d'exceller. Enfin, le grand prosateur, qui est en même temps l'incomparable poète de la terre moldave, M. Michel Sadoveano, membre de l'Académie, fête à sa manière, qui est de produire sans arrêt, son cinquantième anniversaire en publiant presque coup sur coup *Le Règne de Douka-Voévode* et *Baltagul* qui sont de sa veine la plus heureusement authentique.

II. — Evénements, fêtes, réunions, etc.

L'Université de Cluj (principale ville de la Transylvanie rattachée à la mère-patrie) vient de fêter le dixième anniversaire de sa fondation. On sait que cette haute institution de culture, qui compte un corps enseignant de choix, dont font partie des savants très justement réputés, tels: les historiens MM. Alexandre Lapedatu, Jean Lupas, G. Bogdan Duika et Silviu Dragomir; les philologues MM. Sextil Puscariu, George Giuglea, P. Grimm; les philosophes, MM. Virgile V. Barbat et C. Sudetzéano; le géographe M. George Valsan, etc., est devenue un important foyer intellectuel pour tout le pays. Les fêtes qui s'y sont déroulées ont été présidées par le Roi Carol II. Le jeune souverain y a prononcé une allocution inaugurale pleine de pensées excellentes, laquelle constitue une belle « apologie de la race », selon l'expression d'un journaliste fort averti, M. Jean Dimitresco, du *Curentul* (n° du 23 septembre 1930). A l'occasion de ces fêtes, le grand savant français, M. Emmanuel de Martonne, qui a professé durant plusieurs semestres à l'Université de Cluj, a été proclamé « docteur honoris causa ».

La vieille société de culture intellectuellel « Astra », que préside M. Vasile Goldis, a tenu à Blaj son congrès général, offrant au roi Carol II l'occasion d'y prononcer un autre discours excellent et caractéristique, par lequel le jeune souverain a affirmé à nouveau sa volonté de faire de son règne une époque d'activité et de prospérité intellectuelle.

Le journal roumain le plus vieux et le plus répandu, l'*Universul*, en emménageant dans ses nouveaux locaux, qui occupent au centre de Bucarest un magnifique immeuble construit à cette fin, a donné lieu à une très belle fête, laquelle marquera par son éclat et par sa signification une date dans l'histoire de la presse et de l'éducation intellectuelle du pays. Au cours de la réception qui a précédé la visite des installations modernes du journal, MM. le docteur Miron Cristea, chef de l'Eglise; Biano, président de l'Académie

roumaine; N. Batzaria, T. Pizani et Jean Totu, délégués des associations de presse, ont pris la parole pour saluer l'importance de l'œuvre accomplie par l'*Universul* durant son existence presque semi-centenaire; en remerciant, MM. Stélian Popesco, ancien ministre et directeur de l'*Universul*, qui a présidé en 1927 le VII[e] congrès de la Presse Latine tenu à Bucarest, et Bartou Cécropide, l'un des leaders du journal, et vice-président du Syndicat général des journalistes de Roumanie, ont apporté, dans leurs discours, des explications historiques et techniques, mêlées de souvenirs personnels fort suggestifs, sur le développement et le fonctionnement, comme sur l'esprit et les buts de la principale entreprise de presse, que possède la Roumanie.

En même temps que les nombreuses éditions du quotidien et diverses revues et périodiques, l'*Universul* publie une collection populaire de livres variés, originaux ou traduits, au premier rang desquels figurent : *Ce que j'ai vu dans la petite Roumanie*, par feu Radulesco Archibald; *Bucarest d'autrefois* (2 vol.) par M. Constantin C. Bacalbasa; *La Dobroudja* (1 vol.); et *Take Jonesco, la vie et l'œuvre* (1 vol.), par M. Romulus Seïsano; *Ségalica et Cie*, par Don José (M. Mora); *Fables*, par M. Militaru, etc.

C'est dans la collection de l'*Universul* qu'ont paru notamment, après avoir été publiés dans le feuilleton du journal, les célèbres et admirables romans de M. Louis Dumur sur la guerre mondiale, transposés en roumain par M. Alexandre Popesco-Necsesti de façon si parfaite que ses traductions se recommandent comme de véritables modèles du genre.

Le Théâtre National de Bucarest, qui a toujours tenu un grand rôle dans la vie intellectuelle du pays, a été, il y a quatre mois, réorganisé, du point de vue technique et administratif, sous forme de régie autonome, conformément à la loi de commercialisation prévue pour les institutions de culture nationale. Depuis cette réorganisation, le Théâtre National connaît, tant sous le rapport matériel qu'intellectuel, une prospérité jamais encore atteinte, dont le principal mérite revient à l'ancien rapporteur au Parlement du nouveau statut d'organisation et de fonctionnement, M. Jean Gr. Périetzéano, qui a accepté la mission de le faire appliquer. Il faut ajouter que M. Jean Gr. Périetzéano, vice-président de la Chambre des députés et directeur par délégation du Théâtre National, est en même temps qu'un éminent avocat et auteur d'études juridiques, un excellent poète, à qui l'on doit des œuvres personnelles exquises et de merveilleuses traductions des meilleurs écrivains français.

Le centenaire de la naissance de Frédéric Mistral a été célébré

chez nous avec l'enthousiasme qu'y soulève toujours le patriarche de Maillane, auquel la Roumanie sait gré d'avoir fait couronner à Montpellier en 1878 Basile Alecsandri, pour *le Chant de la race latine,* rappelant ainsi l'attention du monde civilisé sur un peuple dont les aspirations et les qualités étaient méconnues.

Pendant qu'une délégation de pèlerins passionnés, comprenant M. Ovide Densusiano, le créateur à l'Université et dans les milieux littéraires de l'enseignement mistralien, M. Pamfil Seicaru, le directeur de l'important journal *Curentul,* M. Nichifor Crainie, le poète qui dirige la belle revue *Gândirea,* et M. César Petresco, le puissant romancier, se rendaient aux fêtes qui devaient avoir lieu en Provence, en l'honneur de Mistral, les journaux et les revues de Roumanie exaltaient dans leurs pages la figure et l'œuvre de l'illustre chef des félibres.

A signaler plus particulièrement : dans le vivant quotidien (consacré spécialement aux arts et aux lettres) *Rampa* (que dirige un écrivain de grand style et de sens pratique, M. Scarlat Froda), M. Romulus Diano retrace avec remarquable talent un fort important entretien « Avec Pamfil Seïcaru, à travers la Provence de Mistral » (n° du 14-X-1930). M. Pamfil Seïcaru, qui est non seulement un réputé maître du journalisme politique, mais aussi un critique littéraire personnel et informé, fixe, au cours de cette interview, les impressions de son récent voyage en France, comme de ses longues fréquentations de l'œuvre mistralienne; dans la revue *Gândirea* (X, 8-9), les études et les articles de MM. Pamfil Seïcaru, Jean Dimitresco, N. Crainie, et les traductions des œuvres mistraliennes par MM. Adrian Maniu, V. Voiculesco, etc.; dans l'hebdomadaire à fort tirage *Adeverul literar si artistic* (IX, IIe série, n° 506), les chroniques et les notes de MM. T. Arghezi, Al. A. Philippide, G. Réviga, et une traduction oubliée d'après *Mireille* du regretté J. Boniface Hétrat, l'ancien collaborateur de M. Ovide Densusiano à la revue, dont on ne saurait trop regretter la disparition, *Vieata noua.*

III. — Au sommaire de nos prochaines chroniques :

En dehors des récents événements et livres ci-dessus mentionnés, il y en a d'autres d'égale importance, bien que plus anciens comme date, qui feront à tour de rôle l'objet de cette chronique, dont nous tâcherons d'assurer dorénavant avec régularité la rédaction, en nous excusant de l'interruption qu'elle a dû subir et en remerciant pour les encouragements à la poursuivre, comme pour les marques de sympathie qui nous sont venues à cette occasion de toutes parts.

POMPILIU PALTANEA.

LETTRES RUSSES

Les salons et les cercles littéraires de la première moitié du XIXe siècle, sous la rédaction de N. L. Brodsky, Ed. Acadœmia, 1930.— *Les Feuilletons des Années 40,* sous la rédaction de M. Oxmann, Ed. Acadœmia. — V. I. Lénine : *Lettres à ses parents,* 1894-1917, Ed. Gosisdat. — *Novy-Mir,* n° 6, 1930.

C'est la maison *Acadœmia* qui a édité, et magnifiquement, Les Salons et les cercles littéraires, en un fort volume de 600 pages. Le rédacteur, M. Brodzky, établit une distinction entre *les salons* et *les cercles.* Les salons groupaient des gens du même monde qui se rencontraient pour parler de politique, de littérature, d'art. On y voyait parfois des personnes étrangères à ce milieu, de grands artistes, des littérateurs, mais ils n'y étaient admis que pour une seule soirée et faisaient bande à part. Au contraire, dans les cercles se retrouvaient des personnes appartenant à des milieux divers, unies entre elles par la passion des lettres ou des arts. Dans la première moitié du XIXe siècle, les cercles littéraires jouaient un rôle important en Russie. Des écrivains comme Derjavine, Krylov, Pouchkine, Griboïédov, Joukovsky, etc., avant de publier leurs œuvres les lisent dans ces cercles d'amis dont l'opinion leur était précieuse. Dans le roman de Tourguénev, *Roudine,* le cercle de Pokorsky est la représentation historiquement exacte d'un salon des idéalistes des années 30 et 40. Le grand écrivain Kavéline avouait être « redevable au salon de Madame Eliaguine de ses premiers succès littéraires et constatait que c'était dans les salons et les cercles littéraires d'alors que « naissait et se développait la pensée russe ».

Bien entendu, le présent livre sur les salons et les cercles littéraires n'épuise pas le sujet, mais, tel quel, il suffit pour nous donner une idée nette et vivante de leur rôle et de leur importance dans la première moitié du XIXe siècle. L'ouvrage est divisé en six parties. La première : les salons et les cercles de Pétersbourg jusqu'en 1820. Nous y trouvons décrits les salons de Derjavine, de Chichkov, et celui d'Olénine, dont la grande vedette était Krylov et où les principaux auteurs dramatiques de cette époque, Ozerov, Chichkov, lisaient leurs

œuvres avant de les présenter au public. Egalement dans cette première partie, la description du fameux cercle *Arzamas* (1), fréquenté entre autres par Pouchkine, Gogol, Lermontov. Les jeunes littérateurs qui composaient ce cercle se réunissaient régulièrement chaque jeudi, chez les deux membres mariés du cercle, tantôt chez le comte Bloudov, tantôt chez le comte Ouvarov. Le but essentiel du cercle Arzamas était « de passer agréablement le temps entre soi et de railler le bêtise humaine ». Mais, grâce surtout à la fantaisie de Joukovsky, *Arzamas* devint comme la parodie des académies savantes, des loges maçonniques et même des sociétés secrètes politiques. De même qu'à l'Académie française, chaque membre élu devait prononcer l'éloge de son prédécesseur, mais à défaut de prédécesseur que les élus de la jeune société *Arzamas* ne pouvaient avoir encore, ils faisaient l'éloge de quelque littérateur défunt, mais, bien entendu, de la façon la plus humoristique. La lecture du procès-verbal de la dernière séance, faite par le secrétaire Joukovsky, ouvrait chaque réunion, que terminait un joyeux souper.

La deuxième partie du livre est consacrée aux salons et cercles littéraires de Moscou, depuis le début du siècle jusqu'en 1820. C'est d'abord les salons des Slavophiles, puis celui de Zenaïde Volkonsky, amie de Pouchkine, chez qui se réunissaient les plus grands écrivains et artistes de cette époque. Le salon rival était celui de la comtesse Rostopchine. On y pouvait rencontrer Ostrovsky, Pogodine, Samarine et des littérateurs venus de Pétersbourg : Grigorovitch, Tourguénev, Maïkov. La comtesse Rostopchine aimait à s'entourer d'artistes russes et surtout étrangers. C'est chez elle que Tourguéniev vit pour la première fois la grande cantatrice Viardot-Garcia, qui devait jouer dans sa vie le rôle important que l'on sait. La tragédienne Rachel était pour la comtesse Rostopchine un objet d'adoration. La place où elle s'était assise

(1) Le peintre Stoupine, élève de l'Académie des Beaux-Arts de Pétersbourg, s'était installé dans une ville de province, Arzamas, où il ouvrit une « Académie » de peinture. Ce fut un sujet de raillerie pour les littérateurs et peintres amis de Stoupine qui, par manière de plaisanterie, fondèrent à Pétersbourg la Société scientifique d'Arzamas. Les oies d'Arzamas étaient réputées, Joukowsky avait exigé qu'à chaque souper il y eût une oie rôtie, et une oie figurait sur le blason de la société, dessiné par Joukowsky lui-même.

dans le salon était couverte d'un coussin et nul n'avait le droit d'user de ce siège. Si quelqu'un par inadvertance ou ignorance voulait écarter le coussin, l'aimable hôtesse disait : « On ne peut pas s'asseoir ici. Cette place a été occupée par une divinité. »

Le cercle du poète Venevitinov groupait surtout les poètes, et Pouchkine en était un des membres les plus assidus. C'est là qu'il lut pour la première fois, le 12 octobre 1826, son *Boris Godounov*. On peut juger de l'impression produite sur les auditeurs par ces lignes d'un d'entre eux, Pogodine :

Jusqu'à ce jour, et cela remonte déjà à quarante ans, à ce souvenir, tout mon sang bouillonne... Les premières scènes, nous les avons écoutées dans le calme, puis l'intérêt croît et nous sommes empoignés de plus en plus. A la scène du moine et de Grigori, nous ne pouvons plus contenir nos impressions. Quelqu'un bondit et pousse un bravo formidable, repris par tous les autres. Quand la lecture fut achevée, il y eut un court silence puis, tous, nous nous précipitâmes vers Pouchkine : larmes, embrassades, félicitations, etc. Ensuite parut le champagne. Pouchkine, gagné par notre enthousiasme, s'enflamma aussi et nous déclama son dernier poème : *La chanson de Stenka Razine.*

La troisième partie du volume est consacrée aux salons et cercles littéraires de Pétersbourg, aux années 30. On y trouve, entre autres, la description du salon de Mme Smirnov-Rossett, amie de Pouchkine et de Gogol, et celle du salon de Mme Karamzine, veuve du célèbre historien. Dans cette partie également, plusieurs pages sur le cercle littéraire de Gretch, qui ne manquait ni d'intérêt ni de pittoresque.

La quatrième partie est peut-être l'une des plus intéressantes : les salons et cercles littéraires de Moscou aux années 30 à 50. C'est la description du cercle de Herzen où se rencontraient Belinsky, Tourguénev, etc.; le cercle d'Aksakov; le salon de Mme Pavlova, où parurent deux jeunes littérateurs qui, dès leurs premières publications, avaient attiré l'attention générale : Léon Tolstoï et Dostoïevsky.

Avec la cinquième partie, nous sommes à Pétersbourg, aux années 40 et 50, et c'est le salon de Maïkov, l'ami intime de Dostoïevsky, qui groupe les personnages littéraires les plus

marquants d'alors. Enfin, la sixième partie est consacrée à quelques salons de province.

Comme supplément naturel à cet ouvrage sur les salons et les cercles littéraires, la même maison d'édition, *Acadœmia,* a fait paraître un recueil très intéressant des meilleurs « feuilletons » des années 40. A cette époque, dans toute l'Europe occidentale, et surtout en France, le feuilleton était en vogue. De même en Russie, il n'était point de revues ni de journaux sans « feuilletons », dont les signataires étaient Dostoïevsky (sous différents pseudonymes), Gontcharov, Tourguénev, Grigorovitch, Nékrassov, etc., c'est-à-dire les plus grands des écrivains russes.

Les lettres de Lénine à ses parents, correspondance datée de 1894 à 1917, nous montrent sous un jour tout nouveau le farouche révolutionnaire que nous connaissons, l'homme impitoyable qui était prêt à sacrifier tout et tous au triomphe de ses idées. Dans ces lettres, Lénine se révèle à nous comme le fils le plus tendre, l'époux le plus prévenant, le frère le plus affectueux. Il a pour tous les siens une adoration sans borne, surtout pour sa mère. Celle-ci, il est vrai, était une femme et une mère admirable. Quand commence cette correspondance, elle a déjà près de soixante ans, et malgré cet âge elle comprend, si même elle ne les partage pas toujours, les idées de ses fils et approuve leur activité révolutionnaire. Quand ils sont traqués par la police, arrêtés, elle accourt près d'eux, s'ingéniant de mille manières à adoucir leur sort. Sachant que ses lettres seront ouvertes par la police, Lénine évite dans sa correspondance de citer les noms, il ne donne pas même sa propre adresse : il faut lui écrire par des voies détournées. Cette correspondance, que publie *Gosisdat,* est du reste peu volumineuse; cent trente lettres en vingt-sept ans; beaucoup sans doute ont été retenues par la police et détruites, ou ont été placées dans des archives où on ne les a pas encore retrouvées.

Un des traits caractéristiques de Lénine était l'exactitude. Il était aussi très économe; du reste, il gagnait péniblement sa vie en traduisant et écrivant des articles pour différentes publications, et l'économie était chez lui nécessité. Le 5 octobre 1895, il écrit :

Aujourd'hui, pour la première fois depuis que je suis à Pétersbourg, je commence mon livre de comptes, pour voir combien je dépense. Il en résulte que du 28 août au 27 septembre, j'ai dépensé en tout 54 roubles 30 kopecks, sans compter dix roubles pour une affaire judiciaire. Il est vrai qu'une partie des dépenses : galoches, livres, etc., comprise dans ces cinquante-quatre roubles, ne se renouvelle pas chaque mois. Mais, même en déduisant ces seize roubles, j'arrive au chiffre énorme de 38 roubles par mois. Evidemment, je vis sans compter. Rien que pour le tramway, par exemple, j'ai dépensé ce mois-ci un rouble 37 kopecks.

Mais il est quelque chose sur quoi Lénine ne sut jamais faire d'économie : les livres.

A ma grande horreur, écrit-il de Berlin à sa mère, je me vois encore en difficulté financière. La tentation d'acheter des livres est si grande que l'argent file, diable sait comme.

Toutefois, pour économiser sur ce chapitre, Lénine avait recours aux bibliothèques, et il travaille beaucoup à la bibliothèque de Genève et à la Bibliothèque Nationale de Paris. Lénine vint à Paris, pour la première fois en juin 1895. Il écrit à sa mère le 8 juin :

...Je commence seulement à m'orienter. La ville est immense, très étendue, de sorte que les quartiers éloignés du centre, où l'on se trouve le plus souvent, ne donnent pas une idée de ce centre, dont l'impression est très agréable : de larges rues éclairées, des boulevards plantés d'arbres. Le public paraît tout à fait libre dans ses mouvements, ce qui étonne quand on est habitué aux mines contraintes et graves de la foule de Pétersbourg.

Pour bien voir tout, il faut rester ici plusieurs semaines. Les logements sont très bon marché; par exemple, pour deux chambres avec cuisine, on paie de trente à trente-cinq francs par mois, et, pour une chambre meublée, de six à dix francs par semaine.

Bien que les années de cette correspondance embrassent la période de la formation du parti bolchéviste, Lénine parle très peu dans ses lettres de son activité politique. Dans une lettre datée de Paris, 3 décembre 1909, il mentionne avec indignation la nouvelle publiée par le journal *Outro Rossii*, d'après laquelle Gorki était exclu du parti social-démocrate, « en raison de ses penchants bourgeois ».

Voilà déjà quelques jours, écrit-il à sa sœur Marie, que des journaux, à Paris *L'Eclair*, à Berlin le *Berliner Tageblatt*, s'exercent à de pareils mensonges. Ils ont reçu ces jours-ci un magistral démenti du *Vorwaerts* qui indique comment cette sottise a été inventée... *Outro Rossii* doit être une feuille immonde, pour laquelle toute interview est bonne si elle est scandaleuse. Aujourd'hui, *Retch* publie aussi des potins pareils. Les Cadets sont contents qu'il y ait prétexte à mentir.

A la fin de cette même année 1909, Lénine fut victime d'un accident : en venant de Juvisy à Paris, une automobile accrocha sa bicyclette, qui fut mise en pièces, et lui-même faillit être tué. Lénine intenta un procès au chauffeur et obtint une indemnité.

Souvent, quand Lénine écrit à sa mère, sa femme, Mme Kroupskaia ajoute un mot. Le 26 décembre 1913, ils sont à Cracovie, et elle écrit :

...Ici il n'y a rien à faire qu'à se promener, pas de distractions civilisées. Une fois, nous sommes allés au concert. On jouait un quatuor de Beethoven; nous nous y sommes fortement ennuyés; cependant quelques amis très musiciens étaient enthousiasmés. Nous n'avons aucun désir d'aller au théâtre polonais; les cinémas sont idiots... mais ce dont nous sommes affamés, c'est de belles-lettres. Volodia a appris par cœur tout Nadson et Nekrassov. Nous relisons pour la centième fois un volume détaché d'*Anna Karénine*. Tout ce que nous avions de littérature russe, nous l'avons laissé à Paris et ici on ne peut trouver aucun livre russe. Comme exprès, Volodia est devenu grand amateur de belles-lettres, et, étant nationaliste à tous crins, à aucun prix il ne veut aller voir les expositions des peintres polonais, mais il a trouvé quelques part, chez des amis, un catalogue de la galerie Tretiakov et il le lit toute la journée.

Le recueil de la correspondance de Lénine se termine sur ce télégramme de Tornéo, adressé à sa sœur le 15 avril 1917.

Mme Oulianov, rue Chirokaia, 48, Pétrograd.

Arrivons lundi nuit, onze heures. Communiquez cela à *Pravda*.

OULIANOV.

Le dernier numéro de Novy Mir, paru en juin (n° 6), contient la suite du beau roman d'Alexis Tolstoï : *Pierre le Grand*. Il nous faut signaler la nouvelle tout à fait remarquable d'un

jeune écrivain, Chichkov. Cette nouvelle, qui a pour titre *Le Cirque ambulant*, rappelle par la force les premières et meilleures œuvres de Gorki.

J. W. BIENSTOCK.

LETTRES HISPANO-AMÉRICAINES

VINGT ANS DE CES CHRONIQUES. — Le peu de diffusion des lettres hispano-américaines en France en 1911. — La besogne qui s'imposait et ce qui a été fait. — Ma manière critique. — Difficultés, inconvénients et ennuis. — Résultats. — Le mérite en revient au *Mercure de France*. — Souvenirs de 1911.

Il y a aujourd'hui vingt ans que j'ai commencé à rédiger ces chroniques. Ce fut en décembre 1910 que Remy de Gourmont, à qui j'avais envoyé mon livre *los Modernos*, m'écrivit pour m'offrir cette rubrique du *Mercure*. Je lui demandai quelques jours pour donner une réponse. Mais Ruben Dario, qui habitait alors Paris, dissipa mes hésitations par ses paroles d'encouragement. La tâche était réellement difficile. Bien que cette rubrique existât depuis 1903, elle avait été servie avec peu de régularité par P. Emilio Coll, puis par E. Diaz Romero. Seuls de très rares esprits, comme Remy de Gourmont, savaient quelque chose de la littérature moderne de l'Amérique espagnole, les quelques hispanisants qu'il y avait ne s'occupant que des lettres d'hier. Il était donc nécessaire de ne pas se borner au simple compte rendu des livres nouveaux, mais de traiter en plus des divers courants des lettres du continent, et de présenter les écrivains. Je débutai par une chronique consacrée au mouvement moderne, le modernisme, inspiré par le Parnasse et le symbolisme français, et au nouveau mouvement qui se dessinait déjà, tendant à secouer toutes les influences étrangères et à s'inspirer de l'âme et de la terre hispano-américaines. Puis j'ai présenté, en parlant de leurs livres, les auteurs les plus remarquables ou les plus caractéristiques des différentes républiques; les poètes comme Ruben Dario, Leopoldo Lugones, Amado Nervo, Magallanes Moure, Francisco Icaza, J. Ramon Molina, Pezoa Veliz, E. Montagne, Gonzalez Bastias, Enrique Banchs, Pedro Prado, Arturo Capdevila, Nuñez y Dominguez, Rafael A. Arrieta. Juana de Ibarbourou, Fernandez Moreno, Ernesto Guzman, Bustamante Vallivian, Rejino Boti, Carras-

quilla Mallarino, Lagos Lisboa, Martinez Estrada, Emilio Oribe, J. Torres Bodet, Alberto Hidalgo, P.-L. Ipuche, etc.; les romanciers comme Carlos Reyles, L. Orrego Luco, Tulio Cestero, Federico Gana, M. Gonzalez Celedon, A. Custodio Espejo, Alcides Aguedas, Leonardo Pena, Martin Aldao, Garcia Monge, Montiel Ballesteros, Angel Estrada, Eduardo Barrios, Vicente Salaverri, H. Diaz Arrieta, Horacio Quiroga, J. Edward Bello, Mariano Azuela, Alberto Lasplaces, Eustacio Rivera, Aguirre Morales, Januario Espinosa, Ostria Gutierrez, etc.; les critiques comme F. Garcia Godoy, Roberto Giusti, P. et M. Henriquez Ureña, Perez y Curis, E. Donoso, Eduardo Colin, R. Saenz Hayes, Zum Felde, Luisa Luisi, Suarez Calimano, etc.; les écrivains d'idées, d'histoire ou de folk-lore, comme J. Enrique Rodo, Manuel Ugarte, P. Emilio Coll, Carlos Baires, Brenes Mesen, Carlos de Velasco, Gonzalo Bulnes, J. de la Riva Aguero, Cornelio Hispano, H. Barbagelata, Vicuña Cifuentes, Carmen Lira, Ramon Laval, etc. Certes, ces silhouettes étaient rapides et partielles. Mais par la suite j'ai consacré des chroniques complètes ou presque à certains de ces écrivains, comme Dario, Lugones, Rodo, Ugarte, Barrios, Arguedas, Donoso, M. Ballesteros, et à plusieurs autres tels que E. Gonzalez Martinéz, Manuel Galvez, Enrique Larreta, José Vasconcelos, Chacon y Calvo, Alfonso Reyes, Ricardo Güiraldes, Valle Arispe, etc. Il fallait traiter également de divers problèmes qui se posent dans les lettres hispano-américaines, comme celui de la langue assez corrompue en certaines républiques, et celui de l'intégrité territoirale, linguistique et littéraire menacée par l'agression de l'impérialisme des Etats-Unis. Chaque fois que j'en ai eu l'occasion, je me suis donc occupé de ces problèmes, en leur consacrant parfois des chroniques complètes. Mais il était nécessaire aussi de parler des événements de la vie littéraire et de la libre action des écrivains, restreinte quelquefois par des gouvernements tyranniques. J'ai donc tiré parti des mémentos pour signaler les revues nouvelles, certaines enquêtes, la mort de quelques écrivains, et durant la guerre, en plein règne de la censure, j'ai protesté contre l'emprisonnement du poète dominicain Fabio Fiallo, arrêté par les troupes d'occupation des Etats-Unis.

D'autre part, m'étant écarté ainsi du simple compte rendu, j'ai cru nécessaire de faire de la critique. J'ai donc examiné les auteurs et leurs œuvres en mettant en lumière leurs qualités et aussi leurs défauts. Sans doute, je me suis appliqué surtout à la « critique des beautés », ne concédant à celle des défauts que quelques lignes, après un « malheureusement »; sauf exceptionnellement quand j'ai dû m'occuper d'ouvrages dans lesquels les erreurs surpassaient de beaucoup les mérites. Ma méthode est certes de jugement et de classement, mais elle est surtout de sentiment esthétique et de sympathie. Je crois, comme Albert Thibaudet, que la sympathie est à la base du goût, et que sans goût véritable, il n'est pas de critique qui vaille. Si j'ai donc péché, cela a été bien plutôt par bienveillance que par rigueur. Assurément, comme la plupart des critiques, je me suis appuyé sur certains principes, sur certaines idées que je crois indispensables actuellement aux écrivains hispano-américains : l'opportunité de s'inspirer des suggestions de la race, de la terre, de l'ambiance, afin de créer une littérature autonome, originale, et la nécessité de respecter la langue et la tradition pour conserver l'union et la personnalité continentales. Mais ces principes ne m'ont jamais conduit à mésestimer la beauté intrinsèque. Ainsi, j'ai loué l'œuvre lyrique de Gonzalez Martinez ou celle de Rafael Alberto Arrieta, bien qu'en général ces poètes ne se fassent pas l'écho des suggestions de la race et de la terre, et j'ai exalté le labeur de Lugones ou de Güiraldes, quoique ces écrivains emploient une langue volontairement peu pure et même corrompue. La beauté : telle est pour moi la valeur primordiale.

Ce labeur n'a pas été sans difficultés, sans inconvénients et même sans ennuis. J'avais à rendre compte de la production littéraire de tout un continent dans des chroniques qui paraissent de loin en loin et dont la place est mesurée. J'ai dû par suite faire un choix strict, reléguant au mémento ou bien passant sous silence des livres qui méritaient quelques lignes de commentaire. J'ai dû en outre attendre assez pour parler de chaque auteur, et, comme il m'a paru avantageux de les grouper par genre, ce retard s'est parfois accru. Puis, je n'ai pu m'occuper dans la même proportion des auteurs de toutes

les républiques car, tandis que je reçois beaucoup de livres de l'Argentine, du Chili, de l'Uruguay, j'en reçois moins du Mexique, de Cuba, de l'Amérique Centrale et très peu de la Colombie, du Pérou, du Vénézuéla, de l'Equateur, de Saint-Domingue et du Paraguay. Cela est dû sans doute au degré de production de ces pays, mais aussi à la négligence de certains auteurs ou éditeurs et aux pertes occasionnées par la poste. Au surplus, le tempérament généralement peu réfléchi des écrivains hispano-américains m'a causé du préjudice et bien des ennuis. Alcides Arguedas a raconté dans un article publié par *la Ilustracion* de La Paz (10 avril 1921) que lorsque je me suis chargé de cette rubrique, certains confrères résidant à Paris « jurèrent de ne pas envoyer leurs livres au *Mercure* » pour que je me trouvasse « comme isolé et sans action ». Puis beaucoup d'auteurs habitués à la critique toute laudative de leur pays se sont sentis choqués de ma façon de signaler les défauts en même temps que les beautés, et ne m'ont plus envoyé leurs livres, ou se sont enfermés en un silence hostile; d'autres se sont froissés parce que je ne parlais pas immédiatement de leurs ouvrages, ou je ne m'occupais pas de leurs livres que je n'ai jamais reçus, et un Péruvien m'a injurié dans un pamphlet parce que je me suis permis de discuter ses jugements sur Ruben Dario. De sorte que cette tâche, qui aurait pu valoir une grande popularité en Amérique à un critique *adroit*, a été cause pour moi de beaucoup d'ennuis et m'a valu des ennemis acharnés. Peu importe.

Je ne sais si ce labeur a obtenu quelque résultat. Mais il est de fait que les écrivains hispano-américains, si peu connus en France en 1911, sont aujourd'hui considérés par bien des critiques, et que diverses publications s'occupent de leur production. Il est de fait aussi que le nouveau mouvement des lettres hispano-américaines qui tend à s'inspirer de l'âme nationale et de la terre, est en plein triomphe, et que plusieurs jeunes à qui j'avais reproché leur attitude de déracinés ont adhéré ensuite à ce mouvement. D'autre part, j'ai pu composer avec mes chroniques deux livres qui ne sont pas passés inaperçus. De quelques articles publiés durant la guerre, j'ai formé un petit livre qui est paru en 1917, sous le titre de *les Ecrivains hispano-américains de la Guerre européenne,*

et qui a fait connaître en France l'opinion, très favorable aux Alliés, des intellectuels de l'Amérique espagnole. Puis j'ai fait un volume d'un choix de mes chroniques écrites entre 1911 et 1919 : *les Ecrivains contemporains de l'Amérique espagnole.* Ce n'était pas, sans doute, un ouvrage bien composé, organique, et il parut avec quelques négligences car, étant en voyage en Amérique du Sud, je n'avais pu en corriger les épreuves. Quelques écrivains hispano-américains me reprochèrent de ne pas m'y être occupé de certains auteurs, sans tenir compte que je ne pouvais parler, dans le *Mercure,* que de ceux qui m'avaient envoyé leurs livres, et le plus curieux, c'est que les plus exigeants furent précisément certains des confrères qui, en 1911, s'étaient promis de ne pas m'envoyer leurs livres. Mais la critique française commenta très favorablement cet ouvrage, et Henri de Régnier trouva dans ces pages « une très riche matière ». Récemment, j'ai formé un nouveau livre à base de mes dernières chroniques, et je dis à base parce que mes chroniques ne m'ont servi en général que comme éléments pour faire une suite de portraits, que j'ai fait précéder d'une longue introduction sur le « développement des lettres hispano-américaines » depuis leur origine jusqu'à nos jours. Ce livre paraîtra prochainement dans la collection d' « Essais critiques » de la N. R. C., sous le titre de *l'Esprit de l'Amérique espagnole.* Néanmoins, tout cela est dû au *Mercure de France* qui a depuis 1890 cette rubrique de lettres hispano-américaines, rubrique qu'aucune autre publication française, non consacrée à une telle matière, n'a créée et maintenue, et dans laquelle j'ai accompli un labeur qu'un autre critique aurait pu également assurer. C'est le *Mercure de France* qui mérite la gratitude de l'intellectualité hispano-américaine et l'hommage de l'élite française. Je me fais un plaisir d'exprimer ici à son directeur, M. Alfred Vallette, mes plus vifs remerciements pour le maintien de cette rubrique et pour la complète liberté qu'il m'a laissée pour la rédiger depuis 1911, ne m'ayant jamais adressé la moindre observation.

1911 ! Combien de beaux souvenirs ! C'était l'époque où le *Mercure de France* réunissait, dans ses pages et dans ses éditions, la collaboration de toute l'élite littéraire. L'après-

midi, dans le bureau de Van Bever, nombre de collaborateurs s'y rencontraient autour de Remy de Gourmont, et le mardi, dans le salon de Mme Rachilde, de grands écrivains se réunissaient, tels Henri de Régnier, Rosny aîné, et Francis Carco y chantait parfois des chansons. C'était l'époque où la rive gauche constituait le centre des lettres jeunes et pures, opposées à la littérature du boulevard. Dans la soirée, le mardi, toute la jeunesse et de nombreux aînés se réunissaient à la Closerie des Lilas autour de Paul Fort, et un jour on offrit au Prince des Poètes ce banquet mémorable où un discours de Jules Bois déchaîna le tumulte des jeunes jamais satisfaits. Belle époque d'enthousiasme, d'art pur et désintéressé. Combien de figures de ce temps-là ont disparu : Remy de Gourmont, Guillaume Apollinaire, Van Bever, René Ghil, Jean de Gourmont! Le *Mercure de France* conserve, comme toujours, sa rubrique de « Lettres hispano-américaines », et je continue mon humble labeur avec l'entrain du jeune poète enivré de rêves que j'étais en 1911.

FRANCISCO CONTRERAS.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

R. Gerin et R. Poincaré : *Les Responsabilités de la guerre*, Payot. — Victor Serge : *L'an I de la Révolution russe*, Librairie du Travail. — Léon Trotsky : *Ma vie. Essai autobiographique*, traduit sur le manuscrit avec des notes par Maurice Parijanine, I-III, Les Editions Rieder, Paris, 1930. — Max L. Margolis et Alexandre Marx : *Histoire du Peuple Juif*, Payot. — Branthôme : *Le brave général Boulanger*, Marcel Séheur. — Alexandre Zévaès : *Au temps du boulangisme*, Gallimard.

Les plaidoiries de M. Demartial en faveur de la thèse innocentiste allemande l'ayant fait frapper par le Conseil de l'Ordre de la Légion d'Honneur, un agrégé des lettres, M. Gérin, annonça que « chaque année, il emploierait sa pension de décoré à répandre quelque écrit de cet auteur, victime de sa sincérité et de son courage ». La déclaration fit du bruit : M. Gérin était un mutilé; on hésita à le poursuivre et M. Poincaré « souhaita » avoir un entretien avec lui pour le désabuser, mais essaya en vain de le convaincre « que les responsabilités de la guerre incombaient aux seuls empires centraux ». M. Gérin persista à croire « que l'Allemagne n'était pas seule coupable de la guerre » et il envoya à M. Poincaré

un questionnaire sur 14 points où il avait essayé de démontrer « que chacun des groupes de peuples qui se sont affrontés a eu des responsabilités ». A cet acte d'accusation en 41 pages, M. Poincaré a répondu par une réfutation victorieuse et dont on ne saurait estimer assez haut l'exactitude, la clarté et la modération; elle occupe 144 pages dans le livre sur **Les Responsabilités de la guerre,** publié en commun par MM. Gérin et Poincaré au profit des associations de mutilés.

La thèse de M. Gérin est purement défaitiste. Il est vrai qu'il l'a abritée derrière un masque pacifiste. Il termine en effet son argumentation en demandant à M. Poincaré « de contribuer à convertir les derniers bellicistes », Mais tout ce qu'il a écrit auparavant est du pur défaitisme et revient à dire que l'Allemagne étant forte et résolue, on devait faire ses volontés pour éviter la guerre avec elle. Cette façon de voir a été aussi celle de Caillaux et de Witte, mais n'était pas pour cela moins laide et moins décevante. Ayant une arrière-pensée de ce genre, M. Gérin, pour savoir qui est-ce qui avait raison en juillet 1914, se garde de commencer l'examen des responsabilité par la question qui domine tout : l'Autriche était-elle dans son droit en envahissant la Serbie? Il donne quitus à l'Autriche sans examen et écrit : « Elle pouvait avoir des raisons très fortes de penser que l'expédition qu'elle entreprenait contre la Serbie était ce que Grotius appelait *justum bellum.* » Non, monsieur Gérin, l'Autriche ne pouvait croire faire une juste guerre; elle savait bien qu'elle cachait ses convoitises derrière des prétextes hypocrites. Vous le savez bien aussi, et c'est pour cela que vous cherchez à dérouter l'adversaire en citant une plaisanterie absurde : « Voltaire a dit : « Je ne sais pas ce que c'est qu'une guerre défensive; je n'en connais pas de cette espèce ». *Avait-il tort?* » Tout homme de bon sens répondra que oui. Evidemment, vous êtes un de ces esprits pour lesquels le bien et le mal n'existent pas. De là votre éloge de l'Allemagne : « Seul, le gouvernement allemand a osé dire le 3 août au Reichstag que, s'il avait couru les risques d'une guerre contre la Russie, c'est qu'il avait considéré comme du devoir et de l'intérêt impérieux de l'Allemagne de soutenir l'Autriche dans l'action justifiée qu'elle entreprenait contre la Serbie. Au lieu de lui tenir compte

de sa franchise, on n'a voulu y voir qu'un cynisme de criminel. » Cynisme, M. Gérin, est l'aveu impudent d'une mauvaise action, et c'en était une de l'Allemagne de soutenir la guerre injuste de l'Autriche contre la Serbie, quoiqu'elle n'y fût point obligée par le *casus fœderis*. Quand des Bosniaques ont assassiné François-Ferdinand, il y avait 28 jours qu'ils séjournaient en Bosnie. La Serbie n'était pas plus responsable de leur attentat que nous ne le serions d'un attentat contre M. Mussolini par un Italien venant de France.

Le gouvernement n'ayant pas sévi contre le fonctionnaire Gérin à raison de son livre, la haine de ce dernier contre le bon droit de la France est devenue de la rage et dans une conférence au Club du Faubourg, le 8 novembre 1930, il a osé dire : « La thèse que l'Allemagne a été seule coupable de la guerre mondiale est un mensonge et une infamie; le gouvernement français souhaitait la guerre et la préparait depuis longtemps. »

Si la rage n'aveuglait pas M. Gérin, il n'aurait pas confondu deux choses : le souhait de sortir victorieux d'une guerre si elle éclate et la perpétration d'actes pour la faire éclater. Tous les gouvernements désirent être victorieux et préparent ce qu'il faut pour cela, selon leurs moyens et leur intelligence. Mais aucun des quatre Alliés d'août 1914 n'a rien fait pour faire éclater la guerre. La Russie, celui que M. Gérin attaque le plus, avait de tout temps déclaré qu'elle considérerait une occupation de la Serbie par l'Autriche comme une rupture de l'équilibre européen à laquelle elle ne saurait rester insensible : Giers nous l'avait dit avant de conclure l'alliance franco-russe en 1892. Notre devoir d'appuyer la Russie dans ses efforts pour arrêter l'invasion de la Serbie ne pouvait donc faire plus de doute que le devoir de la Russie de nous appuyer si l'Allemagne nous avait attaqués à propos du Maroc. Rien d'ailleurs n'impose de croire que la Russie eût poursuivi son action jusqu'à entreprendre la guerre. En 1912, Sazonoff avait dit à Buchanan que toute son action était du *bluff*. A vrai dire, ce n'est pas ce bluff, mais plutôt les circonstances balkaniques, qui empêchèrent Berchtold d'intervenir. Que Sazonov en 1914 n'ait pas eu l'intention de se montrer cassant est prouvé par son acceptation de la proposi-

tion de contremander la mobilisation russe si l'Autriche arrêtait ses troupes, mais il ne pouvait naturellement prévenir ses adversaires qu'il n'avait pas l'intention de faire la guerre. Il n'y a que des juges comme MM. Demartial et Gérin qui exigent de Sazonoff une telle naïveté. La conflagration a été la conséquence du refus de l'Allemagne de modérer l'Autriche et de l'insolence de l'ultimatum allemand, suivi, sans nouvelle négociation, par une déclaration de guerre.

Si M. Gérin voulait louer plus équitablement l'Allemagne, il aurait pu faire remarquer qu'elle a évité très probablement la guerre à l'Europe en 1912, quand la Roumanie a prétendu que la Bulgarie, s'agrandissant, devait lui faire une cession de territoire. Dès 1900, les Roumains étaient tous des adeptes de cette théorie. Le gouvernement allemand déclara que dans ce cas ils seraient coupables d'une guerre d'agression et que par conséquent ils ne pourraient invoquer le *casus fœderis*. Cette décision de l'Allemagne était d'une importance capitale, car il y avait un traité russo-bulgare imposant à la Russie d'intervenir si la Roumanie attaquait la Bulgarie. N'étant pas soutenue par l'Allemagne, la Roumanie ne put l'être par l'Autriche. Les puissances de l'Entente ne soutinrent pas d'ailleurs complètement la Bulgarie jusqu'au bout : à la Conférence de Saint-Pétersbourg, l'Angleterre, pour assurer le maintien de la paix, exigea que l'on adjuge Silistrie à la Roumanie; l'attitude de la France contraignit la Russie à l'accepter. L'Entente donna ainsi la preuve qu'elle était prête à des sacrifices. Mais l'Allemagne avait eu le mérite de prévenir qu'elle ne soutiendrait pas une agression roumaine. C'est parce qu'elle a fait le contraire en 1914 et encouragé l'Autriche à attaquer la Serbie par sa promesse d'appui qu'elle est seule, avec l'Autriche, responsable de la guerre de 1914.

Le rôle de l'historien est modeste : il doit simplement juger équitablement les actes qu'il raconte. En essayant de faire confondre ceux qui ont essayé d'empêcher la guerre et ceux qui l'ont machinée, M. Gérin s'est trompé. Il devait stigmatiser Berchtold et Bethmann, sa fureur s'est tournée contre leurs adversaires. Aussi, où a-t-il été applaudi? Dans le camp de Hugenberg et de Hitler, ces alliés de Mussolini. La qualité

de ses approbateurs est la meilleure pierre de touche de la valeur de ses théories.

Dans son avant-propos à son histoire de L'an I de la Révolution russe, M. Victor-Serge a une phrase malheureuse : « L'impartialité de l'historien, dit-il, est une légende ». En réalité, il voulait dire simplement que tout historien juge les événements suivant ses idées particulières. Celles de M. Victor-Serge sont d'un bolchevisme orthodoxe. C'est une apologie perpétuelle de Lénine et de ses partisans, entremêlée de la condamnation plus ou moins méprisante de leurs adversaires et de tout ce qu'ils ont fait. L'auteur déclare d'ailleurs que, s'il lui est arrivé « de déformer sur quelques points la vérité, ç'a été à son insu », et je crois à son effort dans ce sens : son récit, vaste et circonstancié, donne l'impression de recherche de l'exactitude dans les faits. Il est très intéressant et très instructif.

ÉMILE LALOY.

§

Ma Vie. Essai autobiographique, par Léon Trotsky.

« Je ne puis nier que ma vie n'a pas été des plus ordinaire », déclare Trotsky avec la modestie qui lui est propre, dans l'avant-propos de son autobiographie. L'ennemi le plus acharné de l'ancien commissaire du peuple pour la guerre doit reconnaître que cette fois-ci Trotsky a pleinement raison. Sa vie, celle du fils d'un petit agriculteur juif de Russie, qui, par mille péripéties de la plus haute tension dramatique, est arrivé au poste de généralissime des forces militaires du plus vaste pays du monde, à la situation d'un des plus grands dignitaires de la Russie, cette vie est vraiment tout exceptionnelle, unique dans son genre. Elle vaut d'être contée. Le fait que le récit est composé par le héros lui-même augmenterait son intérêt et son importance s'il était fait avec une objectivité absolue, *sine ira et studio*. Or, hélas, ce n'est pas le cas. Trotsky, expulsé de sa patrie par ses ennemis, ne veut pas déposer les armes; pour lui la lutte continue; contre Staline et ses acolytes tous les moyens de combat sont bons; l'ouvrage en question est un de ces moyens. Trotsky nous en prévient dans la préface.

Il nous faut donc considérer l'écrit de Trotsky moins comme une œuvre historique que comme une publication politique, presque exclusivement comme un livre de polémique. Il l'a écrit pour démontrer que lui et seulement lui devait obtenir « l'héritage », remplacer Lénine. Tout ce qui ne cadre pas avec cette thèse devait être rejeté de l'ouvrage. Mais Trotsky est, par sa nature même, plutôt un journaliste qu'un homme politique et surtout qu'un homme d'Etat; il est, en outre, ambitieux, son ambition l'emporte sur le sens politique. C'est dire que nous trouvons dans son écrit des confessions qui le trahissent de la façon la plus cruelle.

Tout le premier volume de cette autobiographie est précisément l'œuvre d'un journaliste qui, ayant pour sujet un thème aussi agréable que les souvenirs d'enfance, donne libre cours à sa plume. Mais Trotsky, compétiteur de Staline, est là pour veiller à « la cause », pour imposer le frein à Trotsky-littérateur. C'est pourquoi nous lisons que son enfance

fut une enfance toute grisâtre, dans une famille petite-bourgeoise, au village, dans un coin perdu, où la nature est large, mais où les mœurs, les opinions, les intérêts sont étroits, étriqués (I, 24).

L'école jeta en lui

la semence de la haine à l'égard de ce qui existe en ce monde. Cette semence, en tout cas, n'est pas tombée sur un sol de pierre,

ajoute Trotsky avec satisfaction. Ecolier, il détestait déjà le régime tsariste; gosse, il prenait la défense d'un opprimé, il était partisan de l'idée de solidarité (1,120 et 145). Jouvenceau imberbe, au delà des faits, il recherchait les lois de la nature (1,146). La lutte mesquine, l'empirisme, « tout ce qui n'est pas idéologiquement formé » était toujours contraire à sa nature (1,147). Or, Trotsky-journaliste interrompt ici son partenaire et nous dit :

Je tente de jeter sur moi un coup d'œil en arrière. Je fus un garçon sans aucun doute plein d'amour-propre, bouillant, mettons, peut-être, peu accommodant (I, 147).

Le voilà grandi. Il a passé par les prisons, par la déportation en Sibérie, par l'émigration, il est de nouveau en

Russie, à la tête du premier Soviet des ouvriers russes formé à Saint-Pétersbourg, en 1905. En résumant son passé quelle déduction en tire-t-il?

Ni l'instruction théorique, ni la routine dans la pratique ne peuvent tenir lieu du coup d'œil qui permet à l'homme politique de démêler une situation, de l'apprécier dans son ensemble et d'en prévoir les suites... Les événements de 1905 ont révélé, me semble-t-il, en moi cette intuition révolutionnaire (II, 23-24).

Trotsky se rencontra, pour la première fois, avec Lénine en octobre 1902 quand, s'étant évadé de l'exil en Sibérie, il vint à Londres. Depuis ce moment et à la mort de Lénine, leurs vies furent mêlées l'une à l'autre, soit par la lutte commune contre le tsarisme et le capitalisme, soit par la lutte entre eux. Celui qui était au courant des événements des partis socialistes russes sait très bien que, durant de longues années, Trotsky fut séparé de Lénine tant au point de vue des idées que dans le domaine de l'action. Dans ses mémoires, Trotsky aime mieux ne pas s'arrêter sur les divergences qui surgissaient bien souvent entre lui et Lénine, il préfère nous faire croire qu'ils professaient toujours les mêmes opinions. Lors de la nuit historique du coup d'Etat bolcheviste du 25 octobre 1917,

nous nous reposions, raconte Trotsky, Lénine et moi, à côté de la salle de réunion, dans une chambre vide où il n'y avait que des chaises. Quelqu'un étendit pour nous une couverture sur le plancher, quelqu'un, — la sœur de Lénine, semble-t-il, — nous trouva des oreillers. Nous étions couchés côte à côte, le corps et l'âme se reprenaient comme un ressort trop tendu (II, 212).

La figure de Lénine passe devant nous dans l'ouvrage de Trotsky constamment, étroitement liée à celle de l'auteur du livre. Leur querelle au sujet de la tactique à suivre à Brest-Litovsk, lors des pourparlers avec les Allemands, est connue de tout le monde.

Le petit nuage qui s'était mis entre nous, à l'occasion de notre mésentente sur les pourparlers de Brest-Litovsk, s'était dissipé sans laisser de trace, écrit pourtant à ce propos Trotsky (III, 32). En dépit d'une légende répandue plus tard, affirme-t-il au sujet de la même affaire, le conflit n'eut pas lieu entre Lénine et moi, mais

bien entre Lénine et l'écrasante majorité des organisations dirigeantes du parti (III, 72).

Il admet que les disputes sur le problème des syndicats professionnels dans un Etat communiste ont assombri, pour un certain temps, ses relations avec Lénine, mais, malgré l'évidence même, il prie le lecteur de croire que les dissentiments qu'il a pu avoir avec le chef communiste

occupent dons son livre maintenant une place qu'ils n'ont jamais eue dans la vie réelle. Nos désaccords, déclare-t-il, ne furent que des cas exceptionnels, et c'est précisément pour cela qu'ils ont attiré l'attention (III, 177 et 178).

Rival de Lénine, de son vivant, Trotsky le couvre maintenant de fleurs. Le journal *Pravda* que Trotsky publiait, en 1905, était une publication excellente, mais « elle était loin d'atteindre à la clairvoyance de Lénine » (11,75). « La virilité géniale de Lénine pendant les journées de Brest a sauvé la dictature du prolétariat » (III, 87-88). « Oui, Lénine a été génial, de toute la génialité humaine » (III, 174). On pourrait citer un grand nombre de pareilles affimations. Mais à côté d'un éloge vous lisez ceci :

Il (Lénine) n'était pas un compteur mécanique qui ne commet pas de fautes. Il en commettait beaucoup moins que tout autre n'en aurait commis dans sa situation.

Et si cet « autre » eût été Trotsky? — posez-vous une question peu délicate.

Il avait été mon maître, vous répond l'auteur de l'ouvrage. Cela ne veut pas dire que je répétais, avec un retard, ses paroles et ses gestes. Mais j'avais appris, auprès de lui, à aboutir par moi-même aux solutions qu'il trouvait de son côté (III, 88).

Car, voyez-vous, plusieurs grandes réformes inaugurées par Lénine, par exemple, celle du fameux *Nep* (nouvelle politique économique), furent proclamées d'abord par lui, Trotsky, et ensuite préconisées par Lénine (III, 178-182).

La conclusion qui ressort de ce récit est que Trotsky, et personne sauf lui, était l'homme providentiel pour recueillir l'héritage de Lénine. Sentant ses forces faiblir, nous raconte

Trotsky, Lénine projetait la création, près le Comité central du parti, d'une commission pour la lutte contre le bureaucratisme qui envahissait le communisme russe.

Dans le fond, cette commission devait servir de levier pour la destruction de la fraction stalinienne, épine dorsale de la bureaucratie, et pour la création dans le parti de conditions qui m'auraient donné la possibilité de devenir remplaçant de Lénine; dans sa pensée : d'être son successeur au poste de président du conseil des commissaires du peuple (III, 210).

Comme nous le savons, il n'en fut rien; la ruse raffinée de Staline l'emporta sur l'assurance orgueilleuse de Trotsky. Ce dernier s'en rend bien compte.

Staline, écrit-il, a été l'instrument principal de cette transformation. Il a du sens pratique, de la persévérance ,de l'insistance dans la poursuite des buts qu'il s'est assignés. L'étendue de ses vues politiques est extrêmement limitée. Son niveau théorique est tout à fait primitif. Son ouvrage de compilateur, *Les Bases du Léninisme*, dans lequel il a essayé de payer son tribut aux traditions théoriques du parti, foisonne en erreurs d'écolier. Comme il ne connaît pas les langues étrangères, il est forcé de suivre la vie politique des autres pays uniquement d'après ce qui lui en est rapporté. Par sa formation d'esprit, cet empirique entêté manque d'imagination créatrice. Pour la sphère supérieure du parti (dans les cercles plus larges, on ne le connaissait pas en général), il a toujours paru créé pour jouer des rôles de deuxième et de troisième ordre. Et le fait qu'il joue maintenant le premier rôle est caractéristique, non pas tant pour lui que pour la période transitoire du glissement politique. Déjà Helvétius disait : « Toute époque a ses grands hommes, et, quand elle ne les a pas, elle les invente. » Le stalinisme est, avant tout, le travail automatique d'un appareil sans personnalité *au déclin de la révolution* (III, 237).

Cette thèse, à savoir que la phase actuelle du communisme russe n'est que la dégénération du vrai communisme, est répétée souvent par Trotsky.

Je me dis, déclare-t-il, que nous passons par une période de réaction. Ce qui a lieu, c'est un déplacement politique des classes, c'est une modification dans la conscience des classes (III, 251-2). Depuis six ans, en U. R. S. S., nous vivons dans les conditions d'une réaction croissante contre Octobre, et, par conséquent, d'une prépa-

ration des voies pour Thermidor, écrivait Trotsky, il y a un an, au Comité central du parti communiste (III, 311).

Un Thermidor russe est pour lui inévitable. Dans ces conditions, combien vaut sa fameuse théorie de la « révolution permanente »? où est la justification historique de tous les malheurs apportés à la Russie par la révolution d'Octobre? Trotsky n'est pas de ceux qui confessent loyalement leurs erreurs.

Après la grande tension il y a reflux, écrit-il. Jusqu'à quel point ira-t-il? En tout cas, il n'ira pas jusqu'à l'extrême (III, 252).

Trotsky l'affirme, mais ne donne pas d'arguments.

Le résumé qu'on tire de la lecture de l'ouvrage important de Trotsy est celle-ci : le régime communiste introduit en Russie par Lénine approche de son terme avec Staline; on vit actuellement en Russie *sous les épigones*, dit Trotsky bien justement. Et une autre déduction : il arrivait rarement à Trotsky d'imposer sa volonté à la marche des événements; la lecture de son ouvrage nous conduit à conclure qu'il ne pourra pas non plus le faire à l'avenir.

Il ressort des citations que nous avons faites que la traduction de M. Maurice-Parijanine est loin de la perfection. Les notes dont il accompagne le texte sont, la plupart du temps, exactes et impartiales, mais on ne comprend pas pourquoi elles disparaissent à partir de la moitié du deuxième volume. Est-ce Trotsky qui s'est opposé à leur publication, les ayant trouvées d'un caractère stalinien?

S. POSENER.

§

Histoire du Peuple Juif. — La bande qui entoure l'ouvrage assure que c'est une « histoire complète des Israélites ». Il est permis d'en douter. Trop de choses manquent pour que l'ouvrage puisse être considéré comme complet. L'histoire des Samaritains s'arrête à l'époque du premier Temple. Or, ils existent encore de nos jours. Il n'est fait nulle allusion aux *Falacha*, branche éthiopienne du peuple juif, dont la séparation du tronc commun remonte à environ 2.200-2.300 en arrière. Les Caraïtes ne sont mentionnés que lors de la création

de la secte au VIIIe siècle; cependant, ils ne se sont depuis mélangés avec aucun autre peuple, et leur allégeance juive n'est sérieusement contestée par personne; ils comptent actuellement des dizaines, sinon des centaines de milliers d'adeptes. Nulle mention non plus des Juifs berbères, tamouls ou d'Extrême-Orient. Bref, l'ouvrage en question n'est que l'Histoire du Judaïsme.

Même ainsi limitée, la tâche des auteurs n'était pas aisée. Une période d'histoire comptant quelque quatre millénaires et limitée aux faits et gestes d'un petit groupe ethnique, politique, religieux ou national, exige à la fois une connaissance approfondie de l'Histoire Universelle et une connaissance particulière du groupe que l'on étudie. Les matériaux relatifs à ce groupe sont de deux ordres : ceux incorporés dans l'histoire générale des peuples parmi lesquels les représentants de ce groupe vivaient, et leur littérature propre. En ce qui concerne les documents de la première catégorie, très peu de chose a été fait pour les tirer au clair. Il faudrait des centaines de monographies qui, malheureusement, font défaut. Pour la seconde catégorie, c'est encore pis. Le peuple juif, dès l'âge antique, a perdu sa langue. Les idiomes étrangers qu'il a appris au cours de ses interminables pérégrinations se sont, soit incorporés dans l'hébreu, comme, par exemple, le dialecte mandéen de l'araméen, soit l'ont fortement influencé en l'enrichissant, comme l'avait fait l'arabe, entre le Xe et le XIIIe siècle. Mais ces monuments littéraires sont consacrés à des sujets qui sont à l'opposé de la vie quotidienne; des livres de théologie, de philosophie, de métaphysique, de poésie sacrée, mais pas un seul récit de la vie courante, pas une étude historique ou nouvelle qui nous renseigne sur la vie des Juifs le long des âges, en Afrique Mineure, en Espagne, sur les bords du Rhin ou du Rhône.

Le livre de MM. Margolis et Marx se ressent de ce manque de documents. Le lisant, surtout dans les dernières parties, on est frappé par une sorte de parallélisme. Presque chaque chapitre comprend, d'un côté, l'énumération des persécutions, d'un autre, des commentaires de la loi et autres études abstraites. Dès lors un problème troublant se pose devant l'esprit: quel rapport y avait-il entre la vie matérielle des communautés

et l'activité littéraire de ses représentants? A cette question nous ne trouvons pas de réponse. Ce n'est pas la seule énigme à laquelle MM. Margolis et Marx ne répondent pas. Un mouvement messianique comme celui de Sabbatai Zevi, d'essence à la fois mystique et religieuse, sur quel terrain psychologique a-t-il pu pousser? La première condition d'une Histoire digne de ce nom est d'être raisonnée. A côté des faits et événements, il faut encore que les grands phénomènes historiques soient analysés, commentés, étudiés. Dans le livre de MM. Margolis et Marx, le phénomène du messianisme juif n'est même pas abordé, pas plus que l'extraordinaire survivance du « peuple élu ». Les auteurs ont reculé devant l'analyse objective du phénomène de l'antisémitisme. A notre avis, un historien qui n'est pas penseur, risque de n'être qu'un simple archiviste.

Allons plus loin. L'histoire juive comprend un moment hautement dramatique. Elle se compose, on le sait, de deux parties : la première, de l'an 2.000 av. J.-C. jusqu'à la destruction du Second Temple en 73, — c'est celle de l'existence nationale plus ou moins indépendante; — la seconde partie, de 73 à nos jours, — celle de l'état de dispersion. Or, la charnière qui réunit les deux volets du diptyque est la « désertion à l'ennemi » de Jean, fils de Zakkaï, qui, pour le prix de sa « forfaiture » demanda et obtint l'autorisation d'ouvrir une école à Iabneh. C'est cette école et ce qui en sortit comme enseignement de la Thorah qui permirent au peuple juif de se maintenir à travers les âges. Ce fait capital de l'histoire juive est à peine mentionné.

Si nous voulions nous livrer à une critique approfondie de l'œuvre de MM. Marjolis et Marx, nous pourrions trouver plusieurs points discutables. Nous ne nous arrêterons pas à des détails. Les auteurs ont bien examiné de façon rationaliste les documents historiques contenus dans la Bible, mais il semble qu'ils ignorent des pièces aussi importantes que les tablettes de Tell-el-Amarna ou le code Hammurabi, dont l'étude comparative avec le code de la Bible leur eût fourni des matériaux extrêmement intéressants. Nous regrettons également, dans un autre ordre d'idées et touchant une autre époque, une présentation des faits pour le moins ten-

dancieuse. « Dans quelle mesure, se demandent les auteurs, les deux (émancipation civique et fidélité au Judaïsme) étaient-elles conciliables aux yeux des Juifs et du monde? Voilà la question déterminante pour la dernière phase de l'histoire juive qui commença en Europe avec la Révolution Française et en Amérique avec la « Déclaration d'Indépendance. » On observera cette sorte de parallélisme entre les Etats-Unis et la France, que l'on retrouve également plus loin. Ce parallélisme est purement arbitraire. L'émancipation juive en Amérique, pays neuf et vierge de toute tradition, allait, pour ainsi dire, de soi. En France, au contraire, cette émancipation a été le fruit d'une longue évolution et c'est le progrès philosophique qui l'a amenée.

En résumé, s'il convient d'admirer le labeur de MM. Margolis et Marx et s'il sied de rendre justice à leur impartialité vis-à-vis de la papauté, par exemple, qui a toujours été plus juste à l'égard des Juifs que les divers clergés nationaux, il n'en reste pas moins qu'après Graetz et Doubnov, l'ouvrage de MM. Max L. Margolis et Alexandre Marx n'apporte aucune innovation. L'histoire complète du peuple juif reste encore à écrire.

Nous ne voulons pas terminer cette trop courte notice sans dire un mot de la traduction et de l'édition. Celle-là est regrettable, celle-ci, pour un ouvrage de 60 frs., est indigente. L'éditeur n'a même pas compris la nécessité d'ajouter à l'*Histoire du Peuple Juif* des cartes géographiques, qui existent, paraît-il, dans l'édition anglaise. Il sera bien difficile de considérer ce livre comme ouvrage de fond, digne d'être conservé dans une bibliothèque.

KADMI-COHEN.

I

Deux livres viennent de paraître sur le Boulangisme : l'un, qui s'intitule : **Le brave général Boulanger**, et qui est signé Branthôme, pseudonyme collectif, paraît-il, est écrit dans un sentiment plutôt favorable, quoique au fond nettement royaliste; l'autre, qui a pour titre **Au temps du Boulangisme** et qui est de M. Alexandre Zévaès, député socialiste unifié, est naturellement très défavorable; on peut donc, entre ces deux

sons de cloche, essayer de donner la note juste. Le premier de ces deux ouvrages, plein de verve mordante à la Léon Daudet, est enrichi de nombreuses gravures et caricatures de l'époque (la plupart contre le brave général), qui nous rappellent, à nous les déjà vieux, notre joyeuse jeunesse. Le second, plus grave d'allure, contient pas mal de documents très utiles; ce n'en a été pas moins une étrange idée de M. Emile Buré, directeur de la Collection : *Sous la troisième République,* que de confier l'histoire, malgré tout délicate, du boulangisme à un politicien qui, en tant que socialiste unifié, donc tenu d'obéir *perinde ac cadaver,* ne pouvait présenter aucune garantie de sang-froid ni d'impartialité. Essayons donc, en laissant de côté les truculences parfois injurieuses du premier ouvrage et les sévérités toujours intéressées du second, de nous faire une idée juste sur ce curieux épisode de notre histoire contemporaine.

Le boulangisme a été une vraiment bien drôle d'aventure, où l'on n'a pas vu grand'chose sur le moment même, tellement on était emballé! et où, même à distance, on ne voit pas encore très clair. Comment tout un pays, à l'exception de la petite camarilla alors au pouvoir, s'est-il subitement enflammé pour un homme, qui vraiment n'avait rien pour lui qu'un visage sympathique, une belle prestance et quelques paroles habiles? C'est ce qui est aussi difficile à expliquer que tous les brasiers d'amour, quels qu'ils soient. Pourquoi, ô femmes, aimez-vous tel homme? Car l'emballement de la France pour le général Boulanger a bien été féminin, ou de nature féminine. D'abord, toutes les femmes sans exception ont eu le coup de foudre! Et puis, tant d'hommes ont été comme elles! Le général Boulanger n'avait certainement rien fait d'extraordinaire avant d'être l'objet de cet enthousiasme, alors, lui, étonnamment extraordinaire; c'était un bon officier comme il y en avait bien d'autres dans l'armée; et le fait que pour décrocher le portefeuille de ministre de la guerre il avait accepté le patronage de l'extrême gauche ne prévenait pas trop en sa faveur; être l'homme de Clemenceau (le Clemenceau de 1885 n'était pas celui de 1918) ne pouvait lui valoir les sympathies d'aucun bon citoyen. Ses premiers gestes politiques ne détruisent pas cette mauvaise impression; les

gages qu'il donne au radicalisme : déplacement des régiments mal notés au point de vue politique, expulsion de l'armée des membres des familles ayant régné, etc., font pressentir en lui le politicien qu'hélas! il restera toujours. Mais le cœur a ses raisons que la raison ignore! Et presque au lendemain de ces odieuses mesures (chasser de l'armée un duc d'Aumale vainqueur d'Abd-el-Kader et bien d'autres princes ayant combattu en 1870! et ceci sous l'exigence de qui? d'un Clemenceau qui, bien qu'âgé de 30 ans en 1870, s'était bien gardé de paraître sur un champ de bataille, même après Sedan, même après Metz!), la foule s'enthousiasme à la revue du 14 juillet 1886 pour le beau général, galopant sur son cheval noir à la tête de ses troupes, et s'égosille à crier : Vive Boulanger! et à chanter à tue-tête : *En revenant de la revue,* de Paulus!

L'aventure boulangiste s'explique psychologiquement par ce qu'on pourait appeler le messianisme du Français du XIXe siècle. Depuis la révélation prodigieuse du général Bonaparte à la fin du XVIIIe, nous avions vécu dans le culte, dans l'attente, dans la trépidation de l'homme providentiel; le prince-président, en 1848, avait bénéficié de cet état d'esprit, et par contre la douleur de notre défaite en 1870 avait été exacerbée par le fait que le sauveur si attendu, si voulu (Mac-Mahon, Bazaine, Gambetta) n'avait rien fait que des gaffes pour ne pas dire pis. Alors, on s'était rejeté sur d'autres sauveurs, d'autres hommes providentiels; autour du comte de Chambord, autour du Prince impérial s'étaient cristallisés des dévouements, dont l'ardeur frénétique nous surprendrait aujourd'hui. Et ce désir d'un Messie national devenait presque douloureux à la vue des tristes bonshommes que le jeu plus ou moins loyal des scrutins avait fait maîtres de la France. Car il ne faut pas oublier que jamais peut-être pays n'a été gouverné par des gens plus médiocres et plus malhonnêtes que ceux qu'on a appelés les 363. La pauvre France, après 1870, avait vraiment joué de malheur; les très remarquables personnalités de l'Assemblée nationale s'étaient trouvées paralysées par leur dévouement à un trône dont la masse du pays ne voulait pas (avec raison, à mon avis) et, sans se soucier de leurs mérites, le corps électoral les avait peu à

peu remplacés par de bien médiocres sires que Gambetta lui-même méprisait, les traitant de sous-vétérinaires ou d'esclaves ivres. C'est que, malheureusement, la bourgeoisie française était restée attachée aux anciens partis, et que la petite fraction (Thiers et ses amis) qui s'était ralliée à la République avait été tout de suite noyée, et plus tard délibérément écartée, par ces masses profondes qu'on mène avec des promesses, des flagorneries ou des excitations haineuses. Sans doute, il y avait bien dans les nouvelles couches grimpées au pouvoir quelques individus très intelligents et très honnêtes, à commencer par le président Sadi Carnot, mais la très grande majorité de ses clients était loin de le valoir; c'était tout le futur gibier des galères, au temps du Panama. Or, le pays, quoique votant pour ces fripouilles par crainte des nobles et des curés, ne pouvait que les estimer à leur juste valeur. Si encore ç'avait été de beaux bandits! La foule les aime, même barbouillés de sang. Mais non, c'étaient de plats et nauséeux intrigants, dont les types, plus tard, seront des Barbe, des Wilson, des Baïhaut, des Lanessan! En vérité, en comparaison de ces vils politiciens, le pays était bien excusable de s'éprendre d'un beau général qui, loin de ces miasmes fétides, surgissait tout à coup, portant beau, parlant clair et frappant juste.

Car le général Boulanger n'a atteint la vraie et grande popularité, celle qui ne dépend pas d'une barbe blonde taillée en pointe, que parce qu'on voyait en lui le Messie attendu devant délivrer le pays de la vermine politicienne, ce que confirmait la clairvoyante haine justement de cette vermine; même ceux qui l'avaient inventé, comme Clemenceau, se retournaient contre lui avec des crocs pleins de rage. Or, entre eux et lui la lutte n'était pas égale, Boulanger devait être vaincu! Ici, le malheur de notre pays venait de ces vertueux, mais bien malencontreux représentants de l'Assemblée nationale qui nous avaient dotés de la plus maladroite des constitutions qui fût, car, étant royalistes, ils avaient pris pour modèle la constitution du Royaume-Uni, de préférence à celle de la République étoilée; s'ils avaient adopté celle-ci, comme ils auraient dû le faire, il y aurait eu des élections plébiscitaires tous les quatre ans, et Boulanger serait certainement

devenu président à l'élection qui aurait suivi la revue du 14 juillet 1886 ou l'élection parisienne du 27 janvier 1889. Que cela eût été heureux ou dangereux, c'est une autre question; mais il est incontestable que, si nous avions eu une constitution républicaine (que nous n'avons pas encore) Boulanger serait arrivé au pouvoir très honnêtement, très légalement, et en aurait chassé, à joyeux coups de fouet, tous les vendeurs du Temple qui y avaient installé leurs petites boutiques nauséabondes. On peut ajouter que nos constituants de 1875, de par leur royalisme même, ne pouvaient concevoir la possibilité de soupapes, par lesquelles le trône aurait pu glisser, et s'efforçaient, d'ailleurs contre leur roi dont ils se méfiaient énormément (même les légitimistes tenaient respectueusement le comte de Chambord pour un homme dangereux) de bâtir un parlementarisme indestructible; ils avaient tant de confiance dans les électeurs qui les avaient nommés en 1871, sans se dire que ç'avait été là hasard exceptionnel! De sorte que le général Boulanger ne pouvait trouver aucune fissure pour passer et qu'en dépit de sa popularité écrasante (car s'il y avait eu élection présidentielle, il aurait eu 9 millions de voix sur 10), il devait être lui-même écrasé!

En sorte que, par la force même des choses, le pauvre général se trouva condamné à agir, lui aussi, à la parlementaire, à la politicienne, et qu'il s'embourba dans un marécage presque aussi fétide que celui de ses adversaires. Dans son parti, à l'exception de quelques grandes belles âmes patriotiques, comme Déroulède, Barrès, Paul Adam, et de quelques blagueurs désintéressés comme Rochefort, il n'y avait que des séides bien douteux; l'entourage du général ne valait pas mieux que celui de Constans en face. Boulanger n'avait pour lui que les masses profondes, les paysans, les ouvriers, les soldats, un peu comme Napoléon I[er] (ce pauvre jobard de Floquet ne le voyait certainement pas), mais il n'avait pour lui ni la saine bourgeoisie libérale, effrayée par la dictature, ni la malsaine bourgeoisie politicienne; contre la camarilla des radicaux, des anticléricaux, des internationalistes (un peu notre Cartel) il devait se briser; les négociations qu'il ouvrit alors avec les anciens partis ne firent que le compromettre aux yeux des républicains, et toute la France était républi-

caine. Les yeux s'ouvrirent, le charme se dissipa, tout tomba en poussière.

A distance, nous devons être à la fois sévères et indulgents pour le général Boulanger. Sévère, car il fut ambitieux, peu scrupuleux, tortueux, assez maladroit, et surtout faible de caractère; quand on se pose en futur chef d'Etat, on ne s'embarrasse pas dans les jupes; il semble bien qu'il ait perdu la partie à cause de la dame de Bonnemains, qui non seulement l'empêcha d'agir, mais encore le poussa à mal agir, à passer la frontière, par exemple, aux grands éclats de rire, sans doute, de Constans. Le prince-président avait autrement mérité sa chance de plus tard! Son suicide sur la tombe de sa belle amie est émouvant pour les jeunes amoureux, mais quand on a son âge et qu'on assume son rôle, on ne doit pas être amoureux!

D'autre part, il a droit aux circonstances atténuantes. C'était un honnête homme, un sincère républicain, un bon citoyen, un vaillant soldat, un grand Français; il allait naturellement vers le bien, celui de la patrie et de la société. En somme, il est immensément supérieur aux trois quarts, aux neuf dixièmes de ses adversaires. Personne n'a le droit de l'injurier et tout le monde a le devoir de le respecter (mises à part, bien entendu, sa vie privée extra-conjugale, et quelques fautes au cours de sa vie publique). Il faut notamment le louer de n'avoir jamais voulu la guerre civile, à la différence des communards et des communistes. Son grand tort a été de se tuer. Il ne faut jamais désespérer de l'avenir. Même les malfaiteurs arrivent à se réhabiliter! Clemenceau qui, mort au début de 1918, aurait laissé la mémoire d'un des plus mauvais citoyens qui furent, a pu, en s'obstinant à vivre, et à exiger le pouvoir, se transfigurer en très grand Français et à laisser le souvenir d'un des sauveurs de la patrie!

HENRI MAZEL.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Archéologie

J.-A. Brutails : *Pour comprendre les monuments de la France.* Notions pratiques d'archéologie à l'usage des touristes. Avec 359 dessins et photographies dans le texte, et 16 planches contenant 90 photographies; Hachette. 27,50

Art

Eugène Dété : *Physionomies et physiologies*, 81 gravures sur bois d'après Daumier. Avec une préface et un catalogue de l'œuvre gravé sur bois de Daumier par Louis Dimier; Emile Noury. » »

Louis Hourticq : *Histoire générale de l'art : France*. Avec de nomb. reproductions; Hachette. 30 »

Criminologie

Maurice Privat : *Le mystérieux assassinat de Mistress Florence Wilson*, histoire vraie; Les Documents secrets. 12 »

Ethnographie. Folklore

Robert Montagne : *Les Berbères et le Makhzen dans le sud du Maroc*. Essai sur la transformation politique des Berbères sédentaires (groupe chleuh). Avec 8 cartes h. t. et 2 index; Payot. 75 »

Robert Montagne : *Villages et Kasbas berbères*. Tableau de la vie sociale des Berbères sédentaires dans le sud du Maroc. Avec 72 pl. 80 photographies, une carte et un index; Payot. 50 »

Histoire

Fairfax Downey : *Soliman le Magnifique 1495-1566*, traduit par S.-M. Guillemin. Avec 3 croquis; Payot. 20 »

V.-V. Funk et B. Nazarevski : *Histoire des Romanov 1613-1918*, traduit du russe par Serge Kaznakov. Avec 121 gravures; Payot. 45 »

Emile Gabory : *L'Angleterre et la Vendée, d'après des documents inédits*. II : *Granville-Quiberon-L'Ile d'Yeu*; Perrin. 22 »

Emile Lesueur : *Le Prince de La Tour d'Auvergne et le secret de l'Impératrice*, contribution à l'histoire diplomatique du second Empire; Figuière. 15 »

Littérature

Marcel Becthum Le Ducq : *Défense de la tragédie bourgeoise*; Le Calame. 5 »

André Billy : *Les écrivains de combat*. (Coll. *Le XIX[e] siècle*); Les Œuvres représentatives. 12 »

Denis Diderot : *Lettres à Sophie Volland*, texte en grande partie inédit, publié pour la première fois d'après les manuscrits originaux, avec une introduction, des variantes et des notes par André Babelon; Nouv. Revue franç. 3 vol. 135 »

Lord Alfred Douglas : *Oscar Wilde et quelques autres*, traduit de l'anglais par Arnold Van Gennep. Avec des portraits d'Oscar Wilde et de Lord Alfred Douglas; Nouv. Revue franç. 15 »

Gœthe : *Torquato Tasso*, traduit et préfacé par Hippolyte Loiseau, texte allemand et traduction; Edit. Montaigne. » »

Homère : *Iliade*, traduction française par Victor Magnien; Payot. 40 »

Jean-Bernard : *La vie de Paris 1929*; Lemerre. 12 »

Pierre Jourda : *Marguerite d'Angoulême, duchesse d'Alençon, reine de Navarre 1492-1549*, étude biographique et littéraire; Champion, 2 vol. » »

Hippolyte Loiseau : *Gœthe et la France, ce qu'il en a connu, pensé et dit*; Edit. V. Attinger. » »

Louis XIV : *Lettres*, publiées avec une introduction et des notes par Pierre Gaxotte; Tallandier. » »

Emil Ludwig : *Trois titans : Michel-Ange, Rembrandt, Beethoven*, traduit de l'allemand par G. Bernard. Avec 8 grav. h. t.; Payot. 25 »

Pierre Mille : *Le Roman français*; Firmin-Didot. 15 »

Comte René de Monti de Rezé : *Souvenirs sur le Comte de Chambord*. Avec des illust.; Emile

Paul. 22 »
Paul Poiret : *En habillant l'époque.* Avec des illust.; Grasset. » »
Georges Suarez : *La vie orgueilleuse de Clemenceau.* Illustré de nombreuses reproductions de photographies; Nouv. Revue franç. » »
John W. Vandercook : *Majesté noire*, traduit de l'anglais par la Comtesse M. Michiel et Y. Dieulot. Avec un portrait; Firmin-Didot. 15 »

Livres d'étrennes

Booth Tarkington : *Penrod*, traduction Saint-Just Péquart, dessins d'Y. Bosc. (Coll. Maïa); Stock. » »
Andersen : *Contes* choisis et nouvellement traduits par Paul Leyssac avec les illustrations de l'édition originale danoise par Wilhelm Pedersen. (Coll. Maïa); Stock. » »
Karin Michaelis : *Bébé, vie d'une petite fille*, traduction de Geneviève Maury, avec des images de Hedwig Kollein et Bibi. (Coll. Maïa); Stock. » »
Theodor Storm : *Immensee*, traduction inédite d'Alzir Hella et Olivier Bournac. Bois d'André Hofer. (Coll. Maïa); Stock. » »

Mœurs

Ch.-Aug. Bontemps : *Nudisme. Pourquoi. Comment.* Avec 28 photogr. des centres gymniques français, des lettres de personnalités du monde médical, politique et littéraire et une postface de M. K. de Mongeot sur les origines du mouvement en France; Edit. de Vivre. 12 »

Musique

Arthur Dandelot : *La vie et l'œuvre de Saint-Saëns.* Préface de Théodore Dubois; Edit. Dandelot. 15 »
Jean Fragerolle : *Chansons à la mode de chez nous*, présentées par Jacques Ferny. Illust. h. t. de Félix Lorioux. Avec un portrait de l'auteur; La Lyre chansonnière. » »
Charles Le Goffic : *Chansons bretonnes* mises en musique par Jean Fragerolle et P. d'Anjou, illustr. de Lucien Rousseloy; La Lyre chansonnière. » »
Julien Tiersot : *La musique aux temps romantiques.* Avec 12 pl. h. t.; Alcan. 20 »

Philosophie

André Leroy : *La critique et la religion chez David Hume;* Alcan. 40 »
R. Ruyer : *Esquisse d'une philosophie de la structure;* Alcan. 50 »
R. Ruyer : *L'humanité de l'avenir d'après Cournot;* Alcan. 30 »

Poésie

Georges Guérin : *Pollens;* Le glaïeul noir, Bruxelles. » »
Alice Lobert : *Confidences*, sonnets; Paris-Nouveau. 10 »

Politique

Henry Rollin : *La Révolution russe, ses origines, ses résultats.* Préface d'André Duboscq. Tome I : *Les Soviets.* Tome II : *Le parti bolcheviste;* Delagrave. » »
Léon Trotsky : *L'Internationale communiste d'après Lénine.* (*Le grand organisateur des défaites*); Rieder. 20 »

Questions médicales

Jean Roche : *L'hypovitalité*, pensées sur la vie et sur la maladie. Essai d'une philosophie biologique et médicale; chez l'auteur, à Châteauponsac (Haute-Vienne). 2 »

Questions militaires et maritimes

Amiral Loizeau : *Conscience navale et coloniale;* Nouv. Editions Argo. 15 »

Questions religieuses

E. Steinilber-Oberlin, avec la collaboration de Kuni Matsuod, de plusieurs prêtres et professeurs bouddhistes : *Les sectes bouddhistes japonaises.* Histoire. Doctrines philosophiques. Textes. Les Sanctuaires. Précédé de deux lettres adressées aux auteurs par MM. les bonzes H. UI et H. ONO. Avec de nombr. illust.; Les Œuvres représentatives. » »

Roman

Marc A. Aldanov : *Le pont du diable,* traduit du russe par Tatiana Landau; Edit. V. Attinger. » »

René Bonnefoy : *Bacchus roi;* Nouv. Soc. d'Edition. 12 »

Suzanne de Callias : *Saturne en 10me maison;* Nouv. Soc. d'Edition. 12 »

Lewis Carroll : *Alice au pays des merveilles,* suivi de *L'Autre côté du miroir.* Traduction de M. M. Favel. Dessins en noir et en couleurs de Jean Hée; Les Œuvres représentatives. 20 »

Jeanne Faure-Sardet. *Deux femmes;* La Jeune Académie. » »

Emile Henriot : *Aricie Brun ou les vertus bourgeoises;* Plon. 3,50

F. de Joannis : *L'île aux cent gloires;* Figuière. 12 »

F. Panférov : *La communauté des gueux,* traduit du russe par Marie Borissov et Z. Lvovski; Edit. sociales et internationales. 12 »

H. Schutzenberger : *A l'ombre de Sainte-Odile.* Avec 20 illust. de G. Gautier; Berger-Levrault. » »

André Sécheret : *Fin de chevauchée;* Les Etincelles. 12 »

Stefan Zweig : *La ruelle au clair de lune,* traduit de l'allemand par Alzir Hella et O. Bournac. Illust. de Pierre Louchel; Edit. J. Snell. » »

Sciences

A. Brachet : *L'œuf et les facteurs de l'Ontogénèse;* Doin. 32 »

R. de Montessus de Ballore : *Probabilités et statistiques.* Préface de M. Alliaume; Hermann. 60 »

J. Vin : *La réception radiophonique en théorie et en pratique.* Avec de nombr. figures; Office de publicité, Bruxelles. » »

Sociologie

Camille Aymard : *La conquête du pétrole;* Flammarion. 12 »

Max Beer : *Histoire générale du socialisme et des luttes sociales.* III: *Les temps modernes* (*du XIVe au XVIIIe siècle*). Traduit de l'allemand par Marcel Ollivier; Les Revues. 12 »

J. L. G. Rahder : *Les causes du malaise économique mondial;* La Caravelle. 1,25

Carlo Rosselli : *Socialisme libéral,* traduit de l'italien par Stefan Priagel; Libr. Valois. 15 »

Théâtre

René Dalize et P.-J. Toulet : *An Zanzi des cœurs,* comédie en un acte. Préface d'André Billy. Pointe sèche d'Yvonne Préverand; Le Divan. » »

Stève Passeur : *L'Acheteuse,* pièce en 3 actes. *Un bout de fil coupé en deux,* comédie en 2 actes; Nouv. Revue franç. 15 »

Pierre Richard : *Ronsard à Tournon ou la vocation d'un poète,* scène historique en un acte et en vers; Libr. de l'Archevêché, Lyon. 3 »

Alfred Savoir : *La fuite en avant,* trois comédies d'avant-garde. (*Le figurant de la Gaîté. Le dompteur. Lui*); Nouv. Revue franç. 15 »

Voyages

Léon Négruzzi : *Flâneries en U.S.A.;* Revue Mondiale. 12 »

Albert Rhyss Williams : *La terre russe*, traduit de l'anglais par P. Vaillant-Couturier; Nouv. Revue franç. 15 »

Pascale Saisset : *Heures juives au Maroc.* (Coll. *Judaïsme*); Rieder. 15 »

Ida Treat : *La croisière secrète!* Nouv. Revue franç. 15 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Les Souvenirs de Madame de Caylus sont-ils de Voltaire? — Toujours l'anneau de Naundorff. — A l'occasion de la réouverture de l'Odéon. — Alfred Capus avait écrit une pièce sur Etienne Dolet. — Sur la tambe d'Eugène Sue. — Vitesse routière. — Encore la girafe. — L'An 1931. — A propos d'une « sottise ». — Le Sottisier universel.

Les Souvenirs de Madame de Caylus sont-ils de Voltaire? — La question soulevée récemment par M. Funck-Brentano, de l'attribution possible des *Souvenirs* de Madame de Caylus à Voltaire ne paraît pas encore résolue. Il peut donc n'être pas inutile d'apporter quelques documents susceptibles de contribuer à la découverte du véritable auteur de ce petit livre.

Dans un écho paru récemment ici, on a cité ce qu'écrivait, plus de trente ans après les premières éditions, le censeur Marin. Marin oubliait, il est vrai, que le comte de Caylus était mort cinq ans avant cette publication; néanmoins, l'anecdote relative à Diderot ne paraît pas invraisemblable, et l'examen des premières éditions elles-mêmes lui apporte une confirmation. Diderot, d'après Marin, fit paraître en 1770 les *Souvenirs* à Amsterdam, chez Marc-Michel Rey, qui était son éditeur, d'après un manuscrit emprunté au comte de Caylus, et copié en vingt-quatre heures à peine. A la même époque, Voltaire publiait son édition, soi-disant à Amsterdam chez Jean Robert, en réalité à Genève.

On peut comparer ces deux éditions à la Bibliothèque Nationale. L'édition attribuée à Diderot, de format in-16, est plus élégante, avec sa jolie typographie néerlandaise et son texte encadré, que celle de Voltaire, in-8; elle est plus complète aussi de quelques pages, le texte de Voltaire s'arrêtant soudain sur l'histoire des pendants d'oreilles donnés par le duc d'Orléans à la duchesse de Berry.

L'édition de Genève contient, comme on sait, une préface et des notes de Voltaire; celle de Diderot contient douze notes au bas des pages, que l'on peut attribuer à Madame de Caylus, sauf la 12ᵉ, incorporée dans les siennes. L'exemplaire in-16 de la Bi-

bliothèque Nationale est de la 2e édition, augmentée, en tête, d'un avertissement dans lequel Rey dit, notamment :

Ayant appris, depuis la publication de cet ouvrage, qu'on en avoit fait à Genève une Edition accompagnée d'une Préface et de Remarques, j'ai jugé que pour ne laisser rien à désirer à mon édition d'ailleurs fidèlement exécutée d'après le manuscrit, il convenoit de réimprimer cette Préface et ces Notes...

Sans doute ne doit-on pas croire tout ce que disent les libraires de Hollande, au XVIIIe siècle; mais ici, Rey dit évidemment la vérité; car, s'il avait eu plus tôt les préface et notes de Voltaire, il ne se fût fait, vraisemblablement, aucun scupule de les donner dans sa première édition.

Cet avertissement est suivi immédiatement, aux pages (3) à (8), de la préface voltairienne, reproduite, presque ligne pour ligne, de l'édition de Genève, puis, pages (9) à (12), des notes de Voltaire, dans lesquelles sont fondues, comme on l'a dit ci-dessus, les 11 premières des 12 notes de l'auteur; enfin, page (22), un *Errata*. Le texte des *Souvenirs* occupe les pages 1 à 252.

L'exemplaire de Genève (Biblioth. Nat., fond. Beuchot) contient, en tête, des notes manuscrites du célèbre éditeur de Voltaire, et à la fin un carton des deux dernières pages, 173-174. Beuchot relève quelques petites variantes de texte; notamment, à la page 158, où Rey met entre () une phrase que Voltaire, p. 108, a rejetée en note; de même, une note de Voltaire, p. 57, se lit, dans le texte de Rey (p.86), entre () aussi. Ces parenthèses, fondues dans les notes de Voltaire, se retrouvent naturellement en tête de l'exemplaire de Rey 2e édition. Ces petites variantes n'indiquent-elles pas, ou bien que Voltaire a, pour rédiger ses notes, pris quelques libertés avec le texte; ou, s'il a respecté la copie qu'il en avait, que cette copie était différente de celle procurée par Diderot à Rey?

Mais, à ces annotations, dans lesquelles il compare en outre ces textes avec l'édition de L. Dubois, Beuchot a ajouté la minute d'une lettre-questionnaire, de plus de trois pages, qu'il adressait, à la fin de janvier 1832, à Monmarqué, au moment où il allait publier, dans son édition de Voltaire, les notes sur les *Souvenirs* en question. Beuchot, qui n'a pas connu la 2e édition de Rey, discute les notes au bas des pages, que n'a pas admises son correspondant dans sa réimpression. Cette édition de Rey, dit Beuchot, serait « due à d'autres qu'à V. ». Il se fonde : 1° sur la suppression (non-existence serait mieux dire) de la préface et des notes, dont plusieurs, dit-il, sont « tout voltairiennes. Voltaire n'eût point commis cet infanticide ». — « 2° L'édition contient des améliorations

évidentes telles que la restitution des noms propres sur lesquels l'insuffisance et l'inexactitude de V. allaient aussi loin que possible, et si loin qu'on pourrait les faire passer en proverbe. » Beuchot pose enfin un certain nombre d'interrogations à Monmarqué, qu'il serait oiseux de rapporter ici.

Il semble bien ressortir de cette discussion que, comme le devinait Beuchot, la petite édition in-16 d'Amsterdam était due à « d'autres qu'à V. »; et que, par conséquent, le texte n'est pas de Voltaire. On peut donc admettre que, ainsi que le dit Marin, l'édition de Rey fut faite d'après un manuscrit procuré par Diderot à son éditeur. De là à rendre à Madame de Caylus la paternité, ou plutôt la maternité de ses *Souvenirs*, il n'y a qu'un pas. — J.-G. P.

§

Toujours l'anneau de Naundorff.

Sannois (Seine-et-Oise), le 10 décembre 1930.

Monsieur le Directeur,

Dans le numéro du 1er avril 1930 de votre revue *Le Mercure de France*, a paru un article : « De nouveau l'anneau de Naundorff », signé des seules initiales « C. P. ».

Cet article a eu alors toute mon attention.

J'avais été particulièrement frappé par l'affirmation de votre collaborateur, en ce qui concerne la disparition du dossier N° 14.183, disparu des archives du Ministère de l'Intérieur.

Fort probablement votre collaborateur pourra-t-il me dire ce que contenait ce dossier 14.183, ou par qui il avait été constitué?

Ma question ne provient pas d'une simple curiosité : depuis le 1er avril dernier on a, en effet, retrouvé dans des archives étrangères des documents de la plus haute importance. De certains recoupements, il paraît résulter qu'il ne doit pas être absolument impossible aujourd'hui de remonter à la source de la disparition du dossier 14.183.

Dans l'espoir que votre collaborateur pourra me renseigner, je vous prie, Monsieur le Directeur, de recevoir les assurances de ma plus distinguée considération.

PRINCE LOUIS DE BOURBON.

§

A l'occasion de la réouverture de l'Odéon. — Pour la seconde fois, le théâtre de l'Odéon avait brûlé, le 20 mars 1818, au cours des vacances de Pâques. Ancien comédien, auteur dramatique fécond

et administrateur habile, Picard alla avec sa troupe s'installer salle Favart. Un jour était consacré à la comédie, le lendemain à l'opéra italien.

Restaurée à grands frais (la dépense totale fut évaluée à 1 million 600.000 francs), l'ancienne salle rouvrit ses portes le 30 septembre 1819. La foule était énorme, les bureaux étaient débordés. A sept heures, on se battait pour obtenir seulement des billets de « coup d'œil ».

Pour qui aime l'or, ce coup d'œil en valait la peine : « bas-reliefs, cariatides, frontons, arc d'avant-scène, plafond, coupole du foyer, rampes d'escaliers, devant et fond des loges » (et elles étaient nombreuses), il y en avait partout.

Une surprise était d'ailleurs réservée aux spectateurs, pendant les entr'actes; pour les rassurer et leur montrer que toutes précautions avaient été prises contre l'incendie, on fit baisser et on releva, entre la scène et la salle, non pas le « rideau à mailles de fer » que critique justement Arthur Pougin, mais un véritable rideau de tôle d'un poids formidable ».

L'Odéon n'avait pas, au surplus, perdu à ce second incendie. Le délivrant du règlement draconien qui limitait son répertoire au comique, Louis XVIII, par une ordonnance de mars 1818, l'avait assimilé à la Comédie-Française et lui avait accordé les mêmes droits :

Art. 2. — Le théâtre de l'Odéon continuera d'être annexe de la Comédie-Française : il jouera les tragédies, comédies et drames qui composent le répertoire du Théâtre-Français, et qui appartiennent au domaine public, et les pièces du même genre qui lui seront présentées par les auteurs.

En foi de quoi, en 1821, sous la direction éphémère d'Adolphe Gentil, on put reprendre *Médée,* où, transfuge de la Comédie-Française, Mlle George remporta un gros succès, qui, dans la revue *Le Panorama d'Athènes,* jouée alors au Vaudeville, lui valut ce couplet :

Jadis l'Odéon fut ouvert
Aux doux accents de la musique;
Naguère maint acteur tragique
Chantoit dans l'Odéon désert.
Mais au Parnasse, Melpomène,
S'indignant d'un honteux dédain,
S'écria : J'irai sur la scène
Dicter mes lois en souveraine.
Elle y descendit, et soudain
La foule escorta Melpomène.

Puisse l'Odéon rouvert trouver une nouvelle Melpomène. — P. DY.

§

Alfred Capus avait écrit une pièce sur Etienne Dolet. — Cette étonnante révélation est faite par Lucien Descaves dans le *Petit Provençal* du 25 novembre. Et, chose plus stupéfiante encore, l'auteur de *la Veine* avait pris pour collaborateur dans ce travail le professeur Richet, membre de l'Académie de Médecine et de l'Académie des Sciences.

Mais laissons la parole à Lucien Descaves :

Alfred Capus, l'auteur dramatique et mon ami regretté, me confiait un jour le projet qu'ils avaient fait, le professeur Richet et lui, d'écrire une pièce sur Etienne Dolet. Je crois bien qu'elle était terminée quand Capus disparut... Qu'est-elle devenue? Je l'ai souvent demandé sans recevoir de réponse..., et je n'ai pas insisté, même auprès de M. Richet, parce que je peux penser qu'il a renoncé à faire jouer le drame dont Capus m'a parlé.

A moins que ce drame ait été livré aux flammes, comme Etienne Dolet lui-même. — L. DX.

§

Sur la tombe d'Eugène Sue. — Gabriel-Ursin Langé nous transmet la lettre suivante que M. G. Bornand, instituteur à Faverges, a écrite après une visite au cimetière d'Annecy où se trouve la tombe d'Eugène Sue :

Sur la dalle rongée de moisissure, à l'inscription indéchiffrable, une pauvre gerbe de fleurs achevait de se faner au-dessous des minces branches d'un chrysanthème solitaire. Les dimensions de la pierre et le saule-pleureur qui la dominent accusaient son abandon au milieu des tombes pieusement fleuries.

Cependant, il fut un temps où Annecy crut devoir marquer son admiration pour l'écrivain et son estime pour l'homme politique, puisqu'elle donna son nom à sa plus belle avenue et éleva un monument symbolisant la plus connue de ses œuvres : *Le Juif errant.*

Le nom d'Annecy a l'honneur d'évoquer plus d'une gloire littéraire. Cette gloire en vaut bien une autre, surtout lorsqu'elle s'allie à la droiture et au désintéressement.

On serait tenté d'approuver si l'on ne se rappelait que l'auteur des *Mystères de Paris* souhaitait, pour sa dépouille, plus d'abandon encore. En effet, l'année même de sa mort (1857), il écrivait, non sans quelque emphase, au *Courrier de Paris*, qu'il voulait être inhumé dans la fosse commune :

En ce qui me concerne, disait-il, je ne me consolerais pas de dormir ailleurs qu'au milieu des pauvres. Je ne voudrais ni marbre à ma tombe, ni prêtre à mon chevet.

Dans la « Chronique littéraire » qu'il donnait à *La Gazette du Progrès*, Firmin Maillard reproduisit ce texte le 22 août 1857. — L. DX.

§

Vitesse routière. — Au cours de la description que donnait, en 1892, la *Revue Encyclopédique* de la « nouvelle voiture mue par un moteur à pétrole » (système Daimler), on pouvait lire :

> Ces engrenages ont pour but de permettre de modifier la vitesse suivant les circonstances; vitesse qui est minimum lors du démarrage ou dans les rampes, maximum en palier et quand la route est bonne, moyenne dans tous les autres cas. On peut ainsi marcher 5, 10 ou 16 kilomètres à l'heure, *ce qui est évidemment* [c'est moi qui souligne] *une allure très rapide pour un véhicule routier et qui ne saurait être dépassée sans danger.*

Aujourd'hui de très innocents gigolos ou d'honnêtes bourgeois, bien incapables de conduire proprement un tacot de cinq chevaux, se cassent journellement la... figure à plus de 100 kilomètres à l'heure. Qui oserait nier le progrès? — P. DY.

§

Encore la girafe.

Monsieur,

A propos de la girafe, dont vous avez fait un de vos échos dans un des derniers numéros du *Mercure*, voulez-vous me permettre de vous signaler ces vers de la *Bacriade ou la guerre d'Alyr*, poème héroï-comique en cinq chants par Barthélemy et Méry, nov. 1827?

L'Europe, en ce temps-là, d'étonnement frappée,
D'une étrange nouvelle était tout occupée;
Un bruit, digne sujet de tous les entretiens,
Alors, se répandit chez les peuples chrétiens :
On disait qu'à Paris avec toute sa suite
Une immense girafe allait être conduite,
Présent que Méhémet, vieux complice d'Hussein,
Conquit à frais communs chez le noir Abyssin.
. . . .
Elle entre dans les murs du nouvel Ilium;
Le peuple crie : Honneur au noble quadrupède!
Combien il eût charmé Buffon ou Lacépède!
On l'entoure, on le presse, et l'immense convoi
Par le pont d'Austerlitz entre au Jardin-du -Roi.
La voilà dans sa cour!... D'une armure héraldique
Il semble qu'est tombé cet être fantastique;
Sa sauvage fierté s'éloigne avec dédain
Des grossiers compagnons hôtes de ce jardin;
On dirait qu'elle cherche, en son inquiétude,
Su Sennâr sablonneux la vaste solitude.

Tandis qu'en nos cités tant d'hommes abrutis
Attachent sur le sol leurs yeux appesantis,
Et semblent renier leur céleste domaine,
Grave dans son maintien, la girafe hautaine
Porte au-dessus de nous son front audacieux,
Et broute noblement en regardant les cieux.

Ce dernier vers fait l'objet de la note suivante :

N'en déplaise à Ovide, ses vers conviennent beaucoup mieux à la girafe qu'à l'homme.

Pronaque cum spertent animalia caetera terram,
Os homini sublime vedit coelum que tueri
Jussit, et tratos ad vidua tollere vultus.

Veuillez, etc... — G. B.

§

L'An 1931. — Bien avant M. P. V. Piobb, Nostradamus avait, en la personne de Guynaud, trouvé un apologiste complaisant qui, en 1693, chez Morel, dans sa *Concordance des Prophéties de Nostradamus avec l'histoire*, s'était efforcé de démontrer, par un commentaire historique, la véracité et la réalisation des événements prédits par Michel de Nostredame. Ainsi que l'*Eclaircissement des véritables Quatrains de Michel Nostradamus*, dus au médecin Etienne Jaubert (1656), ce n'était qu'une réponse, d'ailleurs tardive, à la *Déclaration des abus, ignorances de Michel Nostradamus*, qu'en Avignon, avait publiée Pierre Viret, sous le masque de Laurens Vedel.

Thomas Joseph Moult, natif de Naples et contemporain de saint Louis, n'eut pas le privilège de faire couler autant d'encre. Bien postérieurement, parut cependant, chez Prault père, « quay de Gesvres, au Paradis », une traduction « de l'italien en françois » de ses *Prophéties perpétuelles très curieuses et très certaines*... qui auront cours pour l'an 1269 et qui dureront jusqu'à la fin des siècles, faites à St-Denys en France l'an de N. S. 1268, du règne de Louis IX le 42e.

Ces prophéties de Thomas Joseph Moult sont infiniment moins connues que les célèbres quatrains de Nostradamus. Je ne crois pas inutile, au seuil de l'année, d'y faire quelques emprunts. Ils montreront tout au moins la désinvolture et la facilité avec lesquelles ces Messieurs de l'Occulte prédisaient l'avenir. Cela ne cassait rien, mais il se trouvait des benêts pour y croire. Les lignes de la main, les cartes, le marc de café, les pieds de table et autres billevesées, ce sont là croyances dont notre pauvre humanité, si affranchie qu'elle se croie, aura peine à se défaire.

Tout d'abord ces

Prédictions générales

Le printemps sera bon et agréable.

L'été sera profitable à tous biens.

L'automne sera moite et venteuse.

L'hyver sera long et sec, il y aura de grandes gelées et de grandes neiges jusqu'à la fin de janvier que le dégel viendra avec abondance d'eaux.

Il sera du grain raisonnablement et il sera assez cher.

Les vendanges seront bonnes en peu de pays : il sera bon garder et acheter du vin, car il se vendra bien et fera grand profit.

Voilà qui n'engage pas à grand'chose. Il en est de même des

Prédictions particulières

1. Grande guerre entre les Princes chrétiens. — 2. Nouvelle forme de gouvernement d'un grand royaume. — 3. Le commerce brillera sur mer et sur terre. — 4. Un grand prince montera sur le trône. — 5. Grande trahison découverte.

Evidemment, c'est alléchant. Mais il ne faut pas oublier que ces prophéties particulières s'adressaient également aux années 1791, 1819, 1847, 1875 et qu'elles seront encore valables en 1959, en 1987 et en 2015.

Toutefois, il faut reconnaître que le sieur Thomas Joseph Moult prophétisait, pour 1930, « un ministre qui ferait briller son siècle par le soutien d'un état, un grand traité d'alliance et le mariage d'un grand prince. » Mussolini et Boris de Bulgarie auraient-ils été visés par la prophétie, près de sept fois centenaire, du Napolitain? — P. DY.

§

A propos d'une "sottise". — Le commentaire que l'*Œuvre* a donné de la phrase empruntée par le « Sottisier » du *Mercure* au livre de M. G. Cohen, *Le Théâtre en France au Moyen Age*, et que le *Mercure* a reproduit dans son numéro du 1er décembre, est tout à fait juste en ce qui concerne les noms des deux Apôtres qui, le matin de la Résurrection, coururent au sépulcre du Christ. Le rédacteur de ce commentaire aurait pu ajouter au texte de l'évangile de saint Jean qu'il a cité les strophes suivantes de l'hymne bien connue *O filii et filiae* qu'on chante à Pâques :

A Magdalena moniti
Ad ostium monumenti
Duo currunt discipuli.

Sed Joannes apostolus
Cucurrit Petro citius,
Ad sepulcrum venit prius.

Ce texte, qu'a illustré dans une toile intéressante conservée dans notre musée du Jeu de Paume le peintre suisse Eugène Burnand, vient s'ajouter à celui de saint Jean pour appuyer la tradition de la visite de deux Apôtres, qui ne sont pas « Simon et Pierre », mais Simon-Pierre et Jean.

Mais on ne saurait, comme le suggère le rédacteur de l'*Œuvre*, imputer le lapsus relevé dans le livre de M. Cohen à quelqu'une de ces libertés que les auteurs des *Mystères* au Moyen Age se permettaient à l'égard des textes évangéliques : leur fantaisie ne s'exerçait que sur le développement des épisodes mis en scène et sur les appellations pittoresques données aux figurants secondaires (c'est ainsi que dans le *Mystère de la Passion* de Greban, certains bourreaux du Christ se nomment Dentart, Roullart, Gadifer), mais les noms des personnages traditionnels empruntés à l'Evangile étaient scrupuleusement respectés, et, pas plus que dans le chant *O filii*, contemporain de cette époque, on n'eût établi une confusion entre les noms des deux Apôtres qui coururent au Sépulcre le matin de Pâques. — A. M.

§

Le Sottisier universel.

DEPUIS HIER MATIN 11 HEURES, LE MARÉCHAL JOFFRE EST EXACTEMENT DANS LE MÊME ÉTAT. TOUJOURS DANS LE COMA, L'ILLUSTRE SOLDAT S'AFFAIBLIT DE PLUS EN PLUS. — (Titres.) *Paris-Midi*, 2 janvier.

L'état de M. Poincaré est toujours stationnaire. L'amélioration se poursuit lentement. — *Le Temps*, 27 décembre.

N'est-ce point Marie Stuart, exilée dans les brumes d'Ecosse, qui écrivait : « Si l'on ouvrait mon cœur, on y trouverait inscrit le nom de Calais. » — JACQUES MARSILLAC, *Le Journal*, 24 décembre.

Le dernier rayon de gloire du maréchal Joffre se produisit au défilé de la Victoire le 14 juillet 1919... Les maréchaux Joffre et Pétain suivaient Foch, qui conduisait le défilé... Joffre ne portait qu'une médaille — la Médaille militaire — qui ne peut être conférée qu'à un simple soldat ou à un général commandant l'armée entière, à aucun autre officier entre les deux, quel que soit son grade. — *Chicago Tribune* (Edition de Paris), 28 décembre.

Un journal alsacien qui paraît à Donnerstag, en langue allemande, *Le Courrier de la Merle*, consacre un important article au raid transatlantique. — *L'Ami du Peuple*, 22 septembre.

MARIAGE. — Samedi après-midi a été célébré le mariage de Mlle Marguerite Guédé avec M. René de Saint-Riquier. La fanfare de Lormaison, à laquelle appartenait le défunt, se reconstitua, comme dans les grandes circonstances, pour agrémenter de ses joyeux accents la cérémonie nuptiale. — *Journal de Méru*, 30 novembre.

LES MEILLEURS ROMANS. — M. William H.-E. Lamont, professeur de littérature à l'université de Rutgers, dans le Nouveau-Brunswick, vient de pu-

blier la liste des soixante plus grands romans de tous les temps et de toutes les littératures. La France y figure avec *Notre-Dame de Paris* et *les Misérables* de Victor Hugo, *le Père Goriot* et *la Cousine Bette* de Balzac, *le Rouge et le Noir* de Stendhal, *les Trois mousquetaires* d'Alexandre Dumas, *Madame Bovary* et *Salammbô* de Flaubert, *Nana* de Zola, *le Crime de Sylvestre Bonnard* d'Anatole France, *Jean Christophe* de Romain Rolland, et *du Côté de chez Swann* de Marcel Prévost, soit douze volumes. — *La Tribune des Industries graphiques*, novembre, p. 15.

Après l'armistice, on abandonna la tenue à panache... Le pantalon rouge fut proscrit... Puis on commença à dorer les cols et les bandes de ce pantalon bleu. — *Cyrano*, 30 novembre.

M. Aristimnuo Coll, ministre de Vénézuéla, rentrera à Caracas, au début du mois d'octobre prochain, après avoir séjourné de longues années à Bruxelles. Ce diplomate distingué s'est attaché à développer les relations belgo-brésiliennes. — *La Libre Belgique*, 23 septembre.

A la mairie du Panthéon, dont elle a lu dans un almanach que le Luxembourg dépendait... — *Les Œuvres libres*, septembre, page 310.

Il faut avoir vécu avec une de ces évadées de l'Enfer (l'U. R. S. S.)... pour comprendre toute l'horreur de ce régime imposé à quatre cent millions d'êtres humains. — *Les Œuvres Libres*, décembre, page 320.

LA TERRE A TREMBLÉ AU NOUVEAU-MEXIQUE. — Rangoon, 4 décembre. — Vingt-deux personnes auraient péri et plusieurs autres auraient été blessées dans une violente secousse terrestre qui s'est produite cette nuit dans le Nouveau Mexique. Les dégâts sont importants entre Pyuntaza et Toungoo. Le séisme a été particulièrement violent à Pyu. Sur de nombreux points, par exemple à Rangoon, les communications, notamment ferroviaires, sont interrompues. — *Le Petit Marseillais*, 5 décembre.

Combien est vraie cette phrase dont on s'est tant moqué : « Laissez faire, laissez passer », la phrase des économistes du temps de Louis-Philippe. — *Le Matin*, 15 décembre.

La Californie va posséder un nouveau record, c'est-à-dire le pont suspendu le plus grand et le plus large du monde et nommé « Golden Gate » ou « Porte d'Or »... Le pont de San Francisco qui reliera la baie de cette ville au Pacifique, aura 130 mètres de longueur de plus que le Brooklyn Bridge qui va de l'Hudson à New-York. — *L'Ami du Peuple*, 4 décembre.

Les bureaux de la Chambre ont donc élu la fameuse commission sur les krachs financiers, celle qui doit connaître non seulement du scandale Oustric, mais du scandale des marchés de la guerre, de l'Union des Intérêts Economiques, etc.

— Avocat, remontez au déluge, comme l'on dit dans *Les Plaideurs*. — *Les Nouvelles économiques et financières*, 2 décembre.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Typographie FIRMIN-DIDOT, Paris. — 1931.

BULLETIN FINANCIER

L'année 1930 aura été l'une des plus mauvaises que la Bourse ait connues. Sauf en janvier, mois pendant lequel une reprise se manifesta, la baisse ne cessa de sévir ; elle s'accentua particulièrement vers la fin du dernier trimestre, pour atteindre son maximum durant les derniers jours de décembre.

Fait remarquable, la baisse s'est produite alors qu'étaient publiés des comptes très satisfaisants se référant à l'année 1929.

Cette divergence prouve que les tendances boursières restent dépendantes de « prévisions ». Ni des considérations sur la situation financière plus ou moins forte des sociétés, sur l'ampleur plus ou moins considérable de leur trésorerie ou sur leur coefficient de productivité, ni la baisse du loyer de l'argent, n'ont enrayé la chute des cours. Et celle-ci aura été considérable. On peut la chiffrer, en moyenne, à 30 % pour les entreprises qui n'ont pas augmenté leur capital et ont distribué pour 1929 des dividendes supérieurs à ceux de 1928 ; on peut l'évaluer à beaucoup plus pour des affaires qui ont appelé de nouveaux capitaux, ou qui ont été affectées par des événements d'ordre particulier.

A la vérité, la baisse résulte de la coordination de deux éléments :

D'abord une réaction contre ce qu'il est convenu d'appeler « l'extrapolation », c'est-à-dire contre les tendances très optimistes de 1928 et du début de 1929, qui avaient conduit les capitalistes et les spéculateurs à anticiper très largement sur l'avenir ;

Ensuite l'opinion, de plus en plus vérifiée par les faits, que la France devait payer son tribut à la dépression économique mondiale. Ce dernier élément est devenu, en fin d'année, le plus prépondérant, et l'on peut dire même qu'à l'heure présente, le marché français est celui qui moralement est le plus déprimé.

Alors que les Américains estiment avoir doublé le cap des grandes difficultés, malgré les défaillances bancaires qui se succèdent chaque jour aux Etats-Unis, il n'est aucun professionnel de chez nous qui oserait affirmer, avec preuves à l'appui de ses dires, que la cote ne fléchira pas encore.

S'il en est ainsi, c'est que maintes sociétés auront, sur leurs bénéfices de 1930, un plus grand nombre de titres à rémunérer, cependant que d'autres auront à faire face au service de gros emprunts obligataires contractés dans le but de renforcer leur capacité de production, juste au moment où la surproduction s'affirmait. Dans ces conditions, il est difficile de chiffrer la diminution probable des dividendes qui seront annoncés pour l'exercice écoulé.

Il est possible, il est probable même qu'après avoir exagéré dans le sens de la hausse, le marché financier soit tombé dans l'excès contraire. Nos banques, nos chemins de fer, malgré l'énorme déficit de leur fonds commun, nos charbonnages, maintes entreprises de gaz, d'eaux et d'électricité, de grosses affaires de construction de matériel de chemins de fer, de puissantes sociétés d'alimentation bien gérées, pourront en effet annoncer, à partir de mars prochain, des dividendes égaux à ceux de l'an dernier.

Malgré cela, on ne peut compter sur un rapide ajustement dans le sens de la hausse, et cela pour plusieurs raisons.

Il existe en premier lieu une défiance, parfaitement justifiée, dans la politique de hauts prix suivie par les grands producteurs de matières premières, et personne ne croit plus à l'efficience des cartels.

Il est, en second lieu, chez maints épargnants, une volonté déterminée d'abstention à l'égard des placements en valeurs mobilières. Les scandales boursiers, l'insuffisance manifeste des lois protégean l'épargne, l'insincérité des comptes publiés par les sociétés, les abus qu'ont suscités les actions à vote privilégié, expliquent aisément les préventions du public.

Elles ne disparaîtront qu'avec le rétablissement de l'ordre.

LE MASQUE D'OR.

MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)

R. C. SEINE 80.493

**Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie
Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Bibliophilie
Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine**

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier numéro de chaque mois.

FRANCE ET COLONIES

Un an : 85 fr. | 6 mois : 46 fr. | 3 mois : 24 fr. | Un numéro : 5 fr.

ÉTRANGER

1° Pays ayant accordé le tarif postal réduit :

Albanie, Allemagne, Argentine, Autriche, Belgique, Brésil, Bulgarie, Canada, Chili, Colombie, Congo Belge, Costa Rica, Cuba, Dantzig (ville libre de), République Dominicaine, Egypte, Equateur, Espagne, Esthonie, Ethiopie, Finlande, Grèce, Guatemala, Haïti, Honduras, Hongrie, Lettonie, Liberia, Lithuanie, Luxembourg, Maroc (zone espagnole), Mexique, Nicaragua, Panama, Paraguay, Pays-Bas, Perse, Pologne, Portugal et colonies, Roumanie, Russie, Salvador, Suisse, Tchécoslovaquie, Terre-Neuve, Turquie, Union Sud-Africaine (Cap, Natal, Orange, Transvaal, Swaziland, Territoires sous mandat de l'Afrique du Sud-Ouest), Uruguay, Vénézuela, Yougoslavie (Serbie-Croatie-Slovénie).

Un an : 105 fr. | 6 mois : 56 fr. | 3 mois : 29 fr. | Un numéro 5 fr. 75

2° Tous autres pays étrangers :

Un an : 125 fr. | 6 mois : 66 fr. | 3 mois : 34 fr. | un numéro : 6 fr. 50

En ce qui concerne les ***Abonnements étrangers***, certains pays ont adhéré à une convention postale internationale donnant des avantages appréciables. Nous conseillons à nos abonnés résidant à l'étranger de se renseigner à la poste de la localité qu'ils habitent.

On s'abonne à nos guichets, 26, rue de Condé, chez les libraires et dans les bureaux de poste. Les abonnements sont également reçus en papier-monnaie français et étranger, mandats, bons de poste, chèques postaux, chèques et valeurs à vue, coupons de rentes françaises nets d'impôt à échéance de moins de 3 mois. Pour la France, nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

Il existe un stock important de numéros et de tomes brochés, qui se vendent, quel que soit le prix marqué : le numéro 5 fr.; le tome autant de fois 5 fr. qu'il contient de numéros. Port en sus pour l'étranger.

Chèques postaux. — Les personnes titulaires d'un compte-courant postal peuvent s'abonner par virement à notre compte de chèques postaux, PARIS-259-31; celles qui n'ont pas de compte-courant peuvent s'abonner au moyen d'un chèque postal dont elles se seront procuré l'imprimé soit à la poste, soit, si elles habitent un lieu dépourvu ou éloigné d'un bureau, par l'intermédiaire de leur facteur. Le nom, l'adresse de l'abonné et l'indication de la période d'abonnement devront être très lisiblement écrits sur le talon de correspondance.

Les avis de changements d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés d'un franc, au plus tard, le 6 et le 22, faute de quoi le numéro va encore une fois à l'ancienne résidence. A toute communication relative aux abonnements doit être jointe la dernière étiquette-adresse.

Manuscrits. — Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la revue, où ils restent à leur disposition pendant un an. Pour les recevoir à domicile, ils devront envoyer le montant de l'affranchissement.

COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme hommages personnels et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.

TYP. FIRMIN-DIDOT & Cie. — MESNIL. — 1931.